



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

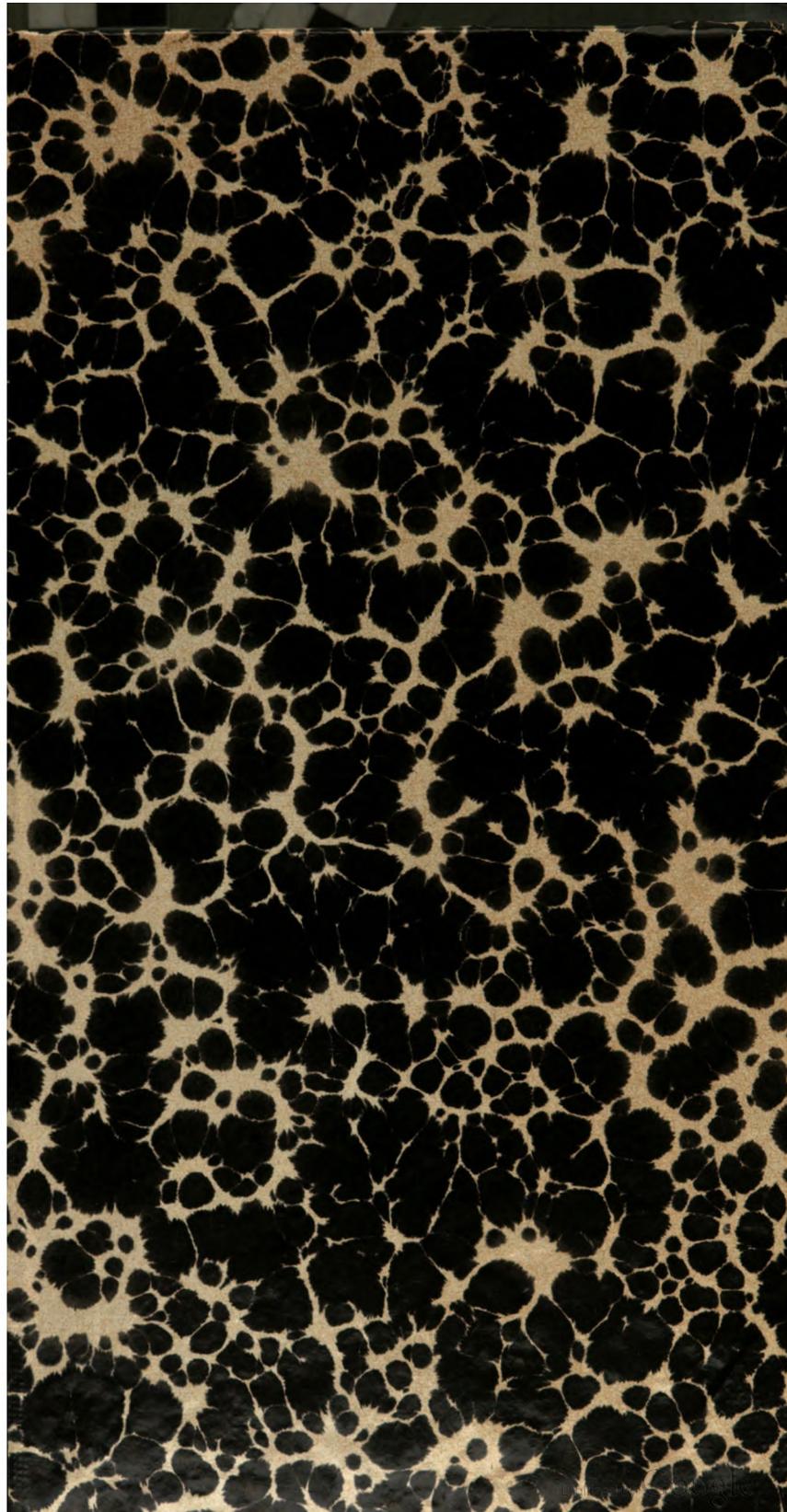
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





BE 920

46.

CALLISTA

OU

TABLEAU HISTORIQUE DU III^e SIÈCLE.





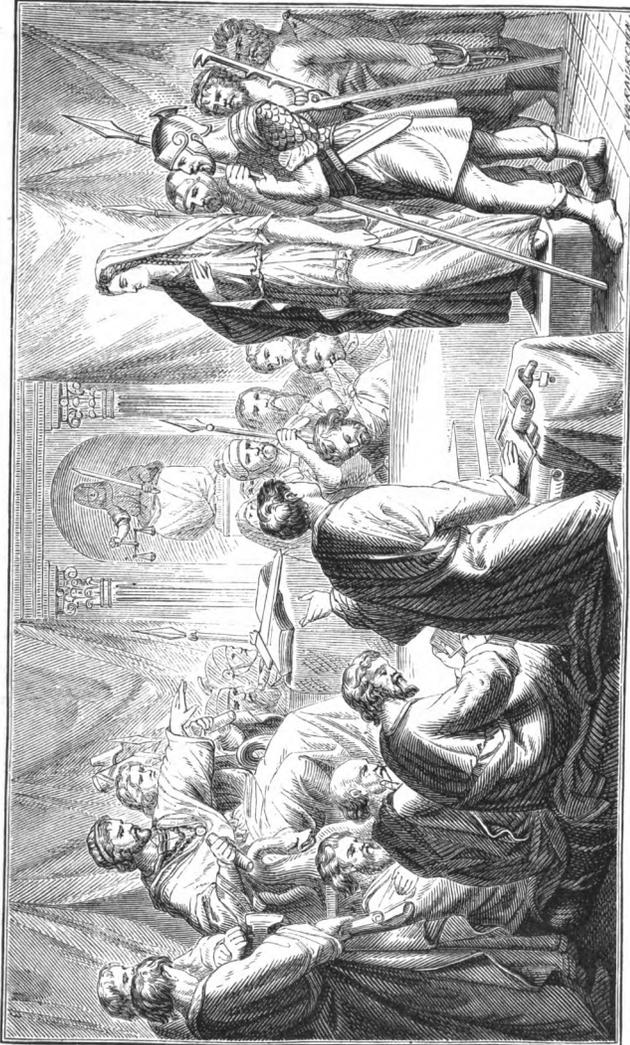
APPROBATION
DE L'ARCHEVÊCHÉ DE MALINES.

Imprimatur.

Mechliniæ, 18 julii 1837.

J. B. VAN HEMEL, VIC. GEN.

*Seule édition autorisée en langue française et déposée en vertu des lois
et traités internationaux.*



Édité par H. Goemaere.

CALLISTA.

CALLISTA

OU

TABLEAU HISTORIQUE

DU III^e SIÈCLE

PAR

le R. P. Newman

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE
DE DUBLIN, SUPÉRIEUR DE L'ORATOIRE DE BIRMINGHAM, ETC.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR L'ABBÉ A. GOEMAERE

AVEC L'APPROBATION DE L'AUTEUR.



BRUXELLES

H. GOEMAERE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

RUE DE LA MONTAGNE, 52.

1857

Propriété de l'éditeur.

CALLISTA,



TABLEAU HISTORIQUE DU III^e SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.



Dans aucune province de l'empire romain, tel qu'il existait au milieu du III^e siècle, la nature ne portait de plus riche ni de plus séduisante parure que celle qu'elle étalait dans l'Afrique proconsulaire, vaste territoire dont Carthage était la métropole, et dont Sicca pouvait être considérée comme le centre. Cette dernière ville, siège d'une colonie romaine, couvrait une éminence escarpée et abrupte qui allait aboutir par une suite de collines, à un plateau élevé s'étendant dans la direction du Nord et de l'Est. En regard de ces régions sauvages et arides, le Sud et l'Ouest présentaient un contraste frappant. Une riante campagne de plusieurs milles d'étendue, richement boisée et diaprée d'innombrables couleurs, se terminait dans le lointain aux cimes de

l'Atlas et aux formes brumeuses et fantastiques des montagnes de la Numidie. Tout autour de Sicca s'offraient des jardins, des vignobles, des prairies et des champs de blé ceints ou entre-coupés ici de magnifiques allées, là de massifs, restes de forêts primitives, plus loin de riches bouquets d'arbres, œuvre du luxe et de l'opulence. La plaine elle-même peu accidentée en comparaison des montagnes du Nord qui dominaient la ville, et des rochers à pic qui voilaient l'horizon au Sud et à l'Ouest, étalait néanmoins sous l'éclat d'un soleil ardent un panorama varié de collines et de vallons, de hauteurs et de ravins, où se jouaient l'ombre et la lumière ; tandis que des jardins d'orangers, des vergers, des plantations d'oliviers et de palmiers, dans des sites choisis, couvraient le versant des collines ou le fond des vallées.

A travers le rideau de verdure qui se déroulait de l'Ouest au Nord, en s'épaississant de plus en plus, on voyait par intervalles, deux larges chaussées se prolongeant à travers tout le pays, jusqu'au rivage de la Méditerranée, l'une vers l'ancienne rivale de Rome, l'autre vers Hippone en Numidie.

Le touriste aurait pu regretter peut-être que l'eau fit défaut dans ce paysage, mais le cultivateur de ces riches campagnes aurait été en droit de lui répliquer que l'œil seul pouvait s'en offenser, et que sous l'épais feuillage et sous les aspérités du sol se cachaient des trésors que la terre fournissait avec la libéralité d'une mère. Le Bragadas, jaillissant des flancs de l'Atlas, suppléait par sa profondeur au peu d'étendue de son lit, et sillon-

nait d'un cours rapide le sol riche et fertile, pour aller, après avoir baigné Sicca, se jeter dans la mer, non loin de Carthage. Cette rivière était la plus considérable d'un grand nombre d'autres qui lui apportaient le tribut de leurs eaux et la rendaient plus profonde à mesure qu'elles s'y déversaient. Tandis que les ruisseaux les plus abondants dérivait, au moyen de canaux, sur les terres qu'ils arrosaient, des sources, sortant du gravier qui couvrait le pied des collines, étaient bordées de pierres de taille ou d'une couche de petits cailloux. Là où il n'y avait ni source ni ruisseau, on avait creusé des puits, parfois à la profondeur de deux cents toises et les eaux avaient jailli avec tant de violence que les premiers travailleurs en avaient été les victimes. Outre ces ressources créées par l'art pour venir en aide aux localités ou aux saisons les moins favorisées, le ciel fournissait encore d'abondantes pluies qui tombaient sur la contrée entière durant une moitié de l'année, et les épaisses rosées des nuits d'été compensaient ce qu'absorbait pendant le jour le soleil brûlant d'Afrique.

De distance en distance à travers les bois et les ondulations de la plaine, on voyait poindre des villas ou des hameaux. L'architecture y déployait toutes les richesses d'une de ses plus brillantes époques. Chaque bourg, chaque village était comme un centre, d'où partaient de longues files d'édifices publics et privés, de palais et de temples, construits en pierre ou en marbre et plus souvent encore de ces larges briques que les Sarrasins rendirent depuis si fameuses. Elles étaient faites d'une terre choisie, que l'on comprimait fortement dans

des moules, et prenaient une telle consistance que les fragments qu'on en découvre de nos jours sont encore aussi polis à leur surface et aussi aigus à leurs angles que si elles venaient seulement d'être achevées. Çà et là, couronnant de leurs temples et de leurs basiliques les collines ou les rochers, brillaient au soleil les villes de la province et de son voisinage : Thibursicombre, Thugga, Laribe, Sigoussa, Sufetula et une foule d'autres ; enfin à l'horizon lointain apparaissait, sur un plateau élevé au pied de l'Atlas, la Colonie Scilitaine qu'avait rendue célèbre, cinquante ans auparavant, le martyr de Spérat et de ses compagnons, décapités par ordre du proconsul, pour avoir refusé de jurer par le génie de Rome et par l'empereur.

Si maintenant le spectateur se place non plus dans Sicca, mais à un quart de mille en deçà vers le Sud-Est, sur le monticule où se trouvait la demeure d'Agellius, il verra la ville elle-même servir d'avant-scène au tableau. Son nom Sicca Veneria, dérivant de « Succoth-Benoth, » ou « tabernacle des filles » mentionné par l'écrivain sacré comme un objet du culte idolâtre dans Samarie, semblerait indiquer qu'elle devait sa fondation à des colons Phéniciens. Toujours est-il que les divinités puniques y régnaient sans partage. Sous ses murs s'élevaient les temples superbes d'Hercule le Tyrien et de Saturne, où chaque année des sacrifices humains s'accomplissaient. Cependant ces édifices religieux aussi bien que ceux de l'intérieur de la ville, se trouvaient éclipés par l'antique et mystérieux monument consacré au culte sensuel de l'Astarté Syrienne. Les bains publics, un

théâtre, un capitole à l'instar de celui Rome, un gymnase, un vaste portique, une statue équestre en airain de l'empereur Sévère, groupés ensemble, dominaient des rues étroites et sinueuses qui montaient et descendaient la colline en tout sens. Au centre une fontaine remarquable, que la reconnaissance superstitieuse des habitants avait entourée d'un péristyle sacré, fournissait constamment plusieurs tonnes d'eau par minute; tandis qu'à l'extrémité du versant septentrional, point qui échappe en ce moment à notre vue, un rocher à pente rapide donnait à la ville, quand on la voyait à distance du côté de la Méditerranée, cet aspect hardi et frappant, qui fait le charme de Castro-Giovanni, l'ancienne Enna, située au cœur de la Sicile.

Détournons enfin nos regards de ce panorama qui s'étend au loin ou se déroule sous nos pieds, pour les porter sur le site même où nous avons choisi notre dernier point de vue: nous y rencontrerons encore de quoi contempler et admirer. Nous voici au sein d'une riche ferme, dont dépendent bon nombre de champs et de jardins, séparés les uns des autres par des haies de cactus ou d'aloës. Au pied de cette colline, qui descend du côté opposé à Sicca, vers un des affluents du riche et boueux Bagradas, voyez ce verger spacieux entrecoupé avec art de cent ruisseaux. Il est destiné à la culture du bel et odoriférant *Khennah* (1). Des bouquets touffus de

(1) Le *Khennah* que nous appelons le *Henné* ou *Hinné* est un arbuste de la famille des Calycantèmes. Parmi ses espèces, il en est une qui est de toute antiquité célèbre en Afrique et en Asie; c'est le Henné à fleurs blanches, le *Cyprus*

palmiers s'épanouissent au contact des ondes qui baignent leurs racines, et semblent élever aux cieux leurs bras reconnaissants. Plus haut sur la colline la moisson de l'orge est faite ou sur le point de finir. Déjà l'on n'y entend plus que le cri incessant et importun de la cigale. Le soleil dessèche et blanchit les huttes grossières de roseau et de jonc, où les garçons de ferme venaient s'abriter, quand, un mois auparavant, ils donnaient la chasse à une myriade de linottes, de chardonnerets et d'autres petits oiseaux qui, de même que dans les autres contrées, disputaient la possession du grain à son légitime propriétaire. Sur le versant Sud-Ouest est planté un élégant vignoble cultivé avec soin et dont les ceps, quoique très-petits, projettent déjà de longues ombres vers l'Orient. Des esclaves y sont répandus çà et là, défendus contre les rayons brûlants et la chaleur accablante du soleil par des chapeaux à larges bords et par d'étroits caleçons qui leur descendent de la ceinture jusqu'aux genoux. Ils sont occupés à couper les jets inutiles que les dernières pluies du printemps ont fait pousser et à mettre à l'abri du soleil et de la brise ceux qui promettent du

des anciens. Desfontaines, dans sa *Flore-Atlantique*, rapporte que les Maures d'Afrique en cueillent les feuilles au printemps, les font sécher à l'air libre, les réduisent en poudre et en font un grand commerce pour être employées à l'usage des femmes qui, dans presque toute l'Asie et une partie de l'Afrique, regardent comme une beauté d'avoir les ongles teints par leur moyen, en jaune safran ; et ce n'est que lorsqu'elles sont en deuil qu'elles se refusent cette parure. Les fleurs du Henné exhalent une odeur des plus agréables et on les cultive dans les jardins d'Égypte uniquement pour cet objet. Elles servent de parure aux femmes enfermées dans les sérails et charment leurs ennuis.

fruit. Tout retrace cette agréable et heureuse saison que les grands poètes latins ont chantée dans leurs vers si beaux mais si sensuels, lorsque après les lourdes pluies, les épais brouillards, les vents piquants et les rayons incertains du soleil pendant six longs mois, la nature manifeste de nouveau sa puissance fécondante, et répand au sein de l'univers des trésors de vie et de joie, ou, pour me servir des expressions d'un barde moderne :

« Quand soudain

La terre, qui d'abord sombre, informe et hideuse,
 Découvrait tristement sa nudité honteuse,
 Prend sa robe de fête, et de rians gazons
 Ont tapissé la plaine, ont habillé les monts ;
 Dans les champs parfumés le jeune arbuste étale
 De son luxe naissant la pompe végétale,
 Et déployant sa tige, et sa feuille, et ses fleurs,
 De nuance en nuance assortit ses couleurs.
 Le lierre étend ses bras, la vigne qui serpente
 Montre ses fruits de pourpre et sa vrille grimpante.
 L'épi doré rangea ses nombreux bataillons ;
 Les buissons hérissés s'armèrent d'aiguillons ;
 L'humble ronce embrassa les rochers des collines ;
 L'arbre leva sa tête et cacha ses racines,
 Forma de frais abris de ses bras complaisants
 Et donna tour à tour, ou promit ses présents.
 Il borda les ruisseaux, couronna les montagnes,
 Et fut et le trésor et l'honneur des campagnes.
 La terre ainsi devint une image des cieux,
 Et le séjour de l'homme eût fait envie aux dieux (1).

(1) MILTON : *Paradis perdu*, chant vii : *Traduction de Belille*.

Une strophe de quelque ancienne ode grecque, chantée sur un ton plaintif, sortit de l'épais buisson que traverse le sentier encaissé qui mène de la porte de la ville à une petite rivière, et un jeune homme, qui semblait être le sous-intendant de la ferme, en sauta et s'avança vers les ouvriers occupés dans les vignes. Ses yeux, ses cheveux, en un mot, tous ses traits dénotaient un européen; son air avait quelque chose de timide et de réservé plutôt que de rustique. Il était vêtu d'une simple tunique rouge à manches courtes descendant jusqu'aux genoux et serrée au milieu du corps par une ceinture; ses pieds étaient chaussés de bottes qui lui allaient jusqu'au milieu de la jambe. S'adressant à l'un des esclaves d'une voix douce et enjouée :

« Ah! Sansar, dit-il, je n'aime pas autant votre manière d'arranger ces branches que la mienne; mais c'est chose difficile que de convaincre un vieillard comme vous. Vous n'attachez jamais ensemble les ramaux que vous n'émondez pas; ils croissent au hasard, d'une manière tout à fait inculte et ils seront écrasés par le premier bœuf qui passera ici le mois prochain pour labourer les champs. »

Il lui parlait latin: l'homme le comprit et lui répondit dans la même langue, mais non sans faire quelques fautes contre l'accent et contre la syntaxe, tout comme fait encore de nos jours, dans son jargon demi-anglais, le nègre des indes Occidentales.

« Oui, oui, maître, répliqua-t-il, oui, oui; mais c'est déjà même une erreur que de se servir de la charrue. La fourche fait l'ouvrage beaucoup mieux, et il n'y a

rien à craindre pour le raisin. Je cache le tendron sous le feuillage pour le préserver du soleil, le seul ennemi que nous ayons à redouter. »

« Bien, répondit Agellius, mais la fourche ne soulève pas autant de poussière que la charrue et son attelage; or, cette poussière protège mieux le tendron que l'ombre du feuillage. »

« Mais ces grands animaux, dit l'esclave, font de profonds sillons et détruisent le vignoble. »

« Il ne fait pas bon disputer avec un vieux vigneron qui s'était déjà fait sa théorie avant que je fusse au monde, » dit Agellius d'un ton de bonne humeur, et il passa dans un enclos voisin.

Ici encore sous d'autres formes, tout indiquait le plus beau mois de l'année. C'était un clos d'une étendue de plusieurs acres formant un vaste parc de roses. Déjà l'on y faisait des préparatifs pour extraire l'essence de ces fleurs, dont le produit a rendu célèbres, même jusqu'à nos jours, plusieurs parties de cette contrée. On y voyait une autre troupe de laboureurs, et un homme d'un âge mûr les surveillait sans trop se gêner. Son maintien tout à la fois actif, sérieux et dégagé, annonçait le fermier ou l'intendant lui-même.

« Toujours ici, camarade, dit-il, comme si vous étiez esclave et non romain! Les esclaves mêmes ont leurs saturnales. Vous êtes sans cesse à la besogne et jamais au culte de notre bonne et heureuse déesse. Pourquoi ne profitez-vous pas des plaisirs de la ville? »

« Pourquoi le ferais-je, Seigneur? demanda Agellius. Ne vous souvient-il plus de la maxime du vieil Hiemp-

sal : « Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois. » Rien ne serait bien fait si j'étais coureur de ville. Vous m'avez pris à votre service, pour être ici et non là-bas, si je ne me trompe. »

« Bon! répondit-il, mais aujourd'hui l'empire, le génie de Rome, les usages du pays et par-dessus tout le mois de fête et de réjouissances de la grande déesse Astarté vous convient aux plaisirs. Vous connaissez le vers : *Parturit almus ager*; faites ce que la nature vous demande et ne vous mettez point en opposition avec tout le monde. »

Un nuage de confusion et de tristesse couvrit le visage d'Agellius. Il aurait voulu s'expliquer, mais il se contenta de dire tout simplement : « Je crois que c'est une faute assez excusable dans un serviteur. »

« Je connais la manière d'agir de vos gens, répliqua Vitricus. Corybantes, Phrygiens, Juifs, comment vous nommez-vous? Il y a tant de religions fantastiques aujourd'hui. Pendez-vous immédiatement à la porte de votre maison, si vous êtes las de la vie et vous agirez sensément. Un homme qui a la tête bien assise sur les épaules peut-il s'imaginer qu'il est bon de vivre, et qu'il ne vaut rien de s'amuser? »

« Je me plais parfaitement ici, répondit Agellius, j'aime la campagne que vous trouvez si dépourvue d'agrément, et je m'inquiète fort peu du faux brillant de la ville. Les goûts diffèrent. »

« La ville! oh! vous n'avez pas besoin d'y aller, reprit l'intendant, tout Sicca est à la campagne. La foule s'est précipitée dans les champs, dans les bocages et sur les

bords de la rivière. Levez les yeux, homme vivant, ouvrez les oreilles et laissez-y entrer le plaisir. Soumettez-vous à la douce inspiration de la déesse et elle vous remplira de ravissement. »

Vitricus disait vrai ; on en était à célébrer les fêtes solennelles d'Astarté, cette célèbre divinité de Carthage et de ses villes dépendantes, qu'Héliogabale avait naguère introduite dans Rome et qui sous différents rapports était tout ensemble Uranie, Junon et Aphrodite, selon que l'idée du philosophe, de l'homme d'état ou du vulgaire l'avait personnifiée. Sublime et idéale, comme Uranie ; superbe et impérieuse comme Junon, séduisante et aimable, comme la déesse de la sensualité et des plaisirs.

« Voilà, se dit Vitricus en lui-même, voilà le fils du plus brave de tous les soldats qui jamais brandirent le javelot, jusqu'à ce que dans ses dernières années, je ne sais quelle divinité infernale prenant ombrage contre lui, le plongea, lui et les siens, dans une de ces absurdes superstitions qui pullulent ici comme les serpents. De fait lui, il était trop vieux pour en souffrir beaucoup ; mais elle montre sa cruauté dans ces jeunes rejetons. C'est un bon serviteur !... Mais la peste est dans ses os et le flétrira tout entier. »

Les réflexions de son subordonné étaient tout autres : « L'air même exhale aujourd'hui le péché, s'écria-t-il. Oh ! pourquoi dois-je trouver l'infection de la ville jusque dans ces œuvres de Dieu ! Hélas ! la douce nature, la fille du Tout-Puissant, est-elle donc créée pour faire l'œuvre du démon, et s'en acquitter mieux que la ville même ! O

beaux arbres, charmantes fleurs, brillant soleil, air embaumé, dans quelle servitude êtes-vous, et combien vous devez soupirer pour en être délivrés ! Vous êtes esclaves, mais non pas volontaires comme l'homme ; cependant ne serez-vous jamais employés à un plus noble but ? Ne finira-t-il jamais cet état universel d'erreur que des milliers d'années ont protégé et entretenu ? Vous, vous-mêmes, objets si chers à mon cœur, ne finirez-vous pas avant l'heure désirée ? — Mais que j'y songe, la grande route n'est pas trop sûre pour moi ce soir. Ils reviendront bientôt de leur maudite orgie. »

En effet des sons interrompus d'instruments et de voix humaines, s'étaient fait entendre dans les forêts ; on aurait dit qu'ils provenaient de quelques groupes épars çà et là ; et le crépuscule laissait déjà voir par intervalles des clartés de torches vagabondes jetant leurs reflets à travers le feuillage. La chaumière d'Agellius se trouvait de l'autre côté du chemin encaissé qui croisait la colline. Pour arriver chez lui il devait d'abord le suivre quelque temps ; mais à peine y eut-il mis le pied, qu'il se trouva en face d'une troupe de gens qui revenaient de quelque impie et abominable divertissement. Ils portaient des habits de fête, si toutefois leur accoutrement méritait ce nom, et ils avaient au front et aux bras les symboles de l'idolâtrie. Quelques-uns d'entre eux étaient ivres ; les femmes étaient en plus grand nombre.

« Pourquoi n'êtes-vous pas allé à l'adoration, jeune homme ? » dit l'un d'eux.

« Il a bonne mine, dit un autre ; mais les furies l'ont atteint. Je le connais de vue. »

« Par Astarté, dit un troisième, c'est un de ces rusés Gnostiques ! J'ai déjà vu ce drôle avec sa mine patibulaire. C'est un des petits mâtins de Pluton, cousin germain de Cerbère, il se nomme Cannibale... »

A ce mot tous se mirent à crier : « Cannibale ! Cannibale, voici un jeune homme qui te connaît. Viens donc, viens avec nous. » Et le parleur le coudoya assez rudement.

Agellius, qui continuait lentement sa marche, les dépassa au sentier tortueux et en deux ou trois pas escalada le bord. Il s'en allait en sûreté, quand une femme s'écria : « O le reptile ! Je le reconnais maintenant : c'est un sorcier ; il mange les petits enfants ! Ne l'avez-vous pas vu faire ce signe ? c'est un charme. Ma sœur le faisait aussi ; la sottise m'a quitté pour faire partie de leur secte. Elle était toujours à faire ainsi (contrefaisant le signe de la croix.) C'est un chrétien : écrasez-le ! il va nous changer en brutes. »

« Que Cerbère l'étrangle ! » dit une autre, « il boit du sang. » Et prenant une pierre, elle la fit siffler à côté de son oreille, au moment même où il disparaissait. Tous lui jetèrent un dernier cri de mépris et de haine : « Où est-elle, la tête d'âne ? Eteignez les lampes ! Eteignez les lampes (1) ! Qu'on le pendre ! C'est pour cela qu'il n'est pas descendu dans la vallée avec les honnêtes gens. » Et là-dessus ils entonnèrent un chant

(1) Allusions calomnieuses au culte des chrétiens, qu'on accusait d'adorer une tête d'âne, et de se livrer à des horreurs après avoir éteint les lampes qui éclairaient leurs chapelles.

blasphématoire dont nous garderons de suivre le sens en pensée, à plus forte raison de l'exprimer en paroles.

CHAPITRE II.



es adorateurs d'Astarté continuèrent leur chemin : Agellius en fit autant de son côté et atteignit bientôt son humble et solitaire demeure. Il était l'aîné des deux fils d'un légionnaire romain, de la seconde Italique, qui s'était établi et marié dans Sicca où il mourut, après avoir, dans ses vieux jours, embrassé le Christianisme. La constance de quelques confesseurs qui avaient souffert à Carthage, durant la persécution de Sévère, avait été la première cause de sa conversion. Chargé de leur garde, avec quelques autres soldats, il les avait accompagnés au lieu du supplice pour servir de renfort au pouvoir civil auquel l'exécution de la loi était confiée dans le Proconsulat. De cette manière, heureusement pour lui, il ne pouvait être chargé de l'office d'exécuteur ; office que, malgré l'humanité de ses sentiments, il n'aurait cependant pas eu le courage de décliner.

Il resta païen, quoiqu'il lui fût impossible de se soustraire à l'impression que les martyrs avaient faite sur lui : et après avoir rempli son temps de service, il se retira sous la protection de quelques bons amis à Sicca, où son frère habitait déjà. Il y épousa une femme de l'ancienne souche Numide, et y vécut du produit d'une petite pièce de terre que le gouvernement impérial lui avait accordée à vie. Si les épreuves furent nécessaires pour faire germer la bonne semence dans son cœur, il en trouva abondamment dans la compagnie de ses dernières années. Aux jours de son jeune âge, cette femme eût peut-être fait l'effet d'un rayon de soleil ou plutôt d'un reflet de torche dans un taudis militaire ; mais pour le pauvre Strabon, homme d'honneur et ne cherchant que la tranquillité, dupe des pièges de cette mégère, il se trouva avoir vendu sa liberté à une femme maligne et perverse que les passions rendaient plus propre à tenir compagnie aux esprits infernaux qu'à un soldat invalide. En effet, l'opinion publique finit par l'accuser d'entretenir des relations avec le monde invisible, — accusation dont elle se faisait gloire ; et de fait elle grandissait dans une haine de Dieu et des hommes, qui pouvait bien passer pour une suite et une preuve naturelles d'un tel commerce. Plus donc elle faisait sentir à son mari le progrès de ses aimables qualités, plus celui-ci cherchait à trouver quelque consolation ailleurs : et, plus elle s'enfonçait dans ses noirs maléfices, ou en avait au moins le nom, plus il se sentait porté vers cette religion la seule, dans laquelle pour converser avec le monde invisible, on se met en relation

avec le ciel et non avec l'enfer. Une aussi cruelle épreuve fournissait-elle à Strabon des motifs plus humains peut-être de tourner ses regards vers le Christianisme, nous ne saurions le dire. L'on peut considérer la plupart des hommes, mais surtout un soldat romain, comme agissant par des motifs mixtes. Toujours est-il que, en se faisant chrétien au déclin de sa vie, Strabon apprit, pour ne pas dire découvrit, à sa grande satisfaction, que l'Église ne l'obligeait pas à garder ou à renouer un lien qui l'attachait à tant de misères, et qu'il pouvait finir ses jours dans un repos que sa vie passée demandait et que la présence de sa femme eût empêché. Il mourut en bon chrétien. La dernière fois qu'il put se rendre aux Agapes des Fidèles il lui avait été accordé d'emporter le Saint-Sacrement dans sa maison : de cette manière il avait communié dans les six mois qui précédèrent sa mort, et le prêtre qui lui avait administré l'Extrême-Onction, au commencement de sa dernière maladie, reçut aussi sa confession. Il ne quitta la terre qu'après avoir demandé pardon à tous ceux qu'il avait offensés et fait distribuer de fortes aumônes aux pauvres, vers l'an 236, au milieu de cette longue paix dont jouissait l'Église et qui fut enfin rompue par la persécution de Dèce.

Cette paix d'environ cinquante ans avait nécessairement produit un résultat tout particulier, mais en définitive peu favorable aux chrétiens.

Ils s'étaient multipliés dans les grandes villes et dans les ports de mer, et avaient acquis des positions importantes, soit dans le commerce, soit dans l'administration

gouvernementale. Ils avaient étendu leurs liaisons de famille et ils se trouvaient en bons rapports avec les païens. Il est vrai que l'aversion pour le nom chrétien subsistait toujours, mais les individus qui le portaient étaient traités avec certains égards et reconnus comme citoyens; et il ne se présentait plus que quelques occasions, surtout au temps des grandes solennités païennes, où ils dussent encore s'attendre aux explosions accidentelles de la haine latente du peuple idolâtre, comme nous en avons rapporté un exemple dans le chapitre précédent. Les hommes sensés commençaient à mieux les comprendre et à être plus justes envers le caractère raisonnable de leur foi. C'est ce qui les portait à mépriser moins le Christianisme, mais ils furent aussi portés par là à le craindre davantage. Le nouveau culte n'offrait pas seulement une matière d'insulte pour la populace, mais le gouvernement y voyait des raisons sérieuses de le comprimer; car l'incrédulité toujours croissante des basses classes ne rendait que plus formidable une religion qui, comme le sentaient les politiques païens, était en état de manier les armes de l'enthousiasme et du fanatisme avec une force et un succès inconnus même aux plus fortunés imposteurs parmi les hiérophantes Orientaux ou Égyptiens.

Les écoles philosophiques avaient les mêmes appréhensions et s'étaient occupées pendant cinquante années à créer et à formuler une nouvelle base intellectuelle pour le paganisme reçu.

Mais pendant que tout faisait présager une lutte imminente entre les chefs de la religion de l'état et le nouveau

culte qui gagnait du terrain, les chrétiens, tant laïques qu'ecclésiastiques, s'étaient individuellement de plus en plus rapprochés des autres membres de la société, ou du public, comme nous le dirions aujourd'hui. Ils n'avaient pas perdu la foi, ni ce feu sacré de la charité que des circonstances critiques eussent promptement rallumé : mais, il faut l'avouer, ils vivaient dans un grand relâchement et se laissaient souvent entraîner jusque sur les bords de l'abîme ou tombaient même dans les plus déplorables péchés.

D'un côté bien des gens embrassaient le Christianisme, par des motifs purement humains, du moment qu'ils ne s'exposaient pas à des pertes temporelles ; d'un autre côté les enfants des familles chrétiennes croissaient avec si peu d'éducation morale et religieuse qu'il était devenu difficile de dire pourquoi ils se nommaient encore les membres d'une religion divine. Les mariages mixtes avaient encore augmenté le scandale et la confusion.

« Une longue paix, » dit saint Cyprien, en parlant de cette époque (1), « avait fait oublier la discipline que nous avons reçue du Ciel. Chacun travaillait à augmenter son avoir, et, oubliant ce qu'avaient fait les fidèles du temps des Apôtres, et la conduite qu'ils devaient tenir en tout temps, on s'appliquait entièrement, avec une insatiable avidité, à l'accroissement de ses richesses. Les prêtres avaient perdu l'esprit de

(1) Vid. S. Cypr. de Lapsis.

« ferveur, la foi s'était refroidie dans les ministres, la
« charité avait disparu des œuvres et la discipline ne ré-
« glait plus les mœurs. Les femmes se fardaient, les
« hommes se teignaient la barbe, les sourcils et les che-
« veux comme pour corriger l'ouvrage du Créateur. On
« inventait toutes sortes d'artifices pour tromper les
« cœurs simples, on tendait des pièges pour y faire tom-
« ber les frères. On prostituait les membres de Jésus-
« Christ aux infidèles, en contractant des mariages avec
« eux. On jurait en vain et même on se parjurait. On
« méprisait insolemment les supérieurs; on se disait
« des injures, on se maudissait, on était divisé par des
« haines opiniâtres. Plusieurs évêques, au lieu d'exhor-
« ter les autres et de leur montrer l'exemple, négligeant
« les affaires de Dieu, se chargeaient d'affaires tempo-
« relles, quittaient leur siège, abandonnaient leur trou-
« peau et parcouraient les provinces pour fréquenter les
« foires et s'enrichir par le trafic. Ils ne secouraient pas
« les frères qui mouraient de faim, préférant avoir de
« l'argent en abondance, usurper des terres par artifice
« et multiplier leur gain par l'usure. »

Le relâchement qui favorisait la propagation de la religion chrétienne dans les grandes villes, la faisait décroître et s'éteindre à la campagne et dans les villages. Il y avait peu de zèle pour conserver des églises qui ne pouvaient être entretenues sans de grandes difficultés ou sans des sacrifices pécuniaires. Carthage, Utique, Hippone, Milève ou Curube étaient des résidences plus attrayantes que ces autres villes africaines dont les noms barbares effraient encore aujourd'hui l'étudiant en théo-

logie, dans les actes des Conciles. Les vocations étaient devenues rares, des sièges demeuraient vacants, les assemblées cessaient d'exister. Tel était à peu près le cas de l'église et de l'évêché de Sicca. Au temps de notre récit, l'histoire ne mentionne aucun évêque comme exerçant les fonctions pastorales dans cette ville. De fait, il n'y en avait point. Le dernier évêque, aimable vieillard, avait acquis avec le temps une grande étendue de terre labourable et s'était occupé, à défaut de plus ample besogne spirituelle, à récolter, à entasser, à vendre et à faire transporter son froment au marché de Rome. Son diacre, que sa hardiesse à la chasse avait rendu célèbre dans sa jeunesse, prenait part à la capture des lions et des panthères pour l'amphithéâtre romain (c'était un acte de charité envers les fermiers des environs de Sicca). Faute de prêtres, l'évêque avait rempli lui-même les fonctions de curé jusqu'à sa mort. Plus tard les enfants et les catéchumènes ne furent plus baptisés, les parents perdirent la foi ou pour le moins la charité; les pécheurs égarés ne se convertirent plus et restèrent dans l'impénitence. Il y eut pendant un certain temps, une école florissante de Tertullianistes qui avaient épouvané beaucoup d'esprits faibles en prononçant la damnation éternelle de tout catholique; il y avait eu également différentes sortes de Gnostiques qui comptaient dans leur parti les jeunes gens les plus habiles et les hardis penseurs, puis la mort avait peu à peu emporté la génération qui avait survécu aux beaux jours de l'église d'Afrique. En un mot il était devenu difficile de dire de quoi se composait l'église de Sicca vers

l'an 250. Il n'y avait ni évêque, ni prêtre, ni diacre. Il ne restait plus que le vieux *Mansionnaire* ou sacristain avec deux ou trois femmes pieuses, mariées ou célibataires, qui devaient leurs principes religieux à de bonnes mères, et çà et là quelques esclaves qui tenaient à leur foi sans savoir ni pourquoi ni comment. Une foule de personnes qui auraient dû être catholiques, étaient hérétiques, ou rien, ou tout, excepté païennes, décidées à le devenir dès qu'on l'eût exigé d'elles.

Telle était l'atmosphère que respiraient Agellius et son frère Juba ; et nous allons voir maintenant quel droit l'un et l'autre avaient de porter le nom de chrétien.

A la mort de leur père l'aîné avait environ huit ans, l'autre sept, et tous deux furent confiés à la tutelle de leur oncle, dont la résidence dans Sicca avait été l'un des motifs pour lesquels Strabon était venu s'y fixer. Cet homme, possesseur d'un petit capital, faisait le commerce d'idoles grandes et petites, d'amulettes et d'autres articles à l'usage de la superstition établie. Son père était venu à Carthage comme attaché de l'un des assesseurs du proconsul de ce temps ; quant à lui, rencontrant trop de concurrence pour se faire une position dans la métropole, il avait ouvert sa boutique de statues dans Sicca. L'industrie moderne qui, à elle seule, rend une ville anglaise capable de fournir amplement tous les marchés de l'Orient païen de marchandises de ce genre, était inconnue aux hommes de ce temps là ; et Jucondus dépendait, pour l'alimentation de son commerce, de quelques artistes qu'il avait appelés de

l'étranger, surtout de deux Grecs, frère et sœur, qui étaient venus d'une île de la côte d'Asie.

C'était un homme d'un bon naturel, indulgent pour lui-même mais positif et chaudement attaché au culte régnant qu'il considérait comme étant tout à la fois la loi du pays et le principe vital de l'état. Quoique réellement bienveillant pour ses neveux orphelins, il n'en abhorrait pas moins (ce qu'il croyait un devoir) ce ridicule conte de fée, cette stupide hypocrisie, à laquelle, d'après son infaillible jugement, le pauvre Strabon avait livré ses enfants. — Sans aucun doute, il aurait voulu les rendre à leur patrie et aux dieux de leurs pères, s'ils avaient acquiescé à ses désirs, mais ces petits gamins (et il secouait la tête en le disant) étaient tous les deux, mais chacun à sa manière, très-difficiles à conduire. Pour Agellius, il était convaincu de sa croyance. Juba, sans tenir à quoi que ce fût, avait conçu une aversion prononcée pour toutes les opinions, même pour le paganisme, quand on voulait le lui imposer. Les années ne l'avaient changé en rien : il était resté catéchumène, parce qu'il s'était trouvé tel, et quoique rien n'eût pu le faire progresser dans la religion chrétienne, aucune puissance humaine n'eût été non plus capable de lui faire rebrousser chemin. Il se trouvait donc là comme accroché à la porte de l'église, et très-satisfait de l'indépendance de son esprit. Toutefois, et malgré ses affirmations relativement à sa croyance, il devint avec le temps visiblement semblable à sa mère, renouvela ses relations avec elle, après la mort de son père, et en vint enfin au point de confesser qu'il ne croyait à rien,

si ce n'est au diable, si même il croyait encore en lui. Cependant, j'oserais à peine assurer que ce jeune homme plein d'espoir jouissait de toutes ses facultés.

Agellius tout au contraire, quoiqu'âgé de six ans seulement, avait insisté pour recevoir le baptême; il avait causé de l'inquiétude à son père en manifestant un zèle auquel le vieillard n'était nullement habitué, et même, par son obstination à apprendre le catéchisme, il avait été cause que le bon évêque avait manqué la flotte qui devait emporter son blé pour l'Italie. Après son baptême, il avait aussi reçu la Confirmation et la sainte Eucharistie; mais la nature d'un enfant est changeante, et avant qu'Agellius fût parvenu à l'adolescence, les bonnes impressions de son enfance s'étaient en quelque sorte évanouies, quoiqu'il eût encore conservé toute l'ardeur première de sa foi. Mais il n'avait personne pour l'exciter à son devoir : les exhortations, les exemples, l'émulation, tout lui faisait défaut. La seule chose que les amis de son père eussent faite pour lui, c'était de lui avoir procuré, par une faveur toute particulière, un bail de quelques années de la terre dont Strabon, comme vétérans, avait reçu l'usufruit du gouvernement impérial. Au soin de cette petite propriété qui lui était échue, avait été jointe une autre charge plus importante. La longue prospérité de la province avait augmenté l'opulence et multiplié le nombre des personnes aisées dans Sicca. Les administrateurs, les fournisseurs, tous les employés du gouvernement avaient acquis de la fortune et s'étaient bâti des maisons de campagne dans les environs de la ville. Plus d'un

indigène, de retour du service, de Rome, ou des provinces, avait placé ses économies dans de longs baux de terres ou de fermes appartenant à la cassette privée de l'empereur, et se trouvait ainsi transformé en quasi-proprétaire des champs fertiles ou des beaux jardins, où il avait joué dans son enfance. Tel était entr'autres celui qui employait Agellius. Il avait eu jadis une place au bureau d'un questeur ou plutôt d'un procureur; ce nom commençait à prévaloir. Sa propriété touchait à la chaumière d'Agellius. Il avait commencé à l'employer comme sous-intendant d'abord par égard pour les services de Strabon, puis parce qu'il avait reconnu au fils des dispositions particulières pour les occupations de ferme.

Telle était la position d'Agellius à l'âge de vingt-deux ans; quelque honorable qu'elle fût en elle-même et pour la manière dont il l'avait obtenue elle ne pouvait, on le comprend, sous l'empire des circonstances dont nous avons parlé, le tirer de la langueur et du refroidissement religieux qui semblaient grandir avec lui. Il ne savait lui-même où il en était, sauf qu'il se sentait attaché à sa foi, comme nous l'avons dit, et qu'il avait eu, dès son enfance, une horreur salutaire du vice et de l'immoralité où était plongée Sicca. Il aurait pu être entraîné un jour dans une fatale inconséquence qui l'eût ou bien précipité dans le mal, ou bien forcé de retourner brusquement sur ses pas et de chercher une position conforme et moins dangereuse pour son âme. Il n'était pas généralement ou du moins positivement connu comme chrétien, quoiqu'on le vit s'éloigner publiquement de la

religion établie. Ce n'est pas à dire qu'il mit beaucoup de soin à cacher sa croyance, mais le monde en mettait encore moins à la connaître. Il y avait en ces temps-là une multitude de cultes qui s'isolaient; une foule de sectes moroses et misanthropes qui éloignaient leurs adhérents du culte public. Aux yeux du peuple la religion catholique était de ce nombre, et c'était seulement dans les moments critiques, lorsque la magistrature ordonnait quelque acte d'idolâtrie, que la nature particulière du christianisme se mettait en évidence. On voyait alors qu'il différait totalement de toutes les autres opinions religieuses par ce que l'on nommait une déraisonnable et dégoûtante opiniâtreté, qui aimait mieux souffrir les tourments et la mort même, que de se soumettre à quelque observance joyeuse, ou touchante, ou seulement indifférente, que la tradition des siècles avait sanctionnée.

CHAPITRE III.



a chaumière vers laquelle se dirigeait Agellius, quand nous l'avons vu dernièrement, était une petite maison en briques, n'ayant qu'une chambre surmontée d'un grenier, et une cuisine; assez semblable à cette sainte habitation qui renferma un jour le Verbe éternel fait homme, avec sa Mère, toujours Vierge, et saint Joseph leur gardien. Elle était située sur le penchant de la colline et, contrairement aux usages d'Italie, l'avant-cour formait une pelouse. D'un côté, un palmier magnifique malgré son éloignement des eaux, et de l'autre un groupe d'orangers formaient un avant-plan à la riche campagne que nous avons décrite dans notre premier chapitre. Les bordures et les couches étaient parées de lis, de baccharides couleur d'ambre et de pourpre, de citronnelle dorée, de chélidoine rouge et d'iris panachés. Contre le mur de la maison étaient plantés des

grenadiers à fleurs cramoisies, le *pothos* ou jasmin étoilé et la *grenadille* ou fleur symbolique de la passion qui convenait bien à une maison chrétienne.

C'était un indice de ce qui se trouvait dans l'intérieur : sur le mur de la chambre était grossièrement peint une croix rouge, entourée de pigeons, comme on en trouve encore aujourd'hui dans les monuments des temps primitifs du Christianisme. La paix dont l'Eglise jouissait depuis si longtemps semblait avoir effacé le souvenir de la persécution, et les chrétiens, quoique très-prudents au-dehors, exerçaient chez eux toutes les pratiques de leur foi aussi librement que nous le faisons aujourd'hui en Angleterre, où nous n'avons aucun scrupule d'ériger des crucifix dans l'intérieur de nos églises et de nos maisons, quoique nous craignons d'en faire autant à la vue de ces milliers de voitures et d'omnibus qui passent dans nos rues en faisant un bruit étourdissant. Sous la croix pendaient deux ou trois tableaux, ou plutôt des ébauches. Celui de la sainte Vierge tenait le milieu ; elle y était représentée dans l'attitude de la prière, ayant les apôtres saint Pierre à sa droite et saint Paul à sa gauche. En dessous de cette image étaient griffonnés sur le mur ces mots : *Advocata nostra*, titre que la plus haute antiquité accorde à la Mère de Dieu. Sur une banquette se trouvait une petite boîte contenant deux ou trois rouleaux en feuilles de parchemin. L'extérieur indiquait assez qu'on s'en servait, mais avec un respectueux ménagement. C'était le Psautier, l'Evangile de saint Luc et l'Épître de saint Paul aux Romains, ancienne version latine. L'Evangile était entouré d'une

belle couverture et enluminé d'or. L'appartement était d'ailleurs garni d'objets et d'ustensiles tels qu'on peut s'attendre à en trouver chez les campagnards : une ou deux chaises, quelques bancs, une table, et, dans un coin un tas de feuilles sèches et de jonc avec une grande couverture cramoisie, formaient tout l'aménagement. Plus loin se trouvaient deux meules, fixées dans une poutre, dont l'une avait une manivelle à son essieu et qui servaient à moudre du blé. Puis encore des instruments de jardinage, des boîtes de semences, un vase contenant du sirop pour guérir la piqûre du Scorpion ; le mouron ou *anagallis* (1), puissant médicament de la classe des poisons que l'on prenait dans du vin contre le même accident. Tout cela pendait aux poutrelles ensemble avec une grosse botte d'*atsirtiphua* espèce de camomille dont les fleurs sont moindres mais plus odorantes que les nôtres, et dont on se servait comme fébrifuge. On y voyait également suspendue une abondante provision de raisins secs, de l'espèce dite *duracine*; et près de la porte une branche du *psyllion* vert ou plantain pulicaire, destiné à chasser les petits insectes (2).

(1) Mouron, genre de plantes de la famille des primulacées : on en compte une douzaine d'espèces presque toutes propres à l'Europe. Il a été longtemps préconisé contre la morsure des animaux enragés. Les anciens l'appelaient *Anagallis*, du grec ἀναγέλλω, *rire aux éclats*, parce qu'ils croyaient que cette plante excitait la gaiété.

(2) Le Plantain pulicaire, espèce de plante dont l'odeur, dit-on, chasse les puces ; on lui attribue probablement cette propriété parce que sa semence a la couleur et la forme de cet insecte.

Le pauvre Agellius sentit profondément le contraste entre le tumulte impie auquel il s'était soustrait et la profonde tranquillité où il venait d'entrer. Ni l'un ni l'autre n'était propre à lui donner la paix du cœur. Il ne trouvait pas plus de soulagement dans sa chaumière que de repos au dehors. Seul dans sa retraite, seul dans la foule, il lui manquait des sympathies, des cœurs qui pussent battre à l'unisson du sien ; des amis avec qui il pût partager ses joies et ses chagrins ; des conseillers dont il pût recevoir les avis ; des âmes, qui, formées comme la sienne, pussent le comprendre, ou qui, différentes de la sienne, pussent le secourir et lui répondre.

C'est une bien rude épreuve sans doute pour une âme que d'être abandonnée à elle-même, et surtout quand c'est celle d'un jeune homme, sur laquelle la mémoire et l'expérience ont si peu de prise, tandis qu'elle subit si aisément les impressions de la tristesse et du vice. Quel avantage n'eût-ce pas été pour Agellius, de pouvoir recourir à la confession, quand même on ne considérerait que les effets naturels de ce sacrement, et non les bienfaits d'un ordre supérieur qu'il procure ; mais il ne s'était encore jamais approché du tribunal de la Pénitence, quoiqu'il eût assisté une ou deux fois à l'*Homologèse* ou confession publique de l'Eglise. Rien d'étonnant donc si le pauvre jeune homme commence à se décourager et devient impatient dans les épreuves ; et nos cœurs le suivront sans doute avec sympathie si non avec pitié, cherchant d'un œil inquiet dans chaque coin du petit monde de connaissances où l'avait placé le sort, ceux chez qui il trouvera peut-être une conversation

plus tranquille, un échange de pensées et de paroles, une communication de désirs, un partage d'affections.

« Nul ne s'inquiète de moi, » dit-il, en s'asseyant sur un banc rustique, « je ne suis rien pour personne. Sans en avoir la vocation, je suis un ermite comme Elie ou comme Jean-Baptiste. Mais Elie sentit combien il lui était accablant d'être un contre plusieurs; et Jean demanda à la fin au Sauveur : « Etes-vous celui qui doit venir (1). » Suis-je donc condamné à n'avoir jamais que la connaissance de la vérité sans en ressentir la consolation? Suis-je fait pour appartenir toujours à une grande société divine, sans voir jamais le visage d'un seul de ses membres? »

Son âme était comme rassasiée et dégoûtée de l'abondance de son malheur. Mais ses réflexions changèrent tout à coup et il se dit : « Pourquoi ne quitté-je pas Sicca? Qu'est-ce qui peut m'attacher à la ferme de mon père? Je suis jeune, et dans peu je n'y aurai plus aucun intérêt. Qu'est-ce qui me tient éloigné de Carthage, d'Hippone, de Cirtha, où les chrétiens sont si nombreux? » Ici il s'arrêta aussi subitement qu'il avait commencé; et un sentiment étrange, mêlé de douleur et de saisissement, s'empara de son cœur. Il ne se sentit plus le courage de continuer sa pensée ou de répondre à la question qu'il s'était faite, et il tomba dans un profond abattement d'esprit dans lequel il semblait ne plus penser du tout.

Courage, mon cher ermite, quoique tu ne sois pas

(1) Matth. xi.

encore un héros, il est quelqu'un qui prend soin de toi bien plus que tu n'es capable d'en prendre toi-même ; il est quelqu'un qui t'aime bien plus que tu ne peux t'aimer toi-même. Remets tout entre ses mains. Il te voit ; il veille sur toi ; il est penché vers toi et il compatit à tes peines. Son ange, qui est le tien, te suggère de bonnes pensées. Il connaît ta faiblesse ; il prévoit tes erreurs ; mais il te tient par la main droite et tu ne lui échapperas pas, tu ne saurais lui échapper. Par ta foi, que tu as si sincèrement et si fermement retenue au milieu de l'idolâtrie ; par ta pureté que, comme une belle fleur, tu as soignée et conservée au milieu de la corruption, tu as mérité qu'il se souvienne de toi à l'heure de la tribulation ; et ton ennemi ne prévaudra point contre toi.

Mais que signifie ce sourire sur les lèvres d'Agellius ? C'est la réponse de l'enfant à son père qui l'aime. Il ne sait pas pourquoi, mais le nuage s'est dissipé. Il fait le signe de la croix, et de douces et vivifiantes pensées le raniment. Il invoque le saint Nom de Jésus, et c'est comme un baume qui se répand sur son âme. Il se lève de son banc, se jette à genoux devant le redoutable signe de la rédemption et commence sa prière du soir.

CHAPITRE IV.



Il y avait ce soir plus de ferveur, moins d'effort, moins d'habitude machinale dans les prières d'Agellius, qu'il n'y en avait eu depuis bien longtemps. Il se leva et alluma sa petite lampe en terre. Elle éclaira de ses pâles rayons la chambre et laissa voir Juba qui avait doucement ouvert la porte, près de laquelle il s'était assis, tandis que son frère était à prier. Un nuage passa sur le front d'Agellius: il ne devait pas aller se coucher avec la résignation et la paix qui peu d'instants auparavant avaient rempli son âme. Hélas! en ce monde nos consolations se bornent le plus souvent à nous armer de résolution contre les épreuves à venir!

Juba était un jeune homme élancé, à l'œil farouche, au teint basané. Il était assis, la figure tournée vers

le plafond : il secouait la tête obliquement, haussait les sourcils, contractait les lèvres et se croisait les bras, tout en faisant entendre un rire sourd et étrange.

« Hi ! hi ! Agellius, s'écria-t-il, vous voilà donc à genoux ! »

« Et pourquoi n'y serais-je pas, à cette heure, répondit Agellius, avant d'entrer au lit ? »

« Chacun a sa manière de voir, fit Juba ; mais pour un homme sans préventions il y a quelque chose de servile dans cet acte. »

« Vous ne professez donc aucune religion, Juba ? » dit son frère avec quelque vivacité.

« Peut-être oui, peut-être non, répliqua Juba ; ce ne sera cependant jamais une religion basse, rampante et abjecte ; comptez-y. »

« Mais qu'est-ce qui vous amène ici à pareille heure ? demanda Agellius ; qui réclamait votre compagnie ? »

« Je viendrai quand il me plait, repartit l'autre, et m'en retournerai de même. Je ne dois rendre compte de mes actions à personne, dieu, homme, diable, ou prêtre ; moins encore à vous. Quel droit avez-vous de m'interroger ? »

« Allez, dit Agellius, vous n'aurez jamais ni paix, ni soulagement dans cette vie, je puis vous l'assurer ; sans parler encore de la vie future. »

Juba garda quelques moments le silence, se mordant les ongles en souriant, et jetant un regard oblique vers la terre. « Je ne demande pas plus que je n'ai, dit-il, je suis content. »

« Content de vous-même ? » répliqua Agellius.

« Sans doute, répondit Juba, qu'a-t-on besoin d'être content d'autre chose? »

« Et votre Créateur, par exemple? »

« Créateur! » dit Juba, en relevant la tête avec un air de supériorité, « Créateur! — Je considère cela comme une pure supposition. »

« O mon frère, s'écria Agellius, ne persévérez pas dans cette malheureuse voie! »

« Persévérez? Qui a commencé? L'un a-t-il plus le droit de donner la loi que l'autre? Est-elle si généralement reçue cette croyance à un Créateur? Qui l'a inventée? Les chrétiens. Oui, ce sont eux qui ont fait cette belle découverte. Le monde allait pourtant très-bien sans cela. Et maintenant qui a commencé la dispute, sinon vous? »

« Quand je l'aurais fait, répondit Agellius; mais je ne l'ai pas fait. C'est vous qui avez commencé en venant ici; quelles affaires pouviez-vous y avoir? De quel droit venez-vous me troubler à l'heure qu'il est? »

On n'eût pu remarquer la moindre apparence de colère dans Juba : il était aussi étranger à tout sentiment que s'il eût été une pierre. Pour toute réponse, il se contenta de dire à son frère, en montrant la direction des bois : « J'ai été là-bas. »

Une expression de poignante douleur passa sur la figure d'Agellius; il se tut un moment; enfin : « Vous n'allez pas dire, sans doute, interrompit-il, que vous avez été chez notre pauvre mère? »

« Si! » fit Juba.

Il y eut un nouveau silence de quelques instants;

mais Agellius renouant la conversation : « Vous avez fait une triste chute, Juba, dit-il, dans le cours de ces dernières années. »

Juba fit un mouvement de tête et croisa les jambes.

« Il fut un temps que je croyais que vous alliez être baptisé, » continua son frère.

« C'était un moment de faiblesse, répliqua Juba, un moment ; c'était précisément à la mort du vieil évêque. Il m'avait montré beaucoup de bonté quand j'étais encore enfant ; puis il m'avait dit quelques paroles de femme ; en sorte que je ne suis pas sans excuse. »

« Oh ! plutôt à Dieu, que vous eussiez alors suivi votre impulsion ! »

Juba reprit son air de supériorité : « L'accès passé, dit-il, j'en suis venu à voir plus clair dans les choses. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir de la force de caractère. Je trouve qu'une tête logique vient à une conclusion toute différente, » et il se mit à balancer la sienne de droite et de gauche comme si elle venait d'en tirer une multitude.

« Bien, » dit Agellius en baillant, et désireux de finir la discussion, « mais encore une fois qu'est-ce qui vous amène si tard ? »

« Je me rendais chez Jucondus, répondit-il, mais j'ai été retardé par le Soccoth-Bénoth dans le bocage près de la rivière. »

Cette réponse les ramena de nouveau à leur dispute. Agellius pâlit : « Pauvre ami, dit-il, qu'aviez-vous à faire là ? »

« Voir le monde, répondit Juba ; c'est chose indigne d'un

homme de ne pas le voir. Pourquoi ne le verrais-je pas, moi? Quel amusement! quels fous! quels idiots! Je les méprise tous. Ils étaient là dansant à la ronde ou étendus comme des porcs repus. Singes et porcs! Cependant je ferai comme les autres à ma guise. Je me soulerai tout comme eux, quand bon me semble. Je suis maître de ma personne et je n'y verrais pas de mal. »

« Pas de mal! Quoi, n'est-ce donc pas un mal que de se rendre semblable à un singe ou à un porc? »

« Vous ne jugez pas sainement de la nature humaine, » répondit Juba avec un air de satisfaction. « Notre premier devoir est de chercher notre propre bonheur. Si un homme croit être plus heureux en étant porc, hé bien! qu'il soit porc; » et il se mit à rire. « Voilà votre esprit étroit. J'en tâterai, si l'envie m'en vient et si j'y vois mon bonheur. »

« Bonheur! s'écria Agellius, où êtes-vous donc allé ramasser tout ce fatras? Pouvez-vous appeler bonheur une pareille dégradation? »

« Vous n'entendez-rien à ces matières, » dit Juba. « Les avez-vous jamais vues, les avez-vous déjà essayées? Vous vaudriez le double si vous l'aviez fait. Vous êtes victime de votre superstition. J'aimerais mieux me souler tous les jours, que de marcher à quatre pattes comme vous le faites: vous trainant sur le ventre comme un ver et pleurant comme un chien qui a été battu. »

« Pour le coup, sûr comme je vis, vous sortirez d'ici à l'instant! » s'écria Agellius en se levant brusquement. « Allez-vous en! Retirez-vous! Que venez-vous blasphémer

ici? Qui a besoin de vous? Qui vous a demandé? Allez! allez, vous dis-je! Sortez d'ici! Pourquoi ne partez-vous pas? Gardez votre langage licencié pour d'autres! »

« Je suis tout aussi bon que vous, » dit Juba.

« Je ne me donne pas pour modèle, répliqua Agellius; mais il est impossible de confondre le chrétien et l'infidèle comme vous faites. »

« Le chrétien et l'infidèle! » répéta lentement Juba. « Je crois que, quand ils se courtisent, l'un l'autre, ils se valent. » Il jeta un regard scrutateur sur Agellius, comme s'il eût pensé qu'il avait mis le doigt sur la plaie. Puis il continua: « Si j'étais chrétien, je le serais sincèrement; sinon je serais un honnête païen. »

Agellius rougit quelque peu et se rassit, comme s'il eût senti de l'embarras.

« Je vous méprise, dit Juba, vous n'avez pas le courage d'être chrétien. Soyez conséquent et laissez-vous griller; mais vous n'êtes pas fait de cette pâte. Vous avez toujours peur de l'oncle. Bien plus, vous vous laissez séduire par ces beaux yeux dont vous pouvez parler d'une manière si grave quand cela vous convient. Je vous méprise, continua-t-il, oui, je vous méprise, vous et tout votre entourage. Quelle différence y a-t-il entre vous et un autre? Vos gens nous disent: le monde est vanité, la vie est un songe, les richesses sont une déception, les plaisirs un piège. *Fratres charissimi*, le temps est court! Mais qui aime le monde, la vie, les richesses et les plaisirs plus qu'eux? Vous êtes tous aussi passionnés pour le monde, vous êtes aussi attachés aux richesses, aussi avides de réputation et de

pouvoir que ces bons vieux païens qui suivent, dites-vous, la voie de l'abîme. »

« Autre chose est d'avoir une conscience, répondit Agellius, et autre chose d'en écouter la voix. La conscience de ce pauvre peuple est remplie de ténèbres. Vous avez eu aussi une conscience un jour. »

« Conscience, conscience ! » murmura Juba. « Oui, certainement un jour j'en avais une. Oui, j'eus un jour un mauvais frisson et je marchai en claquant des dents et en grelottant de tout mon corps ; comme j'eus un jour une mauvaise jambe et marchai en boitant ; ainsi, vous le voyez, au temps jadis j'eus un jour, une conscience. Oh ! oui, j'en ai même eu plus d'une ; j'en ai eu de blanches, de noires, de jaunes et de vertes : l'une ne valait pas mieux que l'autre, toutes ont disparu et pour le moment je n'en ai plus du tout. »

Agellius ne dit rien ; son seul désir, comme on peut se l'imaginer, était d'être débarrassé d'un visiteur aussi fâcheux.

« La vérité est, » poursuivit Juba d'un ton de maître, « la vérité est que la religion était pour moi une mode, qui est passée maintenant. C'était la teinte d'une certaine période de ma vie. Je n'étais ni meilleur, ni pire pour cela. C'était une chose tout accidentelle, comme la beauté de mon visage, qui aura disparu bientôt. » (Il dit ceci en passant doucement la main sur ses joues livides.) « J'agissais conformément à ce sentiment tant qu'il dura ; mais je ne puis pas plus le rappeler que mes premières dents ou le duvet de mon menton ; il est déjà bien loin dans le passé. »

Agellius gardait toujours le silence, tant par fatigue que par dégoût. Juba le regarda d'un air significatif et lui dit lentement : « Je vous comprends, j'ai assez de pénétration pour voir qu'en fait de religion, vous êtes aussi croyant que moi. »

« Ne parlez pas ainsi sous mon toit, » s'écria Agellius, sentant qu'il ne devait pas laisser sans réponse cette attaque de son frère. « J'ai commis bien des péchés, mais jamais d'apostasie. »

Juba baissa la tête. « Je crois que je puis voir à travers une table de pierre aussi bien que qui que ce soit, » répliqua-t-il. « J'ai dit vrai, mais vous êtes trop orgueilleux pour l'avouer. Ce n'est qu'une de vos plus petites hypocrisies. »

« Bien, dit Agellius froidement, finissons-en. Il se fait tard, Juba ; on vous attendra à la maison. Jucondus sera inquiet et quelques-uns de vos joyeux amis pourraient vous maltraiter en chemin. — Pourquoi n'avez-vous pas de guêtres, mon bon ami? » continua-t-il tout surpris. « Les scorpions s'accrocheront certainement à vos jambes pendant l'obscurité. Venez, que je les entoure de quelques tresses de paille. »

« Je ne crains pas les scorpions, moi, répondit Juba : j'ai pour l'occasion quelques amulettes excellentes que le *Boola-kog* et l'*Uffah* même respectent. »

A ces mots il sortit de la chaumière avec aussi peu de cérémonies qu'il en avait mis pour y entrer, et prit le chemin de la ville en se parlant à lui-même. Quand il fut plus éloigné, il se mit à chanter quelques refrains d'airs sauvages tout en balançant et en remuant la tête

et en jetant de temps à autre un éclat de rire. Sans suivre le sentier, il prit sa direction à travers l'herbe épaisse et mouillée et franchit d'un pas rapide le ravin qui coupe la grande route avant d'arriver à la colline. Il accompagnait sa marche d'une chanson bruyante.

« Le petit maure bronzé est mon cher compagnon,
quand la nuit est épaisse et la terre sans bruit
sous les branches noires de l'if au feuillage touffu.

Ce fut le père Cham qui planta cet if : il le nourrit
abondamment de la rosée sanglante
d'un troupeau d'enfants quand sa race s'accrut.

Dansant et sifflant toute la nuit
chaque mèche de cheveux jette une flamme, chaque talon
fait jaillir la lumière ; ceux dont l'haleine est enflammée
n'ont pas besoin de lampes. »

Soudain il fut interrompu par un grognement qui partit presque sous ses pieds, et il vit un animal sauvage s'enfuir devant lui. Juba ne montra aucune surprise : il avait tiré de sa poche une petite idole de métal, et lui ayant chuchoté quelques paroles, il l'avait présentée à l'animal. Il grimpa sur le haut du chemin, gagna la porte de la ville et fut bientôt rendu à la demeure de son oncle qui se trouvait près du temple d'Astarté.



CHAPITRE V.



uba trouva la maison de Jucondus fermée. En y pénétrant vous auriez vu un des magasins les plus magnifiques de Sicca, un véritable musée. Il s'y trouvait non-seulement des articles de statuaire, mais des bronzes, des mosaïques et des bijoux, tous ayant trait au culte idolâtre. C'était un coup d'œil des plus variés; les mille couleurs dont les images étaient peintes, brillaient au milieu des reflets lumineux de l'or, de l'argent, de l'ivoire, de l'albâtre, du gypse, du talc et du verre. L'art et la richesse s'y disputaient la prééminence et répondaient à tous les goûts: au classique comme au barbare; au vulgaire comme au raffiné; à la mode du jour comme à l'amour de l'antique. Ici se voyaient de grossiers symboles de

pouvoirs invisibles, pareils à ceux que l'art avait produits dans son enfance et que le respect pour le passé avait perpétués : le mystérieux cube de marbre vénéré par les Arabes, la colonne qui figurait Mercure ou Bacchus, le cône à large base d'Elogabale, la pyramide de Paphos et la tuile ou brique de Junon; avec d'informes blocs de pierre surmontés d'une tête d'homme, qu'on parait de riches étoffes pour simuler la forme humaine. Plus loin s'offraient d'autres objets aussi portatifs que les précédents étaient peu maniables, des statuette de Junon, de Mercure, de Diane et de la Fortune dont on s'ornait la poitrine ou la ceinture; des dieux Lares et d'autres objets de dévotion personnelle tels que des Minerves et des Vestas avec de belles niches ou châsses. Il y avait aussi des couronnes d'airain ou *nimbés* destinés à protéger la tête des dieux contre les chauves-souris et les oiseaux; des bagues à l'image de Jupiter, de Mars, du Soleil, de Sérapis et surtout d'Astarté; des anneaux et des cachets Basilidiens; des amulettes en bois ou en ivoire; des figures de démon d'une laideur affreuse, de petits squelettes et mille autres objets superstitieux. Enfin il vous aurait été difficile de ne pas y trouver votre choix, à quelque superstition que vous eussiez appartenu à moins que vous n'eussiez été décidé à rejeter sans distinction toutes les allégories et les objets de l'idolâtrie; et dans ce cas vous vous fussiez réjoui d'y être arrivé la nuit et vous n'eussiez pas été fâché surtout de ce que l'obscurité dérobaît à vos regards une foule de figures et d'emblèmes du culte païen qui ne méritaient guère de voir la lumière, et que les téné-

bres abriteront à très-juste titre jusqu'au jour où toutes choses bonnes et mauvaises, seront exposées aux yeux de l'univers entier.

Le magasin, comme nous l'avons dit, était fermé et caché à la vue par de grands et lourds volets assurés par de solides barres de bois. Laissons-le donc pour entrer par ce vestibule à droite, qui nous mènera dans un modeste appartement donnant d'un côté sur une cour et de l'autre sur une salle à manger, derrière le magasin.

Jucondus s'y trouvait joyeusement occupé d'un modeste souper; et, croyant un festin mieux orné par les Grâces et les Muses, que par le nombre des convives, il s'était borné à inviter deux amis : le jeune Grec, Ariston, un de ses principaux artistes, et Corneille, fils de l'affranchi d'un Romain de distinction. Celui-ci venait d'obtenir un emploi dans les bureaux du gouvernement proconsulaire et avait quitté la ville impériale, où il avait passé ses plus beaux jours, pour venir s'établir dans la province.

Les plats n'auraient pas été tout à fait du goût des gastronomes modernes. Les raisins de Tacapé et les dattes du lac Tritonide, les figes blanches et noires, les brugnonns, les pêches et les pastèques n'auraient pas moins souri au palais d'un Anglais qu'à celui d'un Africain du troisième siècle. Il n'eut pas dédaigné non plus le vin de palmier de Gétulie, et le *Mélilotus*, liqueur extraite du fruit poétique des côtes de la Syrte. Les gigots lui eussent semblé savoureux; mais avant d'en goûter, il eut demandé sans doute ce que valaient des

queues de mouton et aurait trouvé qu'elles ne ressemblaient pas mal à de la moëlle. Il eut aussi rendu hommage aux frais des muges (1) de la Mauritanie pressés et séchés ; cependant il y eut regardé à deux fois avant de déguster les cotelettes de lion, quoiqu'elles eussent le parfum du veau et par surcroit le goût d'avoir été braconnées dans les chasses réservées du domaine impérial. Mais quand il aurait vu le plat indigène, le véritable *haggis* (2) et *Cock-a-leeky* (3) d'Afrique (hélas ! hélas ! il faut le dire avec n'importe quel mot d'excuse pour introduction,) apparaissant sous la forme d'un succulent petit chien, préparé aux tomates et la tête couchée entre les pattes de devant, il se serait probablement levé de table, et aurait juré qu'il se trouvait dans l'ancre de quelque sorcière des bois. Par bonheur nul Breton n'était du festin ; ils avaient alors bien d'autres besognes le soir, comme de se peindre le corps avec du pastel (4), ou d'aller se plonger jusqu'au menton dans les marais ; de sorte que rien ne vint troubler l'harmonie du souper de nos Africains ni la bonne humeur et la douce conversation qui devaient nécessairement accompagner d'aussi friands morceaux.

Corneille avait assisté l'année précédente aux jeux

(1) Muges, genre de poissons dont l'espèce la plus connue se nomme *mulets*.

(2) Sorte de boudin qu'on mange en Ecosse.

(3) Autre plat écossais, consistant en une tête de mouton, assaisonnée de différentes épices.

(4) Le pastel est une espèce de plante dont on tire une fécule qui remplace quelquefois l'indigo. L'usage du pastel remonte à une époque très-reculée : les anciens Bretons l'employaient pour se peindre le corps.

séculaires: il en était enthousiaste aussi bien que de Rome et de lui-même, chose pardonnable à un citoyen de la métropole de l'empire Romain d'alors. Tout plein encore des idées patriotiques qu'une fête aussi solennelle avait excitées en lui: « O grande Rome, s'écria-t-il, vous êtes la reine du monde, rien ne vous égale! Oui, mes amis, dans le merveilleux spectacle que ces yeux contemplèrent l'année dernière, j'ai cru voir sa majesté personnifiée et son immortalité garantie. Nous mourrons, elle vit! Hé bien! que l'homme meure, n'importe! Il peut tranquillement boire la cigüe ou s'ouvrir une veine après avoir vu les jeux séculaires. Qu'y a-t-il après cela qui puisse encore l'attacher à la terre? J'en ai fait l'expérience: ma vie est close, les plus agréables de ses dons me semblent fades et insipides depuis ce grand jour. — Exquis! excellent! du *Tauromenium* (1) je suppose? Ha! nous le connaissons aussi à Rome! Encore une coupe!... Au génie de l'Empereur!

Il vida la coupe d'un trait et reprit aussitôt: « Imaginez-vous le champ de Mars illuminé d'une extrémité à l'autre: une plaine d'une étendue immense, couverte non de rues ou de forêts, mais parsemée de superbes bâtiments environnés de bocages, d'avenues d'arbres et de riantes pelouses baignées par les eaux; rien n'y manque. Désirez-vous les plus grands temples du monde, les plus vastes portiques, les plus spacieux hypodro-

(1) Vin de *Tauromenium*. Géographie anc. ville de Sicile, sur la côte orientale, à l'E. de l'Etna, entre Messine et Catane, aujourd'hui *Taormine*.

mes? Voulez-vous des gymnases, des arcs-de-triomphe, des statues, des obélisques? les voilà! D'un côté c'est l'étonnant mausolée d'Auguste entièrement revêtu de marbre blanc, et, sur le bord de la rivière, le môle gigantesque d'Adrien; de l'autre, le majestueux Panthéon d'Agrippa, ses splendides colonnes de Syracuse et son dôme resplendissant de tuiles d'argent. Plus loin s'élèvent les bains d'Alexandre avec leurs magnifiques jardins. — Ah! mon bon ami, je n'aurai pas le temps de boire, si je continue. — Au-delà sont les temples nombreux qui garnissent la colline du Capitole; vient ensuite la haute colonne d'Antonin avec la basilique attenante, où sont conservés les fastes authentiques des provinces de l'empire, les noms des gouverneurs, qui ont chacun dans leur province la puissance et le domaine d'un roi. Mais revenons à notre commencement. Imaginez-vous, dis-je, cette magnifique plaine toute illuminée: chaque temple, chaque édifice, chaque bocage rayonnant d'une infinité de lampes et de torches étincelantes. Non, jamais les dieux de l'Olympe ne virent chose semblable. Rome est la plus grande de toutes les divinités! Au milieu de la nuit tout y était vivant, et, à l'heure même où la nature épuisée se trouvait plongée dans la mort du sommeil, Rome commençait ses sacrifices et célébrait ses dix siècles d'existence. Aussitôt que des rives du Tibre, qui vit aborder Enée et Romulus monter aux cieux, la flamme s'éleva pétillante du bûcher des victimes, dix mille instruments firent retentir les airs, et les danses sacrées s'organisèrent de tous côtés sur les gazons. Je suis vieux, mais pour lors, je vous l'assure, je

ne pus résister à l'entraînement général : je m'élançai avec les autres. Nous dansâmes trois nuits; nous dansâmes la fin de l'ancien millénaire, nous dansâmes le commencement du nouveau. Il n'y avait que des citoyens, point d'étrangers, point d'esclaves. C'était une brillante fête de famille, la fête de tous les Romains. »

« Nous aussi, nous en fisions partie, alors, dit Ariston; car Caracalla a donné le droit de citoyen à tous les hommes libres de la terre. Nous sommes tous Romains, s'il vous plaît, Corneille. »

« Oh! c'est là une autre affaire, répondit Corneille; ce fut un acte de pure condescendance, oui, dans un certain sens, je vous l'accorde; mais c'était un trait de politique. »

« Oui, je vous l'assure, répliqua Ariston, et de fine politique. Nous devons être tondu, voyez-vous? et voilà pourquoi votre gouvernement impérial nous fit tous Romains; il fallait que nous fussions soumis aux taxes des Romains et ce, sans diminution aucune pour celles de notre propre pays. Vous avez doublé nos contributions; et quant au privilège du droit de citoyen, il est très-important, par Hercule! quand chaque badeau le possède, pourvu qu'il puisse porter chapeau et nourrir sa chevelure! »

« Oh! reprit Corneille, il aurait fallu voir le cortège qui sortit du Capitole, le deuxième jour, si je ne me trompe, et qui se dirigea vers le Cirque en suivant toute la voie sacrée. Il y avait là des flots d'étrangers et de provinciaux venus des quatre coins de la terre, mais

aucun d'eux ne faisait partie du cortège. Vous voyiez d'un seul coup d'œil tout le vrai bon sang de Rome, le jeune sang de la nouvelle génération, l'espoir de l'avenir : les fils des patriciens, des familles consulaires et des empereurs ; des orateurs, des guerriers et des hommes d'état.

Ces beaux jeunes gens ouvraient la marche : quelques-uns étaient à cheval, marchant six de front ; mais le plus grand nombre allait à pied. Suivaient les chevaux de course, les chars, les pugiles, les lutteurs et les autres combattants, tous préparés pour le concours. L'école entière des gladiateurs, maîtres et apprentis, venait derrière eux ; tous étaient vêtus de tuniques rouges et splendidement armés. Partagés en trois corps ils marchaient gaiement en chantant et en dansant la Pyrrhique. On vit combattre pendant les jeux un millier de couples de gladiateurs : oui, un bon millier, et de ces gaillards robustes et bien bâtis qui s'avançaient glamment l'un contre l'autre. Oh ! vous auriez dû les voir vous-même : impossible de vous en donner une idée. Il y avait aussi dans le cortège une troupe de satyres contrefaisant par des sauts et des gambades burlesques les danses martiales de ceux qui les précédaient. Venaient ensuite un corps de trompettes et de fanfares, des sacrificateurs avec leurs victimes, taureaux et béliers, parés de jolies bandelettes ; des conducteurs, des égorgeurs, des aruspices, des hérauts : les statues des dieux sur leurs chars d'ivoire ou d'argent, attelés de lions apprivoisés ou d'éléphants. Il m'est impossible de vous dire l'ordre de la marche. Oh ! mais ce qui surpassait tout, c'était le *Car-*

men Sæculare (1), chanté par vingt-sept jeunes gens nobles, et autant de jeunes vierges, pris exprès, dans les plus illustres familles pour rendre les dieux de Rome propices. Les flamines, les augures, les castes des prêtres, c'était sans fin. En dernier lieu venait l'empereur lui-même. »

« Oui ! le dernier, observa Jucondus, Philippe. Il n'a pas mal fait de mourir, si tout ce qu'on en dit est vrai. »

« Tous les empereurs sont bons dans leur temps et à leur manière, répondit Corneille ; Philippe était bon pour lors et Dèce ne l'est pas moins maintenant ; — que les dieux le conservent ! »

« C'est cela, dit Ariston, je vous comprends, un empereur ne peut pas mal faire si ce n'est en mourant, et alors il a parfaitement tort. Sa mort est sa première mauvaise action ; il devrait en être honteux, car chose singulière elle tourne toutes ses grandes vertus en vices. »

« Ah ! jamais il n'y eût un aussi bon empereur que notre Gordien, dit Jucondus, vieillard respectable et pendant sa vie et après sa mort. Protecteur du commerce et des arts : quels palais que les siens ! Il avait des revenus énormes. Le bon vieux, comme je le regrette, et son fils aussi. Je n'oublierai jamais le jour où nous apprîmes qu'il était parti. Voyons donc ! c'était peu après la mort de ce vieux fou de Strabon — je veux dire mon frère, — il doit y avoir bientôt treize ans. Toute l'Afrique

(1) *Carmen Sæculare*. Les jeux séculaires furent nommés ainsi parce qu'ils se célébraient tous les cent ans. Auguste les donna l'an de Rome 738. Horace fut chargé de composer un hymne en l'honneur d'Apollon et de Diane à qui ces fêtes étaient consacrées. — Deux chœurs, l'un de jeunes garçons et l'autre de jeunes filles en chantaient différentes strophes, tantôt ensemble, tantôt séparément.

était en larmes : il n'y eut jamais qu'un Gordien. »

« C'est là de la philosophie du bon vieux temps, dit Ariston, Jucondus, il vous faudrait aller à l'école. Ne voyez-vous pas que tous ce qui est, est bien, et que ce qui fut, ne vaut rien ? *Te nos facimus, fortuna, deam*, (1) dit un de vos poètes ; hé ! bien, je bois à la fortune de Rome, — aussi longtemps qu'elle dure. »

« Vous êtes jeune, repliqua Corneille, oui, bien jeune et de plus vous êtes Grec. Ces gens-là n'ont jamais compris les Romains. C'est chose difficile que de nous comprendre, c'est toute une science. Voyez cette médaille, jeune homme, c'est un souvenir des jeux. N'est-elle pas magnifique ? Lisez cette inscription : *Novum sæculum* ; et au revers, *Æternitati*. Toujours nouvelle, toujours impérissable. Les empereurs paraissent et disparaissent. Rome reste debout, Rome la cité éternelle ! N'est-ce pas là de la bonne philosophie ? »

« Vraiment, c'est une très-belle médaille, » dit Ariston, en l'examinant ; et la passant à son hôte : « Vous pourriez en faire une amulette, Jucondus, ajouta-t-il ; mais pour ce qui regarde l'éternité, c'est un bien grand mot ; et si je ne me trompe, d'autres états ont été éternels avant Rome. Dix siècles sont déjà une éternité très-respectable ; Rome est déjà éternelle et elle peut mourir tranquillement sans aucun préjudice pour la médaille. »

« Ne blasphémez pas, reprit Corneille, Rome est plus forte, plus vivace et promet aujourd'hui beaucoup plus que jamais, vous pouvez y compter. *Novum sæculum* !

(1) Nous te faisons déesse, ô fortune.

elle a l'âge de l'aigle et ne fera que renouveler ses ailes pour reprendre son vol pendant une autre dizaine de siècles. »

« Mais l'Égypte, interrompit Ariston, connu à peine un commencement, s'il faut en croire le vieil Hérodote. Plus vous reculez dans l'antiquité, et plus vous comptez de dynasties égyptiennes. Et n'entendons-nous pas aussi des histoires extraordinaires touchant les nations d'au-delà du Gange? »

« Quand je vous dis, mon cher, repartit Corneille, que Rome est une cité de rois. Elle seule possède en une fois, dans cette seule année, autant de rois que n'en comptent toutes les dynasties Égyptiennes prises ensemble. Sésostris et toute sa suite que sont-ils auprès des empereurs, des préfets, des proconsuls, des lieutenants et des receveurs du domaine? Voyez les Lucullus, les César, les Pompée, les Sylla, les Titus, les Trajan! Qu'est-ce que cette vieille pyramide de Chéops à côté de l'amphithéâtre de Vespasien? Qu'est-ce que Thèbes aux cent portes en comparaison de la maison dorée de Néron, quand elle était encore debout? Qu'est-ce que le plus magnifique palais de Sésostris ou de Ptolémée, tout au plus une *villa* de second rang, comme en possèdent dix mille citoyens romains? Nos maisons couvrent des acres de terre; elles sont hautes comme la tour de Babylone; les colonnes y sont en aussi grand nombre que les arbres dans une forêt; elles sont encombrées de statues et de tableaux. Les murailles, les pavements et les lambris éblouissent par l'éclat du marbre le plus rare qu'on y a prodigué sous toutes les nuances :

rouge, jaune, vert tacheté. Des fontaines d'eau de rose jaillissent de nos pavements, et des poissons nagent tout autour de nos salles dans des bassins de roche en attendant qu'on les apprête pour nos tables. A nos soupers on sert des têtes d'autruches, des cervelles de paons, des foies de brèmes, des laitances de murènes et des langues de flamants. Un essaim de pigeons, de rosignols et de bec-sigues sont entassés dans un seul plat. Aux grandes solennités nous mangeons un phénix. Nos casseroles sont d'argent, notre vaisselle d'or, nos vases d'onix et nos coupes de pierres précieuses. Nos appartements sont tendus de tapis de pourpre tyrienne et nos couches sont d'ivoire. Les vins les plus exquis de l'Italie et de la Grèce colorent nos gobelets et les fleurs les plus rares couronnent nos têtes. Pendant nos repas des troupes de danseurs lydiens ou de mimes d'Alexandrie viennent nous récréer l'esprit et les yeux. Nos matrones et nos jeunes filles prennent place à nos tables ; elles se lavent dans du lait d'ânesse ; elles s'habillent devant des miroirs aussi grands que des étangs, et elles brillent de la tête aux pieds de broches, de peignes, de colliers, de pendants d'oreilles, de bracelets, de bagues, de ceintures et de mules, chargées de diamants et d'émeraudes. Nos esclaves, qu'on compte par milliers, nous arrivent de toutes les parties du monde. Tout ce qu'il y a de rare et de précieux est apporté à Rome : la gomme d'Arabie, le nard d'Assyrie, le papyrus d'Egypte, le bois de citronnier de la Mauritanie, le bronze d'Egine, les perles de la Bretagne, le drap d'or de Phrygie, les fins tissus de Cos, la broderie de Babylone, les soieries de Perse, les

peaux de lion de Gétulie, la laine de Milet, les manteaux des Gaules. Voilà comme nous vivons en peuple vraiment impérial, ne faisant que nous divertir et passant en festins l'année entière; enfin nous mourons, — et alors on nous brûle; — oui, on nous brûle sur des bûchers de *cinnamome* et de *cassie*, dans des linceuls d'amiante, noble fin d'une brillante vie. C'est pour cela que le peuple Romain mérite d'être appelé grand. Les honneurs nous suivent partout : partout je suis mon maître. Oui! arrivés de l'Italie, ici, je vous assure que nous fûmes choyés presque comme des demi-dieux. »

« Et qui sait, dit Ariston, si quelque beau jour Rome ne brûlera pas elle-même dans le cinnamome et la cassie, et si la vénérable mère ne suivra pas, dans tout son brillant bronze de Corinthe et son écarlate magnifique, ses enfants, sur le bûcher funèbre? Ne fut-ce pas la fin de Babylone, quand les Perses mirent à sec ses fossés infranchissables? »

Il se fit une pause dans la conversation par l'entrée d'un des esclaves de Jucondus qui apportait d'autre vin, de plus grands goblets et un vase rempli de neige de l'Atlas.

CHAPITRE VI.



orneille ne fit aucune attention aux interruptions du Grec : « Les chasses aux bêtes féroces, reprit-il, oh ! ces chasses dignes de la fête, voilà ce qu'il aurait fallu voir, Ariston. C'était un spectacle fait pour les dieux ! Vingt-deux éléphants, dix panthères, dix hyènes (bête d'une espèce toute nouvelle mais qui ne vous est probablement pas inconnue ici), dix caméléopards(1), un hippopotame, un rhinocéros, — je n'en puis finir la liste. — Figurez-vous le cirque tout planté pour la circonstance et changé en parc, avec une autre espèce d'animaux sauvages : des Gètes et des Sarmates, des Celtes et des Goths mis dans l'enclos pour chasser les premiers, les capturer et les tuer ou bien être tués eux-mêmes. »

« Ah ! les Goths, répondit Ariston, ces gens-là paraît-

(1) Nom donné autrefois à la girafe à cause de quelque ressemblance qu'elle présente pour la forme avec le chameau, et avec le léopard pour le pelage.

il, vous ont donné de temps en temps de la besogne ; et peut-être vous en donneront-ils encore davantage, car il est arrivé aujourd'hui au prétoire un rapport qui nous apprend qu'ils viennent de passer le Danube. »

« Oui, ils nous en donneront, » dit Corneille doucement « il nous en ont donné, et ils nous en donneront encore davantage. Les Samnites, et nos amis de Carthage, et Jugurtha, et Mithridate en ont fait autant. Nous donner de la besogne, c'est tout ce qu'ils peuvent ; ils nous donneront de la besogne, soit ! la besogne est-elle donc chose nouvelle pour Rome ? » Il demanda cela en étendant le bras, tout comme s'il eût débité un compliment après le dîner ou qu'il eût proposé un toast.

« Les Goths vous vexent et se laissent acheter, répondit Ariston ; et vous appelez sans doute cela de la besogne. C'est un incommode visiteur qui frappe à la porte jusqu'à ce qu'on lui solde son compte, et il n'est pas très-facile d'aviser aux moyens de le satisfaire. Puis l'exemple de ces importuns barbares est contagieux ; le bruit courait dernièrement que les Carpes (1) avaient exigé les mêmes conditions pour se tenir tranquilles. »

« Il conviendrait peu à la majesté de Rome de salir ses mains du sang d'une pareille vermine, dit Corneille, elle se contente de les mépriser. »

« Et c'est pour cela que votre Rome nous saigne très-majestueusement en leur place, répondit Ariston, afin

(1) Les Carpes, ou Carpii étaient un peuple d'Europe, dans la Samartie ; ils habitaient en partie les Monts Carpathii, vers les sources du Danaster. Leur territoire répond à une portion de la *Gallicie*.

d'avoir des trésors à leur donner. Nous ne sommes pas aussi inquiétants qu'eux. Nous plaindre c'est tout ce que nous pouvons faire! Soit dit toutefois sans vous offenser, Corneille, ni vous, ni l'empereur, ni la grande Rome. Nous sommes entre les pots et les verres. Nous ne faisons pas de la politique sérieuse; c'est comme si nous nous amusions aux échecs ou au *cottabe* (1). Virgile vous ordonne de pardonner aux peuples soumis et de faire la guerre à ceux qui résistent:

« *Parcere subjectis, et debellare superbos.* »

Mais vous avez changé vos coutumes: vous amadouez les Goths et vous vous attaquez aux pauvres Africains. »

« L'Afrique pourrait bien aussi relever la tête » interrompit Jucondus qui jusque-là avait paisiblement écouté, tout en dégustant son propre vin; « témoin Thystrus. Ce fut une bonne leçon donnée aux questeurs trop avides, pour leur apprendre, qu'en s'avancant trop loin, ils peuvent trouver un poignard au lieu d'une bourse. »

Il faisait allusion au soulèvement de l'Afrique qui avait décidé la chute de Maximin et l'élévation des Gordiens, lorsque les Seigneurs de la contrée, fatigués des exactions qui les accablaient, avaient armé leurs tenanciers, tué le lieutenant impérial et levé l'étendard de la révolte dans la ville voisine.

« Sans vous offenser, je vous le répète, Corneille, ni vous, ni l'éternelle Rome, reprit Ariston, vous nous avez fait comprendre pourquoi vous pesez si lourdement sur

(1) Jeu très-aimé des Anciens.

nous. J'ai souvent entendu dire qu'à Rome, celui qui savait trouver un nouvel impôt, se créait du coup une fortune. Vespasien fit de son mieux; mais aujourd'hui vous taxez notre fumée et notre ombre même, et Pescennius menaça de nous faire payer jusqu'à l'air que nous respirons. Si nous nous amusions à poser des énigmes, vous n'auriez pas de peine à trouver le mot de la suivante: — Dites quelle est celle qui mange ses propres membres et se fait à leur dépens éternelle? — Ha! les Goths prendront la mesure de cette éternité! »

« Les Goths! dit Jucondus, qui commençait à s'animer dans la conversation, les Goths; ah! n'ayez pas peur de ces gens-là; mais (et il secoua la tête significativement) voyez notre propre pays: nous avons plus à craindre du dedans que du dehors. »

« Il veut parler des prétoriens, dit Corneille par condescendance à Ariston; je vous accorde qu'il y a eu là plusieurs malencontreuses affaires; nous avons eu notre problème à résoudre; mais c'est une affaire finie, maintenant et qui ne se renouvellera plus. Je vous le dis hardiment: le règne des prétoriens est passé. Cet assassinat de deux empereurs, l'autre jour, est la plus grossière faute, en même temps que le forfait le plus odieux qu'ils pussent jamais commettre: c'est ce qui les a perdus dans l'opinion de tout le monde. Je ne crains pas les prétoriens. »

« Je ne fais pas plus allusion aux prétoriens qu'aux Goths, dit Jucondus; non, donnez-moi les vieilles armes, les vieilles maximes de Rome, et je défie la faux de Saturne. Aussi longtemps que les soldats marche-

ront sous les vieilles enseignes ; qu'ils jureront par leurs anciens dieux, qu'ils échangeront les bons vieux signaux et mots d'ordre, tant qu'ils adoreront la fortune de Rome, oh ! je vous le jure, nous n'avons rien à redouter. Mais, suivons-nous de nouvelles voies, nous moquons-nous de la religion ; méprisons-nous Jupiter, Mars, Romulus, les Augures et les anciles (1) ? oh ! alors, ni spectacles, ni jeux, ni éléphants, ni hyènes, ni hippopotames, rien ne nous sauvera du péril. Ce ne fut pas ce qu'il y avait de mieux, non, ce ne fut pas le plus heureux exploit de nos soldats que d'investir ce Philippe de la pourpre. Mais il est mort, bien mort. » Et il se redressa et s'appuya sur le coude.

« Tout rentrera dans l'ordre sous peu, dit Corneille ; vous verrez. »

« Il voulait être réformateur ce Philippe, reprit Jucondus, et détruire ce qu'il appelait une infamie. Une infamie ! notre culte une infamie ! — Mais n'importe : il voulait le détruire. Et pourquoi ? Voilà le nœud. Pourquoi ? Ce n'est un secret pour personne. » Là dessus prenant un ton de colère : « Son âme damnée, fit-il, l'instigateur de tout, c'était cette tête grise, cet athée de Fabien, Fabien le chrétien. Pour moi je hais les réformes ! »

(1) *L'Ancile* était un petit bouclier sacré, conservé à Rome dans le temple de Mars, et regardé comme une espèce de palladium auquel était attachée la puissance de l'empire. La tradition établissait que l'*Ancile* avait été envoyé du ciel à Numa Pompilius ; la garde en était confiée à douze prêtres saliens. Pour rendre plus difficile l'enlèvement de ce bouclier, Numa en fit faire onze autres exactement semblables.

« Nous aussi nous avons longtemps désiré d'en faire, répondit Corneille, sans savoir comment nous y prendre. Alexandre l'essaya, il y a vingt ans ; et les philosophes y ont toujours visé. »

« Que les dieux emportent et les philosophes et les chrétiens ! dit Jucondus avec force. Il n'y a guère de choix possible entre les deux, excepté que les chrétiens sont encore des animaux plus immondes ; mais tous deux s'attachent à détruire le plus glorieux édifice politique que la terre ait jamais porté... Aussi n'ai-je pas la moindre admiration à l'endroit de votre Alexandre. »

« Merci au nom de la philosophie, » dit le Grec.

« Merci, au nom des chrétiens, » ajouta Juba.

« Bravo ! Voilà un bon mot, s'écria Jucondus, pour le premier que ce brillant jeune homme prononce depuis son entrée ! Il veut se donner pour chrétien ! »

« J'ai droit d'en agir ainsi, quand il me plaît, dit Juba ; j'ai le droit d'être chrétien. »

« Le droit ! Oh ! certainement que vous l'avez ! ha ! ha ! répondit Jucondus ; le droit ! Que Jupiter vous soit en aide, mon garçon ! vous l'avez mille fois. Comme vous avez aussi le droit d'aller vous faire pendre de la façon qu'il vous plaira. »

« Je suis mon maître, dit Juba. Mon père était chrétien, et je suppose qu'il ne dépend que de moi de le suivre ou non, à ma guise, et aussi longtemps que je le juge à propos. »

« A sa guise ! et tant qu'il le juge à propos ! répondit Jucondus ; oui sans doute superbe bardot que vous êtes ! Oui, faites vous chrétien, mon cher enfant, comme

votre extravagant homme de père l'a été. Allez, comme lui, au prêtre de leurs mystères ; que l'on crache sur vous, que l'on vous dépouille de vos habits, que l'on vous plonge dans l'eau (1) ; mangez la moëlle et la cervelle de petits enfants ; adorez leur âne, et apprenez toute la folle magie de leur secte. Et puis soyez dénoncé, conduit en prison, et mis en lambeaux sur le chevalet ou jeté aux lions ; et descendez ainsi au Tartare, si toutefois il y en a un, par le chemin que vous avez jugé à propos de suivre. Vous ne ferez de mal à personne, si ce n'est à vous-même, mon garçon. Je n'ai pas peur de gaillards comme vous, il me faut des têtes plus solides. »

Juba se leva avec un regard de dignité offensée ; et, comme nous le lui avons vu faire dans une autre occasion, il secoua sa tête qui venait d'être humiliée, en grommelant : « Je vous méprise. »

« Vous me semblez un peu dur envers les chrétiens, dit Ariston à Jucondus. Je leur ai entendu soutenir que leur superstition, si elle était reçue, serait le salut de Rome. Ils prétendent que l'ancienne religion a fait son temps ou qu'elle ne durera guère : qu'il faut quelque chose de neuf pour conserver l'empire et que leur culte est tout à fait approprié aux besoins de l'époque. »

« Tout ce que je demande à ces vipères, répliqua Jucondus, c'est de nous laisser tranquilles. Faisons-nous si mal sans vous ? Faisons-nous si mal avant que vous vinssiez de je ne sais où ? Les insolents ! Comme si des Juifs ou des Egyptiens pouvaient quelque chose

(1) Allusion dérisoire aux cérémonies du Baptême.

pour nous, quand Numa et la Sybille ne peuvent rien. Voici mon dernier mot : que Rome reste fidèle à elle-même et elle n'a rien à craindre ; que si elle touche à sa religion je ne l'échangerais pas contre cette pastèque. » En disant cela il en savourait une tranche. « Rome seule peut faire tort à Rome. Rappelez-vous ce qu'a dit le vieil Horace : *Suis et ipsa Roma viribus ruit* (1). Il était prophète : Si elle meurt, ce sera de sa propre main. »

« D'accord, dit Corneille ; certainement, introduire un nouveau culte, est une trahison ; il n'y a point de doute. Nous préservent les dieux d'une telle ingratitude ! Ce sont eux qui nous ont fait grands et ils sont partie intégrante de la loi de Rome. Mais il y a peu d'apparence que nous oublions cela. Dèce ne l'oubliera pas ; c'est un fait. Vous le verrez bientôt : — demain peut-être, » ajouta-t-il mystérieusement.

« Mais je ne comprends pas l'appréhension que vous inspirent des épouvantails comme les chrétiens, dit Ariston. Est-ce parce qu'ils ont une opinion ? Pourquoi ne craignez-vous pas les chauves-souris et les taupes ? C'est une opinion : il y en a eu bien d'autres avant celle-ci et il en surgira encore avec le temps. Laissez-les tranquilles, et ils s'éteindront doucement ; mais parlez-en, cherchez à les étouffer, et ils se propageront. »

« Ils se propageront ? » s'écria Jucondus doublement excité par son fanatisme et par le vin qu'il avait avalé, « ils se propageront ? Oui, il se propageront. Ils se multiplieront comme les scorpions qui sortent vingt d'un

(1) Rome tombe par ses propres forces.

seul nid. Dès à présent la contrée en fourmille : ils sont aussi nombreux que les grenouilles et les cigales : la vue en est obsédée, vous en trouvez là même, où vous croyiez les fuir. L'air les produit comme des mouches empestées et le vent les chasse comme des sauterelles. Personne n'est à l'abri : tout le monde veut être chrétien ; c'est une épidémie. Grand Jupiter ! n'est-il pas horrible de penser que moi-même, oui, moi-même, je pourrais être chrétien sans que je le sache ? Ciel et terre ! quelle horreur ! — Oui, Jucondus, » continua-t-il avec une véhémence toujours croissante, « oui, pauvre homme ! vous veilleriez et vous seriez chrétien à votre insu, et vous seriez chrétien en dépit de vous ! Ah ! mes amis miséricorde ! Oui, par la seule force de leurs sortilèges vous pourriez me voir changé en bête, m'abreuvant de sang et vivant dans les tombeaux, comme si j'aimais cette existence, et cela sans pouvoir dire combien je la déteste ! Par le génie de Rome ! il faut frapper un grand coup. Je vous le répète, personne n'est à l'abri. Vous cherchez un ami : vous le trouvez dans l'appartement le plus reculé et le plus sombre de sa demeure, sale, les cheveux en désordre, les vêtements en lambeaux. Quelle est la cause de sa douleur ? Ah ! son fils s'est fait chrétien ! — Le jour de vos noces est fixé, vous attendez votre fiancée, elle ne vient point ; pourquoi ? Elle ne veut plus de vous, elle est chrétienne. Où est le jeune Nomentanus ? qui l'a vu ? Est-il au Forum, au champ de Mars, au Cirque, au bain ? Est-il pris de la peste ? a-t-il reçu un coup de soleil ? Point : les chrétiens s'en sont emparés, voilà tout. Jeune et vieux, riche et pauvre, la

matrone en litière et l'esclave qui la traîne, la vierge modeste et la Lydie des Thermes, tout leur est bon. La confiance a disparu : il n'est plus personne sur qui l'on puisse compter. Je vais chez mon tailleur : Nergal, lui dis-je, j'ai besoin d'une nouvelle tunique. Le vieil hypocrite s'incline, vous témoigne toute sorte d'empressement, ouvre ses paquets, étale ses marchandises, tout comme un autre homme. Pourtant soit dit à l'oreille : c'est un chrétien affublé d'un habit de tailleur. Ils n'ont pas de costume propre. Si j'étais empereur je leur ferais porter une marque : je leur mettrais un collier de chien, une queue de renard, ou des oreilles d'âne. Alors au moins nous distinguerions nos amis d'avec nos ennemis quand nous les rencontrons. »

« Cela pourrait être dangereux, dit Corneille ; toutefois vous le prenez trop à cœur ; vous faites trop de cas des chrétiens, mon bon ami. Le présent n'est pas encore à eux, et déjà vous leur donnez l'avenir, c'est là précisément ce qui leur manque. »

« Si Jucondus veut me prêter un peu d'attention, dit Ariston, il sera bientôt convaincu comme moi, que les chrétiens sont déjà en décadence. Cette ville en comptait une foule autrefois et aujourd'hui il en reste à peine quelques-uns. Ils n'ont cessé de diminuer pendant ces cinquante dernières années, et ne sont plus du tout à craindre maintenant. Voulez-vous connaître le moyen de les faire revivre ? publiez un édit impérial, interdisez-les, dénoncez-les. Mais si vous préférez les voir tomber l'un après l'autre, comme les feuilles sèches de l'automne ? hé bien ! ne vous en occupez plus, plus de tout. »

« Je ne puis nier, dit Corneille, qu'ils aient gagné du terrain en Italie : ils y ont cru en nombre et en richesses, ils vont même jusqu'à contracter des alliances avec nous. Les classes supérieures en sont quelque peu infectées, et nous pourrions être forcés de les réprimer ; mais sans les craindre, comme s'il ne s'agissait que de vermine. »

« Les adorateurs des dieux sont en majorité et les chrétiens en minorité bien faible, répartit Ariston. Laissez-les s'allier les uns aux autres et ce sera le parti le plus faible qui aura le dessous. Vous verrez les statues des dieux s'introduire insensiblement dans les chapelles des chrétiens ; et c'est qu'il faut être honnête homme pour acheter nos images, hein ! Jucondus ? »

« A la bonne heure ! Ariston, » dit notre hôte, dont les emportements n'étaient jamais longs, « si les beaux yeux de votre sœur peuvent ramener mon pauvre Agellius, vous aurez quelque chose de plus à dire pour vous-même qu'à présent, je vous l'assure. »

« Ah ! je vous entends, dit Corneille gravement, je commence à voir clair. Je ne me rendais pas bien compte de la grande sollicitude de notre bon hôte pour la stabilité de Rome. Mais c'est encore une de ces choses que je dois à l'expérience : dans la ville impériale elle-même j'ai rencontré de quoi m'édifier sur ce point. Chaque fois que vous voyez quelque individu montrer une ardeur spéciale contre ces fanatiques, tenez pour certain, qu'il y a là dessous quelque intérêt personnel. Il y avait entr'autre un personnage fort distingué, le flamme actuel de Jupiter que j'estimais beaucoup ; je fus longtemps sans

pouvoir m'expliquer comment un homme sensé et clairvoyant comme lui, pût avoir une si grande peur des chrétiens. Un jour il prononça contre eux un discours au sénat, pour demander qu'on les condamnât tous à la torture. Bientôt on en eut le fin mot : le brave homme y était lui-même : sa fille s'obstinait à se déclarer chrétienne et refusait de se farder et de se rendre à l'amphithéâtre. Quel déboire pour le pauvre vieillard ! Et puis, que vous dirais-je du vénérable Pater Patratus : quels soupers que les siens ! Ils auraient fait envie à Lucullus ! et cependant il demandait toujours l'intervention du licteur ou du geôlier quand il avait affaire à des chrétiens ; savez-vous le mystère ? sa femme et son fils le déshonoraient aux yeux du monde en fréquentant les assemblées chrétiennes. Mais je suis de l'avis du César Dèce, il faut que tout cela finisse. Sans être redoutables, ces manants blessent la vue. »

Ici la clepsydre, qui marquait les heures sur la place voisine, cessa de couler, signe que la nuit était sur le point de finir. Déjà, Juba s'était retiré dans l'obscur cabinet qui lui servait de chambre à coucher ; et, après avoir ôté ses sandales, desserré sa ceinture et entouré son cou du serpent qu'il portait toujours sur lui, il se mit à ronfler fortement. Jucondus fit la dernière libation, et Corneille prit congé de lui. Ariston se leva aussi ; et leur hôte après les avoir accompagné jusqu'à la porte, paya le tribut ordinaire à ses libations ; le cerveau pris de vin, il retourna s'asseoir dans la chambre, s'imaginant qu'Ariston était encore à table.

« Mon cher enfant, dit-il, Agellius n'est qu'un chré-

tien modéré, voilà tout ; il n'est pas obstiné comme son frère que voilà. Ce fut son père ; parlons de lui le moins possible. Il est mort. Les Furies lui fassent sa couche!... Quelle détestable engeance ! Leurs prêtres ? de petits hommes laids. J'en ai vu un à Carthage, quand j'étais encore jeune. Il n'avait rien de vos nobles saliens romains ou de votre majestueux prêtre d'Isis, habillé de blanc, et répandant le parfum des fleurs printanières. Voilà des hommes qui jouissent de la vie, autrement que cet hypocrite morose. Il était noir comme un Ethiopien, aussi desséché qu'un Sarrasin, et il ne vous regardait jamais en face. Le malheureux devait mourir pour sa religion, plutôt que de brûler quelques grains d'encens doré sur l'autel du grand Jupiter. — Jupiter ! ah ! voilà mon Dieu ; un dieu majestueux, propre et frisé ; — mais ils sont tous bons ; oui, tous les dieux sont bons. Voici Bacchus : oh ! c'est un dieu excellent, confortable, quoiqu'un gaillard rusé, traître, — oui, traître. Il y a aussi Cérès, Pomone, les Muses et Astarté, comme on la nomme ici ; elles sont toutes bonnes ; — et Apollon, quoiqu'il soit un peu trop chaud dans cette saison et nous perce trop de ses flèches. Il m'a donné, un jour, une mauvaise fièvre. Oh ! la vie est bien précieuse ! Je l'ai surtout senti alors que je me trouvais si proche de l'empire de Pluton... La vie ne revient plus : elle est comme l'eau répandue : on ne peut plus la ressaisir. Elle est mêlée aux éléments, dispersée aux quatre vents. Ah ! il y a là quelque chose que je ne puis pénétrer et que tous vos philosophes n'ont jamais pu résoudre. »

Il parut se recueillir un moment et recommença bien-

tôt : « La jouissance, voilà le grand critère des choses. Demandez-vous à vous-même : ai-je tiré des choses tout ce qu'elles pouvaient me donner? C'est ce que je ne cesse de dire à la génération naissante. Il m'est arrivé bien des fois de ne pas en tirer tout le profit possible. Dieux ! si j'avais à recommencer ma vie, combien de choses j'y corrigerais. J'eus pu par exemple mieux faire ce soir. Ces détestables poires ! j'aurais dû savoir qu'elles ne valaient pas la peine d'être mangées. Le mouton n'était pas mauvais ; les pigeons non plus ; la grue, le chevreau... Hé mais ! j'ai peut-être eu tort de dire que j'eusse pu beaucoup mieux faire. »

Après quelques minutes de silence, il se leva à moitié endormi et éteignit toutes les lumières excepté une petite lampe avec laquelle il se dirigea vers sa chambre à coucher. « Tout est vanité, » continua-t-il, d'un ton lent et grave, « tout est vanité hormis manger et boire. Il ne vaut guère la peine de servir les dieux, si ce n'est pour cela. Qu'est-ce que la renommée? Qu'est-ce que la gloire? Qu'est-ce que le pouvoir? Une fumée. J'ai souvent pensé que le pourceau est le seul animal réellement raisonnable. Nous serions plus heureux peut-être si nous étions pourceaux. Ils attendent la fin de la vie sans frémir : c'est pour cela sans doute que ces crapauds de chrétiens ne veulent pas en manger. Une jouissance paisible, honorable et sage : point de tumulte ni d'orgie, point d'excès ni de querelles. La vie est courte... » Et il s'endormit en prononçant ces derniers mots dont personne, je pense, ne lui contestera la vérité.

CHAPITRE VII.



Le lendemain matin, tandis que Jucondus était tout occupé à épousseter et à nettoyer ses statues, à remplir les vides qui s'étaient faits dans les rayons, à grouper une quantité de nouveautés que ses ouvriers avaient apportées, Juba flanait dans la boutique, en riant de temps à autre sous cape des différents échantillons d'idoles qui grimaçaient, fronçaient les sourcils, dansaient ou gémissaient partout autour de lui.

« Ne riez pas de cet Anubis, dit son oncle, c'est l'ouvrage de la divine Callista. »

« Divine! ah! c'est pour cela sans doute, répondit Juba, qu'elle produit cette foule de démons, c'est tout ce qui peut être fait dans la sphère divine; ne dirait-on pas une reine éprise d'un babouin? »

« Ah! je commence à voir que ses dieux vous ressemblent un peu, répliqua Jucondus. Sans doute qu'elle est amoureuse de vous, Juba! »

Le jeune homme, selon sa coutume, secoua la tête avec un air de dépit orgueilleux.

« Et pourquoi, fit-il enfin, ne pourrait-elle pas être amoureuse de moi aussi bien que d'un autre, s'il vous plait? »

« Pourquoi? parce que vous êtes trop beau ou trop laid pour avoir besoin d'une main d'artiste. Elle ne pourrait tirer aucun parti de vous. *Non ex quovis ligno* : (tout bois n'est pas bon à faire flèche.) Mais elle ferait une bonne œuvre si elle remaniait votre frère. »

« Il n'a pas plus besoin de remaniement que moi, dit Juba, je puis vous assurer, moi, qu'il n'est pas chrétien. »

« Que dites-vous? » demanda son oncle en regardant autour de lui avec surprise, « Agellius n'est pas chrétien? »

« Pas le moins du monde, répondit Juba, vous pouvez m'en croire. Je le lui ai reproché hier soir encore : il reviendra de lui-même. Prêchez-le, suppliez-le, importunez-le, mettez-lui un mors, fouettez-le et il s'obstinera, il regimbera ou il prendra la fuite; mais laissez-le faire à sa tête, n'y prêtez aucune attention, montrez-vous totalement indifférent et il reviendra tranquillement s'asseoir au milieu de vos images. Callista a une besogne facile : elle le mènera sans bruit à faire ce qu'il ne ferait d'ailleurs pour personne au monde.

« C'est la meilleure nouvelle que j'aie entendu depuis que votre vieux bènêt de père est mort, s'écria Jucondus, bien certainement la meilleure. — Si vous dites vrai, Juba, je vous ferai un magnifique cadeau à la première

laie que votre frère sacrifiera à Cérès. Oh ! mais, ce sera un vrai plaisir de voir notre jeune fermier faisant bamboche à la foire ! Je pourrais apprendre quelques tours d'adresse au garçon. Ha ! ha ! il n'est pas chrétien ! bravo, Juba ! je vous ferai présent d'un Apollon pour vous former au bon ton, ou d'un Mercure pour vous donner de l'esprit. »

« C'est très-vrai, dit Juba, il ne s'occuperait point de Callista, s'il s'occupait de ses saints et de ses anges. »

« Bien dit ! répliqua Jucondus ; de fait pourquoi n'adorerait-il pas une jolie Grecque, aussi bien que ses momies, ses têtes de mort ou ses croque-mitaines, que je rougirais d'exposer ici à côté d'un Anubis ou d'un Scarabée ? »

« Ma mère croit que cette fille est tout autre que vous ne vous l'imaginez, » dit le neveu.

« N'importe ! n'importe ! répondit Jucondus, qu'elle soit une Phrynée ou une Laïs, n'importe ! il lui sera d'autant plus facile de faire un homme d'Agellius. »

« Mais ma mère croit que Callista tourne d'un tout autre côté, voyez-vous ; c'est étrange n'est-ce pas ? » ajouta-t-il avec l'intention de vexer son oncle, comme il était vexé lui-même.

« Hem ! s'écria Jucondus, en le regardant de travers, comme s'il eût voulu dire : « Où veut-il en venir maintenant ? »

« A dire vrai, reprit Juba avec tristesse, j'avais déjà pensé à elle : et je ne vois pas pourquoi, s'il m'en prend envie, j'aurais moins de droit sur elle qu'Agellius. J'ai même eu l'idée que ma vieille mère pourrait m'aider

quelque peu et je lui ai demandé un charme ou un philtre pour attirer Callista de chez son frère dans la forêt voisine. Gurta y consentit volontiers, car elle hait Callista; elle la hait mortellement: à cause de sa bonne mine d'abord (quoiqu'elle dise le contraire) puis parce qu'elle est Grecque: enfin ma mère aime bien d'humilier les jeunes filles trop fières. Elle prépara donc un des plus terribles charmes (et Juba se mit à rire aux éclats), oui le plus terrible qu'elle connût, en se conformant scrupuleusement aux moindres rites. Vin, lait, sang, farine, cire, vieux chiffons, dieux Numides et Puniqes, avec des mots tels qu'il faut être barbare et sorcière par dessus le marché pour les prononcer; elle mêla tout cela avec une quantité d'autres choses encore. Puis il eût fallu la voir les cheveux en désordre, les yeux étincelants, la figure hideuse, tourner autour de son chaudron comme une joueuse de flûte autour d'un banquet. C'en était assez pour faire descendre en dansant, non-seulement la lune, mais la voie lactée toute entière. Cependant le charme ne fit point danser Callista: ma mère en devint furieuse et jura que Callista devait être chrétienne. »

Jucondus regarda tout ébahi: « Par Hercule! s'écria-t-il, quoi? Si nous n'y prenons garde, elle l'entraînera dans le mauvais chemin; » et il se mit à arpenter la petite chambre dans tous les sens.

Juba de son côté entonna une chanson :

« Gurta la sorcière voulut faire partie de la fête; Boiteuse comme un canard, possédée par son altesse, elle mit sa béquille sur ses épaules et dansa avec les autres.

« Gambadant et reniflant, bien avant dans la nuit, leurs barbes lançant du feu, et leurs sabots fesant jaillir des étincelles, et leurs queues s'agitant avec bruit dans l'impétuosité de leur course rapide. »

Cependant Jucondus s'était remis de l'impression douloureuse que les renseignements de Juba lui avaient causée : « Cessez vos miaulements, s'écria-t-il, la vieille Gurta est jalouse ; je connais sa rancune ; chrétien est le mot le plus injurieux de son vocabulaire, c'est chez elle un barbarisme pour dire *crapaud* et *vipère*. J'y vois clair maintenant : Callista, la divine Callista maniera comme il faut notre morceau de cire, et ses charmes le changeront en un Vertumne (1). Elle se montrera la plus puissante sorcière des deux. Le nouvel empereur aidera aussi de son côté à l'enchantement. »

« Quoi ? se prépare-t-il quelque chose ? » demanda Juba en riant.

« Si quelque chose se prépare, mon garçon ? oh ! oui, je vous assure, répondit son oncle. Nous les ferons crier. Si les moyens de douceur ne suffisent pas, nous y mettrons un ou deux autres ingrédients : ou un glaive, ou un tigre, ou un tison ardent. »

« Prenez garde de ne rien précipiter avec Agellius, dit Juba. C'est un trainard mais il ne faut pas le mettre aux abois. Ne menacez pas : prenez-le par l'endroit vulnérable : il a le cœur mou.

« La menace servira comme l'arrière plan d'un tableau pour faire ressortir la figure principale : c'est

(1) Dieu des jardins et des vergers. Allusion aux occupations d'Agellius.

ainsi que la muse est mise en relief par le sardix ou la sépia. Il faut bien cela, mais peut-être Agellius viedra-t-il le premier. »

C'était en effet comme Jucondus l'avait insinué : le nouvel empereur devait inaugurer une nouvelle politique, une ère nouvelle devait s'ouvrir pour le christianisme. Les chrétiens avaient été jusqu'ici les objets de la fureur populaire plutôt que de la jalousie impériale. Il est vrai que Néron, par son amour de la cruauté, avait pris plaisir à les torturer ; mais les hommes d'état et les philosophes, quoique bien souvent indécis et inconstants, s'étaient en général bornés à les regarder avec mépris ; et la superstition des prêtres et du peuple, avec leur cri : *les chrétiens aux lions* avait été le plus redoutable ennemi de la foi. Aussi, quelque atroce que la persécution eût été à certains temps, on n'avait suivi aucun plan, et elle n'avait été que locale et momentanée. Ensuite, sauf quelques petites interruptions, cette épreuve avait cessé pendant les trente et même les cinquante dernières années. Un état de choses aussi favorable avait plus ou moins été amené par une succession d'empereurs qui s'étaient montrés fortement enclins vers le christianisme. Tandis que le solide gouvernement des cinq bons empereurs, comme on les appelle, avait eu dans son histoire plusieurs phases d'un caractère hostile aux chrétiens, ceux qui les avaient suivis, ignorant les traditions et ne connaissant pas l'esprit de l'ancienne Rome, parce qu'ils étaient ou étrangers, ou aventuriers, ou sensualistes, furent les protecteurs de la nouvelle religion. L'on dit même que la maîtresse favorite de

Commode, ainsi que la nourrice de Caracalla, furent chrétiennes. Le méprisable Héliogabale, par son goût pour les superstitions orientales, affaiblit l'influence de la hiérarchie existante, et encouragea la tolérance d'une foi qui venait de la Palestine: Le vertueux Alexandre, son successeur, était plutôt philosophe qu'homme d'état; et, conséquence du syncrétisme qu'il avait adopté, il plaça les images d'Abraham et de Jésus-Christ parmi les objets de dévotion que renfermait sa chapelle privée. Ce qui nous est rapporté de l'empereur Philippe, confirme encore plus ce que nous avançons: les autorités les plus graves affirment qu'il était réellement chrétien; et comme on ne peut révoquer en doute que les chrétiens ne fussent persuadés du fait, il faut qu'il ait donné de grandes marques de bienveillance à leur égard pour autoriser une semblable croyance. Aussi les chrétiens se montrèrent-ils sans crainte: ils sortirent des catacombes, et bâtirent des églises publiques; et quoique dans certaines localités, comme en Afrique, par exemple, ils eussent souffert du contact des païens, ils se propagèrent de tous côtés et la foi devint au moins un instrument du pouvoir politique, là où elle manquait de charité, où même elle était momentanément désavouée par la peur. En un mot, quoique Celse eût avancé cent ans avant: « Qu'un esprit faible seul pût espérer de réunir les trois parties de la terre dans une même religion, » cette commune foi catholique avait été fondée, et un principe de l'empire était créé qui n'avait jamais existé auparavant. On ne pouvait nier le phénomène, et l'homme d'état Romain voyait qu'il de-

vait compter avec un rival. Nous ne devons pas supposer cependant, malgré tout ce que l'histoire moins bien approfondie, nous rapporte des vicissitudes du pouvoir impérial et des dérèglements de ceux qui l'exercèrent, que l'édifice gouvernemental ne fût pas soutenu par les traditions les plus solides et par des hommes de la plus haute sagacité. C'était une époque de juristes et de politiques qui voyaient de plus en plus clairement que si le christianisme ne tendait pas à bouleverser l'empire, ils devaient suivre la ligne de conduite que Trajan et Antonin avaient tracée.

A peine Dèce eut-il revêtu la pourpre, qu'il commença contre l'Eglise cette politique sanglante et nouvelle que cinquante ans plus tard Dioclétien devait pousser jusqu'au point de s'avouer elle-même coupable. Il monta sur le trône vers la fin de l'an 249, et au 20 janvier suivant, jour où l'Eglise en célèbre encore la mémoire, saint Fabien, évêque de Rome, obtint la couronne du martyr. Son Pontificat avait duré le long espace de quatorze années, chose rare à cette époque, et son élection avait été la suite d'une de ces miraculeuses interventions de la divine Providence, dont l'histoire des premiers siècles de l'Eglise nous offre çà et là des exemples.

Fabien était venu à Rome pour assister à l'élection d'un successeur de saint Antère ; on vit une colombe s'asseoir sur sa tête et toute l'assemblée se leva et le força, à sa grande surprise, d'accepter le trône papal. Après avoir rapporté de la Sardaigne les reliques du saint martyr Pontien, son prédécesseur, et avoir évangélisé une grande

partie de la Gaule, il semblait devoir finir sa vie dans cette obscurité et cette heureuse paix où il avait vécu ; mais il n'était point donné à un pape de ces temps de mourir sur son lit, et Fabien était destiné, comme pasteur suprême de l'Eglise, à marcher à la tête d'une nouvelle phalange de martyrs.

Bientôt parut un édit ordonnant l'extermination du nom et de la religion du Christ. Il était adressé aux proconsuls et aux autres gouverneurs des provinces, et alléguait pour motif de justification, que les empereurs Dèce et son fils, ayant résolu de donner la paix à leurs sujets, avaient trouvé que cela était impossible à cause des chrétiens qui portaient aux dieux de Rome une haine mortelle qui attirait sur la terre des malheurs sans nombre. Désireux donc, avant tout, d'apaiser la colère des divinités de l'empire, ils avaient porté une ordonnance irrévocable qui obligeait tout chrétien, quelque fut son rang, son sexe ou son âge, de leur sacrifier. Ceux qui refuseraient devaient être jetés en prison et mis d'abord à l'épreuve par des châti-ments modérés. S'ils se soumettaient à la religion établie, il fallait les récompenser ; sinon, ils devaient être noyés, brûlés vifs, exposés aux bêtes, pendus aux arbres, ou mis à mort de quelque autre manière. Cet édit fut lu dans le camp des prétoriens, affiché au Capitole et envoyé dans tout l'empire par des courriers du gouvernement. Les autorités elle-mêmes de chaque province étaient menacées de fortes peines, si elles ne parvenaient pas, par l'épouvante et les tourments, à faire revenir les chrétiens à la profession du paganisme.

Saint Fabien, comme nous l'avons dit, fut le premier fruit de la persécution; et dix-huit mois se passèrent avant qu'on pût lui donner un successeur sur le trône pontifical. Dans le cours des deux mois suivants saint Pione fut brûlé vif à Smyrne et saint Nestor crucifié en Pamphylie. A Carthage il y eut un certain embarras et quelque délai, à cause de l'absence du proconsul. Saint Cyprien, évêque de cette ville, mit ce délai à profit et se retira en lieu de sûreté. La populace s'était jointe au gouvernement pour le rechercher et avait crié avec fureur dans le cirque : *Cyprien au lion !* Une panique générale s'était emparée des chrétiens et il y eut, un moment, beaucoup plus de personnes prêtes à renier leur foi qu'il ne s'en trouvât pour oser la confesser. On eût dit que la prévision d'Ariston était accomplie, que le christianisme perdait son empire sur l'esprit de ses adhérents et qu'il suffisait, pour ceux qui l'abhorraient, de le laisser mourir de sa mort naturelle. C'est ainsi que les officiaux romains, pour autant qu'ils l'osaient, se contentaient d'agir à Sicca. Les chrétiens ne faisaient ici aucun mal, ni aucun étalage, et il y avait peu ou rien dans la ville pour provoquer le courroux de la populace ou pour nécessiter l'intervention du magistrat. L'absence du proconsul de Carthage était tout à la fois un encouragement et une excuse pour le délai : et, de cette manière, quoique nous soyons déjà vers le milieu de l'année 250 et que l'édit eût été proclamé à Rome au commencement de cette année, le bon peuple de Sicca avait, comme nous l'avons vu, peu de connaissance de ce qui se passait dans le monde politique et parlait encore secrètement de

certaines présages vagues d'une mesure projetée qui était déjà en vigueur dans quelques villes depuis plusieurs mois.

Les communications avec le siège du gouvernement n'étaient alors ni très-fréquentes, ni très-rapides, et la curiosité publique avait été fort peu excitée par les moyens de la satisfaire. Ainsi s'explique ce qui peut sembler un phénomène et que nous soutenons cependant être un fait dans cette histoire de Sicca, au commencement de l'été de 250, tout incroyable qu'il paraisse, quoique l'histoire n'ait rien à y redire et en dépit des *Acta Diurna*.

Le cas est en effet tout différent de nos jours. Les journaux, les chemins de fer, les télégraphes électriques nous dispensent des courriers du gouvernement. Les mesures prises à Rome, eussent été connues dans tous leurs détails et avec la plus scrupuleuse exactitude en quelques secondes ; et alors pour mettre la magistrature en demeure de les faire exécuter sans délai, une demande eût été faite au sénat de Carthage par le député de Sicca, de Laribe ou de Thugga, ou par quelqu'un des païens (1)

(1) Les Romains appelaient d'abord *Pagani*, dont nous avons fait *païen*, tous ceux qui n'étaient point soldats, qu'ils fussent de la ville ou des champs : en sorte que le mot de *paganus* était directement opposé à celui de *miles*, soldat. Plus tard, lorsque les chrétiens ont commencé à s'accroître dans la ville de Rome, s'enrolant sous les enseignes de Jésus-Christ et s'offrant tous les jours au combat pour la foi, ils s'appelèrent soldats de Jésus-Christ et donnèrent le nom de *Pagani* à tous ceux qui ne faisaient pas profession des armes spirituelles de la foi chrétienne. Ce mot a été mis en usage en ce sens par Tertullien, S. Cyprien, S. Augustin, etc. pour signifier ceux qu'on appelle autrement les *Gentils*. Dans la suite, on donna le nom de *Païens*, aux habitants des bourgs d'Italie, qui conser-

ou du parti de la campagne, s'il était bien vrai, comme le bruit en courait parmi le peuple, qu'un édit avait été publié à Rome contre les chrétiens et quelles dispositions avaient été prises en conséquence par les autorités de la province. Et alors la colonie de Sicca eût allégué quelque raison bonne ou mauvaise pour justifier sa lenteur : disant, par exemple, qu'il fallait l'attribuer à ce que le proconsul était absent du chef-lieu du gouvernement, ou bien à la perte incompréhensible de la dépêche depuis qu'elle avait passé la mer. Peut-être aussi, d'un autre côté, le sous-secrétaire eût-il soutenu, au milieu des applaudissements de ses adhérents, que l'édit avait été promulgué et pleinement exécuté à Sicca, que des masses de chrétiens avaient sacrifié, et que, conséquemment, il ne restait personne à punir : assertions qui à ce moment ne devaient que trop probablement se vérifier par la suite.

En fait, il y avait plusieurs raisons pour rendre les magistrats tant Romains qu'Africains, peu disposés à agir avant qu'ils y fussent forcés. Sans aucun doute tous en général et chacun en particulier, détestaient le christianisme et ils n'auraient pas demandé mieux que d'en finir avec lui s'ils l'avaient pu ; mais une fois arrivés à ce point, restait à savoir à qui s'en prendre. S'ils avaient pu s'emparer des chefs, les évêques de l'église, ils les auraient torturés et broyés *con amore*, tout comme vous tueriez une guêpe : et avec d'autant plus d'ardeur et de satisfaction qu'il était plus difficile de les atteindre. Ces

vèrent leur ancienne religion, et qui formèrent ainsi comme le parti de la campagne.

évêques étaient un troupeau d'individus aussi nuisibles que lâches : ils ne se seraient pas montrés en public ni exposés à la mort, mais ils se déguisaient ou se cachaient dans le désert. Mais pourquoi des seigneurs en office, opulents et heureux, se seraient-ils occupés à tourmenter une poignée d'idiots vieux ou pauvres, d'enfants ou de femmes peu connus ou tout à fait inoffensifs, qui n'étaient que les débris d'une génération éteinte et qui n'avaient pas plus de liaison avec les fanatiques de Carthage, d'Alexandrie ou de Rome, que n'en ont aujourd'hui les francs-maçons Anglais avec leurs homonymes du continent ? Il est vrai que le christianisme était une société secrète, une religion illégale ; mais eût-il cessé de l'être après que ces malheureux eussent été roués ou attachés au gibet ?

Et puis aussi, c'était chose bien dangereuse que de donner carrière aux passions du peuple ; qui aurait pu l'arrêter ? La populace une fois excitée, et c'en était fait de la ville. On ne pouvait nier que la superstitieuse et ignorante majorité, non-seulement du bas peuple, mais aussi des classes élevées, était imbue d'un triste préjugé et avait conçu une haine acharnée, quoique latente, contre le christianisme. A côté de l'antipathie qu'avait fait naître l'extrême différence avec laquelle les païens et les chrétiens envisageaient la vie et le devoir, et qui seule eût suffi pour exciter les premiers à la persécution, se trouvait encore cette foule d'individus qui cherchaient à se faufiler dans la cour de Rome et qui avaient constamment en vue les premières places et les récompenses. Il y avait de plus l'intérêt païen, bien étendu

et bien puissant de cette classe nombreuse qui était attachée à la religion établie par ses habitudes ou sa position, par le profit ou par l'espoir d'avantages quelconques. Il y avait toutes les grandes institutions, ou établissements publics : les tribunaux, les écoles de grammaire et de rhétorique, les cabinets des philosophes, les cercles de lecture, le théâtre, l'amphithéâtre, le marché, tous, pour l'une ou pour l'autre raison, étaient opposés au christianisme : et qui pouvait dire où ils se seraient arrêtés dans leur marche progressive, une fois qu'ils auraient été mis en mouvement? « *Quieta non movenda* (1) » telle était la devise des agents du gouvernement provincial tant impériaux qu'africains ; et ils y tenaient d'autant plus que c'était une époque de révolutions, et qu'ils eussent pu être compromis ou embarrassés d'une manière bien fâcheuse par la direction que le mouvement aurait prise. En outre, Dèce n'était pas immortel ; dans les douze dernières années huit empereurs, dont six en quelques mois, avaient été sacrifiés, et tout le monde ignorait si le successeur de l'empereur actuel ne retournerait pas au système de Philippe, ne témoignant aucune sympathie à ceux qui avaient subitement abandonné ce système pour suivre une politique de sang.

Ils étaient puissamment guidés dans cette voie prudente par l'influence de considérations personnelles. Les tribunaux romains, les magistrats des villes, les chefs de la religion établie, les jurisconsultes, les philosophes, tous, en un mot, auraient volontiers puni les chrétiens,

(1) N'éveillez point le chat qui dort.

s'ils l'avaient pu ; mais ils ne s'accordaient pas sur le choix des victimes. Ils se seraient entendus avec la plus grande satisfaction, comme nous l'avons dit, pour abattre les chefs de la secte, et ils n'auraient rien objecté si, obligés de paraître agir, ils avaient pu se saisir, par exemple, de quelques étrangers ou de quelques esclaves qui eussent été une espèce de boucs émissaires pour les autres ; mais il était impossible, une fois la persécution commencée, de faire des exceptions, et un grand nombre d'entr'eux avaient des parents ou des alliés parmi les chrétiens ou tout au moins parmi les sectaires dont les croyances se rapprochaient du christianisme, et que le peuple pouvait facilement confondre avec eux, tels que les Marcionites, les Tertullianistes, les Montanistes ou les Gnostiques. Une fois que le cri : *Les dieux de Rome* eût été poussé, la guerre était déclarée aux religions tolérées aussi bien qu'à celles qui étaient proscrites, et un malheureux adorateur d'Isis ou de Mithras eût été inquiété par la seule raison qu'on y découvrait peu de chrétiens. Le duumvir de la place avait une fille qu'il avait chassée de sa maison parce qu'elle avait reçu le baptême, elle s'était réfugiée à Vacca. Plusieurs décurions, le tabulaire du district, le secrétaire, l'un des exacteurs qui se trouvaient dans Sieca, beaucoup de personnes de la haute bourgeoisie qui vivaient retirées et dont nous avons parlé précédemment, quelques attachés du prétoire étaient dans une position analogue. Le grand-prêtre d'Esculape lui-même, avait une femme qu'il affectionnait beaucoup et qui, quoiqu'elle eût promis de se tenir tranquille tant que les

choses continueraient sur le même pied, avait eu néanmoins la folie d'avancer que, si l'on en fût venu à quelques procédés sévères contre son peuple, elle se serait présentée aussitôt pour confesser sa foi de chrétienne et jeter de l'eau, au lieu d'encens, sur la flamme du sacrifice. Sans parler de la tendresse de son époux pour elle, pareil scandale aurait fortement compromis l'autorité du grand-prêtre, et, comme il était infirme et apoplectique, restait encore à savoir, si Esculape lui-même eût été capable de lui faire éviter le coup qui en aurait été la conséquence.

Un sentiment semblable agitait notre bon ami Jucondus. Il aimait son neveu ; mais, soit dit sans irrévérence pour lui, il faisait encore plus de cas de sa propre réputation ; et bien qu'il eût été sérieusement contrarié de voir Agellius exposé à l'une des panthères de la forêt voisine, ou pendu par les pieds, et son sang coulant de ses narines et de sa bouche comme un chien ou un chevreau au marché, son grand déplaisir cependant eût été causé par l'éclat qui résulterait de pareille chose plus que par la chose elle-même. L'avenir le fâchait et l'alarmait en même temps ; il était convaincu qu'il ne comprenait pas son neveu, ou, pour dire autrement, il ne savait comment s'y prendre avec lui. Il n'ignorait pas qu'il fallait beaucoup de tact pour le conduire, et il sentait intérieurement que Juba avait raison de dire que les menaces, même les plus sévères, de la loi ne produiraient rien sur son frère. Considérant l'influence de Callista comme le moyen le plus sûr pour parvenir à son but, il prit la résolution d'agir personnellement

le moins que possible , mais de tenir continuellement, autant qu'il était en lui, l'esprit et le cœur d'Agellius enclins vers cette fille et d'en attendre le résultat. Quant à l'assertion de Juba qu'Agellius n'était pas chrétien de cœur, c'était une trop agréable nouvelle pour que Jucondus osât y croire; cependant il se promettait que cela pourrait arriver, une fois que le soleil de la Grèce luirait sur le jeune homme et qu'alors se dissiperait le reste du brouillard de la superstition orientale.

Ce fut dans cette disposition d'esprit que le vieux marchand d'idoles se décida, une après-dinée, à laisser le soin de sa boutique à un esclave pour se rendre chez son neveu, afin de s'assurer par lui-même de ses sentiments, pour amorcer son hameçon de Callista et pour voir si Agellius s'y laisserait prendre. Il n'y avait pas de temps à perdre, car l'édit pouvait être publié du jour au lendemain , et alors s'ensuivraient des désastres auxquels rien ne serait capable de remédier.

CHAPITRE VIII.



ucondus se mit donc en route pour aller sonder le terrain chez son neveu et mettre tout en œuvre pour faire réussir son projet. Le chemin qu'il prit le conduisit par le temple de Mercure qui servait pour lors d'école aux garçons et qui se rattachait à quelques bâtiments académiques appartenant à la ville, et à quelque distance de là. Quoique notre ami n'eût pas négligé l'instruction de ses pupilles, on ne peut pas affirmer cependant qu'il fût un chaud partisan de la littérature et de l'éducation; car au fond, les lettres lui semblaient tout au plus propres à troubler l'esprit et jamais il n'avait vu qu'il en était résulté grand bien. Les rhéteurs et les philosophes ne savaient ni à quoi s'en tenir, ni sur quoi se baser. Ils ne connaissaient pas mieux ce qu'ils soutenaient que ce qu'ils ne soutenaient pas. Quant à lui, il avait la conscience exacte de sa propre position, et, bien que les mots

croyance et *savoir* ne se trouvassent point dans son dictionnaire religieux, il pouvait néanmoins exposer de suite, et sans hésitation, les points de sa croyance ou ses convictions. Il s'en tenait à l'ordre de choses établi, aux traditions de Rome et aux lois de l'empire; mais à l'égard des sophistes et des déclamateurs grecs, il pensait précisément à peu près comme Caton l'Ancien. Les Grecs sont très-habiles, sans rivaux dans les beaux-arts; si vous les prenez dans leur spécialité, ils sont inimitables, pour le ciseau, le pinceau, pour la truelle et les doigts; il n'était pas homme à se faire une grande idée de leur littérature, excepté la poésie. Qu'ont-ils fait cependant sinon de renverser les principes reçus sans leur en substituer d'autres? Et puis ils étaient si inconstants et si bizarres dans leurs goûts, que jamais vous ne pouviez vous y fier. Socrate, leur patriarche, qu'était-il après tout, sinon un coupable, un criminel que la justice avait condamné à boire la cigüe? Était-ce là une fin honorable, un commencement respectable de la famille philosophique? Platon et Xénophon ont fort bien fait de jeter le voile du merveilleux sur cet événement; mais c'était là toujours le fin mot de la chose. Puis vous aviez Anaxagore que ses doctrines révolutionnaires firent chasser d'Athènes, et Diogène qui fut comme les chrétiens, accusé d'athéisme. Le même état de choses avait continué dans des temps plus récents: on avait vu cet insensé d'Apollonius qui erra par toute la terre; ensuite, il y a cinquante ans, Apulée, voisin des Grecs, homme de condition, sans doute, noble, mais sectateur de leur philosophie, qui se fit magicien et qui

prétendit à avoir le don des miracles. D'autres s'écartèrent de ceux-ci pour entrer dans le christianisme comme dans un pays à eux propre. Ainsi l'avaient fait Minucius, qui vécut vers le même temps qu'Apulée, et son ami Octave; puis Cécilius, qui devint même un des prêtres de la secte et qui détourna une foule d'autres de la religion qu'il avait abandonnée. Enfin un d'entr'eux, Thascius Cyprien, de Carthage, qui avait également commencé par être rhéteur, avait été durant plusieurs années le sujet de la rumeur publique. La seule chose donc qui inspirât quelque crainte à Jucondus, concernant Callista, c'est qu'elle était grecque.

Comme il passait devant le temple il entendit le son de la plaque de métal, signal ordinaire de la fin de la classe; et, se retournant de mauvaise humeur vers le portique, il en vit sortir une de ses connaissances, un jeune homme d'environ vingt ans, tenant par la main un enfant qui pouvait avoir la moitié de cet âge et qui portait son bagage d'écolier sur l'épaule.

« Hé bien ! Arnobe (1), lui cria-t-il, comment va la rhétorique? Faut-il s'engager au barreau, ou bien devenir professeur? Qui est ce garçon? est-ce un de tes plus jeunes frères?

« J'ai eu compassion de ce petit drôle, répondit Arnobe. C'est vraiment une race de sauvages que ces maîtres d'école. J'en ai eu assez à souffrir, pour ma part et: *miseris succurrere disco*, cela m'a appris à avoir pitié des petits malheureux qui sont sous leur férule.

(1) Il y a ici un anachronisme de vingt à trente ans.

J'ai fait sortir celui-ci de la maison de notre ami Rupilius et l'ai pris sous ma tutelle. Comment vous a-t-il traité, mon garçon? »

« Il m'a traité tout comme on traiterait un esclave ou un chrétien, » répondit l'enfant.

« Il l'a mérité, j'en suis sûr, dit Jucondus: il m'a l'air d'un vif et pétulant petit gaillard. C'était Gète contre Breton. Quelle belle chose que l'instruction! Voyez comme elle vous a déjà formé ce marmot! Ah! la nouvelle génération! Je ne sais où s'en va le monde. »

« Racontez ce que votre maître vous a fait d'abord, » dit Arnobe.

« Comme on vient de dire, répondit l'enfant, je fis d'abord quelque chose contre le maître, et puis il fit quelque chose contre moi. »

« Ho! c'est comme j'ai dit, répliqua Jucondus; c'est un sage garçon, mais il ne vaut point son maître, je parie. »

« D'abord, reprit l'enfant, je lui fis la grimace, mais il me prit sa sandale de bois et m'en cassa une dent. »

« Bon! dit Jucondus, c'est la justice de Pythagore. Zaleucus n'eut pu mieux faire. Quand la bouche pêche, c'est la bouche qui doit souffrir. »

« Ensuite, continua-t-il, je parlai durant la classe à mon camarade et Rupilius me mit un baillon qui me tint la bouche ouverte pendant une bonne heure. »

« Ho! le Rhadamante des maîtres d'école! s'écria Jucondus. Et là-dessus, vous entonniez sans doute un chant divin, mais inarticulé, tout comme la statue de Memnon? »

« Puis, comme je ne savais pas mon Virgile, il m'arracha la chemise de dessus mon dos, et m'étrilla tout de bon. »

« Bon! répondit Jucondus, il vous a gravé *Arma virumque*, sur la peau de l'échine. »

« Après, je lui gobai son diner, continua l'enfant, et alors il m'enserra la tête et me tint durant deux jours sans manger. »

« Vous voulez dire sans doute, demanda Jucondus, qu'il vous serra la gorge en homme prudent, de peur que vous ne voliez un litre ou deux de bel et bon *air*? »

« Et enfin, dit-il, n'ayant pas apporté mon argent, il m'attacha les mains à un gibet et me pendit « *in terrorem* » pour servir d'exemple aux autres. »

« C'est alors que j'entrai, dit Arnobe, il avait l'air tout mignon; je lui coupai la corde, payai sa pension et le fis venir avec moi. »

« Et le voilà maintenant votre pupille? » demanda Jucondus?

« Pas encore, répondit Arnobe, il continuera quelque temps comme externe de fréquenter la classe de ce vieux loup. Il ne faut pas changer pour trouver mieux, car l'un ne vaut pas plus que l'autre. Mais je suis son homme et je le formerai un jour. C'est un garçon intelligent, n'est-ce pas, Firmius? » dit-il en se tournant vers l'enfant, « il a déjà la main très-habile pour son âge: plus habile que moi, qui ne saurai jamais bien écrire le latin. Puis, que voulez-vous que je fasse? Je dois m'exercer et professer aussi, car Rome est la seule place pour le barreau et les chaires de professeur n'y sont pas à dédaigner. »

« De qui suivez-vous les leçons ici ? » demanda sèchement Jucondus.

« Vous êtes le seul homme dans Sicca qui avez besoin de faire cette question. Quoi ! vous ne connaissez pas le grand Polémon de Rhodes, l'ami de Plotin, le pupille de Théagènes, le disciple de Thrasyllé, l'auditeur de Nicomaque, qui était de l'école de Secundus, le docteur des Néo-Platoniciens ? Vous ne vous êtes pas aperçu dans Sicca de la présence de Polémon le plus célèbre et le plus insupportable des hommes ? Tel n'est pas son titre toutefois, mais Polémon, le divin, l'oracle, le prodigieux, ou quelque autre tout aussi capable de faire impression. Il est fort couru : il fait fureur. Je n'aurais aucune chance de réussite si je ne pouvais me prévaloir d'avoir assisté à ses leçons ; bien que je parierais que notre petit Firmius que voici en donnerait d'aussi bonnes. Il est vraiment le véritable *œillet* de la nature humaine. Il se rend au portique en litière de cèdre, ornée d'argent et couverte d'une peau de lion ; des esclaves le portent et une foule d'amis l'accompagnent avec la pompe d'un proconsul. Il est mis de la manière la plus exactement recherchée : son manteau est de la plus belle laine blanche, rehaussée de pourpre ; ses cheveux bouclés sont oints d'essences les plus précieuses ; ses doigts brillent de bagues et il répand un parfum semblable à l'Idalium. Aussitôt qu'il met pied à terre, un concert de félicitations et d'hommages s'élève autour de lui. Il ne s'arrête pas : ses disciples favoris l'entourent et le conduisent vers la tribune ou *l'exèdre* jusqu'à ce que le cadran indique l'heure de commencer la lecture. Il s'as-

sied en silence, le regard distrait ou fixé sur le mur qu'il a en face, se parlant à lui-même, tandis qu'un murmure d'admiration remplit la place. Quand le moment est venu, un de ses disciples, comme s'il était le héraut du duumvir, s'écrie : « Silence, Messieurs, silence ! le divin » — non ce n'est pas ça. Je ne l'ai pas retenu. Quel est son titre ? l'inépuisable ; c'est cela. — « L'Inépuisable parle. » Un profond silence se fait aussitôt : une voix claire et une élocution mesurée sont le signe certain que c'est la sentence de l'oracle : « S'il vous plaît, « dit le petit homme, dites-moi donc ce qui a existé d'a-
« bord : l'œuf ou la poule ? » Alors s'élève un chuchotement qui devient une dispute et peu après il se fait de nouveau un religieux silence. Au bout d'un quart d'heure environ, le héraut se relève et s'adressant cette fois-ci à l'oracle lui-même : « Esprit inépuisable, dit-il, je dois
« vous faire savoir que personne, dans toute cette com-
« pagnie, ne se sent capable de résoudre la question
« que votre condescendance a daigné proposer à notre
« examen. » Là-dessus un nouveau silence et enfin une nouvelle sentence de l'hiérophante : « Qu'est-ce qui a
« précédé : l'œuf ou la poule ? l'œuf a précédé causative-
« ment la poule, et la poule a précédé causativement
« l'œuf. » Un tonnerre d'applaudissements reçoit ces paroles : les rangs des adorateurs se rompent et le professeur, avec une modeste répugnance, se laisse porter dans les bras ou sur les épaules de la foule littéraire de sa chaire dans l'auditoire ? »

Quoique dans la narration d'Arnobé bien des choses flattassent les préjugés de Jucondus, il soupçonnait ce-

pendant son jeune ami d'exagération et n'était pas très-disposé à admirer sans réserve ceux qui critiquaient une chose quelconque, — voire même l'affectation, — établie ou ordonnée par le gouvernement.

Il dit quelques mots sur la sagesse des siècles passés, sur le respect dû à l'autorité, sur les institutions de Rome et sur les magistrats de Sicca.

« Ne cherchez pas les nouveautés, dit-il à Arnobe, faites tous les jours votre libation à Jupiter, le conservateur, et au génie de l'empereur; après cela laissez le reste aller son train, »

« Mais vous ne voulez pas sans doute, que je croie tout ce que nous raconte cet homme, parce qu'il nous a été envoyé par les décurions? demanda Arnobe. Voilà ce Polémon qui enseigne que Protée est matière et que les minéraux et les végétaux composent son troupeau; que Proserpine est l'influence vitale, et Cérès l'efficacité des corps célestes; qu'il y a des esprits du monde et des esprits supra-mondains; et puis sa doctrine sur les triades, les monades et les progressions des dieux célestes! »

« Hem! fit Jucondus, ils ne disaient pas cela quand j'allais à l'école; mais tenez-vous en à ma ligne de conduite, mon garçon, et jurez par le génie de Rome et de l'empereur. »

« Je ne crois ni aux dieux, ni aux déesses, ni aux empereurs, ni à Rome, dit Arnobe; je n'admets ni philosophie, ni religion quelle qu'elle soit. »

« Quoi! s'écria Jucondus, vous n'abandonnerez pas sans doute les dieux de vos ancêtres? »

« De mes ancêtres? répliqua Arnobe; je n'en ai point. Je ne suis certainement pas Africain; je ne suis ni Carthaginois, ni Phénicien, ni Chananéen, ni Numide, ni Gétule. Je suis moitié Grec et moitié je ne sais quoi. Oh! mon vieux compère, vous êtes encore du bon temps vieux. Pour moi, je ne crois à rien. Et que croire d'ailleurs? Il y a autour de nous une telle confusion de croyances qu'on ne saurait vraiment à quoi s'arrêter.

« Ha! la nouvelle génération! s'écria Jucondus en gémissant; réellement, je ne sais ce que vous deviendrez quand nous, les vieillards, nous aurons quitté la scène. Peut-être serez-vous chrétiens! »

Arnobe se mit à rire. « Je puis au moins vous rassurer sur ce point, mon bon vieux père. Vraiment, je serais un joli chrétien! ayant des visions et cherchant à me divertir sur la roue ou dans les cachots! Oh! ne craignez rien, je saurai faire un meilleur usage de la vie. Il me semble que la fortune, les honneurs et les plaisirs valent bien la peine qu'on s'en occupe un peu; et moi je ne veux pas d'autre but. »

« Bien, mon garçon! s'écria Jucondus, bravo! Tenez-vous en là. J'avoue que d'abord vous m'aviez fait peur, mais me voilà entièrement tranquille. Laissez-là les visions, les spéculations, les conjectures, les fantaisies et toutes les nouveautés, car elles ne peuvent produire que confusion. »

« Non, non, dit le jeune homme, je ne suis pas aussi sauvage que vous paraissez le croire, Jucondus; il est vrai, je ne crois pas un seul mot des dieux;

mais je suis né dans leur culte et dans leur culte je veux mourir. »

« Admirable! s'écria Jucondus avec transport, vous me ravissez! Vous êtes un gentil garçon, un jeune homme selon mon cœur! J'ai grande envie de vous adopter. »

« Je ne crois pas une syllabe, voyez-vous, de tout ce que nous débitent les prêtres; et qui le croit d'ailleurs? Ce n'est pas eux, assurément. Je ne crois ni à Jupiter, ni à Junon, ni à Astarté, ni à Isis; mais où aller trouver mieux? et qu'ai-je besoin de chercher quelque chose de bon ou de mauvais dans cette sphère? On ne sait rien nulle part et ma vie se passerait à la recherche de l'impossible. Non, mieux vaut rester où je suis; m'avancer plus loin serait peine perdue. Ainsi, vous voyez que je vis pour moi-même et pour le génie de Rome. »

« Voilà le bon principe, répondit Jucondus enchanté; mais, en vérité, c'est étonnant pour un jeune homme comme vous. Où avez-vous acquis tant de bon sens, mon ami? Je vous connaissais bien peu. Mais je dois vous dire que vous êtes réellement un garçon d'un esprit consommé. Je vous l'assure, c'est admirable! Pareils jeunes gens sont rares de nos jours. Je vous félicite de tout mon cœur de votre intelligence et de votre étonnante sagesse. Qui se serait attendu à cela? A dire vrai, je vous ai toujours suspecté quelque peu, mais vous vous êtes noblement déclaré. Excellent! Je ne vous demande pas de croire aux dieux, si vous ne le pouvez pas; mais c'est votre devoir, mon cher, votre devoir envers Rome de les soutenir et de les défendre quand ils

sont attaqués. Ah! ajouta-t-il, en changeant de ton, ah! plût aux dieux, qu'un de mes jeunes amis eût les mêmes idées que vous! » Et craignant d'en avoir trop dit, il s'arrêta brusquement.

« Vous voulez dire Agellius? demanda Arnobe; mais, à propos, continua-t-il, en baissant la voix, connaissez-vous la rumeur qui circule au Capitole? On dit qu'à Rome on procède d'après un plan tout neuf contre les chrétiens et ce avec beaucoup de succès. On ne les met plus à mort, au moins pas pour le moment, mais on les jette en prison et on leur fait subir la torture. C'est étonnant combien abjurent. »

« Que les Furies s'en emparent! s'écria Jucondus; ils devraient souffrir tous les maux possibles, toutefois j'excepte mon pauvre neveu. Ainsi, ils trompent le bourreau en renonçant à leur athéisme; ces vils serpents cèdent à une menace. Cependant, ajouta-t-il gravement, je voudrais que les menaces pussent aussi ébranler Agellius, mais je crains beaucoup qu'elles ne fassent que le rendre plus opiniâtre. Oh! cet entêtement d'un chrétien! Arnobe, dit-il en secouant la tête et avec un regard sérieux, c'est une épreuve des dieux, une espèce de *nympholepsie*. »

« Cela ne durera guère, dit Arnobe, croyez-moi; le délire est passé. C'est étonnant toutefois que cela ait pu durer trois siècles. On rapporte que dans certains endroits après la publication de l'édit, les chrétiens n'ont pas attendu de sommation, mais qu'ils se sont précipités en masse dans les temples, comme des bancs de thons, pour sacrifier. Les magistrats se voyaient

obligés de leur assigner leur jour, et quand le temps était écoulé, il n'y en eut pas d'aussi empressés pour convertir le reste que ceux qui étaient déjà redevenus honnêtes hommes. Non, il ne s'en est pas mal soumis de leurs mystiques et de leurs esotériques. »

« S'il en est ainsi, dit Jucondus, qu'Agellius y prenne garde! Sinon sa secte pourrait bien l'abandonner avant qu'il ne l'abandonne lui-même. Le Christianisme sera converti avant lui. »

« Ho! ne craignez rien pour lui! dit Arnobe, je l'ai connu sur les banes. Les enfants diffèrent: quelques-uns sont hardis et sincères; mais déjà ils sont hommes par le caractère et agissent par leur propre impulsion; ils parlent librement et prennent leur essor en plein air. D'autres sont timides, réservés, honteux; ils ont peur de faire ce qu'ils aiment, tout autant que les premiers agissent librement. Agellius n'a jamais pu se dépouiller de cette fausse honte, il a pris son pli. Il pourrait s'en rendre maître en peu de temps, et je ne serais pas étonné, qu'une fois débarrassé il ne se jette dans un excès contraire. Vous le verrez peut-être, avant peu d'années, buveur, fanfaron, prodigue. »

« Ah! voilà une excellente nouvelle! dit Jucondus; à la bonne heure! je suis heureux de voir que vous pressentez qu'il renoncera à ses bizarres fantaisies. Je ne crois pas du reste qu'elles soient fortement enracinées. »

Il fit quelques pas en silence; puis: « Cet enfant me paraît intelligent, Arnobe, dit-il. Pourrait-il me rendre service si j'en avais besoin? Connait-il Agellius? »

« S'il le connaît? dit l'autre, certes, et sa ferme aussi : mille fois il a parcouru les environs de Sicca. Il connaît les chemins les plus courts et les plus secrets, et les détours les plus sûrs. »

« Quel est son nom? » demanda Jucondus.

« Firmius, dit Arnobe, Firmius Lactance. »

« Eh bien! Firmius, lui dit Jucondus, où passez vous votre journée, mon garçon? »

« Le matin et l'après-dinée en classe, répondit Firmius; le midi à dormir sous le portique; le soir, je ne sais où, et la nuit, juché avec Arnobe. »

« Et sauriez-vous garder un secret que l'on vous confierait? demanda Jucondus, et faire une commission, dont je vous chargerais? »

« Je l'arrangerais autrement que Rupilius, s'il y manquait, » dit Arnobe.

« D'accord! » s'écria Jucondus; et leur faisant signe de la main, il sortit de la ville et eux retournèrent à leurs amusements de l'après-dinée.

CHAPITRE IX.



gellius est en pleine besogne à sa ferme. Tandis que les ennemis de sa foi travaillent à lui tendre des pièges à lui et à ses frères dans la ville impériale, au proconsulat et à la municipalité; tandis que Jucondus ne songe qu'à tramer des projets contre lui personnellement, mais d'une autre nature et avec d'autres intentions, l'innocent objet de ces machinations est occupé des récoltes de son maître, emmagasinant le blé dans des caves ou des citernes, distillant les roses, arrosant le henné et conduisant ou abritant les vignes. Et il en agit ainsi non-seulement par le sentiment du devoir, mais il est d'autant plus assidu qu'il trouve dans le travail une protection contre lui-même, contre les vaines pensées, les vagues désirs, le mécontentement et le désespoir. Sans aucun doute il doit sembler étrange au lecteur de voir comment un homme qui se dit chrétien de bonne foi, puisse se trouver exposé au reproche de mettre son es-

poir et de reposer son cœur dans le sein du paganisme. Mais nous ne voyons pas pourquoi Agellius n'a pas le droit d'être inconstant d'une manière tout autant que les chrétiens de nos jours le sont d'une autre, et peut-être a-t-il pour s'excuser de meilleures raisons que ceux-ci. En effet, ils ignorent les épreuves de la solitude et les tentations qui s'y attachent; auxquelles notre jeune ami se trouvait exposé, et qui le poussaient à chercher un allègement à ses propres pensées dans la société des infidèles. Il avait fait son éducation à cette école du temple de Mercure, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent; au milieu de la corruption générale, il s'était préservé de la contagion de l'idolâtrie et du péché, et n'avait contracté aucune amitié avec ses camarades de classe. Il ignorait s'il se trouvait encore des chrétiens à ses côtés; mais les plus méchants compagnons étaient de la trempe des enfants païens, et le moindre blâme qu'on pût infliger à quelques-uns était qu'ils étaient gourmands, ou querelleurs, ou tout au moins peu aimables. Ce qu'il avait appris suffisait pour lui ouvrir l'intelligence, lui fournir matière à réflexions sérieuses sur sa religion, et donner une certaine forme à ses propres méditations. Il avait précisément ce degré d'instruction qui rend la solitude le plus agréable au vieillard et le plus insupportable au jeune homme. Il avait recueilli mille questions qui voulaient une réponse et mille sentiments divers qui cherchaient leur apaisement. Ses conjectures, ses perplexités, ses difficultés d'esprit, il ignorait si elles n'étaient propres qu'à lui seul ou si elles étaient le

partage de tous, et quel cas il fallait en faire. Doué d'intelligence, il eut pu aspirer au savoir; sa soif de science n'avait pas encore été étanchée. D'autre part la grâce divine avait détourné de lui ses ondes limpides, aux jours tumultueux de sa jeunesse impétueuse.

Sur ces entrefaites, deux jeunes Grecs, frère et sœur, l'un plus âgé et l'autre plus jeune qu'Agellius, étaient venus à Sicca sur l'invitation de Jucondus qui en avait besoin pour son commerce. Son neveu ayant, par la suite, fait leur connaissance avait trouvé en eux ce qu'il eût vainement cherché ailleurs. Ce n'est pas qu'ils fussent des oracles de sagesse ou des sources de science philosophique, leur âge et leur profession les en empêchaient ou ne l'exigeaient point. Sans doute, que pour trouver un oracle il eût jeté les yeux ailleurs; mais il désirait quelque chose qui fût plus à son niveau, et c'est ce qu'il trouva pleinement chez eux. Il apprit dans leurs conversations, qu'un grand nombre de questions qui lui avaient paru insolubles, avaient été discutées dans les écoles de la Grèce. Il trouva quelles solutions étaient possibles, sur quel pivot tournaient les questions, à quel terme elles menaient et sur quel principe elles étaient basées. Il commença à mieux comprendre la portée du christianisme dans le monde des idées, et comment l'envisageaient les défenseurs des autres cultes et les philosophes. De la sorte il parvint à une connaissance un peu plus approfondie de sa logique et avança, sans le savoir, dans l'examen de ses preuves.

Ce n'était pas tout encore : il acquit en outre, par le

moyen de ses nouveaux amis, un remarquable degré de science profane et de philosophie. L'histoire des pays étrangers, surtout de la Grèce, de ses héros, de ses sages, de ses poètes, de ses hommes d'état, d'Alexandre et de l'empire Macédonien, des Juifs et de la série des conquêtes qui avaient donné à Rome le domaine de l'univers lui devint familière.

La science n'est pas moins intéressante pour celui qui enseigne que pour celui qui apprend : et Agellius était appelé à la donner autant qu'à la recevoir. Le frère et la sœur, sans montrer un grand empressement religieux, étaient curieux de connaître le christianisme et écoutaient leur ami, avec d'autant plus de patience, qu'ils n'avaient pas le moindre attachement pour un culte quelconque. Quoique les débats qui se soulevaient ne changeassent point les convictions, ils offraient cependant l'avantage d'exercer l'esprit et d'exciter l'émulation. Agellius avait assez à dire sans toucher aux plus saints mystères de sa religion ; et il ne sentait d'ailleurs aucun danger pour sa foi personnelle dans la libre conversation de ses compagnons : sa charité, ou du moins sa bonne volonté et sa reconnaissance le portaient à espérer et même à penser qu'ils se trouvaient dans la voie de la conversion. Son innocence et sa simplicité le fortifiaient dans cette pensée ; et bien que, jetant les yeux derrière lui sur cette époque pleine d'événements, il eût rencontré une foule d'accidents ordinaires qui devaient le mettre sur ses gardes, il ne pouvait cependant soupçonner que des amis qui entretenaient avec tant de grâces et de bonheur ce commerce de la pensée et du sentiment, pussent dans

leur condition actuelle, et même dans leurs principes dominants, être en opposition complète avec lui-même, une fois le voile enlevé de dessus leurs cœurs.

C'était bien plus encore dans les sujets légers que dans les matières sérieuses qu'Ariston et Callista charmaient le solitaire Agellius. Celle-ci d'une voix douce et sonore s'accompagnait de la lyre. Elle improvisait facilement et ses traits expressifs étaient comme le commentaire vivant, la clarté et l'ombre des différentes idées d'une ode ou d'une épopée. Elle redisait comment le profane Penthée et l'orgueilleux Hyppolite prouvèrent par leur exemple combien la vertu humaine est faible quand elle se met en opposition avec le pouvoir des dieux. Elle chantait la chaste Diane se faisant voir au simple pasteur Endymion, et non aux grands ni aux sages ; elle montrait Tithon, l'époux de l'Aurore, figurant le destin de ceux qui se divertissent trop dans leur jeunesse, qu'ils rêvent éternelle, et qui, devenus vieux, ne font rien que parler de leur jeune âge, ennuyant les autres du récit « de leurs amours ou de leurs exploits, comme « des cigales qui ne montrent leur vigueur que par leur chant (1). » Les mêmes allégories qui, déclamées par Polémon, dégoûtaient et fâchaient Arnohe, faisaient vibrer les fibres du cœur d'Agellius quand elles coulaient des lèvres de la belle Grecque. En outre, elle déclamait admirablement ; souvent, quand la conversation commençait à languir, ou qu'elle y était invitée, elle se

(1) Bacon.

mettait à jouer le rôle de Médée ou d'Antigone avec une force et une vérité qui surpassaient de loin l'effet produit au théâtre par les masques qui représentent ces personnages. Le frère et la sœur étaient OEdipe et Antigone, Electre et Oreste, Cassandre et le chœur. Une ou deux fois ils essayèrent une pièce de Ménandre ; mais Agellius éprouvait de l'aversion pour la comédie, quelque belle qu'elle fût et quelque frappante que fût la représentation. Callista pouvait faire Thais aussi parfaitement qu'Iphigénie, mais Agellius ne l'écoutait pas aussi bien. Il y a en nous certains instincts et certains sentiments très-déliés qui agissent comme premiers principes et qui, une fois effacés, ne peuvent jamais plus être rendus à l'esprit si ce n'est par quelque influence surnaturelle. Quand les hommes sont à l'état de nature, ces sentiments sont méprisés et s'évanouissent bien vite ; ils s'effacent d'ailleurs si promptement dans l'histoire de l'individu, que peut-être il ne se souviendra jamais de les avoir connus ; comme beaucoup d'autres principes fondamentaux, ils sont très-peu susceptibles d'être prouvés, et de la sorte, un scepticisme général révoque en doute tant leur existence que leur vérité. Les Grecs, soit vivacité d'esprit, soit passion du beau, perdirent ces célestes influences plus tôt que les autres nations. Quand s'élevait une dispute entre Agellius et ses amis sur ces matières, Callista gardait le silence ; mais Ariston exprimait assez vite son étonnement de ce que le jeune chrétien croyait que des usages et des pratiques pussent être mauvais, puisqu'à son point de vue, ils étaient aussi peu blâmables et aussi naturels que ne

le sont les actes les plus ordinaires de la vie, comme le boire, le manger ou le dormir. Son visage prenait une expression presque satyrique et celui d'Agellius s'assombrissait ; cependant il était trop tolérant et d'un naturel trop doux pour forcer un autre à chercher le bonheur à sa guise ; il imputait à l'extravagance de la religion de son ami ce que dans tout autre qu'un chrétien, il eut appelé morosité, misanthropie : et il pria sa sœur d'abandonner des représentations qui, au lieu de faire passer agréablement le temps, ne faisaient que causer du chagrin.

Ces relations amicales s'étaient continuées pendant quelques mois selon que les loisirs des deux parties les comportaient. Une ou deux fois le frère et la sœur s'étaient rendus à la ferme aux portes de la ville, mais le plus souvent, malgré son grand dégoût pour la ville, Agellius avait par égard pour ses amis enfilé les rues étroites et populeuses de celle-ci et traversé ses grandes places pour se rendre lui-même à leur demeure. Était-ce donc chose étrange qu'un jeune homme qui ne connaissait rien du monde et qui ne soupçonnait pas le mal n'eût pas entendu cette voix intime qui l'avertissait et l'invitait à fuir le paganisme, même dans sa forme la plus attrayante ? Était-il étonnant, que, dans ces circonstances, un vif espoir, l'espoir de la jeunesse, eût amené Agellius à ne pas voir d'obstacles et à se tromper par l'idée que Callista pourrait être convertie et devenir une bonne épouse chrétienne ? Hé bien ! nous n'avons plus rien à ajouter en sa faveur et, si nous n'avons pas réussi à atténuer sa faute, nous devons l'abandonner à

la merci, ou plutôt à la justice de ses censeurs sévèrement vertueux.

Mais pendant que nous racontons ceci, Jucondus s'était entretenu avec son neveu ; et à moins que nous ne nous empressions de les rejoindre, nous allons perdre plusieurs particularités nécessaires à ceux qui désirent suivre sans interruption le fil de son histoire. Son oncle avait amené la conversation sur le point délicat qui avait motivé sa visite et venait précisément d'entammer la question. Il était entré en matière avec plus de tact et plus de ressources poétiques que nous ne lui en eussions soupçonnés ; et, par une transition heureuse, il en était venu du tableau qu'il avait sous les yeux à ces vues d'un caractère moral et social qui devaient bientôt occuper l'esprit d'Agellius.

Il avait parlé des vignes et de leur culture, à propos des vignes naines qu'il entouraient et qui ne dépassaient pas la hauteur d'un groseiller. De là il avait passé à la vigne plus commune d'Afrique, celle qui rampe et se traîne sur la terre et dont l'extrémité de chaque plant se repose successivement sur le tronc de celui qui précède. Et maintenant qu'il se donnait carrière, il fit une digression sur la grande vigne d'Italie, qui monte si haut au moyen de l'arbre auquel elle s'attache. Puis il cita Horace parlant de l'union de l'orme et de la vigne et il se trouva ainsi au beau milieu de son sujet. Le cœur d'Agellius battait en entendant son oncle lui proposer, comme une pensée venant de lui, ce que jusqu'ici il avait cru un secret pour tout le monde, quoique Juba eût semblé en avoir quelque soupçon.

« Mon cher Agellius, dit Jucondus, ce serait une excellente affaire. Il est vrai que pour moi-même je n'ai jamais pensé à me marier, ce n'était pas mon destin et je n'en avais nulle envie. Puis votre père ne m'a pas donné un exemple fort encourageant; mais pour vous qui vivez ici seul avec vous-même, d'une manière étrange et qui ne ressemble à aucune autre, la chose est toute différente. Peut-être que vous viendrez à temps pour habiter Sicca. Nous trouverons le moyen de vous employer et il me sera bien agréable de vous avoir à côté de moi quand je serai vieux. Néanmoins, je crois qu'il y aura encore quelque temps avant que Caron me passe dans sa barque: non pas que j'ajoute plus de foi à ces balivernes que vous, Agellius, oh! non, je vous assure. »

« Je pense, dit Agellius, que peut-être vous pourriez croire que c'est une inconséquence pour moi de faire une pareille démarche; mais..... »

« Oui, oui, voilà le nœud » pensa Jucondus, puis il ajouta tout haut: « Une inconséquence, mon enfant! Qui parle d'inconséquence? Quel fat mal avisé oserait vous appeler inconséquent? Vous semblez faits l'un pour l'autre, Agellius; elle est la ville, vous êtes la campagne; elle si habile, si attrayante et tout à fait à la hauteur du monde, vous si frais et de mœurs arcadiennes. Vous serez l'objet de toutes les conversations de la ville. »

« C'est là précisément ce que je n'ai pas besoin d'être, » dit Agellius. « Je veux dire, continua-t-il, que si je le crois incompatible avec ma religion, de penser à Callista..... »

« Sans doute, sans doute, » interrompit Jucondus qui, suivant l'avis de Juba, se tenait sur ses gardes pour ne pas froisser l'amour-propre d'Agellius, « mais qui sait que vous avez été chrétien? personne ne le suppose seulement. Je parie que tous pensent que vous êtes un honnête garçon comme eux, un adorateur des dieux qui ne vous mêlez pas de ces billevesées. Je ne leur ai jamais dit le contraire : et je crois que, si vous faisiez votre libation à Jupiter, et brûliez dès demain de l'encens sur l'autel de l'empereur, personne n'y trouverait quelque chose d'extraordinaire : au contraire tout le monde assurerait qu'on vous l'a déjà vu faire plusieurs fois. Supposez pour un moment que vous n'avez pas autre chose à vaincre. »

Agellius se trouvait embarrassé et mortifié, comme on peut facilement le concevoir: Jucondus s'en aperçut mais sans pouvoir en démêler la raison. « Mon cher oncle, dit le jeune homme, vous me faites un reproche. »

« Pas le moins du monde, dit Jucondus avec confiance: il n'y a pas une ombre de reproche, et quelle raison puis-je avoir de vous en faire? Nous ne pouvons pas être sages tout d'une fois; j'ai eu mes torts comme vous pouvez avoir eu les vôtres. C'est tout naturel que vous soyez plus attaché aux choses telles qu'elles sont, — aux choses telles qu'elles sont, vous comprenez, — à mesure que l'âge vient. Le mariage et la préparation au mariage rendent l'homme sensé. Vous avez été tant soit peu entêté, je ne puis le nier, et vous avez suivi votre volonté; mais: jeux d'enfants, comme vous direz bientôt vous-même en certaine occasion. Votre première oc-

cupation est de considérer quelle espèce de mariage vous vous proposez. Le mariage romain, je suppose, mais il y a là ample matière à choisir. »

C'est un axiome reçu de tout le monde que la pratique diffère de la théorie. Agellius avait pensé à la fin plutôt qu'aux moyens; il s'était figuré Callista comme chrétienne et s'était imaginé qu'il pourrait procéder tout tranquillement, une fois que la question des rites et des formes aurait été résolue par la décision de l'Eglise. Cette question l'avait fait réfléchir tant soit peu, mais d'une manière différente de celle que son oncle souhaitait et avait en vue.

Jucondus continua : « D'abord, dit-il, il y a le *mariage de confarréation* (1). Vous n'avez qu'en faire, à parler strictement, il est tombé en désuétude : il s'est éteint avec l'exclusivisme des anciens patriciens. Je dis, à strictement parler; car les cérémonies restent encore à l'exclusion du rite religieux formel. Pour moi, mon cher Agellius, je ne vous conseille pas ce cérémonial. Vous auriez à tuer un porc, et, après en avoir ôté les entrailles et réservé le fiel, vous devriez l'offrir à Junon Pronuba. Joignez encore à cela du feu, de l'eau, de l'encens et une masse de choses semblables auxquelles je ne saurais pas mieux me soumettre que vous : quant à ce point là, nous sommes d'accord, j'en suis

(1) Chez les romains, celle des trois formes de mariage qui était la plus solennelle et qui établissait une véritable communauté entre les époux, La *confarréation* consistait dans l'offrande d'un gâteau de froment apporté par la nouvelle épouse. Cette cérémonie tomba en désuétude sous les empereurs.

sûr. Nous mettons donc de côté le mariage religieux.

« Vient ensuite le *mariage de coëmpion*, qui est une espèce de transaction commerciale. Dans ce cas les parties s'achètent l'une l'autre et deviennent propriété mutuelle. Hé bien! chacun son goût, mais quant à moi je n'aime pas d'être acheté, ni vendu. Je préfère rester mon propre maître et tout ce qui est irrévocable m'est suspect. En effet, pourquoi vous donneriez-vous (voyez-vous?) pour toujours, oui, pour toujours à une fille que vous connaissez si peu? Oh! que cela ne vous surprenne pas, tout le monde est de mon avis. Passe encore d'acheter la fille, mais en être acheté, c'est tout autre chose. Et je ne sais pas même si vous pouvez l'acheter. En qualité de citoyen romain, vous ne pouvez épouser qu'une romaine et reste à savoir si Callista possède ce titre. Il est vrai que Caracalla a donné d'emblée le droit de cité à tous les hommes libres quel que fût leur pays; mais cette mesure n'a jamais été exécutée de fait. Vous auriez de grandes difficultés avec les lois et les coutumes du pays; et puis, après tout, si ces obstacles n'existaient pas, comment prouvez-vous qu'elle est libre? Mon cher enfant, je dois dire toute ma pensée pour votre bien, quoique vous ne sembliez pas trop content de moi. Je ne souhaite rien tant que de vous voir uni à Callista, soyez-en sûr; mais vous ne pouvez pas faire l'impossible, vous ne pouvez pas changer les faits. Les lois de l'empire ne vous permettent de la prendre pour épouse que d'une certaine manière qu'elles déterminent, et non autrement: et vous ne pouvez empêcher la loi d'être *ce qu'elle est*. Je dis tout cela dans la

supposition qu'elle soit libre, car il est très-possible que, devant la loi, elle soit esclave. Oh ! ne vous effrayez point : cette gentille créature n'est ni meilleure ni pire à cause d'une condition qui ne dépend pas d'elle. Je le dis pour votre bien.

« Maintenant j'en viens à mon sujet. Il y a une troisième espèce de mariage, c'est ce que je vous conseillerais. Il s'appelle le mariage *ex usu* ou *ex consuetudine*, le grand avantage qu'il procure, c'est que vous ne devez faire aucune cérémonie quelconque, et que vous n'avez à vous soumettre à rien qui puisse de quelque manière effrayer votre esprit si sensible. Dans ce cas l'homme et la femme deviennent époux à la longue, par la prescription. Vous craignez de l'éclat dans Sicca ; de la sorte vous n'en ferez aucun. Il suffirait tout simplement de la prendre ici dans votre maison, et si avec le temps, vous vous trouvez bien ensemble, ce serait un mariage ; si non, » et il haussa les épaules, « il n'y a aucun mal : vous êtes libres tous les deux. »

Agellius était resté assis à l'entrée de l'un des vignobles, mais il se leva tout à coup, tendit les bras vers le ciel et fit une exclamation.

« Ecoutez, écoutez, mon cher enfant, » s'écria Jucondus, se hâtant d'expliquer ce qu'il regardait comme la cause de l'agitation de son neveu ; « écoutez, une minute seulement, Agellius, si c'est possible. Ah ! mon cher, je voudrais bien savoir comment m'y prendre avec vous. Qu'y a-t-il ? Je ne fais aucun mal à Callista : oh ! point du tout. Je n'ai même jamais eu l'idée de faire entendre que vous dussiez l'abandonner, à moins que

tous les deux vous ne désiriez que l'accord fût rompu. Non, mais c'est une bonne affaire pour elle ; vous êtes romain, vous avez du bien et une position ; elle est étrangère et sans dot : personne ne sait d'où elle est venue, ni rien de ce qui la concerne. Elle ne doit faire aucune difficulté pour s'unir à vous et je suis assuré qu'elle n'en fera jamais. »

« O mon bon, mon cher oncle ! O Jucondus, Jucondus ! s'écria Agellius, est-il possible ? Mes oreilles ne me trompent-elles pas ? que me demandez-vous de faire ? » et il éclata en sanglots. « Est-il concevable, dit-il avec force, que vous me conseilliez de bonne foi, un mariage qui en réalité n'en serait pas un ? »

« Vous vous trompez du tout au tout, dit sérieusement Jucondus, et cela vient de votre ignorance du monde. Songez donc que je vous conseille la simple cohabitation, le *contubernium*, comme disent les juristes. Cependant je l'avoue, j'y ai réfléchi un instant ; cette espèce de mariage s'est présentée à mon esprit et j'aurais voulu vous l'indiquer ; mais sachant combien vous êtes absurdement chatouilleux et capricieux sur quelques points supposés d'honneur, ou d'opinion ou de fiction, ou de telle ou telle chose d'indescriptible, je n'en ai dit mot. J'ai seulement, pour votre bonheur présent et futur, voulu prendre conseil. Vous n'êtes pas juste envers moi, Agellius. J'ai cherché à vous aplanir le chemin. Vous devez agir suivant les usages reçus dans la société : impossible de vous faire un monde pour vous seul. Je vous ai proposé deux ou trois voies à suivre : vous les rejetez toutes. Vous n'en voulez suivre aucune ;

que vous faut-il donc ? Je croyais que vous n'aimiez pas les cérémonies : je pensais que vous ne vouliez pas des moyens établis. Allez donc, faites selon l'ancienne coutume : tuez votre mouton, pétrissez votre farine, allumez vos torches, chantez votre épithalame, invitez votre flamme, s'il veut venir. Choisissez ce que bon vous semble ; mariez-vous avec ou sans religion, n'importe. »

« O Jucondus, dit le pauvre jeune homme, j'en suis donc venu là ? » et il n'en put dire davantage.

Sa tristesse n'était pas plus grande que le désappointement, la perplexité et la contrariété de son oncle. Celui-ci s'était efforcé de rendre toute chose facile pour Agellius, et malgré tous ses efforts, il heurtait sans cesse des difficultés cachées et inexplicables, quelque moyen qu'il lui proposât. Aussi, son dépit allait-il croissant. Quelle tête extravagante et déraisonnable ! pensa-t-il. Souvent on lui avait dépeint l'extrême entêtement d'un chrétien, mais à présent il en avait un exemple frappant sous les yeux. C'était une humeur pernicieuse et malfaisante, il en était convaincu, qui coulait dans le sang du jeune homme et qui l'infectait des pieds à la tête. Il avait mérité une toute autre récompense. Il venait de fait tout ce chemin depuis sa maison jusqu'ici, guidé par des sentiments tout à fait désintéressés. Aucun motif ne l'avait excité si ce n'est le bien-être de son neveu et quel autre pourrait-il avoir ? « Qu'Agellius s'en aille à tous les diables, pensa-t-il, si tel est son désir ; que m'importe s'il est mis à mort comme chrétien, pendu comme un chien, ou jeté dans les cloaques de la prison comme un rat mort ? Qu'est-ce que cela me fait

s'il sert de déjeuner à une hyène de l'amphithéâtre en vue de tout Sicca, ou s'il est attaché à une croix et donné en pâture aux oiseaux du ciel devant ma porte? Chien ingrat! je n'ai pas le moindre intérêt à m'inquiéter de son avenir. Cela ne me fera ni froid ni chaud. Personne ne proférera une parole contre Jucondus; il ne perdra pas une seule de ses pratiques, et ne sera évité par aucun honnête homme, pour le scandale qu'occasionnerait son neveu. Mais on ne peut être sauvé malgré soi. Je viens suggérer une foule d'expédients et de ressources, et le voilà repoussant tout et faisant des difficultés comme s'il les aimait. C'est son orgueil abominable qui en est cause, voilà l'affaire. Il n'aurait pu se conduire plus mal, l'eussé-je querellé et lui eussé-je reproché d'être chrétien. Mais j'ai évité prudemment tout ce qui eût pu l'aigrir. C'est un vrai Typhon, un Encélade pour l'orgueil. Parfois il donnerait ses oreilles, pour en finir avec le Christianisme; il brûle d'avoir cette Callista; il a besoin de la troquer contre la religion; dans d'autres moments il se laisserait plutôt écorcher vif, que de dire : je renonce à ma foi! Qu'il moissonne donc ce qu'il a semé; pourquoi l'engager davantage à avoir compassion de lui-même? « Hé bien Agellius, dit-il à haute voix, je m'en vais. »

Agellius de son côté s'était aussi livré à ses pensées, et celle qui le pressait le plus en ce moment, c'était le regret d'avoir offensé son oncle. Il lui était sincèrement attaché à cause de sa tutelle pleine de sollicitude, de ses actes de bonté sans nombre, des souvenirs de son enfance et de la sympathie qu'il avait pour les bonnes

saillies de ce caractère. C'était à lui qu'il devait son éducation et sa position honorable. Il ne pouvait supporter sa colère et tremblait devant son autorité; mais que voulez-vous qu'il fit? Jucondus, entièrement étranger à certains instincts et à certaines règles qui sont les principes fondamentaux de la religion chrétienne, s'était, sans le vouloir, entièrement perdu dans l'esprit de son neveu, avec son zèle, et ce qui en faisait l'objet. Ils avaient marché sur le pied l'un de l'autre et chacun souffrait de l'accident. C'était à Agellius, comme au plus jeune, de faire les premières avances, s'il le pouvait, pour réparer le malentendu, et il souhaitait de trouver quelque moyen-terme. Et aussi, il est clair qu'il avait, à côté de son affection pour Jucondus, un autre motif qui l'engageait à agir de la sorte. En vérité, Callista exerçait un grand empire sur lui: l'entretien qui venait de finir devait lui ouvrir les yeux, et lui faire comprendre que le premier pas dans ses relations avec la jeune fille était la sincère conversion de celle-ci. Il était évident qu'il ne pouvait absolument l'épouser tant qu'elle serait païenne. Un romain pouvait s'unir à une romaine, mais jamais romain ne pouvait, sans dégradation pour les deux parties, contracter un mariage quelconque avec une grecque. Si elle se fût convertie, tous deux se trouveraient sous les lois de l'Eglise Catholique. Mais quel espoir y avait-il de voir un aussi heureux événement? Avait-elle jamais dit un mot qui le fit présager? Une fille habile ne pouvait-elle pas jouer le rôle d'Alceste, chanter les beaux vers de Cléanthe, improviser un hymne sur le printemps, ou soutenir un

argument sur l'utile et le beau, sans avoir quelque penchant vers le christianisme? Une voix calme et douce, un air noble, une physionomie expressive, un maintien poli et convenable, étaient-ce là des signes infailibles de la grâce céleste? Ah! pauvre Agellius, vous êtes sous un charme! et c'est ainsi que vous songez à un moyen-terme qui puisse vous réconcilier avec votre oncle et c'est pourquoi vous parlez de la sorte :

« Je vois par votre silence, Jucondus, que vous n'êtes pas content de moi, vous qui êtes toujours si bon. Hé bien! c'est mon ignorance qui en est la cause, oui l'unique cause: Je vous prie de me pardonner tout ce qui a pu vous sembler de l'ingratitude dans ma conduite, quoiqu'il n'y ait pas d'ingratitude dans mon cœur. Je suis trop jeune encore pour considérer les choses sous toutes leurs faces et en prévoir les conséquences. Vous m'avez pris au dépourvu en me parlant du sujet qui a causé notre malentendu. Je ne veux pas cacher que j'aime beaucoup Callista, et que plus je la vois, plus je l'aime. Il me paraît que si vous communiquiez l'affaire à Ariston, nous pourrions lui et moi en causer, et nous entendre ensemble. »

Jucondus était vif, mais il se calmait facilement, et il n'aurait rien tant désiré, dans la crise présente, que d'avoir la confiance de son neveu, aussi s'empressa-t-il de faire l'apologie de celui-ci. « Maintenant vous parlez en garçon raisonnable, Agellius, dit-il, certes, j'en parlerai à Ariston, comme vous le désirez, et lui exposerai la question de la prescription. — Mais ne recommencez pas à faire la moue. — Je veux dire que je lui parlerai

de l'affaire dans tous ses détails; nous en discuterons pour nos intérêts respectifs : nous nous accorderons facilement, je vous l'assure, et puis *vous* lui en parlerez à votre tour. Venez, faites-moi voir tous vos champs, et montrez-moi ce que vous pourrez présenter à votre fiancée. C'est vraiment une belle propriété que celle-ci. C'est moi qui ai suggéré à votre père l'idée de la prendre à ferme. Je vous ai souvent raconté dans quelles circonstances.

Comme il était alors à Carthage ne sachant que devenir, il arriva que les biens de Julia Clara se trouvaient précisément à vendre; c'étaient des possessions immenses qu'elle avait reçues en cadeau. Le vieux Didius qui était empereur justement avant mon temps avait donné toutes ses propriétés à sa fille aussitôt qu'il prit la pourpre. Mais elle n'en jouit pas longtemps : Sévère confisqua le tout, à son profit personnel. Ces biens sont si considérables dans l'Afrique seule, que, comme vous le savez, vous êtes sous un intendant spécial. Aussi ne furent-ils pas mis en vente tous à la fois, les tenanciers existants furent conservés. Marcus Juventius en loua une très-grande partie, car ils touchaient à ses propres terres; mais s'étant trouvé dans l'embarras et ne pouvant payer son fermage, l'on convint de louer séparément quelques parcelles situées autour de Sicca. Votre patron, Varius, aurait voulu donner quelque argent pour celles-ci, mais je l'avais prévenu. Oh! rien de mieux en affaires que d'être là présent! Pour lui, il était à Adrumète, chargé de quelque mission pour le proconsul. J'envoyai aussitôt Hispa vers Strabon, moins d'une heure

après que j'eus appris la chose. L'adjudication se faisait à Carthage : il se rendit chez son ancien commandant qui usa de son influence, et le marché fut conclu.»

« Je vous dis franchement qu'il n'y a pas une aussi jolie petite ferme dans toute l'Afrique; et j'ai tout espoir d'obtenir un renouvellement de bail, quoique Varius fasse tout son possible pour renchérir sur nous. Ah ! mon cher Agellius, pourvu qu'on n'aille pas soupçonner que vous n'êtes pas un vrai romain ! Hé bien ! hé bien ! — Voici ! tranquillisez-moi là-dessus, Agellius, avant que je quitte cette avenue. — Vraiment ! c'est à ne plus se reconnaître ici, depuis ma dernière visite. Mais, oui ! vous avez fait de grandes améliorations ! Ce petit berceau est délicieux ; il n'y manque plus qu'une statue, une Diane ou un Apollon. — Mais arrêtez-vous maintenant une minute ; pourquoi marchez-vous si vite ? Je vous donnerai une statue, moi : c'en sera une que vous aimerez réellement. — Ho ! vous ne voulez pas l'avoir ? Je vous demande mille fois pardon. Eh quoi ! je n'ai pas la moindre intention. Comme le monde est bizarre ! Mais je vous éloigne de vos ouvriers. »

Et s'étant ainsi remis lui-même de son emportement, et ayant redressé les choses, comme il se l'imaginait, avec Agellius, le vieux païen s'en retourna chez lui après avoir encore redit à son neveu qu'il arrangerait tout, et lui avoir déclaré qu'il pourrait le mettre en rapport avec Ariston avant la fin du mois.

CHAPITRE X.



Le jour qu'Agellius avait fixé pour faire sa visite à Ariston, était venu. On ne peut nier que, dans l'intervalle, les difficultés de l'affaire qui occasionnait sa démarche, n'eussent grandi à ses yeux en raison de ses appréhensions. Callista n'était pas encore chrétienne et rien ne faisait pressentir qu'une proposition de mariage la gagnerait au christianisme; d'ailleurs elle serait une étrange convertie, si elle l'était de la sorte. Il ne voulait pas toutefois s'arrêter sur ces obstacles et évitait d'y penser pour ne pas les devoir vaincre. Non, sans doute, il n'aurait pas épousé une païenne, mais Callista ne serait pas païenne. S'il ne lui avait point vu faire de progrès dans la route de la foi, il était convaincu qu'elle deviendrait chrétienne. Mais quand Agellius aurait pu, de manière ou d'autre, aveugler sa raison, il n'aurait pas réussi pleinement à tranquilliser sa conscience.

Chaque matin le trouvait moins satisfait de lui-même et plus disposé à se repentir d'avoir engagé son oncle à entrer en matière avec Ariston. Mais c'était une chose convenue; il devait maladroitement revenir sur ses pas, ou bien avancer. Son moyen-terme, comme il se l'était proposé à la hâte, n'était rien autre que de se ranger à l'avis de son oncle et de suivre son conseil dans tout ce qu'il lui avait proposé, à moins que quelque difficulté ne surgit du côté de l'autre partie. Toutefois, pouvait-il sincèrement désirer que le pas n'eût point été fait? N'est-il pas évident que, s'il était disposé à éloigner Callista de ses affections, il ne devait plus jamais se rendre chez elle? Or consentirait-il à retomber dans sa triste solitude et à perdre cet épanchement de pensées et ce soulagement d'esprit qu'il avait naguère trouvés dans la société des Grecs, ses amis?

Nous pouvons facilement croire qu'Agellius n'avait pas l'esprit fort tranquille quand il sortit de chez lui, ce matin là, pour se rendre chez Ariston; cependant il ne s'avouait pas qu'il agissait mal. Il se flatta de la pensée que Callista deviendrait certainement chrétienne, et il s'arrêta opiniâtement à cette douce supposition. Il lui aurait été impossible de dire sur quoi elle était basée; seulement il connaissait assez sa religion pour ne pas se dire que Callista était trop bonne pour être païenne; et il voyait apparemment, dans les espérances qu'il avait conçues, des traces de quelque influence surnaturelle agissant sur son esprit. Il s'était fait une idée qu'il n'aurait pu justifier par aucun argument, c'est que tout en Callista promettait quelque

chose de plus relevé que ce qu'elle était déjà. Il se sentait une sympathie étrange pour elle, sympathie qui, sans aucun doute, à moins qu'il ne se trompât entièrement, n'était pas basée sur quelque chose de purement naturel ou d'humain, — sympathie enfin d'autant plus extraordinaire qu'il n'y avait rien de commun entre eux, en matière de croyance religieuse. Et l'espoir ayant enflé cette grande et splendide chimère, l'emportait à pleines voiles et elle s'élevait belle à contempler sur la flottante atmosphère de la jeunesse.

Et cependant quand Agellius gravit les marches de marbre de ce long escalier qui conduit au-dedans de cette belle ville, tandis que le soleil du matin les inondait de lumière, et qu'il contemplait le cercle des bâtiments splendides qui ornaient la colline et ceux qui l'entouraient, ne savait-il pas parfaitement bien que l'iniquité était écrite sur les murailles mêmes de la ville, et qu'elles donnaient l'avertissement solennel à un cœur chrétien de la fuir, de ne pas y séjourner, de n'y contracter d'alliance avec personne? L'expérience ne lui avait-elle pas suffisamment appris, que, une fois entré dans cette enceinte, il ne pouvait plus jeter ses yeux nulle part sans danger, qu'il devrait surveiller soigneusement ses sens et se tenir en garde contre une multitude d'objets qui seraient pour lui un sujet d'épouvante et d'horreur ou bien une tentation? Entrez en imagination dans une ville comme Sicca, et vous comprendrez la douleur de l'Apôtre à la vue d'une noble et belle cité abandonnée à l'idolâtrie. Entrez-y, et vous comprendrez pourquoi ce pauvre prêtre, dont parlait

Jucondus, baissait la tête avec tant d'amertume et marchait, le front soucieux, à travers les rues joyeuses de Carthage. Jusqu'ici nous n'y avons fait promener que des païens, enfants ou hommes, Jucondus, Arnobe, Firmius; mais maintenant c'est un chrétien qui s'y engage avec le cœur et les espérances d'un chrétien.

C'est un bonheur pour nous, cher lecteur, que de nos jours nous ne fassions pas l'expérience, et ne puissions pas même nous rendre compte du mal qui pesait comme une atmosphère empoisonnée sur les villes soumises à la Rome païenne. Un Apôtre appelle la langue « un feu, « un monde d'iniquités, un membre indomptable, un « mal inquiet, un poison mortel (1); » et assurément ce qu'il dit s'applique aussi bien aux hideuses pensées représentées pour tomber sous la vue qu'à celles qui ne font que frapper l'oreille. Malheureux Agellius! Qu'est-ce qui vous appelle à la ville ce matin? Sans doute c'est quelque devoir urgent et impérieux? Autrement vous ne traverseriez pas ces rues en sûreté et ne feriez pas le tour de ces portiques, au milieu d'objets qui blessent les yeux et séduisent le cœur; objets horribles, — qu'on rencontre, en lettres, en symboles ou en peintures, non pas seulement çà et là, mais sur les plus beaux édifices, comme dans les plus chétives cabanes; dans les établissements publics comme dans les demeures des particuliers; sur les grandes places et au

(1) Jac. III.

coin des rues ; dans les bazars et les boutiques et sur les portes des maisons ; dans les ouvrages les plus grossiers aussi bien que dans les plus achevés ; — objets qui ne sont autres que les insignes et la pompe de Satan et de Bélial, d'un règne de corruption et d'un excès d'idolâtrie que vos yeux ne peuvent ni supporter ni éviter. N'importe où vous allez, c'est partout la même chose : au tribunal de police sur la droite, à la caserne sur la gauche ; dans la foule autour du temple, dans le cortège des sacrificateurs avec leurs victimes qui s'avancent au son d'une musique lascive ; dans le langage bruyant du peuple au marché ; partout vous êtes entouré, heurté de front, publiquement et sans pudeur, tantôt sous un prétexte de religion, tantôt sous le nom d'hommages à la nature, par toute cette masse de choses que, en votre qualité de chrétien, vous abjurez et avez en horreur !

Et ne croyez pas que ce soit un incident de tel jour ou de telle saison, c'est la tradition continue de plusieurs siècles. C'est la vraie orthodoxie des générations qui s'y sont succédées. Il y eut, dans des temps plus reculés, sur les côtes de la mer de l'Est, une nation qui, dit-on, avait été forcée d'expulser la plupart de ses habitants à cause de leur révoltante iniquité. Ces exilés s'embarquèrent et passèrent sur la côte méridionale d'où, s'avancant peu à peu, ils s'étendirent vers l'intérieur et peuplèrent les plaines boisées et les vallons fertiles de l'Afrique qu'ils remplirent de leurs villes. Sicca est une de celles-ci. Fondée par des hommes pervers, les vices de tout genre s'y épanouissaient tout à fait à leur aise

et s'y dilataient au soleil, comme le serpent brillant ou le léopard bigarré du voisinage, sans qu'aucune intervention céleste ou humaine vint arrêter une si horrible dégradation. C'était au milieu de cette corruption que nos ancêtres dans la foi vivaient forcément : et c'est sur une telle scène, quoique n'y prenant aucune part, qu'Agellius, qui avait le bonheur d'avoir sa demeure à la campagne, s'engage en ce moment sans nécessité.

Il a atteint la maison, ou plutôt l'aire vers laquelle il s'était dirigé. Elle se trouve à l'extrémité de la ville sur le point le plus escarpé du roc et domine la plaine et les montagnes situées vers le Nord. Ses habitants, Ariston et Callista, sont occupés à leur travail ordinaire, qui consiste à mouler ou à sculpter, à peindre ou à dorer les différents objets qui doivent servir à l'ornement des temples ou des chapelles domestiques de la religion établie. Ariston a reçu de Jucondus les ouvertures qu'Agellius l'avait autorisé à faire et il a appris, comme il s'y était attendu, qu'elles ne sont pas une grande nouvelle pour sa sœur. Elle comprend parfaitement ce qui se passe ; mais elle n'est pas pressée d'en parler beaucoup avant de se trouver en présence d'Agellius. Tandis qu'ils étaient à travailler, Ariston lui dit :

« Agellius doit venir ici ce matin. Dites-donc, Callista, quelle affaire peut-il y avoir ? »

— « Mais si votre nouvelle est vraie, que les chrétiens seront poursuivis, sans doute qu'il a envie de se procurer comme une sauve-garde pour lui, quelqu'un de ces petits dieux. »

— « Vous êtes assez fine, ma petite sœur, répondit

Ariston, pour savoir parfaitement quelle est la déesse dont il désire faire l'acquisition. »

Callista rit avec insouciance et ne répondit point.

« Allons, mon enfant, continua Ariston, ne soyez pas cruelle envers lui. Tressez-lui une couronne en attendant qu'il vienne. C'est un jeune homme comme il faut, en outre il est modeste, et a besoin d'encouragement. »

— « Il est assez bien sans cela, » dit Callista.

— « Certes ! Je vous assure qu'il a trop de qualités pour être méprisé comme amant, continua le frère, et ce serait un mérite devant les dieux que de le tirer de sa superstition. »

— « Il n'est pas trop chrétien, répondit-elle, s'il est amoureux de moi. »

— « Pour les affaires de qui est-il venu si souvent ici, pour les miennes ou pour les vôtres, Callista ? »

— « Je suis fatiguée de pareils engagements » répliqua-t-elle. Elle continua sa peinture, et plusieurs fois elle semblait vouloir parler, mais ne le fit point. Puis enfin, sans interrompre son travail, elle dit d'un ton calme : « Il y eut un temps où mon imagination et mes sentiments étaient flattés d'avoir des amants. En effet, sans eux, comment aurions-nous eu les moyens de venir ici ? Mais toute chose a ses ennuis. »

« Des ennuis ! où cette mauvaise humeur va-t-elle aboutir ? s'écria Ariston ; ç'a été un long accès auquel vous avez été en proie ; sortez-en tandis que vous le pouvez, sinon vous y succomberez. Que pouvez-vous prétendre?... Des ennuis ! Vous êtes trop jeune pour dire adieu à la jeunesse. Laissez les maux du cœur

à ceux qui ont le corps malade. Si jeune et si méchante! Nous devons prendre les choses comme les dieux nous les donnent. Vous les désirerez en vain quand vous serez vieille. Un jour on monte, un autre jour on descend; il y a un temps pour être jeune, et un autre pour être vieux. Jouissez de la vie pendant qu'elle est à vous. » Il avait dit cela en travaillant. Alors il s'arrêta pour se tourner vers elle et tenant en main son ciseau, il lui dit : « Rappelez-vous la vieille Lesbie, comme elle avait la coutume de me répéter, avec sa tête branlante et ses membres tremblants, » — et il se mit à contrefaire la vieille femme, — « Mon fils, divertissez-vous pendant que vous êtes jeune. Je ne puis plus le faire moi, mon temps est passé: mais je n'ai rien à me reprocher. J'ai su le mettre à profit pour me réjouir tant qu'il a duré. Oh! le temps ne s'arrête pour personne, mais je l'utilisais de mon mieux, et je n'ai rien à regretter. » Voilà le vrai philosophe dans une esclave; Esope était moins explicite, Epictète moins pratique. »

Callista se mit à chanter doucement :

Je me promène sur les bords de cette rivière qui entoure le royaume terrible de Pluton; je sens la brise refroidissante de la nuit, et je songe aux plaisirs qui ne reviendront plus.

Je compte les algues qui garnissent les rives, les vagues paresseuses qui roulent et roulent toujours, j'entends toujours retomber en cadence la rame de Caron, le nautonnier des âmes.

« Ah! continua-t-elle, peu de regret, mais beaucoup de crainte. La jeunesse a plus à craindre que la vieillesse

n'a à déplorer. L'avenir pèse plus que le passé. La vie n'est pas aussi douce que la mort est amère. Il est dur de quitter la lumière, la lumière du ciel. »

— « Callistidion ! dit le frère avec impatience, ma fille, voilà qui est absurde. Combien de temps cela durera-t-il ? Il faudra vous mener à Carthage : il y aura là plus d'occupation, et vous y serez sur les côtes de la mer limpide et bruissante. Pour moi, je me ferai rhéteur et vous entretiendrez mes classes. »

— « O belle lumière divine ! continua-t-elle, quelle perte ! Oh ! qu'il m'en coûte de penser qu'un jour je doive vous perdre à jamais ! A la maison j'avais coutume de rester éveillée la nuit, soupirant après le matin et invoquant à haute voix le dieu du jour. Ses premiers rayons étaient pour moi comme un vin délicieux, une coupe de Chio ; et j'éprouvais un tel ravissement à son apparition, que je pouvais à peine en supporter l'éclat et que je craignais qu'il ne m'enlevât comme Sémélée. Oh ! comme il s'élançait majestueusement par dessus les collines ! et puis aussitôt il se reposait un instant sur le sommet neigeux de l'Olympe, comme dans un temple lumineux, égayant la plaine de Phrygie. O dieu splendide, à la chevelure rayonnante, vous êtes l'objet de mon adoration, si Callista adore quelque chose ! Mais pour le moment je n'adore rien, de quelque manière que ce soit. Je suis fatiguée. »

« Oui, dit son frère, en adoucissant la voix, en effet c'est un changement. Cet air diaphane et élastique, ce ciel transparent, cette brise fraîche et tempérée, cette mer majestueuse ne se retrouvent pas ici. L'Afrique

n'est pas la Grèce!... Voilà ce que c'est, Callista, c'est la nostalgie; vous avez le mal du pays. »

— « C'est possible, dit-elle, je ne sais ce que j'ai. Oui, ici les funestes rosées, l'accablante chaleur, les bêtes hideuses, les marais pestilentiels!.... Cette immense plaine épaissement boisée comme un mystérieux labyrinthe m'opprime et m'inquiète malgré sa richesse même. Ce feuillage est touffu, ces plantes hautes et vigoureuses, ces sentiers profondément encaissés, mais je n'y vois pas mon chemin et j'y suis haletante. Sur cette colline seule je respire librement. Oh! combien la Grèce est différente avec ses horizons de montagnes aux teintes claires, douces et délicates, avec le brillant azur de ses eaux! »

— « Mais, ma chère Callista, interrompit son frère, souvenez-vous que vous n'êtes pas dans ces forêts sombres et effrayantes où personne ne vous conseille de pénétrer; mais sur le point le plus élevé de Sicca. Et s'il vous faut des montagnes, je crois que celles qui bornent notre horizon, sont assez nues et arides. »

— « Et la race d'hommes, continua-t-elle, est pire encore que tout le reste. Où est le génie de notre belle patrie? où est son intelligence, sa gaieté, sa grâce et son noble maintien? Ici les cœurs sont aussi noirs que les sourcils et les sourires aussi perfides que les vipères des bois. Les indigènes sont trompeurs et impitoyables; jamais ils ne se récréent, ils ne connaissent ni la joie ni le plaisir; leur amour est une fournaise et leur seul ravissement est la vengeance. »

— « Il n'y a pour personne de pays comparable au sien, dit Ariston; mais vous êtes ici. L'habitude devien-

drait une seconde nature, si vous y restiez assez longtemps, vos sentiments s'y acclimateraient, et vous y trouveriez une nouvelle patrie. Les hommes parviennent à la longue à aimer les ténèbres de l'extrême Nord. Les Bretons qui se teignent, les Cimmériens, les Hyperboréens prennent leur parti de ne voir jamais le soleil, qui est votre Dieu. Mais il règne ici en souverain; pourquoi donc lui chercher querelle? »

— « Le soleil de la Grèce est une lumière, répondit Callista, le soleil de l'Afrique est un feu. Je n'adore pas le feu. »

— « Je soupçonne même que le Styx et le Phlégéthon finissent par devenir supportables, ajouta le frère de Callista; si toutefois il y a un Styx et un Phlégéthon, comme les poètes nous le racontent. »

— « Le froid et sombre Styx n'est autre que le Nord, dit Callista; le brûlant Phlégéthon, c'est le Sud. Et la Grèce, lumineuse et douce, est l'Elysée. » — Et elle reprit ses improvisations :

Où sont les îles des bienheureux? Elles sont éparses dans la mer Egée: où est le profond repos de l'Elysée? Il se trouve dans la vallée que le vigoureux Pénéé arrose de ses ondes, tandis que les sommets escarpés des montagnes nues se dessinent nettement à travers l'air si pur, tandis que revêtus de leurs couleurs si fraîches, ils méprisent les robes vertes de la terre si promptes à changer et à se ternir, et demeurent dans leur beauté impérissable, les gardiens des hommes courageux et libres.

« Abaissez maintenant un peu votre vol, s'il vous plaît, dit Ariston en l'interrompant. Je voudrais réellement avoir une conversation sérieuse avec vous, concernant

Agellius. C'est un garçon que je ne puis m'empêcher d'aimer malgré sa misanthropie : Voyons, que je plaide sa cause. Aimez-le, ou ne l'aimez pas ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a une bourse bien fournie ; et vous vous rendrez un service à vous-même, ainsi qu'aux dieux de la Grèce et à lui tout ensemble, si vous voulez lui sourire. Souriez-lui au moins pour quelque temps ; nous irons à Carthage quand vous en serez fatiguée. Il lui reste bien peu d'un chrétien dans les regards, et ce qu'il en retient encore, vous pourrez le dissiper d'un souffle.»

— « On peut faire pis que d'être chrétien, répondit-elle lentement, si tout ce que j'ai entendu d'eux est vrai. »

Ariston se leva en colère. « Par tous les dieux de l'Olympe, s'écria-t-il, voilà qui est insupportable ! Si quelqu'un a besoin d'un bourreau, je l'abandonne à une fille comme vous. Qu'avez-vous depuis quelque temps, sotté enfant ? Que vous ai-je fait pour que vous ayez cette méchante humeur ? pourquoi m'êtes-vous si contraire et pourquoi devenez-vous si difficile à contenir ? »

— « Je crois que si j'étais chrétienne, dit-elle, la vie me serait plus supportable. »

« Supportable ! répéta-t-il ; supportable ! O dieux ! il serait supportable d'avoir le Styx et le Tartare, les Furies et leurs serpents dans ce monde aussi bien que dans l'autre ! de souffrir au dedans et au dehors, de se haïr soi-même et d'être haï par tous les hommes, de mener la vie d'un âne et de mourir comme un chien ! Supportable ! — Mais écoutez ! j'entends les pas d'Agellius dans

l'escalier. Callista, chère Callista, soyez digne de vous-même. Entendez la raison. »

Mais Callista n'entendait pas la raison, dont son frère se croyait la personnification; elle continua à chanter :

Qu'est-ce que l'Afrique, si ce n'est la demeure du brûlant Phlégéthon? Qu'est-ce que ce rivage infernal et ces ténèbres silencieuses, et les brouillards glacials de cette affreuse rivière, sur les bords de laquelle les esprits sans chair grelottent, ces esprits blêmes qui jadis étaient des hommes; qu'est-ce sinon Tauris, cette Ile de marais et de bruyères; ou l'Albion aux pâles rochers, qui ne présente rien que de sombre à la vue du nautonnier?

Elle s'arrêta ici, baissa les yeux et reprit son travail.

CHAPITRE XI.



'est sans contredit sous tous les rapports un moment solennel et qui demande une grande force d'âme, que celui où un membre de la famille humaine se livre volontairement, corps et âme et pour la vie, à la garde d'un autre ; or, tel est ou à peu près, en réservant le droit souverain de la soumission au Créateur, le contrat matrimonial. Dans quelques cas particuliers il peut être conclu sans arrière-pensée ou sans inquiétude, mais considéré objectivement, et dans la plupart des cas, c'est une entreprise si redoutable, que la nature semble reculer devant ses conséquences. Lorsque le chrétien s'engage par des vœux dans la vie religieuse, il s'abandonne à Celui qui est la perfection même et en qui il peut avoir une confiance sans bornes. D'ailleurs, en considérant cet abandon sous son côté humain, l'individu trouve encore dans les réglemens de l'ordre, dans certaines conditions stipulées et dans les principes de la théologie une

sauvegarde contre la tyrannie de ses supérieurs. Mais quel encouragement peut-il avoir, pour se livrer lui-même, sans condition ni réserve aucune, comme une propriété absolue, à un être faillible, pour se livrer non pas pour un temps, mais pour la vie ? L'esprit recule devant un tel sacrifice et demande que la religion, comme elle l'exige, veuille aussi le sanctionner et le bénir. Il désire instinctivement ou que le lien soit dissoluble, ou que les parties contractantes reçoivent sacramentellement la force de le garder intact. « Ainsi que Dieu me soit en aide : » *Sic me Deus adjuvet*, cette formule ordinaire de tout serment, est essentiellement nécessaire ici.

Mais Agellius projette de contracter un engagement surhumain, sans assistance surhumaine ; et cela dans une société où le sentiment public, qui en un sens supplée à l'absence de religion, fournissait des motifs humains, non pour, mais contre la solidité de ce lien, et avec une personne qui n'avait jamais donné la moindre preuve qu'elle comprit la portée du mariage. Il n'est donc pas étonnant que, malgré sa simplicité, son caractère ardent et ses illusions, plus il pensait aux conséquences de sa démarche, moins il en était satisfait, et que plus le moment approchait où il devait entrer en matière avec Ariston, moins il se sentait capable de le faire. Aussi éprouvait-il, en montant l'escalier qui aboutissait au logement de son ami, une anxiété à laquelle ne pouvait pas même se comparer le combat intérieur qu'il venait de subir, chemin faisant : et sans la promesse qu'il avait faite de venir chez ses amis, il serait retourné en

arrière et aurait, au moins pour quelque temps, éloigné de son esprit toute pensée relative à Callista. Cependant, en ce moment même, quand son imagination la lui représentait, ses scrupules et ses craintes s'évanouissaient devant la victorieuse beauté de cette image, comme des brouillards devant le soleil; et lorsqu'il se trouvait en son aimable présence, on eût dit qu'une secrète émanation décollait d'elle sur son cœur : il était là sans respiration et comme étourdi sous une force fascinatrice.

Toutefois, le lecteur ne doit pas supposer qu'au troisième siècle de notre ère, les négociations du genre de celle qui semble en ce moment sur le point de s'achever entre Callista et Agellius, fussent embellies par ces sentiments transcendants et ce magnifique cérémonial dont la chevalerie les a revêtues dans des temps plus rapprochés de nous. Le beau langage et les manières recherchées étaient peu nécessaires alors, et s'il y en avait eu, nous qui racontons ces négociations jusqu'ici inédites, serions totalement incapables de les décrire. Dans ces temps, le chrétien avait trop de simplicité, le païen trop peu de délicatesse réelle pour s'adonner aux sublimités de l'art d'aimer, tel du moins qu'on le trouve exposé dans nos romans; et dans le cas que nous avons sous les yeux, nos deux jeunes gens vont paraître, nous le reconnaissons, tristement matériels, c'est-à-dire dépourvus de toute distinction dans leurs manières de se faire la cour, aux yeux des admirateurs de ce qu'on appelle de nos jours civilisation Européenne.

Quand Agellius entra dans la chambre, Ariston la parcourait dans une espèce de trouble ; cependant il vola au-devant de son ami, l'embrassa et, le regardant d'un œil significatif, il le félicita sur sa bonne mine.

« Il y a plus de feu dans vos regards, dit-il, et plus d'éloquence sur vos lèvres que je ne vous en ai jamais vu. Vous paraissez avoir un tout nouvel esprit. Vous avez donc résolu de quitter votre solitude. Vraiment je suis fort étonné que vous ayez pu y rester aussi longtemps. »

Cependant Agellius s'était remis ; mais il n'osait pas encore regarder Callista. « Ne plaisantez pas, Ariston, dit-il ; je suis venu, comme vous le savez, pour vous parler de votre sœur. Je lui ai apporté un bouquet de fleurs ; c'est mon meilleur présent, ou plutôt ce n'est pas le mien, mais celui de l'année qui vient de s'ouvrir. Ce sont les prémices du printemps, aussi belles et aussi odorantes qu'elle-même. »

« Nous les offrirons, dit son ami, à notre Pallas Athénienne, à laquelle les artistes sont surtout dévots. » Et il aurait voulu amener Agellius à les placer devant la déesse qui se trouvait dans une niche de l'autre côté de la chambre.

« Je suis plus sérieux que vous, dit Agellius, et je n'ai choisi ce qu'il y a de plus beau dans mon jardin que pour l'offrir à votre sœur. Elle ne pensera pas que j'aie apporté ces fleurs dans un autre but. Où allez-vous ? » continua-t-il, en voyant son ami prendre son large chapeau.

« — Eh bien ! répondit Ariston, puisque je suis un si

pauvre interprète de vos intentions, vous pouvez vous passer de moi tout à fait. Je vous laisserai plaider votre cause vous-même et en attendant j'irai apprendre les nouvelles que le vieux Dromon me va raconter, avant que le soleil soit trop élevé. »

Disant cela en lançant à sa sœur un regard moitié suppliant, moitié satirique, il s'en alla chez le barbier au Forum.

Agellius prit les fleurs et les plaça sur la table devant la jeune fille qui était assise à son travail. « Acceptez-vous mes fleurs, Callista ? » demanda-t-il.

— « Sont-elles belles et odorantes comme moi-même ? répliqua-t-elle ; donnez-les moi. » Elle les prit et se pencha vers elles. « La rose rougissante, dit-elle gravement, le lis majestueux, le royal œillet, le moly doré, la pourpre amaranthe, la verte bryone, le diosanthos, le sertule, la modeste et odoriférante lavande, emblèmes réels et frappants de Callista... Mais dans quelques heures ces fleurs seront fanées ; oui, elles deviendront de plus en plus semblables à elle. »

Elle s'arrêta un instant et l'ayant fixement regardé, elle continua : « Agellius, j'avais un jour une esclave appartenant à votre religion. Elle était née d'une famille chrétienne et vint en ma possession à la mort de son maître. Je n'ai jamais vu ni avant ni après elle une personne qui lui ressemblât. Elle ne s'inquiétait de rien, et cependant elle n'était ni morose, ni chagrine, ni dure de cœur. Elle mourut jeune à mon service. Peu de temps avant sa mort, elle eut un rêve. Elle vit une foule d'Ombres brillantes, habillées de blanc, comme

les Heures qui entourent le Dieu du jour. Elles étaient couronnées de fleurs et se disaient l'une à l'autre : « Elle « aussi doit recevoir son présent. » Elles la prirent donc par la main et la conduisirent vers une très-belle dame, aussi majestueuse que Junon et aussi douce qu'Ariadne, d'une figure si rayonnante qu'elles-mêmes parurent subitement des Ethiopiennes, à ses côtés. Cette dame était également couronnée de fleurs aussi éblouissantes que les étoiles du ciel, ou les pierres précieuses de l'Asie, autant du moins que Chionie pouvait l'expliquer. Et cette belle déesse (ou cet ange comme vous l'appelleriez) lui dit : « Ma chère, voici quelque chose de mon fils « pour vous. Il vous envoie par mes mains une rose « rouge pour votre amour, un lis blanc pour votre « chasteté, des violettes pourpres qui ornent votre « tombeau, et des palmes vertes qui y fleurissent. » Est-ce pour cette raison que vous me donnez des fleurs, Agellius, afin que je puisse prendre rang avec Chionie? Est-ce là leur signification? »

— « Callista, répondit-il, c'est le désir le plus ardent de mon cœur, c'est ma plus vive espérance que le jour pourra venir où vous recevrez une semblable couronne, et une plus brillante encore. »

— « Et vous êtes venu sans doute pour m'instruire dans votre religion et me mettre en état de mourir comme Chionie, fut la réponse de Callista. Je vous demande bien pardon de ce reproche, mais vous m'offrez des fleurs, ce me semble, non pour une couronne de noce, mais pour une urne funéraire. »

« N'est-il pas étonnant, dit Agellius, que ces deux

souhaits soient nés ensemble dans mon cœur; et qu'en même temps que j'espérais, par mes prières, obtenir de mon Dieu que nous eussions tous les deux le même Maître dans le Ciel, j'espérais aussi que nous aurions les mêmes sentiments, les mêmes vues et la même demeure sur la terre? »

— « Et que vous auriez dit un mot pour votre maître et deux pour vous-même? » répliqua-t-elle.

— « C'est parce que j'ai pressenti ce que vous pourriez être pour moi, répondit-il, que j'ai été conduit à penser combien mon Maître peut faire déjà pour vous, et combien à l'avenir vous pourriez faire pour lui. Callista, n'usez pas contre moi des ressources de votre habileté ou n'attendez pas que j'analyse mes sentiments plus exactement que je n'en suis capable. Puis-je vous exposer avec calme l'état de mon esprit, comme je le connais, et m'écoutez-vous patiemment? »

Elle fit un signe d'assentiment et Agellius reprit : « Je ne sais qu'une chose, dit-il, et je l'ai toujours expérimentée depuis que je vous ai entendue parler pour la première fois, c'est qu'il y a entre vous et moi une union de pensées si étroite que je n'aurais jamais soupçonné qu'il en pût exister de semblable entre deux personnes quelconques, si je n'avais trouvé qu'elle existait réellement entre nous. Et cette union m'est d'autant plus inexplicable que nous sommes plus éloignés l'un de l'autre dans nos croyances, nos mœurs et notre éducation. Il m'est difficile de vous exposer ce que je ressens; il est vrai que nous ne nous accordons pas sur les points les plus importants, mais il y a une incompréhensible con-

formité dans notre manière d'envisager les choses, dans nos impressions, dans le cercle où nos esprits se meuvent et dans les conclusions qu'ils tirent des choses ; dans les jugements que nous portons sur ce qui est grand ou petit, et dans la manière dont les objets affectent nos sentiments. Quand je parle à mon oncle, quand je parle à votre frère, je ne les comprends pas et eux ne me comprennent pas davantage. Nous vivons dans des sphères différentes et, malgré tout ce qu'ils disent, je reste solitaire. Mais, à mon étonnement, je trouve entre vous et moi un seul langage. Est-il donc extraordinaire que je sois porté à attribuer tout cela à une seule cause, et à penser qu'une seule main de maître doit avoir gravé ces traits dans l'âme de chacun de nous ? Est-il extraordinaire que je m'imagine que Celui qui nous a faits si ressemblants, nous a faits aussi l'un pour l'autre et que ces mêmes influences mystérieuses par lesquelles je vous amène à jeter les yeux sur moi, puissent vous conduire également à vous prosterner en adoration aux pieds de mon Maître ? »

Pour un moment des larmes semblaient sur le point de couler des yeux de Callista, mais elle réprima bien vite son émotion, — si c'en était une, — et répondit avec impétuosité : « Votre Maître ? qui est-il, votre Maître ? que sais-je de votre Maître ? que m'avez-vous jamais dit de votre Maître ? Je suppose que c'est une doctrine ésotérique que je ne suis pas digne de connaître ; oui, c'est bien cela. Vous êtes venu ici maintefois, vous m'avez parlé librement d'une foule de choses, et cependant je n'en sais pas plus sur votre Maître que si je ne

vous avais jamais vu. Je sais qu'il est mort ; je sais aussi que les chrétiens le disent vivant : mais il habite quelque île fortunée, je suppose ; car, lorsque je vous l'ai demandé, vous avez détourné la conversation du mieux que vous avez pu. Vous m'avez entretenue de votre loi et de vos différents devoirs, de ce que vous considérez comme bien et de ce qui est pour vous défendu comme mal ; vous m'avez parlé de quelques-uns des anciens écrivains de votre secte et des Juifs, avant eux. Mais si, comme vous le dites, mes besoins et mes désirs sont les mêmes que les vôtres, qu'avez-vous fait pour les satisfaire ? Qu'avez-vous fait pour ce Maître vers lequel vous vous proposez maintenant de me conduire ? Non ! » continua-t-elle en se levant, « ces besoins et ces désirs que vous me reconnaissez, vous les avez explorés pour vous-même et non pour lui ; vous y avez pris intérêt, vous en avez eu soin comme si vous en aviez été vous-même et l'auteur et l'objet. Vous faites profession de croire en un seul vrai Dieu et de rejeter tous les autres, et maintenant vous prétendez que la main, que l'ombre de ce Dieu est sur mon esprit et sur mon cœur. Quel est ce Dieu ? Où est-il ? Comment, en quoi existe-t-il ? O Agellius, vous vous êtes mis entre lui et moi, et vous vous êtes servi de lui comme d'un moyen pour parvenir à un but. »

« O Callista ! » dit Agellius d'une voix troublée, quand il put parler, « mes oreilles ne me trompent-elles pas ? désirez-vous réellement connaître qui est le vrai Dieu ? »

« Non ; ne vous méprenez point, s'écria-t-elle avec passion, ce n'est pas là mon désir. Je ne saurais appartenir à votre religion. O dieux ! combien je suis déçue ! Je

croyais que tout chrétien était semblable à Chionie. Je croyais qu'il ne pouvait exister de chrétien peu fervent. Chionie parlait comme si les premières pensées d'un chrétien eussent été de ne vouloir que du bien aux autres ; comme si son état eût été si heureux que le plus cher désir de son cœur était d'y faire arriver les autres hommes. Or voici un chrétien qui, loin de se trouver lui-même heureux, croit que je puis le rendre tel : il vient à moi, à moi Callista, pauvre herbe des champs, frêle roseau exposé à tous les vents et courbant la tête sous les ardeurs du soleil ; il vient à moi pour y trouver l'appui que cherche son cœur. Mais quant au bonheur qu'il veut me faire pressentir, puisqu'il n'en a pas pour lui-même, il n'est pas étonnant qu'il n'en ait pas à donner. Je croyais qu'un chrétien était supérieur au temps et aux événements, mais il n'en est rien. Hélas, hélas ! je suis trop peu avancée dans la vie pour sentir la force de cette maxime que les sages prononcent, en la quittant : *vanité et illusion!* Agellius, oh ! comme mon cœur battait, quand j'entendis pour la première fois que vous étiez chrétien ! Je pensai à celle que j'ai perdue, et d'abord je crus la voir en vous, comme s'il y avait eu quelque sympathie magique entre vous et elle : et j'espérais que vous m'auriez appris beaucoup plus sur cette force étrange dont ma nature a besoin et qu'elle me disait avoir en sa possession. Vos paroles, votre maintien, vos regards différaient totalement de ceux des autres qui m'ont recherchée. Oui, il en était ainsi ; vous veniez, vous partiez, vous reveniez encore ; je croyais que c'était réserve, timidité ; je croyais que c'était prudence natu-

relle à une secte persécutée; mais, quel ne fut pas mon désappointement, quand je découvris en vous certains signes d'où je conclus que vous pensiez à moi seulement comme les autres le font, et que vous aviez pour moi des sentiments comme les autres peuvent en avoir; que vous aspiriez à moi et non à votre Dieu; que vous n'aviez que vous-même en vue et non pas lui! Il fut un temps où j'eusse pu être portée à vous adorer, Agellius; mais vous m'en avez empêchée en m'adorant vous-même. »

C'est chose rare, croyons-nous, qu'une femme se trouve tellement offensée par l'espèce d'admiration qu'Agellius venait d'exprimer pour Callista; cependant, bien qu'il en pût frémir de dépit, et que réellement il en fût mortifié, il y avait trop de gravité dans l'affliction de son amie, trop de vérité dans ses remontrances, trop de choses qui allaient droit à son propre cœur et à sa conscience, pour se croire offensé et se livrer au mécontentement. Elle n'avait fait que donner la véritable interprétation des sombres pensées qui l'avaient assailli le matin, depuis qu'il était sorti de chez lui, jusqu'au moment où il entra dans la chambre de Callista. Jucondus, quelques jours auparavant, s'était volontiers persuadé que son neveu n'était pas inconséquent; mais Callista n'avait pas été aussi indulgente, quoique, en réalité, elle fût plus miséricordieuse. Il y eut une pause dans la conversation ou plutôt dans l'expansion de la jeune Grecque; l'un et l'autre se livraient à d'amères réflexions qu'ils dévoraient en silence. Enfin elle recommença en ces termes :

« Ainsi, la religion de Chionie est un rêve: j'ai es-

péré pendant quatre ans que c'était une réalité. Mais encore une fois tout n'est que vanité ; j'avais espéré qu'il y avait quelque chose de plus que ce que je pouvais voir ; mais il n'y a rien. Me voici, avec des désirs infinis, avec un cœur qui déborde, avec des affections ardentes, dans l'attente de je ne sais quel objet qui prenne possession de moi. Je ne saurais vivre sans quelque chose sur quoi je trouve à me reposer ; je ne puis retomber dans cet état triste et désespéré que les philosophes appellent sagesse et les moralistes vertu. Je ne puis me vouer au culte de cette froide lune dont les rayons ne font que me glacer. Je ne puis sympathiser avec cette majestueuse troupe de vierges que Rome a placées sous les auspices de Vesta. Il me faut quelque chose à aimer ; l'amour c'est ma vie. Pourquoi venez-vous à moi, Agellius, avec votre galanterie vulgaire ? Pouvez-vous rivaliser avec ces nobles grâces de ma patrie qui ont passé sous mes yeux ? Votre voix est-elle plus mâle, a-t-elle des accents plus harmonieux que ceux qui ont vibré à mon oreille depuis que je suis sortie de l'enfance ? Pouvez-vous relever une fête par vos brillantes saillies, ou faire, par votre sourire, resplendir de l'éclat du soleil une grotte obscure ou un ruisseau limpide ? Que pouvez-vous me donner ? Il y a une chose que je croyais pouvoir attendre de vous, une chose meilleure que toute autre ; mais c'est une ombre. Vous n'avez rien à donner. Vous m'avez rejetée dans la tristesse de mon isolement, et dans les profondes blessures de ma mémoire..... Ah ! pauvre, pauvre Agellius !... Mais ce n'était pas sa faute, il n'y pouvait rien, » continua-t-elle, comme absorbée.

par sa douleur; « non, il n'y pouvait rien; car s'il n'avait rien, que pouvait-il communiquer? Après tout, il avait, comme moi, besoin de quelque chose à aimer et il lui était impossible de trouver rien de mieux que Callista... Et ils se sont imaginé de la persuader qu'elle se livre à lui, comme elle s'était livrée à d'autres... Oui, c'était Jucondus et Ariston, — mon frère, oui, mon propre frère. — Ils n'ont pas songé à moi. » Ici ses larmes coulèrent en abondance et elle s'abandonna tout à fait à son émotion. « Ils pensaient à *lui*. J'avais espéré qu'il aurait pu me conduire à quelque chose de plus relevé; mais hélas! malheur à moi! s'écria-t-elle en se tordant les mains, ils me croyaient bonne tout au plus à l'abaisser. Eh bien! après tout, Callista est-elle réellement propre à quelque chose de plus que ce qu'on lui fait faire c'est-à-dire des statuettes? »

Elle était plongée dans un abîme de douleur, ayant le plus vif sentiment de sa dégradation et la conscience de l'asservissement de sa nature; elle désespérait de jamais trouver quelque chose qui offrit un but à son existence, un objet à son intelligence et à ses affections. Et d'un autre côté quels n'étaient pas la surprise, les remords et l'humiliation qui vinrent fondre sur Agellius! C'était un contraste étrange: la plainte de la nature non régénérée d'une part, et de l'autre la nature régénérée, mais qui se sentant retomber s'accablait de reproches elle-même. Enfin Agellius fit entendre ces dernières paroles :

« Callista, dit-il, quelque injure que je puisse vous avoir faite involontairement, vous m'avez toutefois rendu

le bien pour le mal et vous êtes devenue ma bienfaitrice. Oui, je me connais mieux maintenant qu'auparavant : et celui qui a fait de vous l'instrument de miséricorde envers moi, n'oubliera pas de vous récompenser au centuple. Je ne dirai plus qu'un mot pour moi-même, ou plutôt non pas pour moi-même, mais pour mon Maître. Ne supposez pas un instant que ce que vous aviez pensé de la religion chrétienne ne soit pas vrai. Elle dévoile un Dieu présent qui remplit toutes les affections du cœur, en le conservant pur. Je sers un Maître, continua-t-il en rougissant de modestie et d'ardeur à mesure qu'il parlait, je sers un Maître dont l'amour est plus fort que tout amour créé. Que Dieu vienne en aide à mon inconstance ; mais je n'ai jamais eu l'idée de vous aimer autant que je l'aime. Vous êtes destinée à son amour. Je vous confie à Lui ; il est votre véritable Seigneur, dont je n'aurais jamais dû être le rival et en faveur de qui j'aurais uniquement dû plaider. Quoique je ne sois pas digne de vous approcher, je vous suivrai à distance, qui sait où ? peut-être même à la prison et dans l'arène avec ceux qui confessent le Sauveur des hommes et qui affrontent les souffrances et la mort pour son nom. Maintenant donc, adieu, je vous laisse sous sa protection et celle de ses saints martyrs. »

En se tournant vers la porte il n'osa pas jeter un regard sur Callista, et il quitta la chambre.

CHAPITRE XII.



La première période du repentir n'est qu'une fièvre dans laquelle il y a absence de repos et une soif ardente, des accès de chaleur et des frissons, des songes creux et effrayants, une longue obscurité qui semble destinée à n'avoir jamais de fin, un effort sans résultat, un abattement sans réaction. Ces symptômes s'étaient déjà manifestés chez Agellius : il avait parlé avec calme à Callista et s'était soutenu par les exigences de la circonstance ; mais à peine eut-il quitté la chambre et se trouva-t-il seul, qu'il perdit tout empire sur lui-même et tomba dans un accablement complet, ou, pour mieux dire, dans une anarchie de sentiments tumultueux. Alors se présentèrent à son esprit une foule de spectres non moins épouvantables, mais plus réels que les rêves d'un homme en délire. Il se rappela la faveur singulière par laquelle il était entré au bercail chrétien, à un âge encore si tendre ; il se représenta ces myriades

d'hommes qui l'entouraient et qui persévéraient dans le paganisme où ils étaient nés ; il se reprocha sa complète insensibilité au privilège qu'il avait reçu. Il sentit tout le bien qu'on eût pu attendre de lui et combien peu il en avait produit jusqu'ici. Il pensa à la parabole du figuier stérile et il lui sembla entendre une voix lui demander à l'oreille si elle ne devait pas s'accomplir en lui. Il se demanda en quoi son cœur et sa conduite le distinguaient d'un honnête païen. Et puis il se représenta Callista formant un contraste avec lui-même, et ayant fait meilleur usage du denier qu'elle avait reçu que lui de plusieurs talents. Il lui sembla que Tyr et Sidon se levaient contre lui dans la personne de la jeune grecque, ou plutôt il sentit comment devait se vérifier en elle cette promesse du Sauveur, que les étrangers des pays lointains auraient place au festin dans le royaume de Dieu, tandis que les héritiers naturels en seraient exclus. Il avait été blâmé par une personne à laquelle il aurait dû plutôt enseigner la connaissance de soi-même et le repentir, et elle était sensiblement affectée de son manque de charité. Elle avait vu avec amertume qu'elle était laissée dans l'ignorance et le péché par quelqu'un qui possédait ce qu'elle n'avait pas pour en sortir. Elle l'avait accusé d'être assez zélé pour la gagner à lui-même, tandis qu'il n'avait montré aucune sollicitude pour la gagner à son Créateur. Si jamais elle parvenait à la vérité, elle ne lui devrait aucune reconnaissance pour cet heureux événement ; et, bien qu'il l'eût prédit, hélas ! était-il certain qu'elle se convertit jamais ? N'avait-elle pas eu son occasion, qui était per-

due parce que lui-même ne l'avait pas mise à profit? Oui, elle avait, de propos délibéré et en termes formels, repoussé ce qu'elle avait désiré posséder un jour; elle l'avait fait avec tristesse, il est vrai, mais péremptoirement et avec la même persistance qu'elle eût apportée à le maintenir si elle l'avait acquis. Et si jamais elle mourait dans l'infidélité, pensée horrible! la faute n'en serait-elle pas à lui, à lui seul? Etait-ce là l'amour qu'il prétendait lui porter?

Pourquoi vivait-il? quelle tâche s'était-il imposée? Etait-il sur la terre pour cultiver des fleurs ou pour élever des arbres, pour se nourrir lui-même ou pour gagner de l'argent? Etait-ce bien le moment de se faire gloire de la beauté de ses vignobles ou de ses plants d'oliviers, quand, semblable à Elie, il se trouvait seul au milieu de toute une population d'infidèles? Oh! quelle différence entre un saint et lui! quel bien opérerait-il en ce monde? Pourquoi ne pas mourir? pourquoi être avare de son sang? pourquoi conserver plus longtemps sa misérable vie? Ne pourrait-il pas faire plus en la livrant? Ne lui avait-elle pas été donnée peut-être uniquement, pour qu'il la sacrifiât à Celui de qui il l'avait reçue? Il avait craint de faire une profession de foi qui eût pu le mener à la prison et à la mort; mais peut-être dans les décrets de la Providence, le vrai but, la seule raison de sa naissance avait-elle été que, aussitôt qu'il serait devenu homme, il mourût pour la vérité. Il aurait pu déjà être mort de maladie; et s'il vivait encore n'était-ce pas pour avoir l'occasion d'une mort méritoire et pour transformer en un acte de dévouement ce qui

dans le cours ordinaire des choses, n'est qu'une nécessité de notre condition? Sa mort aurait pu opérer la conversion d'un millier de personnes, de Callista peut-être ; et le petit nombre de ses jours ici-bas lui aurait assuré une éternité bienheureuse.

En outre, Callista n'était pas la seule : il comptait des amis naturels ayant des titres plus fondés à sa charité. S'il s'était montré tel qu'il devait être, il eût eu de l'empire sur son oncle, ou du moins il lui eût appris à respecter la foi et le nom chrétiens, et l'eût empêché de faire une tentative, — car il le voyait maintenant, que ç'avait été une tentative — pour l'entraîner dans le péché. Il eût jeté dans ce cœur une bonne semence qui aurait germé en son temps. D'autre part son frère avait appris à le mépriser ; en effet, il avait excité dans tous ceux qui l'approchaient, le soupçon qu'il n'était pas réellement chrétien, qu'il était un apostat (il ne put retenir le cri de douleur qui lui échappa à cette pensée,) un apostat de ce qui était sa vie réelle et son culte suprême.

Pourquoi n'est-il pas allé de suite à la Basilique ou au Gymnase pour se déclarer chrétien ? Le bruit court que le nouvel empereur a adopté une nouvelle politique à l'égard de sa religion : qu'il la commence donc par Agellius. Ne sera-ce pas là le moyen d'obtenir le pardon de son péché ? Il pourra être traîné à l'amphithéâtre, comme des chrétiens meilleurs que lui y ont été traînés, et la foule pourra hurler et le lion être lâché contre lui. Il pourra mépriser l'édit, le déchirer ; puis être arrêté par l'appariteur, mis à la torture ou

brûlé à petit feu. Et Callista pourra le savoir et apprendre enfin qu'il n'était pas le lâche apostat qu'elle voyait en sa personne.

Tout à coup ses pensées changèrent. Callista ! qu'était Callista pour lui ? Pourquoi penserait-il à elle tandis qu'il se destinait au martyre ? Était-ce bien elle qui devait stimuler son zèle et ne devait-il attendre d'autre récompense que la louange de cette fille mortelle ? Hélas ! hélas ! gagnerait-il le ciel en cherchant à plaire à une païenne ? « Mais sur qui donc, continua-t-il à se dire, dois-je jeter les yeux ? Est-il un seul être qui me soit sympathique ? Qui m'encouragera, me donnera des conseils ? O mon Père, ayez pitié de moi, qui suis un faible enfant, une pauvre brebis rebutée et perdue ; errant loin du bercail, déchirée par les ronces et les épines et ne trouvant personne pour lui bander ses plaies et la remettre sur son chemin. Pourquoi suis-je ainsi seul au monde ? pourquoi suis-je sans pasteur et sans guide ? Ah ! n'est-ce point parce que je suis resté à Sicca ? Je n'ai rien qui m'attache ici ; pourquoi ne vais-je pas à Carthage, ou à Tagaste, ou à Madaure, ou à Hyppone ? Je ne suis pas en état de marcher seul dans le monde ; je suis trop simple et incapable de déjouer ses artifices. »

Ici une autre pensée s'empara de lui, qui n'avait fait que passer par son esprit et elle le couvrit de confusion et de crainte : « Ils m'avaient tendu un piège, dit-il, mon oncle et Ariston ; et c'est Callista qui m'en a tiré. » Et, en se disant cela, il sentait tout ce qu'il lui devait ; mais aussi combien il était dangereux pour lui de penser à sa dette de reconnaissance. Il lui semblait du

moins que rien ne l'empêchait de prier pour elle ; elle avait renversé le projet dont on l'avait faite l'instrument. *Laqueus contritus est, et nos liberati sumus* : « le filet a été rompu et nous avons été sauvés. » Elle avait refusé son amour afin qu'il le donnât à Dieu ; maintenant il lui suffirait de penser à elle et de prononcer son nom à voix basse, agenouillé devant l'image de la bienheureuse Vierge Marie, son avocate. Oh ! plutôt à Dieu que cette seconde et meilleure Eve, qui apporta le salut dans le monde, comme la première y introduisit la mort, gardât dans son souvenir le nom de Callista et le fit inscrire au livre de vie !

Il était midi ; et malgré la chaleur accablante, Agellius, en proie à la plus forte exaltation, errait, la tête nue, sous les brûlants rayons du soleil ; tantôt il s'arrêtait brusquement dans son chemin, tantôt il revenait sur ses pas, sachant à peine s'il se rendait chez lui. Le peu de personnes qu'il rencontrait çà et là à l'ombre des hautes maisons ou sous les portiques des temples, le regardaient avec étonnement et le croyaient certainement fou. Les feux du jour étaient moins ardents que ses propres pensées, moins enflammés que le sang qui bouillonnait si violemment dans ses veines ; mais sans augmenter la fièvre intérieure qui le dévorait, ils agissaient d'une manière effrayante sur son physique. Agellius était parvenu au Forum : les gens du marché étaient blottis sous leurs baraques ou à l'ombre de leurs paniers. Le rebut de la population qui vivait au jour le jour par toutes sortes de petites industries et qui se nourrissait des restes des denrées du marché ; une

foule de fainéants qui, semblables à des brutes, ne bougaient pas jusqu'à ce que la faim les pressât, de mâcheurs d'opium à demi-imbéciles, d'enfants en guenilles ou plutôt nus, de garçons bouchers et les balayeurs des temples étaient étendus à l'entrée des cavernes creusées dans le roc, ou sous l'arc de triomphe, ou entre les colonnes du gymnase et du temple d'Hercule, ou sur les portes des boutiques. Grand nombre de mendiants se trouvaient couchés sur le dos aux rayons d'un soleil brûlant, sans s'inquiéter des terribles maladies, des paroxysmes, des convulsions et de la mort subite qui pouvaient en être la conséquence.

De cette multitude variée, la plupart dormaient et les autres regardaient, d'un œil morne et hébété, la scène silencieuse et les quelques mouvements accidentels qui venaient parfois l'animer. C'est ainsi qu'ils virent une figure qui s'approchait de plus en plus avec un air égaré et qui finit par passer à côté d'eux. A ce moment, Agellius, car c'était lui, fut détourné de ses tristes rêveries en entendant l'un de ces gens, qui semblait sortir de son engourdissement et dire à un autre : « En voilà un ! Nous les connaissons tous, mais il n'y a que de maigres profits à faire chez eux ; cependant celui-ci a plus que beaucoup d'autres. Ils ne sont pas nombreux à Sicca. » Puis cet individu s'écria : « Faites attention jeune homme, les Furies sont à vos trousses et les Parques vous précèdent. Voyez un peu l'Empereur là-haut, il vous regarde d'un air aussi mécontent et aussi aigre que vous pourriez le souhaiter. » Il parlait de la statue équestre de Sévère qui se trouvait devant la basilique

sur la droite ; et, attiré par ses paroles, Agellius se dirigea vers un écriteau affiché à la base du monument. C'était un édit impérial qui portait ce qui suit :

« Cnéius Trajan Dèce, Auguste ; et Quintus Herennius Etruscus Dèce, César ; empereurs invincibles et pieux, de commun accord, faisons savoir :

« Vu les grands bienfaits que les dieux nous ont accordés et considérant que c'est à leur pouvoir que nous sommes redevables de la victoire que nous avons remportée sur nos ennemis, ainsi que de la salubrité de l'air et de l'abondance des fruits de la terre ;

« Reconnaisant les susdits dieux comme nos bienfaiteurs et les dispensateurs de ces choses qui sont si nécessaires à la république ;

« Nous décrétons que tous les individus de chaque classe de l'État, libres et esclaves, militaires et civils, offrent aux dieux des sacrifices expiatoires, et se prosternent en adoration devant eux.

« Et si quelqu'un avait l'audace de désobéir à notre divin commandement, pour la promulgation duquel nous nous unissons, nous ordonnons qu'il soit chargé de chaînes et soumis à divers tourments.

« Que si par là il est amené à réprover sa désobéissance, il sera comblé d'honneurs par nous ;

« Mais s'il persistait dans son opposition, il aura d'abord à endurer plusieurs tourments après quoi il sera exécuté par le glaive, ou jeté au fond de la mer, ou donné en proie aux oiseaux et aux chiens.

« Et seront punis par dessus tous les sectateurs de la religion chrétienne.

« Salut, vivez heureux! »

Le vieillard de la fable appela la mort, et la mort parut. Nous sommes bien loin, sans doute, de penser qu'Agellius eut proféré des paroles au hasard ou parlé sans intention, quand il venait précisément d'exprimer le vœu de trouver l'occasion de donner sa vie pour la foi; mais cependant, ce qui s'offrait en ce moment à ses regards et était transmis par eux, ligne par ligne, à son esprit, n'était certainement pas de nature à calmer le tumulte qui agitait son cœur et sa tête. Le pauvre jeune homme se sentit mal et il chancela. Les mots de l'édit se peignaient encore dans ses yeux en lettres de feu. Le soleil donnait en plein sur son visage; mais les caractères de l'écriteau étaient dans le soleil et le soleil dans son cerveau. Il s'affaissa et tomba lourdement sur le pavé. Les spectateurs ne firent aucun mouvement pour lui venir en aide: ils le regardèrent avec nonchalance ou curiosité et attendirent pour voir s'il reprendrait ses sens.

Il lui eût été impossible de dire combien de temps il resta couché là quand il revint à lui, — si c'est réellement revenir à soi que de recouvrer la faculté de se mouvoir et la perception qu'il faut changer de place et se diriger vers un certain point. — Il parvint à se lever et s'appuya contre le piédestal de la statue dont l'ombre pendant ce temps le protégea. Alors il lui vint un désir ardent de se trouver chez lui, et ce désir lui

donna momentanément une force surnaturelle. Quitter Sicca pour regagner sa chaumière lui parut un devoir et il se mit en marche. Il avait une idée confuse qu'il devait remplir ce devoir et partir de suite sans se tourner ni à droite, ni à gauche, sans s'arrêter nulle part, ne visant qu'à atteindre sa véritable demeure. Mais bientôt une nouvelle idée surgit en son esprit : il s'imagina qu'il fuyait la persécution ; ce qui ne pouvait pas être pour lui qui devait, au contraire, faire face à l'ennemi ou du moins l'attendre avec résignation et sans se cacher.

Tandis qu'il marchait dans les rues étroites qui descendent de la colline vers la porte de la ville, cette idée l'obséda à tel point qu'à la fin il s'assit sur une pierre qui faisait l'angle d'une boutique, pour délibérer s'il n'irait pas immédiatement se constituer prisonnier. Ce repos lui rendit quelque calme ; et il se figura que cette douce sensation n'était qu'une tranquillité de conscience, provenant de sa résignation et du propos qu'il avait formé de se livrer à ses juges. Il se trouvait devant l'échoppe d'un marchand de fruits, qui, voyant son épuisement, lui offrit quelques tranches de courge pour le rafraîchir. Il en mangea une ; mais un affreux doute vint encore l'assaillir : il se crut en danger d'idolâtrie, et il lui sembla qu'il devait protester et ne pas rester ainsi exposé à la tentation. Aussi, donnant au plus vite une petite pièce de monnaie qui était suffisante pour le paiement, il se remit en route. La halte qu'il venait de faire et l'ombre continuelle que l'étroite rue lui procurait apaisant sa fièvre, le ranimèrent pour le moment, et il continua sa route.

Quand il parvint hors de la ville, il fut de nouveau exposé au soleil qui était encore très-haut dans un ciel sans nuages, et il franchit péniblement le monticule où se trouvait sa chaumière. Il avait à peu près atteint la porte de sa demeure, lorsqu'il vit son vieil esclave, né dans la maison de son père, et devenu chrétien comme lui, venir à sa rencontre. Il fut pris d'un vertige, perdit de nouveau connaissance et tomba évanoui sur le flanc de la colline.

CHAPITRE XIII.



Jucondus était tout aussi satisfait que contrarié du résultat de la délicate négociation dans laquelle il avait engagé son neveu. Il était enchanté de voir que le mauvais succès de l'entreprise ne devait, sous aucun rapport, être attribué à quelque faute d'Agellius, qui s'était acquitté de son rôle sans trembler. De sorte donc que le jugement que lui, Jucondus, avait porté sur la disposition d'esprit du jeune homme se trouvait suffisamment confirmé. Il n'avait rien à craindre pour Agellius, et bien qu'il se fût trompé en se promettant l'attachement de son neveu à l'ordre des choses existant, cependant il avait été constaté dans le cours de l'affaire que, sans cet attachement, l'on pouvait encore avoir confiance en lui. En outre, il restait à savoir si une fille pleine de fantaisies et de caprices comme Callista, aurait pu lui faire quelque bien durable. Il est vrai que l'absurde

idée de son penchant pour le Christianisme avait été réfutée par sa conduite en cette occasion ; mais qui pouvait se fier à une Grecque adroite et versée dans toutes sortes de subtilités. Il y avait des conspirations et des sociétés secrètes en masse et elle aurait pu tôt ou tard entraîner un jeune homme aussi faible et aussi simple dans quelque trame ourdie contre le gouvernement ; ou le détacher de son oncle, ou le tromper d'une manière ou d'une autre si elle avait consenti à l'accepter pour son esclave. Il était maintenant inutile de s'enquérir pourquoi elle avait repoussé un prétendant si digne de préférence ; peut-être la hautaine ou avide Callista exigeait-elle qu'il offrit davantage pour obtenir ses bonnes grâces. Si la négociation avait abouti, il y eût eu alors une preuve plus satisfaisante encore qu'Agellius avait rompu avec sa fantastique et puérole superstition.

Jucondus n'était donc pas entièrement sans crainte, maintenant surtout que les mesures sévères prises contre les chrétiens étaient en voie d'exécution. Il est vrai que jusqu'ici l'on n'avait posé ouvertement aucun acte si ce n'est la publication de l'édit dans Sicca, — mesure qui probablement n'aurait pas de suites funestes ; — mais le pis était qu'il fallait cependant quelque chose pour sauver les apparences. Il aurait souhaité de voir quelques-uns d'entre la populace de la ville à demi-soupçonnés de christianisme rester fermes et subir les tortures et la mort. Deux ou trois auraient suffi ; mais le gouvernement central ne croirait pas au zèle et à l'activité de la magistrature, tant que celle-ci n'en aurait pas donné des preuves en poursuivant les chrétiens.

On pouvait toutefois se demander si les rigueurs qu'on exerçait à Carthage et dans d'autres localités ne suffisaient pas, quoique des villes de moindre importance ne fissent rien. En tout cas, tant que le peuple se tenait tranquille, rien ne pressait d'employer la sévérité. Il n'y avait point à Sicca d'hommes riches dont la fortune pût tenter la cupidité du dénonciateur ou du magistrat ; il n'y avait point de partisans de la politique impériale qui se fussent fait des ennemis dans telle ou telle classe de la population. Mais en supposant qu'un mauvais sentiment eût excité le peuple, en supposant que les magistrats eussent eu des adversaires et des rivaux, — et quel homme en pouvoir n'en a pas? — des rivaux qui eussent été heureux de les prendre en faute et de les dénoncer à Rome, eh bien ! il faut l'avouer, Agellius était à peu près la seule victime qu'on aurait pu choisir. Son oncle ne voulait aucun mal à Callista, mais s'il fallait nécessairement s'emparer d'un chrétien et en faire un exemple pour effrayer les autres, il eût souhaité que ce fût une personne comme elle, sans parenté ni demeure, plutôt que le membre d'une honnête famille de la ville, dont la bonne réputation serait compromise par une semblable catastrophe. Cependant elle n'était pas chrétienne et Agellius l'était ; au moins il le professait, et la crainte de Jucondus était que Juba n'eût raison dans son jugement sur le caractère de son frère. Juba avait dit qu'Agellius pourrait devenir aussi obstiné qu'il était ordinairement indolent et facile, et Jucondus appréhendait que, s'il était sévèrement accusé de christianisme, et sommé d'y renoncer sous peine de punition, il ne résistât à

l'ordre tyrannique et ne se laissât jeter dans les fers et conduire au supplice par pur entêtement ou par point d'honneur.

Dans ces perplexités rien ne lui semblait mieux que le plan suivant qu'il arrangeait dans son esprit depuis quelque temps. Tant que l'édit demeurait sans exécution, il ne ferait rien du tout et laisserait Agellius à ses occupations champêtres, qui le tiendraient à l'écart. Mais à la moindre apparence d'agitation dans le peuple, ou de mouvement de la part de la magistrature, il s'emparait d'Agellius et le retenait forcément dans sa propre maison à Sicca. Il espérait que, vu la grande jeunesse et la simplicité de son neveu, il pourrait avoir de l'influence auprès des autorités municipales, ou au prétoire, ou au camp (car le camp et le prétoire se trouvaient sous des juridictions différentes dans le Proconsulat), pour le préserver d'une enquête publique sur ses principes religieux ; ou bien, si cela ne se pouvait, il se promettait de le faire sortir clandestinement de la ville. Il était prêt à affirmer solennellement qu'Agellius n'était pas chrétien, mais qu'il avait le cerveau dérangé et qu'il était atteint d'une affection semblable à l'hydrophobie (sur laquelle les disciples de Galien (1) auraient eu à fixer leur attention), affection qui lui donnait des convulsions à la seule vue d'un autel. Son père il est vrai, a été un méchant athée, — il n'y avait pas de mal à montrer de l'irritation contre le défunt, — mais il est

(1) Galien, *Claudius Galenus*, fut un médecin célèbre sous Antonin, Marc-Aurèle et quelques autres empereurs. Il naquit à Pergame vers 131, et y mourut vers 210.

très-dur de voir un fils souffrir pour le crime de son père; s'il doit être jugé sur les actions de ses parents, laissez-lui plutôt l'avantage de la parfaite fidélité et de la piété de sa mère, vieille dame très-zélée et tenue en haute considération dans les environs de Sicca pour sa science théurgique; étant d'ailleurs l'amie sûre du gouvernement impérial, — qui lui devait depuis longtemps des informations importantes, — l'ennemie déclarée des chrétiens. Tel était le plan de campagne dressé par Jucondus, avant qu'il reçût la nouvelle que son neveu était sérieusement malade; ce dont il ne fut informé que quelques jours plus tard. Il n'alla pas le voir tout d'abord, afin qu'on ne le soupçonnât pas d'être en communication avec lui, et ensuite parce qu'il faisait fort peu de cas de cette espèce de dévouement romanesque qui court les risques de la contagion pour un absurde cérémonial de politesse.

C'est ainsi que Jucondus se prépara au présent état de choses et alla au devant des chances de l'avenir. Quant à Ariston, il avait fort peu d'intérêt personnel dans l'affaire. Sa sœur aurait pu le contrarier dans des matières qui touchaient son cœur de plus près que l'émancipation morale d'Agellius; et comme elle se conformait en général à ses inspirations et à ses désirs, quels qu'ils fussent, il ne lui refusa pas sa liberté d'agir dans cette occasion. Puis aussi l'incident qui avait eu lieu avait produit un effet peu sensible sur Callista elle-même. Elle avait perdu le droit de s'indigner de la conduite de son frère, et elle se résigna, ou plutôt elle s'abandonna à son destin. Elle avait montré ses meilleurs sentiments dans sa conver-

sation avec Agellius; mais ces sentiments ne lui étaient pas ordinaires. Il est vrai qu'elle était fatiguée du monde, mais elle en était l'esclave; et Agellius n'avait fait que la rendre plus sceptique dans l'idée qu'il n'y avait aucun objet plus digne de son culte. C'est ainsi du moins qu'elle le crut; elle dit que c'était une vaine fantaisie que de vouloir chercher le bien ailleurs et que, puisque la vie était courte, il fallait nécessairement, comme le disait son frère, en tirer le meilleur parti possible.

Mais sur ces entrefaites qu'est devenu Agellius? Agellius ne sera pas de si tôt en état de juger sainement de quoi que ce soit. Son fidèle serviteur le porta avec beaucoup de peine dans sa chaumière et l'étendit sur son lit. Se connaissant assez bien aux maladies de la contrée, quoiqu'il y eût ici plus qu'une fièvre ordinaire, il le saigna, lui administra une tisane d'herbes et l'abandonna pour le reste aux procédés lents mais sûrs de la nature. On ne pourrait nier qu'Agellius ne fût en grand danger de mourir; mais la jeunesse est pleine de vie et son domestique avait fort peu à craindre pour son rétablissement. Pendant quelques jours le jeune homme ne savait absolument rien de ce qui se passait autour de lui: il n'avait aucun sentiment, excepté celui de l'inquiétude et de la tristesse, provenant de l'insomnie ou de rêves affreux. Enfin, un matin qu'il était étendu sur son lit, les yeux fermés, il lui vint à l'esprit de se demander quand viendrait enfin le dimanche. Il avait coutume de réciter, le premier jour de la semaine, quelques prières spéciales et des psaumes et de s'unir en esprit à ses frères d'outre-

mer. Il essaya de se rappeler le dernier dimanche; mais plus il y pensa, moins il put s'en ressouvenir et il en vint à s'imaginer que depuis plusieurs mois il n'y avait plus eu de dimanche. Il était certain d'une chose, c'est qu'il avait cessé de compter les jours; car depuis longtemps il n'avait plus pratiqué sur le bâton qui lui servait à cette fin, les entailles qu'il y faisait d'habitude, et à moins que son esclave Aspar ne le sût, personne n'était-là pour le lui dire. Son embarras devint tel qu'on eût dit qu'un mauvais rêve le harcelait. Il sentit que cette idée lui ~~trouvait~~ ~~trouvait~~ la tête et il fut obligé d'interrompre son investigation.

Depuis lors cependant il put dormir d'un sommeil plus tranquille et plus réparateur pendant plusieurs jours: il fut plus calme à son réveil et il commença à se demander pour quelle raison il se trouvait au lit et ce qui lui était arrivé. Puis la mémoire lui revint peu à peu comme l'aurore qui annonce le jour; il se rappela l'une après l'autre la cause et les circonstances de sa dernière visite à la ville, et il éprouva d'abord de l'étonnement, auquel succéda bientôt une triste certitude. Il se ressouvint du Forum, puis de l'édit; alors une émotion sérieuse et accablante s'empara de lui et pour le moment il n'osa pas y penser davantage.

Se portant de mieux en mieux, il essaya de reprendre le cours des événements de cette journée, mais il n'en put venir à bout. Son esprit n'avait encore que juste assez de lucidité pour lui rappeler, et encore d'une manière très-vague, qu'il avait eu soif, et que quelqu'un lui avait donné à boire, et puis qu'il avait

dit avec le Psalmiste: *Transivimus per ignem et aquam*:
« Nous avons passé par le feu et par l'eau. »

Il ouvrit les yeux et les porta de tous côtés. Il était chez lui: il s'y reconnut; et il y avait quelqu'un à son chevet qui se penchait vers lui, mais dont il ne pouvait distinguer les traits. Trop faible pour se lever et le regarder de près, il attendit patiemment, étant du reste trop abattu pour s'en inquiéter beaucoup.

Alors une voix s'adressa à lui:

« Vous allez mieux, mon fils? » demanda-t-elle.

« Qui êtes-vous? » dit brusquement Agellius.

La personne qui avait parlé approcha sa bouche de son oreille et proféra doucement plusieurs saints noms.

Agellius se serait levé s'il avait été assez fort; mais il ne put que s'affaïsser sur sa couche de jonc, en proie à une vive agitation.

« Ne cherchez pas encore à en savoir davantage, dit l'étranger, mais louez Dieu comme je le fais. Vous en savez assez pour vos forces présentes. C'est votre acte d'obéissance pour aujourd'hui. »

C'était une voix grave, sonore, calme et pleine d'autorité. Dans l'état où il se trouvait, il en coûtait peu à Agellius, comme nous l'avons dit, de mortifier sa curiosité. Les accents de cette voix le calmèrent et ce qu'il y avait de mystérieux en elle, remplit son esprit de pensées agréables et attrayantes. D'ailleurs il n'y avait aucun mystère quant au point principal, il était certain de se trouver entre les mains d'un prêtre chrétien.

L'étranger s'occupait pendant un temps à réciter les prières d'un livre qu'il portait sur lui et se livrait en-

suite aux soins qu'exigeait le malade. Il arrosait de vinaigre la figure d'Agellius, en versait partout dans sa chambre, et lui donnait de temps à autre quelque tranche d'un fruit rafraîchissant. Il chassait les mouches qui le tourmentaient et faisait de son mieux pour le coucher dans la position la plus commode. Il ne manquait pas de renouveler l'air de la chambre, le matin et le soir, et d'en fermer l'accès brûlant au soleil du midi. Dans ces diverses occupations il se trouvait parfois à quelque distance du malade qui avait ainsi l'occasion de l'observer. L'étranger était d'une taille moyenne ; il avait le corps droit et bien proportionné, et portait une tunique brune comme les paysans ou les esclaves. Sa figure était plutôt ronde qu'ovale, ses cheveux noirs commençaient à grisonner et le sommet de sa tête était chauve ou portait une tonsure. Sa barbe était courte et son teint très-vif. Mais ce qu'il y avait de plus frappant dans sa personne c'étaient ses yeux : d'un bleu pâle ou gris transparent, ils brillaient comme des pierres précieuses.

Du jour où ils échangèrent leurs premières paroles, le prêtre disait de temps en temps quelques courtes prières avec le malade, telles que l'oraison dominicale et des fragments de psaumes. Plus tard, quand il se porta assez bien pour soutenir une conversation, Agellius fut frappé de l'admirable délicatesse des manières du prêtre. Elles étaient recueillies, douces, aimables, nobles, faciles, réservées et naturelles, et lui permettaient de dire des choses sévères et même dures, sans effrayer, sans blesser ni repousser son auditeur. Il parlait très-peu de lui-même, quoique de temps à autre la conversation

laissât entrevoir quelques particularités de sa vie. Il dit qu'il s'appelait Cécilius. Aspar, chaque fois qu'il entra dans la chambre, voulait se jeter à genoux pour baiser sa sandale, mais le prêtre avait généralement soin de l'en empêcher.

Bien différent de Cécilius qui disait peu de chose de sa personne, Agellius trouvait du soulagement à lui raconter sa propre histoire, tout en lui exposant ses sentiments et ses réflexions. Pendant qu'il était couché sur son lit, il s'adressait tantôt à lui-même, tantôt à l'étranger. Quelquefois il demandait une réponse, quelquefois il semblait n'en pas demander. Un jour, après un long silence, il fit tout à coup cette question, si un homme pouvait être baptisé deux fois : et quand le prêtre lui eut répondu que non, Agellius observa que, puisqu'il en était ainsi, il croyait qu'il vaudrait mieux n'être baptisé qu'à l'heure de la mort. C'était un point, dit-il, qui l'avait beaucoup embarrassé, et il n'avait jamais trouvé personne à qui l'exposer.

Cécilius lui répondit : « Mais comment pouvez-vous vous promettre d'être en état de recevoir le sacrement à la dernière heure ? L'eau et le ministre pourraient vous manquer tous deux à la fois, et alors où seriez-vous, mon enfant ? Et puis comment savez-vous que vous le désiriez ? Êtes-vous seul maître de votre volonté ? *Carpe diem* (1), acceptez le don de Dieu pendant que vous en avez l'occasion. »

« Le bienfait est si grand, reprit Agellius, qu'on

(1) Saisissez l'occasion.

souhaiterait, s'il était possible, de le conserver dans toute sa plénitude pour entrer dans l'autre vie. Mais cela est impossible, si un temps considérable se passe entre le baptême et la mort. »

« Vous êtes donc, dit Cécilius, du nombre de ceux qui voudraient ôter à leur Créateur le droit qu'il a sur leur vie, s'ils pouvaient (comme il a été dit) dans leurs derniers moments tromper le démon. »

Agellius ne répondant rien, Cécilius continua : « Vous désirez jouir de ce monde et hériter de l'autre, n'est-ce pas ? »

« Je suis embarrassé, mon père, j'ai la tête faible ; je ne sais que dire. » Mais il ajouta bientôt : « Le péché après le baptême est quelque chose de si horrible ; il n'y a pas de second bain pour le laver ; et en outre, pécher contre le baptême est une si grande offense !... »

« Dans le baptême, dit le prêtre, Dieu devient votre Père, votre seul Dieu, l'objet de votre adoration, de votre amour ; — voudriez-vous renoncer à tout cela durant toute votre vie ? Voudriez-vous vivre sans Dieu dans ce monde ? »

Des larmes inondèrent le visage d'Agellius et sa respiration s'arrêta. A la fin il dit distinctement et avec effusion : « Non. »

Un moment après Cécilius reprit . « Je suppose que ce que vous craignez est la rigueur du jugement et l'enfer plutôt que la mort elle-même. »

« Je sais, mon cher père, répondit le jeune malade, que je n'ai aucun droit de compter sur quelque chose ou de me promettre quoi que ce soit ; cependant je n'ai

jamais eu la moindre peur de l'enfer. Je conviens que j'avais toute raison de le craindre, mais je ne l'ai jamais fait. Je mérite pis encore, mais de manière ou d'autre j'ai cru que Dieu m'aurait guidé. Il en a toujours usé de la sorte. »

« Il est donc vrai alors que vous craignez la rigueur du jugement, dit Cécilius ; et pour cela vous voudriez différer le baptême jusqu'au dernier moment. »

« Je n'ai pas dit que je le voudrais, répliqua Agellius, je vous demandais seulement une explication. »

« Que choisiriez-vous, Agellius, ou bien d'être sans Dieu en ce monde, ou bien de souffrir le feu dans l'autre ? »

Agellius sourit et dit doucement : « Je prends Dieu pour mon partage en cette vie et en l'autre : si je suis dans le feu, il y sera avec moi. »

Il se tint tranquille pendant quelques heures et sembla dormir. Mais tout à coup il recommença en ces termes : « J'ai été baptisé quand je n'avais que six ans. Et je me réjouis de ce que vous ne pensez pas que cet acte eût en moi quelque chose de coupable. Je ne puis vous dire, continua-t-il un instant après, ce que j'éprouvai en ce moment. C'était une indicible ardeur : je n'ai rien ressenti de semblable dans la suite. Que dit Notre-Seigneur ? Je ne puis me le rappeler : *Novissima pejora prioribus* (1). »

Il poursuivit un autre jour le cours de sa pensée ou plutôt de son raisonnement ; car pour la pensée elle-

(1) Matth. XII, 45. Le dernier état devient pire que le premier.

même, son esprit semblait toujours en être occupé. « Mon printemps est passé, dit-il, et je n'ai point d'été. Bien plus, je n'ai pas eu de printemps, ce fut un jour, non une saison. Il parut et s'évanouit, où suis-je maintenant? Le printemps peut-il jamais revenir? Je voudrais bien recommencer de bonne foi. »

Cécilius répondit : « Rendez grâces à Dieu, mon fils, pour cette grande miséricorde; de ce que, malgré votre relâchement, vous ne vous soyez jamais séparé de la paix de l'Eglise. Vous n'avez pas renié votre Dieu. »

Et Agellius pleura amèrement. « O mon père, dit-il, *Erravi sicut ovis quæ periit* (1). J'ai été très-près de le renier, au moins par un acte extérieur. Vous ne me connaissez pas et il vous est impossible de savoir ce qui m'est arrivé récemment. Et je n'ose plus y jeter les yeux; mon cœur est si faible. Mon père, comment puis-je me repentir de ce qui s'est passé, quand je n'ose pas y songer? Y songer, serait renouveler le péché. »

« *Puer meus, noli timere*, répondit le prêtre, *si transieris per ignem, odor ejus non erit in te* (2). Dans la pénitence la grâce de Dieu vous conduit sans péril à travers des pensées et des paroles qui autrement vous seraient nuisibles. »

« Ah! oui, la pénitence! dit Agellius, je me rappelle le catéchisme. Qu'est-ce que la pénitence, mon père? Une nouvelle grâce, je le sais; une planche de salut après le baptême. Puis-je l'espérer? »

(1) J'ai erré comme une brebis perdue. (Ps. 118, 176.)

(2) Mon enfant, ne craignez point : quand vous passeriez par le feu, son odeur ne resterait pas en vous.

« Vous n'avez pas encore assez de forces pour penser à ces choses, mon enfant, répondit Cécilius. S'il plaît à Dieu, vous vous rétablirez, et alors vous ferez la revue de votre vie pour l'exposer tout entière à ses yeux ; et lui, par mon ministère, vous purifiera de toute souillure. Remerciez-le de ce qu'il vous a épargné jusqu'ici. »

C'en était trop pour le faible malade : il ne put que verser des larmes de bonheur.

Un autre jour qu'il se tenait sur son séant, il regarda ses mains dont la peau s'écaillait ; il sentit qu'il en était de même de ses lèvres, et il passa les doigts dans ses cheveux qui tombaient. Cela lui fit dire en souriant : *Renovabitur, ut aquila, juvenus mea* (1).

Cécilius lui répondit comme toujours par des textes sacrés, dont la plupart étaient nouveaux pour Agellius : « *Qui sperant in Domino mutabunt fortitudinem ; assument pennas, sicut aquilæ* (2). *Sursum corda !* Vous devez prendre votre essor, Agellius. »

« *Sursum corda !* s'écria ce dernier : je connais ces mots. Ce sont comme de vieux amis ; où les ai-je entendus ? je ne puis me le rappeler ; mais je les retrouve dans mes premiers souvenirs. Mais hélas ! mon père, mon cœur est ici-bas et non là-haut. Il faut que je vous expose tout. Je dois vous parler de celle qui ayant asservi mon cœur, l'a séparé de son véritable amour. Mais je n'ose en

(1) Ma jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle. (Ps. cii. 5.)

(2) Ceux qui espèrent dans le Seigneur trouveront des forces toujours nouvelles ; ils prendront des ailes comme l'aigle. (Is. xli, 31.)

parler, comme je vous l'ai dit; je n'ose en parler de peur que je ne me perde. Oh! je rougis de l'avouer : elle est païenne! que Dieu ait pitié de son âme ! Viendra-t-il à moi sans aller à elle? *Investigabiles viæ ejus* (1). »

Après quelques moments de silence, il reprit: « Mon père, je me propose de me consacrer entièrement à Dieu, avec le secours de sa grâce. Je veux être à lui, et lui sera à moi. Personne ne se mettra plus entre nous deux. Mais, hélas ! ce faible cœur !... »

« Gardez vos bonnes résolutions jusqu'à ce que vous soyez plus fort, dit le prêtre. Il est facile d'en former quand on est malade. *Vous devez d'abord vous rendre compte de la dépense nécessaire* (2). »

Agellius sourit. « Je connais le verset, mon père, » dit-il, et il cita le texte sacré. « Si quelqu'un vient avec moi, et ne hait point son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple (3). »

Une autre fois qu'il était question des martyrs: « Les martyrs, dit vivement Agellius, oh! je me souviens qu'en parlant d'eux le vieil évêque enseignait un second baptême, et le nommait le baptême de sang; et il ajoutait: « *Que son âme soit avec les martyrs!* » Mon père, ce baptême ne pourrait-il pas, comme le premier, effacer tous les péchés?

Ce fut maintenant Cécilius qui sourit et ses yeux

(1) Ses voies sont impénétrables. (Rom. xi, 33.)

(2) Luc. xi, 4, 28.

(3) Luc. xiv, 26.

brillèrent comme les saphirs de la cité céleste; il sembla l'image de celui qui, suivant les expressions du poète,

Appelé à faire face à quelque événement terrible auquel le Ciel a attaché de grandes conséquences, bonnes ou mauvaises pour le genre humain, se trouve heureux comme un amant, et entouré d'une lumière subite, comme un homme inspiré.

Néanmoins il se rendit bientôt maître de lui-même et dit: *Quo ego vado, non potes me modo sequi; sequeris autem postea* (1). »

(1) Vous ne pouvez maintenant me suivre où je vais, mais vous me suivrez un jour. (Joan. xiii, 36.)

CHAPITRE XIV.



es conversations amicales devenant de plus en plus fréquentes et plus longues, se poursuivirent pendant environ une semaine, jusqu'à ce qu'Agellius fût en état de se promener appuyé sur ses amis et de sortir de sa chaumière. Un soir le prêtre et l'esclave le prirent entre eux et le firent asseoir en face du magnifique paysage sur lequel se projetaient les longues ombres des hautes montagnes derrière lesquelles le soleil couchant allait disparaître. L'air était rempli de mille parfums, le brillant coloris du ciel vers l'ouest faisait contraste avec les teintes plus sombres mais variées de la riche campagne. La moisson du froment et de l'orge était faite; mais les fèves étaient en retard et se trouvaient encore sur les champs. Les oliviers et les châtaigniers étaient chargés de fruits; le figuier précoce fournissait déjà les marchés de ses produits, et les nombreux vignobles attendaient les chaleurs du mois suivant pour remplir les promesses

qu'ils donnaient. Cette belle scène avait une dignité morale par ses rapports avec l'alimentation et le bien-être de l'homme ; et l'inexprimable calme du soir était jeté sur elle comme un vêtement. Le charme en était trop grand pour quelqu'un qui avait été retenu longtemps sur un lit de douleurs et qui était encore malade. Agellius restait assis, silencieux et pleurant. C'était pour lui une renaissance et comme la résurrection à une vie nouvelle. Il sortait ainsi tous les soirs, se portant de mieux en mieux et avançant peu à peu vers l'entier rétablissement de sa santé.

Un soir, après avoir promené quelque temps ses yeux sur cette charmante perspective et en avoir rempli ses pensées, il dit : « *Mansueti hæreditabunt terram* (1). Ceux-là seuls ont une jouissance réelle de la nature qui reconnaissent son Auteur. Chaque souffle de l'air semble me dire secrètement combien Dieu est bon à mon égard. »

« Et ce ravissant spectacle, reprit Cécilius, n'est encore qu'une ombre de ce magnifique paradis qui est notre demeure, où il n'y a ni bête de proie, ni reptile venimeux, ni péché. Mon enfant, ne devrais-je pas, moi, sentir ces beautés plus que vous ? Ceux qui sont enfermés dans des villes populeuses, ne voient que l'ouvrage de l'homme, qui est le mal. C'est en compensation de ma fuite de Carthage que je suis amené ici en la présence de Dieu. »

« Le païen adore toutes ces choses comme si elles étaient Dieu lui-même, dit Agellius ; comme il me paraît

(1) La terre sera l'héritage de ceux qui sont doux. (Ps. xxxvi, 11.)

étonnant que quelqu'un puisse oublier Dieu dans ses œuvres ! »

Cécilius se tut pour un moment et soupira ; puis il dit : « Vous avez toujours été chrétien, Agellius ? »

« Et vous non, mon père ? » répondit Agellius : eh bien ! vous avez mérité cette grâce qui m'a été accordée gratuitement. »

« Agellius, dit le prêtre, elle est accordée gratuitement à tous et on ne la mérite qu'après l'avoir déjà obtenue. Cependant je pense que vous l'avez méritée aussi, sinon pourquoi cette différence entre vous et votre frère ? »

« Que savez-vous de nous ? » demanda Agellius avec précipitation.

« Pas grand'chose, répondit Cécilius. Il y a trois ou quatre ans qu'on essaya de ranimer l'esprit chrétien dans ces contrées, de faire quelque chose pour les églises du Proconsulat et d'en remplir les sièges vacants. Il n'en est rien résulté jusqu'ici ; mais des démarches eurent lieu dans le but de ramener les chrétiens qui s'y trouvaient encore. Je fus envoyé ici à cette fin, et de cette manière j'entendis parler de vous et de votre frère. Plus tard, ma vie étant menacée par la persécution et me trouvant dans la nécessité de prendre la fuite, je pensai à votre chaumière. Je fus forcé d'agir secrètement, car nous ne connaissions pas nos amis d'entre nos ennemis. »

« Vous fûtes conduit ici vers moi dans d'autres desseins, mon père, dit Agellius ; mais vous ne pouvez avoir de refuge plus sûr. Il n'y a rien ici qui puisse exciter des trou-

bles, ni éveiller aucun soupçon. Au temps de la moisson des masses d'étrangers de différentes races descendent ici des montagnes : rien n'empêche de croire que vous êtes de ce nombre et quant à mon frère, il est parti pour Carthage avec un chargement de blé. La persécution vous a amené ici, mais Dieu n'a pas permis que vous restassiez oisif, mon père ; vous avez ramené au bercail une brebis égarée. » Puis, après une courte pause : « Je me porte assez bien maintenant, dit-il, pour me confesser ; puis-je le faire ce soir ? »

« Oui, répondit Cécilius ; je ne puis dire combien de temps je serai encore chez vous. J'attends mon fidèle messager avec des dépêches. Voilà maintenant trois jours qu'il est parti. Cependant je vous dis, sans crainte de me tromper, que notre séparation ne sera pas de longue durée. Que restez-vous ici plus longtemps ? vous devriez venir vers moi. Je dois vous préparer et vous renvoyer à Sicca pour rassembler et ramener au bercail ce troupeau dispersé. »

Agellius se tourna et s'appuya en riant sur l'épaule du prêtre. « Je ris, dit-il, non par légèreté, mais parce que je suis réellement on ne peut plus surpris et joyeux de ce que vous avez une si bonne opinion de moi. J'eus une fois un semblable rêve ; mais il est impossible qu'il se réalise jamais ! Vous ne croyez pas que, faible comme je suis, je me trouve jamais en état de faire plus que de sauver ma propre âme. »

« Vous sauverez votre âme en sauvant celle des autres ; je pourrais, mon fils, vous en dire davantage si je croyais que cela vous fût utile. »

« Mais, mon père, j'ai le cœur si faible, si efféminé, s'écria Agellius, que ferai-je de moi-même? Je ne suis pas de la nature des héros. »

« *Virtus in infirmitate perficitur* (1), dit le prêtre. Agirez-vous de vous-même? Ou bien ne serez-vous que l'instrument d'un autre? Je ne le sais; mais toujours est-il que nous aurons la même fin, vous et moi; mais vous longtemps après moi. »

« Ah! mon père, parce que vous mourrez beaucoup plus tôt que moi! » dit Agellius.

« Je crois voir mon messenger, reprit Cécilius; il y a quelqu'un qui est entré au jardin à la dérobée, ou du moins par un autre chemin que le chemin ordinaire. »

Il y avait en effet un visiteur comme Cécilius le disait; mais ce n'était pas son messenger, c'était Juba, qui s'approcha en regardant Cécilius avec beaucoup de curiosité, comme un homme tout absorbé dans cette vue. Cécilius à son tour le regarda fixement et dit à Agellius : « C'est votre frère. »

« Que vous amène ici, Juba? » demanda ce dernier.

« J'ai été absent pour une commission éloignée, dit Juba, et j'ai appris que vous étiez malade. Est-ce là votre garde-malade? » il regarda Cécilius presque sévèrement et ajouta : « c'est un prêtre chrétien. »

« Agellius n'a-t-il pas d'autres connaissances que des chrétiens? » demanda Cécilius.

« Des connaissances! oh! certainement! répondit Juba: il en a une très-agréable, innocente, douce, d'une

(1) La force se perfectionne dans la faiblesse. (2 Cor., xii, 9.)

autre espèce ; puis d'autres encore, en commençant par moi-même. Mon garçon, continua-t-il, vous ne les valez pas, mais vous avez fait votre possible. »

« Juba, dit son frère, si vous avez quelque affaire ici, parlez et finissez. Je n'ai pas assez de forces pour soutenir une dispute avec vous. »

« Quelque affaire ! dit Juba, je puis en trouver ici amplement, si je le veux. Celui-là est un prêtre des chrétiens ; j'en suis sûr. »

Cécilius arrêta sur lui un regard si calme et si bienveillant, qu'à la fin Juba détourna les yeux avec une certaine irritation. « Si je suis prêtre, dit-il, je suis ici pour vous réclamer comme un de mes enfants. »

Juba tressaillit, mais reprit dédaigneusement : « Vous vous trompez là, père ; adressez-vous à ceux qui vous appartiennent ; quant à moi, je suis un homme libre. »

« Mon fils, répondit Cécilius, vous êtes catéchumène : votre devoir est donc d'avancer et non de reculer. »

« Que savez-vous sur mon compte ? dit Juba ; il vous l'a dit, sans doute ? »

« Votre figure, vos manières, votre voix le disent assez. Je n'ai pas besoin des informations d'autrui. Il y a plusieurs années que j'ai entendu parler de vous, et maintenant je vous vois. »

« Et que voyez-vous en moi ? » dit Juba.

« Je vois l'orgueil sous une forme corporelle foulant aux pieds la foi et la conviction, » dit Cécilius.

Juba se prit à rire, si l'on peut appeler ainsi la contraction de ses lèvres accompagnée d'une expression farouche et dédaigneuse :

« Ce que vous autres, esclaves, nommez orgueil, dit-il ensuite, moi je l'appelle dignité. »

« Vous croyez en un Dieu, Créateur du ciel et de la terre aussi bien que moi, répliqua le prêtre, mais vous vous mettez de propos délibéré en opposition avec lui. »

Juba répondit avec le même sourire diabolique : « Je suis aussi libre dans ma position, que lui dans la sienne. »

« Vous voulez dire libre de faire le mal et d'en porter la punition, » répondit Cécilius.

« Vous pouvez l'appeler mal et punition tant qu'il vous plaira, répartit Juba, mais pour moi, je n'appelle pas mal ce que lui appelle mal; et s'il me punit, c'est parce qu'il est le plus fort. »

Le prêtre s'arrêta un instant : il n'y avait d'émotion ni d'un côté, ni de l'autre. C'était chose étrange de les voir si calmes et si opposés; on aurait dit saint Michel et son adversaire.

« Il y a au-dedans de vous, dit Cécilius, quelque chose qui vous parle comme moi. Cette voix intérieure prend le parti du Créateur et vous condamne. »

« C'est Lui qui l'a mise au-dedans de moi, dit Juba, mais moi, j'aurai soin de la mettre au dehors. »

« Alors il aura la justice aussi bien que le pouvoir de son côté, » répondit le prêtre.

« Je ne flatterai, ni ne ramperai jamais, dit Juba. Je resterai moi-même seigneur et maître de mon âme. Chacune de mes facultés, je la veux à moi : il n'y aura pas en moi division par l'esclavage. »

Cécilius fit une nouvelle pause; enfin il dit : « Mon

enfant, mon cœur m'avertit, ou plutôt mon Créateur et le vôtre me fait pressentir qu'un terrible jugement vous menace. Faites pénitence pendant qu'il vous en donne le temps. »

« Racontez vos prophéties aux femmes et aux enfants, répliqua Juba ; quant à moi, je suis prêt à tout. Je ne serai pas écrasé. »

Agellius n'était pas assez fort pour prendre part à une pareille scène. « Mon père, dit-il, c'est sa manière de faire, mais ne le croyez pas. Il a de meilleurs sentiments. Partez, Juba, nous n'avons pas besoin de vous ici. »

« Agellius, dit le prêtre, de semblables discours ne sont pas nouveaux pour moi ; j'ai assez vécu pour connaître un peu le monde ; mes fonctions et mon caractère arrachent parfois des blasphèmes à d'autres encore. J'ai connu un homme qui avait mis à exécution ses mauvaises pensées et ses mauvaises paroles. Reniant son Dieu, il fit serment de servir le démon et livra ses frères à la mort. Il vécut ainsi bien longtemps. Mais à un âge très-avancé, il tomba malade et j'allai le voir. Je lui fis contempler un tableau représentant le bon Pasteur. Je m'étendis sur les vains efforts de la pauvre brebis pour sortir du bercail ; sur l'aversion déraisonnable qu'elle éprouvait à y demeurer et sur sa résolution désespérée de se frayer un passage à travers la clôture hérissée de piquants. Je la lui fis voir percée et déchirée par les épines, et enfin emprisonnée dans celles-ci, ensanglantée et étendue sans mouvement. Alors je lui dis comment le berger, au risque de se blesser lui-même, la dégagea, et puis la rapporta sur ses épaules. Dieu a ses

temps marqués; sa puissance se servit de cette peinture et l'apostat fut touché. « Hé bien ! lui dis-je, voilà ce que « le Seigneur, dans sa miséricorde, vous donne en retour de votre inimitié : il veut vous avoir, coûte que coûte. » Je n'ai pas besoin de vous rapporter toutes les choses qui suivirent; mais voici le résultat en peu de mots. Il se convertit, fit publiquement pénitence, rentra en grâce avec l'Eglise immédiatement avant la persécution, et reçut, il y a une dizaine de jours, la couronne du martyr. »

Juba avait écouté ce récit comme s'il n'avait pu y échapper. Quand le prêtre eut fini, il se leva en sursaut et se mit à parler impétueusement, contrairement à son habitude. Il s'appliqua violemment les mains sur ses oreilles.

« Taisez-vous, s'écria-t-il, n'ajoutez plus rien. Je ne les trahirai pas, non : cela n'est pas nécessaire; le diable fait lui-même son ouvrage. Voyez, » continua-t-il en prenant le bras de Cécilius et en indiquant une partie de la forêt qui se trouvait du côté du vent. « Prêtre, vous êtes du nombre de ceux qui savent prédire la destinée des autres et sont aveugles sur la leur propre. Lisez-là, rien n'est plus facile, lisez ce qui vous attend dans l'avenir. »

Son doigt était dirigé vers un endroit de la forêt où l'on voyait entre l'épais feuillage le reflet d'un étang ou d'un marais. Les différentes eaux des environs qui sortaient du gravier ou qui provenaient des vapeurs condensées de la nuit avaient coulé dans une caverne remplie des débris de la végétation des années précé-

dentes, et avaient à la longue produit au dehors un ruisseau, plus pur que le réservoir lui-même. Ses rives étaient bordées d'une épaisse et large couche de vase, substance de transition entre la riche matière végétale qu'elle avait été un jour, et le vaste foyer de vie qu'elle devenait pour les insectes. Un nuage ou un brouillard était dans ce moment suspendu au-dessus à une grande hauteur. Un bruit discordant et aigu, une sorte de sifflement ou de gazouillement sortait de ce nuage et venait frapper l'oreille attentive. Ce que ces indices présageaient était clair. « Voilà, dit Juba, qui vous fera bien plus de mal que l'édit de l'empereur, que le dénonciateur ou l'appariteur du proconsul; et il n'y a là rien de mon ouvrage. »

Il descendit en tournant le flanc de la colline et disparut. Agellius et son hôte se regardèrent l'un l'autre avec effroi. « Ce sont les sauterelles » se dirent-ils tout bas en rentrant dans la chaumière.

CHAPITRE XV.



e fléau des sauterelles, un des plus terribles auxquels les contrées comprises dans l'empire romain étaient exposées, s'étendait de l'Atlantique à l'Ethiopie, de l'Arabie à l'Inde, et du Nil et de la Mer Rouge à la Grèce et au nord de l'Asie Mineure. L'histoire fait mention d'époques où ces insectes dévastateurs s'avancèrent au delà de la Mer Noire jusqu'en Pologne, et au delà de la Méditerranée jusqu'en Lombardie. Les sauterelles sont aussi nombreuses que l'espace où elles exercent leurs ravages est étendu. Les générations y suivent les générations, avec une sorte d'air de famille, mais avec des attributs différents, comme nous lisons dans les prophètes de l'Ancien Testament. Bochart nous dit que l'on peut en compter jusqu'à dix espèces différentes. On les voit paraître ordinairement au mois de

Mars, mais il y a des exemples de leur apparition même en Juin et c'est ce qui arriva au temps de l'histoire que nous rapportons. Chaque volée comprend des myriades d'individus ; leur nombre surpasse l'imagination ; et les gouttes de pluie ou le sable de la mer sont les seules choses auxquelles on puisse les comparer avec quelque justesse. De là aussi une expression proverbiale des Orientaux (que nous rencontrons plus d'une fois dans les pages sacrées auxquelles nous venons de faire allusion.) Pour décrire une vaste armée d'invasion ils la comparent aux sauterelles. Celles-ci volent en corps d'armée si épais, qu'il n'y a pas d'exagération à dire qu'elles cachent la lumière du soleil ; c'est de cette particularité en effet qu'est dérivé leur nom en arabe. Et quand elles s'abattent sur la terre, elle en est littéralement couverte et comme revêtue.

Ce dernier trait caractéristique est confirmé dans le récit sacré des Plaies d'Egypte où leur puissance de dévastation est également mentionnée. Les moucheron et les mouches, la grêle meurtrière furent les premières plaies ; mais les sauterelles vinrent ensuite pour rendre l'œuvre de destruction plus complète. Car, non-seulement les récoltes et les fruits, mais encore le feuillage des forêts, les jeunes branches et jusqu'à l'écorce des arbres sont la proie de leur étonnante et énergique voracité. On les a vues même quelquefois ronger les montants de portes des maisons. En outre, et sous ce rapport, elles n'ont pas d'égal parmi les ennemis de l'homme, aux ravages qu'elles font elles ajoutent celui de ne plus rien laisser à ravager ; car le peu qui resterait

après leur passage, elles ont soin de le gâter. Semblables aux Harpies, elles souillent de leur bave tout ce qu'elles touchent. Et cette sale substance dont elles couvrent tous les objets qu'elles n'ont pas anéantis, a tout l'effet d'un poison corrosif ou, comme quelques-uns le disent, la propriété de brûler et de calciner tout ce à quoi elles s'attache. Enfin, comme si tout cela n'était rien encore, quand elles ne trouvent plus sur quoi exercer leur rage, elles meurent, et semblent en mourant donner à l'homme une dernière preuve d'hostilité; car les éléments yénéneux de leur nature se décomposant alors et se répandant partout, engendrent la peste: et de cette manière elles parviennent à causer bien plus de mal par leur mort qu'elles n'en ont produit pendant leur vie.

Telles sont les sauterelles, — que les anciens hérétiques citaient comme la plus forte preuve de l'existence d'un créateur du mal et pour lesquelles un écrivain arabe montre son aversion nationale quand il dit qu'elles ont la tête d'un cheval, les yeux d'un éléphant, le cou d'un taureau, les cornes d'un cerf, la poitrine d'un lion, le ventre d'un scorpion, les ailes d'un aigle, les jambes d'un chameau, les pieds d'une autruche et la queue d'un serpent.

Or les voilà maintenant qui s'abattent sur une grande partie de cette belle contrée dont nous avons parlé avec tant d'admiration. L'essaim que Juba avait montré du doigt s'accrût à tel point qu'il devint un corps compacte mesurant un carré de deux cents mètres. Cependant ce n'était là que l'avant-garde de troupes semblables qui se formaient en sortant l'une après l'autre du maréage que

nous avons décrit plus haut, et qui, s'élevant dans l'air pareilles à des nuages, s'étendaient comme une voûte obscure pour fondre ensuite sur la plaine riche et féconde. Enfin l'immense et funeste armée se mit en mouvement et commença sa carrière en offusquant la lumière du jour. Comme il convient à un instrument de la divine puissance, elle semblait n'avoir aucune volonté propre; elle avançait poussée par le vent qui la dirigeait vers le Nord, directement sur Sicca. Soutenues dans les airs pendant quelque temps, elles s'abaissaient insensiblement vers la terre, tandis que de nouvelles troupes passaient au-dessus des premières et à leur tour s'approchaient du sol après une plus longue course. Elles s'étendaient sur un espace de douze milles de leur front à leurs derniers rangs et leur sifflement pouvait être entendu à une distance de six milles dans toutes les directions. Quoique caché par leur multitude, le soleil y pénétrait et se reflétait dans leurs ailes frémissantes. Enfin quand elles s'abattirent lourdement à terre, elles ressemblèrent à d'innombrables flocons d'une neige jaunâtre : et de même que la neige elles couvrirent d'un tapis vivant, ou plutôt d'un drap mortuaire les champs, les récoltes, les jardins, les taillis, les bocages, les vergers, les vignobles, les bois d'oliviers, les orangeries, les plantations de palmiers et les épaisses forêts, n'épargnant rien de tout ce qui était à leur portée. Là où il n'y avait rien à dévorer, elles restèrent couchées sans mouvement par monceaux, ou s'avancèrent obstinément du mieux qu'elles purent, dans l'espoir de trouver du butin plus avant. Elles auraient pu facilement perdre, de côté

et d'autre, deux ou trois cent mille des leurs sans s'apercevoir de leur disparition. Leurs masses remplissaient les fonds des ravins et des chemins creux, empêchant hommes et animaux de continuer leur marche et se laissant écraser par milliers sous les pieds du cheval et du passant. Mais vainement des légions entières furent-elles ainsi détruites sur les routes ou noyées dans la rivière, l'étang et les ruisseaux ; vainement les pauvres paysans, à la vue de leur ennemi, creusèrent-ils à la hâte des puits et des fossés qu'ils remplirent d'eau ou de chaume enflammé : tout cela était peine perdue : les sauterelles tombaient toujours plus épaisses ; prodigues de leur vie, elles étouffaient le feu et encombraient l'eau qui les dispersait un moment, et leurs vastes hordes avançaient toujours.

Elles marchèrent en ligne droite, comme des soldats dans leurs rangs, sans s'arrêter à rien, sans s'écarter pour rien ; elles tracèrent un large sillon, un cercle noir et hideux à travers toute la contrée, aussi verte et aussi riante sur les côtés et sur le front de leur armée, qu'elle l'avait été avant leur venue. Au-devant d'elles, pour me servir du langage des prophètes, c'était un paradis ; derrière elles, un désert. Rien ne les effrayait : elles franchissaient les murs et les haies et s'élançaient dans les jardins clos comme dans les maisons habitées. Un vignoble rare avait été planté pour essai dans un bocage abrité. Les grands vents d'Afrique nuisent ordinairement aux faibles treillis ou aux perches élancées, mais ici il avait été possible d'élever le svelte peuplier de la Campanie, le long duquel la vigne monte à une hauteur telle que les pau-

vres ouvriers qui cueillent le raisin exigent un bûcher funèbre et une tombe comme une des conditions de leur engagement. Les sauterelles ont fait ce que ni les vents ni la foudre ne pouvaient produire, et tout l'espoir de la vendange s'est évanoui : il n'en reste plus que de maigres tiges entièrement dépouillées. Il y a un autre vignoble d'une espèce moins rare, mais cultivée cependant avec plus de soin que la vigne commune; chaque plan est tenu dans des limites convenables par une tranchée circulaire et par des pieux sur lesquels il doit être conduit; dans une heure la sollicitude et le long travail du vigneron sont perdus et son orgueil est humilié. Plus loin, sur une riante ferme, une autre vigne des plus remarquables est plantée contre le bâtiment. Cette vigne sort d'un seul tronc et ses branches multiples couvrent comme d'une natte les quatre murailles. Le tout est épaisément chargé de longues grappes auxquelles le mois prochain doit donner leur maturité. Mais chaque feuille, chaque grappe est couverte de sauterelles. Dans les caves sèches et les citernes, soigneusement jonchées de paille, les moissonneurs ont cru emmagasiner en toute sûreté le célèbre froment d'Afrique dont un grain ou un pied produit dix, vingt, cinquante, quatre-vingt et même jusqu'à trois ou quatre cents tiges, chacune de deux épis, subdivisés en plusieurs autres. Ces provisions sont réservées aux habitants de Rome, mais les sauterelles les ont devancés. Les menues parcelles de terre appartenant aux pauvres paysans de la contrée, et destinées à la culture des navets, des oignons, de

l'orge et des courges qui fournissent à leur subsistance, sont dévastées par ces insatiables envahisseurs, tout aussi bien que les vignes et les oliviers les plus exquis. Elles n'ont pas plus d'égard pour la villa du décurion civil ou officiel romain. Le jardin potager proprement entretenu, avec ses cerises, ses prunes, ses pêches et ses abricots, est bientôt un désert. Tandis que les esclaves sont dans la cuisine ou dans la première cour à prendre leur frugal souper, la nouvelle leur parvient que cet ennemi inattendu est tombé sur les pommes et les poires dans le souterrain, qu'il s'enhardit à piller et à saccager les confitures de coing et de grenades et à s'ébattre dans les jarres d'huile précieuse de Chypre et de Mendès que contiennent les chambres de réserve.

Elles s'avancent vers Sicca et s'abattent sur ses murs, d'où elles sont rejetées dans le fossé. Mais pas un moment d'hésitation ou de délai; elles prennent pied, gravissent les ouvrages en bois ou en stuc, franchissent le parapet et entrent librement par les fenêtres des habitations, pénétrant dans les chambres et les appartements les plus secrets et les plus somptueux, non-seulement par troupes de deux ou trois comme des maraudeurs ou des mutins après la victoire, mais en ordre de bataille et avec tout l'appareil d'une armée. Les plantes précieuses ou les fleurs qui ornaient ou ombrageaient les cours et les xystes (1), les myrtes, les orangers, les grenadiers, la rose et l'œillet ont disparu. Elles ternissent les marbres transparents des murailles

(1) Lieux découverts servant de promenade.

et les dorures des lambris. Elles se précipitent dans la salle à manger au milieu du banquet ; rampent sur les mets et souillent ce qu'elles ne dévorent pas. Non assouvies par le succès et la jouissance, elles vont encore plus avant ; un instinct secret et mystérieux les tient réunies comme si elles avaient une reine qui les commande. Elles couvrent toute l'étendue des pavements et se meuvent dans un ordre si admirable, leurs lignes sont si justes et si bien tracées, le dessin qu'elles forment est si parfait, qu'elles semblent elles-mêmes être une mosaïque vivante, faite pour l'embellissement de la place. Elles se dirigent vers le marché, fondent sur les objets destinés aux sacrifices, remplissent les boulangeries et les restaurants, les boutiques des confiseurs et des droguistes ; tout leur est bon, partout où l'homme a quelque chose à boire ou à manger, elles y sont, insouciantes de la mort et certaines de trouver une proie.

Enfin elles sont parties : les habitants de Sicca s'en félicitent tristement et commencent à regarder autour d'eux et à compter leurs pertes. Propriétaires des domaines voisins et acheteurs de leurs produits, ils se lamentent sur la dévastation, non parce que la campagne est dépouillée de sa beauté, mais parce que le revenu sera moindre et que les prix des denrées augmenteront. Comment nourrir une population de plusieurs milliers d'habitants ? Où trouver le grain, les melons, les figues, les dattes, les courges, les fèves, les raisins pour soutenir et soulager cette population compacte des ruelles, des cavernes et des galetas ? Puis vient cette autre grave considération pour les hommes de la classe aisée et fortunée dans le monde :

de quoi paiera-t-on les taxes et les contributions, la capitation, le pourcentage sur le blé, les différents articles de revenu dus à la ville de Rome? Comment nourrir le bétail qui doit fournir les sacrifices et la table des riches? Une moitié pour le moins de l'approvisionnement de Sicca est détruite. On ne voit plus s'avancer de la campagne ces troupes d'esclaves haletant sous le poids de leurs paniers ou poussant devant eux le cheval, le mulet et le bœuf chargés de leur fardeau, ou conduisant la vache dangereuse et le paisible mouton.

Tout mouvement a cessé dans la ville; une morne tristesse règne sur le Forum, et si quelques-uns de ses habitués montrent encore de la joie, cette joie même est sombre et indifférente. Les dieux ont abandonné Sicca : quelque forfait doit avoir provoqué leur courroux. La visite des sauterelles, il est vrai, n'est pas un fléau inconnu ; mais elles ne paraissent guère dans une saison aussi avancée. Qui sait si quelque temple n'a pas été pollué, si quelque rite profane n'a pas été introduit ou s'il ne s'est pas tramé quelque conspiration secrète?

Mais bientôt une nouvelle calamité, plus désastreuse encore, succède à la première. Le fléau des sauterelles, comme nous l'avons dit, pouvait devenir parfois plus terrible par leur propre ruine que par les ravages qu'elles causaient. Les habitants de la contrée avaient essayé, où ils le purent, de les détruire par le feu et par l'eau ; mais l'on eût dit que les insectes malfaisants avaient pris la résolution de faire à leurs victimes tout le mal possible ; car à peine furent-ils éloignés de vingt milles de Sicca, qu'ils tombèrent tout à coup malades et qu'après

s'être gorgés de toutes les richesses des champs, ils succombèrent bientôt eux-mêmes, faisant de la campagne dévastée leur propre tombeau. Ils avaient reçu d'elle les formes si variées et si belles de leurs corps, et pour toute récompense ils ne lui laissèrent que des cadavres fétides et empoisonnés. C'était une catastrophe imprévue et subite; car les sauterelles semblaient se diriger vers la Méditerranée comme si, de même que les autres grands conquérants, elles avaient eu d'autres mondes à subjuguier au-delà. Mais, soit qu'elles fussent frappées par quelque changement atmosphérique, soit que le temps de payer leur tribut à la nature fût venu, il arriva que soudain elles tombèrent en proie à la décomposition qui attend tous les êtres. Leur gloire s'évanouit et tout devint vanité pour elles comme pour les autres; « elles pourrissent et l'air fut infecté de leur puanteur, parce qu'elles avaient agi avec insolence (1). »

Les hideux essaims gisaient morts dans les taillis humides et exhalaient des vapeurs funestes dans les marais verts, dans les vallées ombragées, dans les fossés et les sillons des champs, au milieu des tristes monuments de leur passage, au milieu des récoltes ruinées et des vignobles ravagés. Un élément empoisonné ne tarda pas à corrompre l'air. Le fermier sentit qu'un nouveau fléau était là, — fléau non limité au territoire que l'ennemi avait ravagé, mais s'étendant dans toutes les directions, comme l'atmosphère elle-même, — il s'aperçut avec

(1) Joël, II, 20. Et ascendet fœtor ejus, et ascendet putredo ejus, quia superbe egit.

terreur que la peste avait commencé. Sa journée, que ne réclament plus les fruits de la terre, qui ont disparu, il la consacre maintenant à se débarrasser du fléau mortel qu'il a reçu à la place. Mais c'est en vain qu'il se livre à ce dernier travail : les fosses qu'il creuse, les bûchers qu'il élève, doivent servir pour son propre corps aussi bien que pour les cadavres de ses ennemis. Envahisseurs et victimes sont couchés dans la même tombe, brûlent sur le même tas. La mort frappe l'ouvrier à sa tâche, et l'horrible fléau gagne du terrain. Une nouvelle invasion menace Sicca : la panique ayant rompu tous les liens de la discipline, des troupes de paysans et d'esclaves avec leurs maîtres et leurs surveillants, les fermiers eux-mêmes et les propriétaires, se jettent dans la ville comme dans un abri contre la famine et la contagion.

Les habitants sont aussi effrayés qu'eux, mais plus énergiques. Ils prennent la résolution de les tenir à distance ; les portes sont fermées, et l'on trace un cordon sanitaire des plus rigoureux ; mais par la pression continue, des multitudes trouvent moyen d'entrer, comme l'eau dans un vaisseau, ou la lumière à travers des volets fermés : on a beau faire, l'air ne peut pas être mis en quarantaine, et ainsi la peste obtient le dessus et se manifeste enfin dans les ruelles et les cavernes de Sicca.

CHAPITRE XVI.



malheureux mortels courbés vers la terre et vides des choses célestes (1)! » s'écrie avec vérité un grand poète païen, mais par des motifs bien éloignés des véritables. Pour nous, la raison qui doit faire plaindre le sort des hommes, c'est qu'ils n'expliquent pas les signes du temps et du monde selon l'intention de celui qui les montre dans les cieux. Le *Mane, Thecel, Phares* est écrit sur la voûte céleste, et ils n'ont pas le talent de le pouvoir lire ; et, au lieu de s'adresser à Daniel qui a coutume de converser avec les anges, ils vont chercher ailleurs un interprète, mettant ainsi leur confiance dans les Mages ou les Chadéens, qui ne connaissent que le langage de la terre. Telle était en ce moment la situation des malheureux habitants de Sicca : à moitié affamés, assiégés par une peste qui devait demander bien des victimes en-

(1) *O curvæ in terris animæ et cœlestium inanes!* (Persius : Satyra 2.)

core, embarrassés et accablés par la rentrée en ville de cette population que de temps en temps ils avaient envoyée dans les territoires voisins ou qui avait fourni leurs marchés, ils ne purent jamais s'imaginer que la vraie cause du fléau que nous avons décrit était leur propre iniquité devant les yeux de leur Créateur. Ils ne virent pas le bras qui les avait frappés et ne comprirent point que la signification directe et naturelle de cette épreuve était : « Convertissez-vous et faites pénitence (1). » Au contraire, ils ne jetèrent les yeux que sur leurs vaines idoles et sur les vaines offrandes que ces idoles demandaient, et ils crurent qu'il n'y avait pas de moyen plus sûr pour échapper à leur misère que de soutenir un mensonge et de perdre tous ceux qui s'en défendraient.

C'est ainsi que le fléau qui leur était envoyé pour leur bien, tourna, par leur opiniâtre aveuglement, à leur plus grande condamnation.

Le Forum qui était le rendez-vous ordinaire de tout ce que la ville renfermait de gens oisifs ou dangereux, devenait maintenant de plus en plus le centre de la famine et de la maladie. Des hommes robustes sans travail, des esclaves que les circonstances avaient temporairement émancipés et que personne ne contrôlait, des jeunes gens corrompus et effrénés qui n'avaient ni demeure ni abri, y séjournèrent du matin au soir, en groupes et par compagnies, au-dedans et au-dehors des portiques, sur les degrés des temples, auprès des baraques et des échoppes du

(1) Convertimini et agite pœnitentiam. (Ezech. xviii, 30.)

marché. Une affluence continuelle tant de l'intérieur que des environs grossissait de jour en jour cette multitude composée de toutes les races différentes que la ville et la campagne contenaient. La magistrature et la force civile à qui la police était confiée, étaient incapables de tenir tête aux circonstances actuelles ; et les *soldats stationnaires*,—sorte de garnison qui représentait le pouvoir romain, — quoique prêts à agir impartialement, soit contre les magistrats, soit contre la population, ne prenaient parti ni pour celle-ci ni pour ceux-là, en cas de collision. En réalité, les liens de la société étaient rompus ; tous les éléments politiques étaient en guerre les uns contre les autres, et, dans les péripéties d'une aussi grande calamité publique, chacun était irrité contre son semblable, à défaut de quelque objet clairement défini, contre lequel la colère commune pût se décharger unanimement.

Les sacrifices étaient presque abandonnés, on ne consultait presque plus les entrailles des victimes ; car ni diminution, ni cessation du mal n'avait été le résultat des supplications les plus vives. En outre, les prêtres avaient généralement observé que les augures étaient ou peu propices ou contraires. L'on avait trouvé dans un agneau une espèce de gésier au lieu de foie ; un porc avait mâché et avalé les fleurs dont il était orné pour le sacrifice ; un veau, après avoir reçu le coup fatal, au lieu de se trouver abattu et mourant, s'était jeté dans le temple, laissant partout des traces sanglantes de son passage, et était tombé mort précisément devant le saint adyte. En désespoir de cause, le peuple eut recours à la magie et aux sor-

tiléges. De tous côtés l'on consulta de vieilles femmes avec leurs cérémonies étranges, les plus étranges étant les mieux reçues. Des fossés furent creusés dans des lieux écartés pour sacrifier aux dieux infernaux; des amulettes, des anneaux, des jetons, des tablettes, des cailloux, des clous, des ossements, des plumes, des légendes éphésiennes ou égyptiennes étaient en vogue et soutenaient les espérances, ou occupaient les pensées de gens dont l'attention aurait été sans cela exclusivement fixée sur leurs souffrances présentes ou futures.

D'autres se donnaient, bon gré mal gré, des distractions plus cruelles et plus sérieuses. Il surgissait des disputes continuelles parmi les fermiers, les petits propriétaires de terres, le gouvernement et les officiaux de la ville, — des disputes si nombreuses et si violentes, que, même abstraction faite des scènes de fureur et de rage qui s'y mêlaient, nous désespérerions de pouvoir les représenter au lecteur. — Un officier du camp se plaignait à l'une des autorités municipales de ce que la garnison n'avait pas reçu de blé depuis six ou sept jours; le fonctionnaire incriminé en avait attribué la cause au fermier qui, pour s'excuser à son tour, avait prétexté qu'il ne pouvait se procurer les bêtes de somme nécessaires pour amener les chariots à Sicca, celles avec lesquelles il s'était mis en marche étant mortes en route d'inanition. Un commis, — comme nous dirions de nos jours — de l'office de la société des publicains ou collecteurs de vivres, menaçait d'expulsion certain nombre de petits tenanciers, parce qu'ils n'envoyaient pas leur con-

tingent de blé pour le peuple de Rome: c'était sur l'ordre du secrétaire ou assistant du préfet qui avait écrit de Carthage en termes violents; et, bien que les sauterelles eussent vidé les granges et les greniers, il fallait expédier quand même. Plusieurs fermiers à demi-morts de faim avaient été sommés de payer leurs contributions; et, malgré leur ignorance de la langue latine, ils avaient bien compris que la mort serait la peine du refus qu'ils feraient de porter leur argent. Mais ces hommes d'un caractère farouche et opiniâtre semblaient mépriser ces menaces, se contentant de dire pour toute réponse que la mort ne pouvait être un châtement qu'autant que la vie serait un bien.

Le tenancier de l'un des décurions qui exploitait une ferme dans le voisinage, exposait ses misères à l'homme d'affaires de son propriétaire, « qu'allons-nous devenir? » dit-il, « la moitié des esclaves sont morts, et ceux qui restent sont tellement faibles et épuisés qu'il m'est impossible de terminer le travail du mois. Le temps est venu de tondre nos troupeaux et je crains de ne pouvoir vous donner de la laine. Nos abeilles doivent bientôt essaimer, nous devons extraire leur miel, et purifier la cire. Nous devons cueillir les feuilles blanches de la camomille et infuser ses fleurs dorées dans de l'huile. Nous devons cueillir les raisins de nos achits, passer les fleurs au crible et en conserver le résidu dans du miel. Nous devons planter des choux, semer de l'alchimille (1) et de la coriandre pour le printemps pro-

(1) *L'alchimille* est un bon fourrage.

chain. Nous devons faire du fromage. Nous devons cuire au soleil des briques blanches et rouges et des tuiles, et les bras nous manquent. Ce n'est pas le fermier qu'il faut accuser, mais le courroux des dieux. L'intendant provincial de la teinturerie impériale proteste qu'on ne trouve plus les insectes qui donnent la teinture et affirme que les sauterelles ont dévoré ces insectes ou la plante dont ils se nourrissent ou bien qu'ils ont été détruits par la peste. Voici le vieux Corbule, on ne peut plus inquiet pour son fébrifuge, et l'un de ses esclaves se querelle avec le voiturier du marché, qui lui raconte que Magon est mort d'une fièvre plus maligne encore que celle de son maître de chez qui la racine devait venir. « Le coquin ! s'écrie l'esclave, mon maître avait fait accord avec lui pour l'année et lui a donné son argent en avance. » Un rire général et des huées assaillirent l'infortuné domestique qui prévoyait avec trop de vérité que revenir sans la médecine serait le signal de sa condamnation à la meule. « Que le vieux Corbule suive Magon dans son passage à la perdition ! » dit une voix dans la foule ; « qu'il aille avaler sa médecine chez Pluton et qu'il nous laisse le pain et le vin qui l'ont rendu goutteux. »

« Du pain ! du pain ! » fut la réponse qui accueillit cette sortie et elle s'étendit dans un cercle plus grand que celui dont le voiturier et l'esclave faisaient partie.

« Du vin et du pain, Cérès et Bacchus ! » s'écria un jeune légionnaire, qui après une nuit d'orgie sortait, encore demi-ivre, de l'une de ces petites boutiques de marchand de vin établies dans les caveaux des Thermes ou bains chauds : « Faites-nous place, vous autres, vil

limon de la terre, Africains demi-pétris, demi-fermentés, qui ne fûtes jamais hommes au complet, mais qui ressembliez furieusement aux babouins, composés comme vous êtes de trois quarts de moût, de deux de vinaigre et d'un cinquième d'eau : — comme je le disais encore tantôt, vous êtes semblables à une mauvaise liqueur, et votre aspect soulève le cœur de dégoût et blesse la vue. »

La foule, sans faire le moindre mouvement à l'arrivée du légionnaire, regardait d'un œil morne son bouclier, la seule partie de son accoutrement militaire qu'il eut conservée après sa débauche. La surface blanche avec une bosse d'argent au milieu, entourée d'abord d'un cercle blanc, puis d'un rouge et d'un troisième pourpre, montrait qu'il appartenait aux *Tertiani*, soldats de la troisième légion italique qui avait été postée en Afrique depuis le temps d'Auguste. « Méprisables métis à double langue, continua-t-il, à quoi servez-vous, si ce n'est à faire la moisson pour vos propriétaires et seigneurs, *Romanos Dominos rerum* (1)? Et si maintenant il n'y a pas de moisson à faire, votre service est devenu inutile. Allez chez vous et mourez, et jetez vous à l'eau, car à quoi êtes-vous bons, si ce n'est à ôter vos cadavres de devant les yeux et les narines des citoyens de Rome, la crème du genre humain? Vous n'êtes que des singes bâtards, et voilà pourquoi vous gagnez la peste; quant à nous, notre sang bouillonne et écume dans nos veines vermeilles comme du lait nouveau dans la coupe à vin; et le vin est trop fort pour ce climat,

(1) Les Romains, maîtres de l'univers.

et mon sang est échauffé et je bois de ce vin une mesure pleine à la grande Rome ; car que dit le vieil Horace ? *Nunc est bibendum* (1). Ainsi donc, faites-moi place. »

Le latin était inintelligible pour la plus grande partie de cette multitude composée de campagnards et de gens du peuple ; mais tous comprirent le vocabulaire, la syntaxe et la logique, quand le soldat appliqua son poing sur la figure d'un individu qui refusait de lui livrer passage et que ce dernier répondit à cette insulte par un coup de poignard. Un flot de monde se rua sur l'agresseur ; mais leur faisant une grimace et les menaçant du poing, il sauta de côté et gagna rapidement un grand espace resté libre devant lui. Par humeur querelleuse, plutôt que par peur, il poussa un cri d'alarme qui fit accourir à son secours deux ou trois de ses camarades sortant de semblables repaires d'ivrognerie et de vices. La foule les reçut à coups de pierres et *la crème de la nature humaine* allait suivant toute apparence être rudement barattée lorsque, voyant la tournure sérieuse que prenaient les choses, ils se sauvèrent bien vite à toutes jambes et allèrent se cacher dans le temple d'Esculape sur un côté du Forum. La foule les y suivit, les ministres du lieu sacré essayèrent d'en fermer les portes, une lutte s'engagea ; l'émeute avait éclaté. La conservation de soi-même est la première loi de l'homme ; tremblant pour la sûreté de ses magnifiques bâtiments et convaincu que les émeutiers ne demandaient que du pain, comme c'était vrai, le prêtre du dieu s'avança au-devant de la foule, blâma son

(1) C'est maintenant qu'il faut boire.

impiété et lui représenta combien il était absurde de supposer qu'il y eût dans l'enceinte du temple les pains dont ils avaient besoin ; mais il ajouta qu'à l'autre extrémité du Forum se trouvait l'une des boulangeries les plus considérables de Sicca.

La plus faible impulsion détermine les mouvements d'une multitude excitée. Les perturbateurs se dirigèrent sans délai vers le quartier désigné où effectivement il y avait un beau et vaste magasin de grains de toute espèce et d'autres denrées. La boutique semblait toutefois peu fournie pour le moment ; car le boulanger, en homme prudent, avait craint qu'un trop grand étalage de provisions ne fût une invitation à mal faire pour des hommes affamés. Les assaillants cependant n'étaient pas gens à se laisser jouer : l'un d'entr'eux s'écria que le marchand avait dans son propre intérêt retiré son blé du marché et qu'à l'intérieur de grands magasins en étaient encombrés. Ils se prévalent de cette affirmation pour se précipiter dans la maison ouverte. Le boulanger s'échappe comme il peut, ses meules et ses fours sont brisés, sa demeure entière est saccagée ; tout ce qui leur tombe sous la main est saisi, dispersé, mis en pièces ou mangé, selon la nature des objets ; la foule s'enhardit par ces excès mêmes et se sent portée vers de nouveaux exploits.

Cependant elle n'a pas encore de plan d'action défini. Quelques-uns, à la recherche du blé, sont entrés dans l'écurie à côté de la maison. Ils y trouvent l'âne du moulin faisant tourner la meule à broyer et l'en font sortir. C'est un animal superbe, témoignant tout

à la fois et de la richesse et de l'état florissant du commerce de son maître. Les ânes sont plus beaux en Afrique que dans les contrées du nord, mais celui-ci était beau même pour un africain. Un individu l'enfourche et, suivi de la populace qui lui sert d'écuyer, il se met en route comme un chevalier errant, à la recherche d'aventures extraordinaires. Il commence par faire le tour du Forum dont il rassemble en marchant la population malsaine : — ici quelques mauvais gamins, là quelques femmes ivres, plus loin grand nombre d'esclaves de la campagne à demi-abrutis et des paysans. Soit par curiosité ou par oisiveté, soit par méchanceté ou dans l'espoir du butin, soit par un désir vague de s'occuper de n'importe quoi, tous ceux qui n'ont rien à perdre à l'aventure, lui font cortège et se rangent à ses côtés. Au contraire, à mesure qu'il avance et que le bruit et l'émotion augmentent, tout homme qui a une position quelconque, les esclaves domestiques des grandes familles, les fermiers, les boutiquiers, les agents d'affaires, les officiaux disparaissent subitement de la scène. « Afrique ! Afrique ! » tel est maintenant le cri vociféré ; or, comme un ancien écrivain nous le rapporte, pousser un tel cri dans cette contrée c'était annoncer que l'on avait conçu un plan nouveau et que l'on ne reculerait pas devant l'exécution.

Soudainement, pendant qu'ils sont en marche, un sourd et terrible hurlement se fait entendre. Il part de la baraque d'un serviteur de la cour impériale, dont l'emploi consiste à transporter les bêtes sauvages de l'intérieur de la côte, où elles sont embarquées pour Rome.

Dans ce moment il a la garde d'un magnifique lion, qui majestueusement assis regarde à travers les barreaux de sa cage la populace qui se met aussi à le contempler. Son attitude et ses qualités le mettent de beaucoup au-dessus de ces hommes abrutis. Tandis qu'ils se pressent et se bousculent, fixant la bête des yeux et espérant de la provoquer, tout à coup une voix perçante fait entendre le cri : « Les chrétiens aux lions ! Les chrétiens aux lions ! » Un silence profond suivit ces mots, comme s'ils avaient coupé la respiration à cette masse confuse. Un intervalle s'écoula, et puis la même voix fut entendue criant de nouveau : « Les chrétiens aux lions ! » Cette fois-ci mille clameurs retentirent en écho sinistre dans toute l'étendue du Forum : « Les chrétiens aux lions ! » L'ordre du jour, la direction du mouvement était donnée ; un objet déterminé était offert et la seule chose qui dût étonner, c'est que la foule eût été si longue à chercher et si lente à trouver une cause si évidente de ses malheurs, un sujet si complètement suffisant pour sa vengeance. « Les chrétiens aux lions ! » fut répété par la ville et par la campagne, par les prêtres et par le peuple. On y joignait ces cris : « Vive l'empereur ! Vive Dèce ! il nous l'a dit depuis longtemps. Voilà l'édit : on ne l'a jamais exécuté. Mort aux magistrats ! Aux chrétiens ! Aux chrétiens ! Vive le grand Jupiter ! à bas les athées ! »

A peine se furent-ils mis en mouvement que l'âne attira leurs regards : « Le dieu des chrétiens ! s'écrièrent-ils, voilà le dieu des chrétiens ! » Leur première pensée fut de donner la pauvre bête au lion, puis de

la sacrifier, mais ils ne savaient à qui. Enfin, ils convinrent de forcer les chrétiens à l'adorer; et, l'affublant de quelques ornements de parade, ils le firent marcher en avant.

CHAPITRE XVII.



orsque le cortège, après avoir fait son tour, revint devant la maison du malheureux boulanger, la foule s'était grossie à tel point que le Forum même ne pouvait plus la contenir et qu'elle remplissait les rues adjacentes. Mais bientôt une arrière-pensée s'empara des chefs, — et même de tous ceux qui avaient quelque peu l'usage de leur raison, — on se dit qu'il était très-incertain de trouver des chrétiens à Sicca, et, dans le cas où il y en eût, qu'il était encore difficile de découvrir leur retraite. Cette difficulté présentait un caractère si pratique que plusieurs heures s'écoulèrent dans l'hésitation. Mais les difficultés ne firent qu'exciter la rage de ces forcenés, de même que la soif d'un homme altéré ne fait que s'accroître avec le temps qu'on met à lui apporter de l'eau. Enfin, après bien des contestations, bien du tumulte,

bien des imprécations, bien des cris, bien des blasphèmes, bien des gesticulations inutiles, le tout digne des habitants de la prison infernale, ces malheureux se mirent à parcourir la ville sans itinéraire fixé, comme ils venaient de se donner un spectacle au Forum, regardant à droite et à gauche de leur route, pour voir si rien ne s'offrait à leurs yeux. Ils tâchaient ainsi de calmer par le mouvement la fougue de leurs passions, en attendant de pouvoir y donner un libre cours.

Ce fut, pour les honnêtes gens de la ville, une terrible journée, plus terrible mille fois que tout ce que les plus craintifs même avaient imaginé lorsqu'ils redoutaient une manifestation hostile à la religion chrétienne. La haine seule ne faisait pas agir cette populace effrénée; la famine et la contagion la pressaient encore de leur aiguillon. Les magistrats, pleins d'effroi, se tenaient renfermés chez eux, le petit corps de troupes romaines réservait ses forces pour sa propre défense; tandis que les infortunés, en assez grand nombre, qui avaient abandonné leur foi et sacrifié aux idoles, se hâtaient d'exposer à leurs portes d'abominables effigies païennes, afin de détourner d'eux l'orage, contre lequel l'apostasie même n'était plus qu'une médiocre sauvegarde. Cet exemple ne fut pas perdu pour les Gnostiques et les autres sectaires; quant aux Tertullianistes, soit principe, soit orgueil, ils firent preuve de plus de courage.

Il faudrait la *voix d'airain* dont parle Homère, ou bien la plume enchanteresse de Walter Scott pour énumérer et dépeindre, autant du moins qu'il serait permis de le faire,

les différentes figures, les divers groupes composant ce misérable cortège. A mesure qu'il s'acheminait, il acquérait une variété et un développement que l'enceinte du Forum ne lui avait pas permis de prendre. Les principaux établissements religieux furent fermés, leurs chefs ne voulant rien avoir de commun avec la foule. Les prêtres de Jupiter, les écoles du temple de Mercure, le temple du Génie de Rome, près du Capitole, les hiérophantes d'Isis, de Minerve, de Junon et d'Esculape, regardaient ce soulèvement populaire avec non moins de terreur que de dégoût ; mais ce n'étaient pas là les objets du culte du peuple. Le vaste monument d'Astarté, qui par le nombre et la scélérateuse avouée de ses habitants, rivalisait avec les caveaux du Forum ; les anciens rites, si nombreux et si différents, mais tous également mystérieux, qui dataient des temps puniques ; les nouvelles superstitions rapportées de la Syrie ou de la Phrygie ; enfin tous ces repaires du crime, toutes ces écoles de la dépravation ne manquèrent point de donner au rassemblement un caractère redoutable en l'augmentant d'un nombreux contingent. La canaille affamée et oisive ; les ignobles mendiants, se nourrissant des restes des sacrifices ; les conducteurs des victimes et leurs égorgés ; les jongleurs et les saltimbanques, amusant les badauds de l'endroit ; les danseurs, les chanteurs, les joueurs de flûte des cabarets et des tavernes ; les créatures infâmes de tout âge, hommes et enfants à demi-nus et plus d'à moitié ivres ; des nègres brutaux, aborigènes de l'Atlas, aux instincts féroces comme leur physionomie ; des habitants de la côte, ou des Chananéens, comme ils s'ap-

pellent eux-mêmes ; les gardiens des bêtes sauvages de l'amphithéâtre ; des troupes de campagnards, pour lesquels l'épidémie était un temps de saturnales ; enfin cette foule immense de malheureux avilis par le besoin qui passaient leurs nuits étendus en files à l'entrée de leurs cellules dans les profonds souterrains des Thermes ; — telles étaient les recrues qui s'ajoutaient à la bande des perturbateurs. Ici se voyaient les emblèmes idolâtriques du grand temple Punique, portés par quelques misérables ; et des frénétiques en haillons — spectres ravagés par la faim et la débauche, — sautaient et se démenaient tout autour. Là un chœur de Bacchantes se tenait prêt à vociférer au moment donné leurs chansons non moins bruyantes que licencieuses. Derrière elles, venait le grand prêtre du Saturne Punique, le dévrateur d'enfants, une espèce de Moloch, pour qui le massacre des chrétiens était un rite sacré. Comme ses desservants, il portait des habits couleur rouge de feu, ainsi qu'il convenait à leur religion sanguinaire. Il y avait encore une bande de fanatiques adorateurs de Cybèle ou de la déesse Syrienne, si tant est que les deux cultes fussent distincts. Chamarrés de rubans et d'étoffes de diverses couleurs, ils avaient la figure peinte ; ils portaient les cheveux longs, comme les femmes, et la tête couverte de turbans. Ils se mirent aux premiers rangs du cortège, — pleinement dignes en tous points de ce poste d'honneur, — et, s'étant emparés de l'âne du pauvre boulanger, ils le chargèrent de leur déesse. Quelques-uns de ces gens jouaient de la flûte, tandis que d'autres battaient des cymbales, dansaient en poussant

des hurlements affreux, agitaient convulsivement leurs têtes ou se fustigeaient. Tel était le tableau que présentait cette horrible cohue qui parcourait lentement les rues de la ville, faisant retentir de temps à autre, au-dessus des rumeurs confuses, le cri jeté par la bouche de quelque brigand et répété au loin par un peuple en délire : « Les chrétiens aux lions ! les chrétiens aux lions ! »

Cependant aucun chrétien ne paraissait et il était clair que la rage de ces forcenés devait se déchaîner en d'autres quartiers, si elle continuait à manquer d'objet. Tout à coup, quelqu'un se souvenant de l'emplacement qu'occupait l'ancienne chapelle chrétienne, toute la foule s'élança dans cette direction et ne tarda pas à pénétrer dans l'édifice. Il y avait longtemps que ce lieu était converti à d'autres usages qu'aux offices pieux, et même il servait, en ce moment, d'entrepôt de barils et d'outres. Le misérable sacristain qui avait, depuis maintes années, abandonné toute observance pratique de la vraie foi, se trouvait encore là; mais ce n'était plus que comme garde-magasin pour compte du propriétaire de ces objets. Les émeutiers l'ayant aperçu s'empressèrent de le traîner devant l'âne chargé de l'idole, en lui ordonnant de les adorer l'un et l'autre. Le malheureux obéit : il adora l'âne, il adora la déesse et même le génie de l'empereur; mais ses persécuteurs avaient soif de sang et n'étaient pas d'humeur à se laisser frustrer dans leur attente. En conséquence notre apostat n'eut pas plus tôt satisfait à tout ce qu'on exigeait de lui qu'il se trouva sous les pieds de la foule qui l'eut bientôt

écrasé et envoyé aux puissances infernales, auxquelles il venait de faire sa profession d'impiété.

Le second exploit eut pour objet un tertullianiste debout à la porte de sa boutique qu'ornait le signe de la croix. Lorsque le cortège se fut suffisamment approché, cet homme s'avancant d'un pas tranquille, alla enlever sur l'âne l'idole qu'il brisa pour en jeter les restes à la foule. Pendant quelques instants celle-ci le regarda tout ébahie; mais bientôt la haine se rallumant, quelques femmes tombèrent sur l'infortuné fanatique, le déchirèrent de leurs ongles et de leurs dents et le laissèrent tout ensanglanté et mourant sur le sol.

Dans la partie haute et la plus riche de la ville dont s'approchaient ces enragés, habitait la veuve d'un duumvir qui de son vivant avait fait courageusement profession de christianisme. Cette dame respectable était également chrétienne et quelques-uns de ses amis étaient parvenus à la garantir de la persécution. Elle vivait fort retirée, pourvoyant, dans la limite de ses moyens, à l'éducation de ses enfants, qu'elle instruisait avec autant d'exactitude religieuse que les circonstances le permettaient. Elle les éloignait de tous mauvais exemples, de toutes compagnies dangereuses pour ne les entourer que d'esclaves vertueux, et leur enseignait tout ce qu'elle savait elle-même de sa religion, c'est-à-dire tout ce qu'il fallait pour leur salut. Tous avaient été baptisés, quelques-uns d'entre eux, à défaut de prêtre, l'avaient été par leur propre mère; et, autant que le permettait leur âge, — qui variait de sept à treize ans, — les trois filles et

les deux garçons avançaient dans le chemin de la vérité et de la sanctification. Quelques années auparavant, son mari, président au tribunal du Forum, ayant puni avec une juste sévérité un acte de fraude accompagnée d'ingratitude, le coupable avait constamment nourri une sourde haine contre le magistrat et contre les siens. Le moment de se venger était venu ; aussi ne le perdit-il pas en découvrant à ses furieux compagnons la demeure à eux inconnue de la famille chrétienne. Il ne leur pouvait rendre de plus agréable service, et bientôt le modeste refuge de la veuve fut envahi par les ennemis de son Dieu et de ses disciples. Malgré ses cris navrants, ses supplications, on lui arracha ses enfants ; et, au moment même où le plus jeune de tous se tenait accroché à elle, pauvre mère ! elle tombait sans vie aux pieds de ses bourreaux. Les cinq petits êtres furent emmenés en triomphe : c'était le plus grand succès de la journée ! L'on fut quelque temps avant de décider de leur sort ; mais on convint enfin que les filles seraient livrées à la prêtresse d'Astarté et leurs frères aux horribles adorateurs de Cybèle.

Se venger des chrétiens était devenu le principe moteur de l'émeute ; mais l'espoir du pillage poussait le plus grand nombre, et en cela les chrétiens ne pouvaient satisfaire leurs désirs. Il avaient commencé la journée par la dévastation du magasin de comestibles et maintenant ils étaient parvenus au quartier aristocratique de la ville dont ils contemplaient avec envie et cupidité les nobles demeures. Bientôt ils se mirent à crier : « Du pain ! du pain ! » tout en proférant les plus terribles menaces

contre les chrétiens. Ils frappèrent violemment aux portes fermées et cherchèrent des moyens pour escalader les hautes murailles qui défendaient les habitations sur le devant. Poussés par la faim et par leurs désirs de carnage, ils s'organisèrent en bandes et allèrent exiger des vivres de porte en porte. Tout leur était bon : pains, figues, raisins et vin, tout fut saisi et dévoré par ceux qui étaient le moins épuisés et le moins affaiblis. Un second rang de suppliants farouches suivit le premier, et il était évident, à moins qu'il ne se fit une diversion, que le quartier riche de Sicca allait trouver là un ennemi plus redoutable que les sauterelles.

Les maisons du *Suscepteur* (1) ou receveur du domaine, du *Tabulaire* (2) ou greffier, du *Défenseur* (3) ou conseiller de la cité, et deux ou trois autres avaient déjà été le théâtre de collisions entre les esclaves domestiques et la populace, quand un assaut fut tenté contre la demeure d'un autre membre de la Curie (4) qui faisait l'office de

(1) Officier Romain qui était chargé par les décevirs de recueillir les impôts.

(2) Officier civil chargé de dresser les rôles d'impositions.

(3) Le *Défenseur de la cité ou du peuple* était un magistrat municipal, établi dans les petites villes de la domination romaine, dont la charge était principalement de veiller à la juste répartition des impôts, des tributs, de garder les registres publics, et d'y inscrire les insinuations, les actes de naissance et les actes de décès. — C'était aussi le titre de certains magistrats qui, sous les empereurs, étaient chargés de poursuivre les délits et de soutenir les lois et les privilèges des diverses cités.

(4) La curie, dans l'organisation des villes municipales, était une agrégation de citoyens pris en dehors de la classe des privilégiés et possédant une propriété de plus de vingt-cinq arpents.

flamine de Jupiter. C'était un homme riche et qui aimait ses aises, généralement populaire, sans aucun goût pour la persécution, mais désirant encore moins être persécuté. Il avait fait plus que tolérer les chrétiens et en avait même un, pour le moment, parmi ses esclaves. C'était un Grec, excellent cuisinier et parfumeur, et son maître n'aurait pas voulu le perdre pour une grande somme d'argent. Cependant la vie lui était plus chère que son diner, et un Jonas devait être jeté à la mer pour sauver le vaisseau. Ses camarades poussèrent avec effroi, mais non sans empressement, le pauvre malheureux dans la rue et fermèrent la porte derrière lui. C'était un homme entre deux âges, d'une physionomie grave; il regarda tranquillement la multitude furieuse et désordonnée, qui fourmillait autour de lui sur la colline et qui augmentait le nombre de ses persécuteurs. Quel aurait été son avenir s'il fût resté au service de son maître terrestre? Sa provision de viande et de boisson aussi longtemps qu'il serait fort et adroit, des coups de bâton ou de fouet si jamais il venait à déplaire, puis la vieillesse et la mort du cheval de louage usé, qui jadis a caracolé dans le brillant cortège ou henni à l'approche du combat. Quelles sont ses espérances maintenant? une agonie d'un moment, une mort de martyr et l'éternelle vision béatifique de Celui pour qui il mourait. « A l'âne ou au lion! » s'écria la foule, « qu'il adore l'âne ou qu'il combatte le lion. » Il fut traîné à la tête de l'âne et on lui ordonna de se prosterner devant l'animal. En moins d'une minute il avait levé les yeux au ciel, fait le signe

de la croix, confessé son Sauveur : il fut mis en pièces par la foule qui devança ainsi le lion de l'amphithéâtre.

Il y eut un moment de calme, mais qui devait être bientôt suivi d'un nouvel orage. Chaque famille n'avait pas un cuisinier chrétien pour en faire une victime. Les séditions, le pillage, les excès étaient à l'ordre du jour ; des messagers successifs furent envoyés en toute hâte au Capitole et au camp pour demander du secours ; mais les Romains se contentèrent de répondre qu'ils avaient assez à faire de défendre les bâtiments et les bureaux du gouvernement. Ils suggérèrent cependant des moyens pour mettre la foule en défaut, ou pour l'entraîner dans quelque entreprise difficile ou fatigante qui pût donner aux autorités le temps de délibérer et l'occasion de se donner l'avantage contre les séditeux. Si les magistrats pouvaient les faire sortir de la ville, ce serait un grand point ; ils pourraient alors fermer les portes sur eux et traiter avec eux comme ils le voudraient. Dans ce cas aussi les insurgés s'éloigneraient et se diviseraient, et ainsi dispersés, on pourrait s'en rendre maître. Ils montraient déjà des symptômes manifestes d'une nouvelle fureur, quand une voix cria tout à coup : « Agellius le chrétien ! Agellius le sorcier ! Agellius aux lions ! A la ferme de Varius — à la chaumière d'Agellius — à la porte Sud-Ouest ! » Un hurlement féroce fit écho à cette voix dans la vaste multitude. L'impulsion avait été donnée comme la première fois ; les flots de cette mer animée refluèrent et se retirèrent ; et longeant le pied de la colline, ils se précipitèrent avec violence,

vers le Sud-Ouest. Juba, ta prophétie sera bientôt accomplie! Les sauterelles feront plus de mal à la demeure de ton frère que l'édit impérial ou la magistrature de la ville. Le déclin du jour ne suspendra pas la tempête!

CHAPITRE XVIII.



Depuis la soirée où commence notre récit, un changement complet s'était opéré dans l'aspect de la nature, que nous observions alors avec tant de plaisir auprès de la chaumière d'Agellius. Il est si pénible de contempler la dévastation et la ruine succédant aux plus belles espérances, que nous ne voulons en dire que peu de chose. Le ciel est encore sans nuage comme alors; le soleil s'avance dans sa course silencieuse comme s'il ne demandait qu'à donner leur maturité aux grains et aux fruits destinés à l'homme. Mais la chaleur de ses rayons est devenue inutile; les grains et les fruits ont disparus et il ne reste plus d'hommes pour les recueillir et en jouir. Une ombre noire avait donc traversé le beau paysage et l'avait défiguré. Pour l'œil attentif, c'était comme si le feu avait brûlé toute

la surface comprise sous cette ombre et avait dépouillé la terre de son vêtement. Rien n'avait échappé, pas un plant de henné, pas une rose ni un œillet, pas une orange ni une fleur d'oranger, pas une bocconie, pas une grappe de raisins verts, pas une baie d'olivier, pas un brin d'herbe. Jardins, prairies, vignobles, vergers, taillis, au lieu de briller par la riche variété de nuances qui était naguère leur trait caractéristique, étaient maintenant réduits à une triste couleur de cendres. Çà et là s'élevait en ce moment la fumée des tas où brûlaient les débris de la végétation corrompue et empoisonnée, les innombrables cadavres des sauterelles, ceux du bétail, ceux enfin des hommes que la peste avait enlevés. La plus furieuse invasion de hordes barbares, Vandales ou Sarrasins, qui devaient en des temps successifs, venir dévaster cette contrée, n'aurait pas pu répandre une aussi complète dévastation. Les esclaves de la ferme de Varius s'occupaient tristement d'une nouvelle besogne : ils débarrassaient les parcs de fleurs, le vignoble et les champs des misérables restes de cette riche moisson que le beau printemps leur avait promise.

C'était le matin de ce jour plein d'événements dont nous avons retracé le cours dans les chapitres précédents, qu'un intelligent petit garçon se présenta à Agellius qui dirigeait le travail de ses laboureurs.

« Je suis venu de la part de Jucondus, dit-il, il a besoin de vous à l'instant. Vous devez venir avec moi et par le chemin où je vous conduirai, et voici la preuve que je vous dis vrai. Il vous envoie ce billet et

vous souhaite dans ce temps de calamités les meilleurs dons de Bacchus et de Cérés. »

Agellius prit les *tablettes* (1) et les porta, de l'autre côté du chemin, à Cécilius qui travaillait là vêtu des habits d'un esclave. La lettre contenait ces mots :

« Jucondus à Agellius. J'espère que vous êtes assez bien pour marcher. Vous ne serez pas longtemps tranquille dans votre chaumière; il y a ce matin un soulèvement contre les chrétiens et vous pourriez être recherché. A moins que vous ne désiriez voir le Styx ou le Tartare, suivez cet enfant sans le questionner. » Agellius montra la missive au prêtre.

« Nous ne sommes plus en sûreté ici, mon père, dit-il; où irons-nous? Partons ensemble. Pouvez-vous me conduire à Carthage? »

« Carthage n'est pas plus sûre que Sicca, répondit Cécilius. Ici nous sommes au centre du pays et nous avons plusieurs voies pour nous échapper, tandis que là, nous n'aurions que la mer devant nous. En outre, chacun me connaît à Carthage et ici, tout en étant inconnu, j'apprends encore tout ce qui se passe dans le proconsulat et dans la Numidie. »

« Mais que pouvons-nous faire? demanda Agellius; nous ne saurions rester ici et vous, du moins, vous ne pouvez pas vous aventurer dans la ville. Nous devons aller quelque part; mais où? »

Le prêtre réfléchit un moment et dit ces mots: « Nous devons nous séparer. »

(1) Les tablettes étaient des planches de bois enduites d'une légère couche de cire, sur laquelle les anciens écrivaient avec le *style*.

Des larmes inondèrent aussitôt les yeux d'Agellius.

« Quoique étranger, continua Cécilius, je connais le voisinage de Sicca mieux que vous, qui y êtes né. Il y a une célèbre retraite pour les chrétiens au nord de la ville; et je sais, à n'en pas douter, qu'en ce moment bon nombre d'entr'eux s'y sont réfugiés. La fureur de l'ennemi sévit de tous côtés et nos frères des environs de Cirtha et de Curube vont s'y rendre. La seule difficulté, c'est d'y parvenir sans traverser Sicca. »

« Allons ensemble, » dit Agellius.

Cécilius parut embarrassé et tout absorbé dans ses pensées. Il semblait pour le moment être complètement étranger à tout ce qui se passait autour de lui ; mais bientôt revenant à la réalité, « non, dit-il, nous devons nous séparer pour un temps qui ne sera pas long. Je suppose que votre oncle aura bien soin de vous ; il a de l'influence. C'est précisément lorsque nous sommes le moins rapprochés l'un de l'autre que nous sommes le plus en sûreté. Au reste nous nous rejoindrons bientôt : je vous le prédis. Si nous demeurions ensemble maintenant, nous serions beaucoup plus exposés tous les deux. Suivez donc le jeune messager ; pour moi je me rendrai à l'endroit que je viens d'indiquer. »

« O mon père, dit le jeune homme, comment y parviendrez-vous ? Quelles inquiétudes j'aurai sur votre sort ! »

« Ne craignez rien, répondit Cécilius, soyez tranquille, je vous le répète. Ce sera un temps d'épreuve; mais mon heure n'est pas encore venue. Il ne me reste que quelques

années à vivre et vous en aurez encore beaucoup plus que moi. Dieu me protégera et viendra à mon secours, bien que j'ignore de quelle manière. Allez, Agellius, laissez-moi à moi-même. »

« O mon père, s'écria ce dernier, ô vous, mon seul appui dans ce monde, vous que Dieu m'a envoyé dans mon extrême besoin, à qui je dois tout, me faut-il donc vous quitter ? Un laïque doit-il abandonner un prêtre ? Le jeune homme délaisser le vieillard ? Hélas ! en réalité, ce n'est pas vous, mais bien moi qui suis sans protection. Les anges vous entourent, mon père, mais moi je suis un pauvre orphelin. Donnez-moi votre bénédiction ; que le mal n'ait pas de prise sur moi. Je pars. »

« Ne vous agenouillez pas, dit le prêtre, on vous verrait. Attendez, je vais vous dire comment vous pourrez me trouver. » Et lui donnant alors les instructions nécessaires : « Suivez, dit-il, la route de Tibursicombe jusqu'au troisième milliaire, puis faites encore mille pas, après lesquels, ayant récité sept *Pater*, vous vous adresserez à l'homme que vous trouverez sur votre droite. Et maintenant, allez. Que Dieu vous protège ! Nous ne serons pas longtemps séparés. » Et il lui donna sa bénédiction.

« Ce vieux bonhomme se donne des airs, dit l'enfant quand Agellius le rejoignit, qui est-il ? est-ce un de vos esclaves, Agellius ? »

« C'est être assez impertinent que de me faire cette question, » répondit-il.

« On dit que les chrétiens ont fait venir les sauterelles par leurs enchantements, dit Firmius, c'était le nom

du messager, et il se fait en ce moment un affreux tapage au Forum. Le bruit court que vous êtes chrétien. »

« C'est parce que votre peuple n'a rien de mieux à faire que de parler contre son prochain. »

« Ou plutôt, parce que vous êtes si doux, répliqua Firmius. Un autre homme m'aurait terrassé pour avoir dit cela; mais vous êtes des gens endurants, qui souffrez les insultes avec soumission. Arnobe dit que votre père était chrétien. »

« Un père et un fils ne sont pas toujours de la même religion, de nos jours, » dit Agellius.

« C'est vrai, répondit Firmius, mais les chrétiens viennent de l'Egypte; et là comme le cuisinier est fils de cuisinier, et le soldat fils de soldat, ainsi le chrétien, croyez-m'en, est fils de chrétien. »

« Les chrétiens se vantent, je crois, dit Agellius, qu'ils ne sont d'aucune race ni d'aucun pays, étant membres d'une grande famille qui ne tient à aucune patrie, mais dont la demeure est au ciel. »

« Les chrétiens, reprit l'enfant, n'auraient jamais pu fonder le grand empire romain; c'est là une œuvre de héros. César, Marius, Marcus Brutus, Camille, Cicéron, Sylla, Lucullus, Scipion n'auraient jamais pu être chrétiens. Arnobe dit que c'est un ramassis de lâches qui n'osent pas se montrer en public. »

« Vous voudriez bien être un héros, je crois, » dit Agellius.

« Je serai avocat, répondit Firmius; j'aimerais d'être un grand orateur comme Cicéron, et que tout le monde vint m'entendre. »

Ils marchaient le long d'un mur de terre qui séparait la ferme de Varius de celle de son voisin, quand tout à coup Firmius, qui ouvrait la marche, sauta dans un taillis qui s'étendait jusqu'au rayin dans lequel le monticule se terminait vers Sicca. Puis il chemina sans cesse par des sentiers détournés jusqu'à ce qu'ils parvinssent à la hauteur des murailles de la ville.

« Vous me conduisez où il n'y a pas d'entrée, » dit Agellius.

« Jucondus m'a recommandé de vous mener par un chemin dérobé, répliqua l'enfant, en riant. Vous en savez mieux la raison que moi. C'est ici un de nos chemins ordinaires. »

Il y avait une ouverture dans la muraille et les briques et les pierres disjointes permettaient de les déplacer. C'était un de ces chemins secrets comme en connaissent les écoliers. Ayant passé cette entrée, Agellius se trouva dans un jardin ou petit enclos négligé. Tout était silencieux autour d'eux, comme si les habitants eussent quitté leurs demeures ; mais on entendait un grand bruit dans le lointain, et l'on s'apercevait que quelque chose d'inusité se passait dans le centre de la ville. Son guide dit à Agellius de le suivre aussi vite que possible en tâchant de n'attirer l'attention de personne : et le conduisant par des ruelles et des allées inconnues, il le mena enfin près du théâtre de l'émeute. En ce moment l'attaque de la boutique du boulanger venait précisément de finir ; traverser le Forum était raccourcir son chemin et peut-être aussi le rendre plus sûr que de risquer de rencontrer la foule dans les rues. Firmius prit

les devants, et tandis que l'attention de la populace était dirigée sur un autre point, il conduisit Agellius sain et sauf à travers le Forum. Alors ils continuèrent avec précaution comme auparavant jusqu'à ce qu'ils se trouvasent à la porte de derrière de la maison de Jucondus.

« Dites un mot à votre oncle pour moi, dit Firmius, j'ai achevé ma tâche. Il doit se souvenir de moi généreusement aux Augustales (1). » Et il s'enfuit.

De son côté Cécilius avait considéré avec inquiétude quelle voie pouvait être la plus sûre pour lui. Il lui fallait partir; mais il devait attendre l'obscurité, quand les chemins seraient libres et la lumière incertaine. Jusque là il devait se tenir enfermé. Il y avait dans les montagnes, au delà de Sicca, une caverne remarquable qui avait servi de retraite aux chrétiens depuis les temps mêmes où l'Afrique Romaine vit pour la première fois la persécution. Aucun endroit de toute la contrée ne semblait plus favorable pour ce qu'on appelle une base d'opérations; les soldats de la Croix pouvaient s'en éloigner librement ou s'y retirer en paix selon que la fureur de leurs ennemis augmentait ou diminuait. En même temps que cette grotte était située au milieu d'un désert d'un accès difficile et redouté comme un lieu de réunion de spectres et de mauvais esprits, elle n'était pas très-éloignée d'une ville près de laquelle se joignaient les grandes routes d'Hippone et de Carthage. Un bras du Bagradas navigable pour des barques ouvrait une

(1) Les Augustales étaient des fêtes instituées à Rome en l'honneur d'Auguste pour célébrer le jour de sa rentrée après qu'il eût terminé toutes les guerres.

communication à travers les bois, où, en cas de surprise, il était facile de se cacher et par où l'on pouvait fuir vers Madaure, Vacca et les autres places; en outre du côté du Sud, elle dominait la vaste plaine qui s'étendait jusqu'aux pieds de l'Atlas. Maintenant que la persécution sévissait, plusieurs diacres et autres ecclésiastiques, des laïques distingués de toutes les parties de la contrée s'étaient rendus dans cette caverne; et nulle part Cécilius ne pouvait être plus à même d'apprendre l'état général des affaires et de communiquer avec les pays d'outre-mer. Aussi était-ce là qu'il se rendait, quand la maladie d'Agellius lui fit un devoir de s'arrêter pour le soigner et s'occuper de ses besoins spirituels : toute sa conduite en cela reposait sur des avertissements intérieurs.

Le problème en ce moment était de savoir comment parvenir au refuge en question. Son chemin direct était à travers Sicca; mais celui-ci étant impraticable dans les circonstances actuelles, il devait descendre dans le ravin qui se trouvait en deçà de la ville et, tournant à gauche, traverser la large plaine, le champ de Mars de Sicca, à laquelle il aboutissait. Là, sur la droite, la montagne s'élevait tout à coup avec ces roches escarpées que nous avons déjà décrites comme entourant le Nord de Sicca. Il devait faire plusieurs milles avant d'atteindre le point où la montagne s'applanit et se change en une pente plus douce qui permet au voyageur de la gravir. C'était une entreprise hardie; car il devait accomplir tout cela dans l'ombre, avant le lever de l'aurore; en outre, étranger à la localité, il ne pouvait se diriger

que sur les indications d'autrui ; et, bien que celles-ci fussent exactes et précises, il était encore difficile de les suivre sans crainte. Cependant s'il pouvait parvenir à triompher de cet obstacle avant le jour, il était comparativement en sûreté ; il avait alors à traverser les montagnes solitaires et à revenir pour quelques instants sur ses pas, le long de la route de Sicca, jusqu'à un certain endroit où il savait que des chrétiens stationnaient toujours comme des éclaireurs.

Tel était son plan et n'ayant pas de moyen de le soumettre à personne, notre confesseur se retira dans la chaumière et consacra les heures qui lui restaient à converser dans le ciel d'où il attendait son salut. Il se mit à prier pour la sainte Eglise catholique dispersée par le monde entier, et maintenant presque généralement en butte à la persécution ; pour l'empire romain, non encore sanctifié, qui était l'instrument des puissances infernales contre elle. Il pria pour le Proconsulat, pour la Numidie, la Mauritanie et toute l'Afrique ; pour les communautés chrétiennes qui s'y trouvaient, pour la cessation de la présente épreuve et pour la force et la persévérance de tous ceux qui y étaient exposés. Il pria pour ses amis personnels, ses pénitents, ses convertis, ses ennemis ; pour les enfants, les catéchumènes, les néophytes ; pour ceux qui s'approchaient de l'Eglise, pour ceux qui l'avaient quittée ou se trouvaient en danger de le faire ; pour tous les hérétiques, pour tous les schismatiques, afin qu'ils pussent être ramenés. Il confessa et pleura les nombreux péchés déjà commis dans le monde et qu'il prévoyait devoir s'y commettre encore

et en demanda humblement pardon à Dieu. A peine était-il entré en fonctions, à Carthage, quatre ans auparavant, qu'il avait eu à signaler un monstrueux scandale dans lequel un ordre sacré du ministère était compromis. Quel relâchement intérieur ce scandale n'impliquait-il pas ! Et puis encore quelle religion affaiblie, quelle foi mesquine, et quel dépérissement spirituel dans toute la communauté n'indiquaient pas les fréquentes apostasies qui se présentaient alors ! Il pria avec ferveur afin que le corps des fidèles fût édifié et fortifié tant par l'éclatant exemple des martyrs que par les terribles leçons de si nombreuses apostasies. Il prévoyait avec une grande anxiété deux schismes pour quand la persécution viendrait à finir, l'un devant provenir de ceux qui seraient trop rigides, l'autre de ceux qui seraient trop indulgents envers les malheureux qui avaient quitté la foi : et il suppliait le Ciel avec une ardeur proportionnée au don de prescience dont il était doué, que les blessures de l'Eglise pussent être cicatrisées dans le plus bref délai possible. Il tourna alors ses esprits vers la correspondance qu'il entretenait en ce moment avec la sainte Eglise romaine qui venait de perdre son chef par le martyr. Ce n'était pas là un événement inaccoutumé pour le siège de Pierre, sur lequel les successeurs du prince des apôtres suivaient ses traces, comme lui-même, selon l'ordre qu'il en avait reçu, avait suivi celles du Roi et du Modèle des martyrs. Mais ce qu'il y avait d'affligeant c'est que cinq mois entiers s'étaient écoulés depuis que la vacance s'était faite, et la chaire de Pierre se trouvait encore vide. Alors il

pensa à Fabien, le dernier souverain Pontife, lequel avait déjà traversé cette épreuve qui devait être pour un si grand nombre de chrétiens la vie ou la condamnation. Il se recommanda aux prières du saint martyr pour l'heure de son propre combat. Il pensa à l'œuvre entreprise par Fabien et continua d'intercéder pour ceux qui restaient encore d'entre les sept apôtres que ce Pape avait envoyés dans les Gaules et dont quelques-uns avaient déjà obtenu la couronne du martyr⁽¹⁾. Il demanda à Dieu que le jour pût venir où non-seulement les villes de cette belle contrée, mais ses riches campagnes et ses collines rayonnantes entendraient la voix du missionnaire. Il pria de la même manière pour la Bretagne, ⁽²⁾ afin que l'œuvre pleine de succès d'un autre pape, Saint Eleuthère, s'étendit également vers ses quatre mers. Et alors il pria pour l'île voisine de l'Ouest, encore dans les ténèbres du paganisme, et pour l'immense Germanie, à l'Est, afin que, là aussi, le Nom qui seul peut sauver fût reçu et glorifié avec la foi chrétienne.

(1) Saint Fabien envoya saint Denis et ses compagnons, prêcher l'Évangile dans les Gaules.

(2) L'Angleterre. — Le Christianisme avait déjà pénétré dans cette île du temps des Apôtres ; mais les superstitions régnantes en avaient beaucoup altéré la pureté, quand « Dieu, comme dit le vénérable Bède, inspira à un prince de se faire « apôtre, et de moins estimer l'avantage de porter une couronne, que celui d'« tendre la foi dans cette partie éloignée de l'univers. » Ce prince qui se nommait Lucius, envoya à Rome une ambassade solennelle pour demander au pape Eleuthère des ecclésiastiques zélés qui pussent instruire ses sujets, célébrer parmi eux les divins mystères, et leur administrer les sacrements. Le saint Pontife reçut cette ambassade avec la plus grande joie et chargea quelques hommes apostoliques d'aller annoncer l'Évangile dans la Grande-Bretagne.

BUTLER, *Vies des Saints*, 26 Mai.

Ses pensées se dirigèrent ensuite sur Rome et l'Italie et sur les martyres qui avaient suivi celui de saint Fabien. Deux Perses (1) avaient déjà souffert dans la ville impériale ; Maxime avait perdu la vie et Félix avait été emprisonné à Nôle. L'Asie-Mineure, la Syrie, l'Egypte avaient déjà fourni des victimes à la persécution et elles demandaient avec instance les plus ferventes prières des chrétiens et l'oblation de nombreux sacrifices pour ceux qui étaient encore exposés à l'épreuve. Babylas, évêque d'Antioche, second siège épiscopal du Christianisme, était déjà martyrisé dans cette ville. Ici encore une fois Cécilius fit un ardent appel au saint martyr et à son intercession ; car une mauvaise tendance vers la liberté de la pensée se manifestait à Antioche et les résultats en étaient aussi incertains qu'ils pouvaient être funestes. L'évêque d'Alexandrie, cette troisième des grandes divisions ou patriarchats de l'Eglise, le grand Denys, disciple d'Origène, était exilé de son siège, comme lui-même, Cécilius, l'était. Le messager qui avait apporté cette nouvelle à Carthage avait appris à Alexandrie par un rapport de Néocésarée, que Grégoire, l'apôtre du Pont, autre disciple d'Origène, avait été également forcé de fuir devant la persécution. Quant à Origène, le laborieux, savant et zélé docteur de son siècle, il était précisément occupé alors à réfuter les écrits d'un épicurien nommé Celse, et sur lui aussi la persécution était prête à fondre. Cécilius pria avec ferveur afin qu'un esprit aussi sublime, aussi admirable fût préservé de doctrines aussi complètement

(1) Abdon et Sennen, dont l'Eglise célèbre la mémoire au 30 juillet.

fausses que celles qui menaçaient de faire irruption dans Antioche ; il supplia le Seigneur d'éloigner de lui ces illusions et ces pièges qui pourraient le mettre en danger de perdre l'héritage de cette brillante couronne qui lui était réservée dans le ciel. Un autre rapport important lui était parvenu, à savoir que quelques jeunes gens de l'Égypte, fuyant devant la violence de la persécution, s'étaient retirés dans les déserts de l'intérieur du pays, — Paul était le nom de l'un d'entre eux, — qu'ils vivaient là dans la pratique de la mortification et de la prière d'une manière si merveilleuse, que dans leurs combats avec les puissances des ténèbres ils recevaient des consolations d'en haut si spéciales, qu'ils ouvraient ainsi une ère toute nouvelle dans l'histoire spirituelle de l'Église.

Enfin ses pensées retombèrent sur son pauvre Agellius et sur tous ces sujets d'inquiétude que les ennemis de l'Église, occupés uniquement de son aspect extérieur, ne soupçonnaient guère. Il prie pour Agellius et pour ses proches ; pour l'étrange et obstiné Juba ; pour Jucendus et pour Callista ; oh ! puisse cette Callista parvenir au but glorieux qui semble lui être réservé ! Mais les voies du Très-Haut ne sont pas les nôtres, et ceux qui nous paraissent le plus rapprochés de lui, en sont souvent les plus éloignés. C'est ainsi que notre saint prêtre remit tout entre les mains de Celui qu'il avait invoqué, avec la conviction d'avoir contribué, autant qu'il le pouvait par ses prières, à un heureux dénouement.

Telles furent les réflexions qui l'occupèrent pendant plusieurs heures, après qu'il eut fermé la porte, comme

nous l'avons dit, et qu'il se fut agenouillé devant la croix. Il n'était pas prosterné devant le signe de la rédemption seulement, car, ayant ouvert sa tunique sur la poitrine, il en avait tiré une petite boîte en or qui était suspendue à son cou. Dans cette boîte soigneusement attachée était renfermé le Saint des Saints, son Seigneur et son Dieu. Cette divine Présence était son soutien et son guide au milieu de ses courses fatigantes, sa joie et sa consolation dans ses accablantes anxiétés. Voilà le secret de sa douce sérénité et de sa résolution courageuse et confiante. Il plaça le ciboire sur la petite table devant laquelle il était à genoux et fut bientôt absorbé dans la méditation et la prière.

CHAPITRE XIX.



Agellius ignorait combien d'heures s'étaient écoulées pendant qu'il était ainsi occupé. Le soleil allait se coucher quand il fut tout à coup arraché à ses réflexions par un bruit fait à sa porte. Il remit à la hâte le saint trésor dans sa cachette sur son cœur et se leva. La porte s'ouvrit et une femme se montra sur le seuil. Jetant ses regards sur le prêtre : « Agellius n'est donc pas ici, » dit-elle.

C'était une jeune personne d'une taille élevée et gracieuse. Elle portait une tunique de coton jaune qui lui descendait jusqu'aux pieds. Les agrafes en forme de petits stylets qui la retenaient sur ses épaules et qui se montraient en partie sous le manteau court ou châle jeté par dessus, et qu'elle pouvait à volonté ramener sur sa tête, semblaient destinées non-seulement à attacher ses vêtements, mais à lui servir de défense en cas d'une rencontre agressive. Quoique l'expression de sa figure

fût bien celle d'une femme, il y paraissait cependant assez de résolution pour laisser croire qu'elle pourrait se servir de ces armes au besoin. Cette figure était régulière dans ses contours et d'une belle carnation, quoique pour le moment assez pâle. Ce qui charmait surtout en elle, était un calme noble et majestueux. Il y a le calme de la paix divine et de la joie ; le calme de l'insensibilité ; le calme de l'insouciant désespoir ; le calme de la mort. Mais un autre genre de calme se peignait sur les traits de l'étrangère qui venait troubler la solitude de Cécilius. C'était le calme de la sculpture grecque ; il reflétait une âme nourrie des visions du génie, et agissant sous l'impulsion d'une volonté forte. Il n'y avait aucune apparence de timidité dans son maintien ; la modestie n'y dominait pas davantage. Le soleil couchant rayonnait sur sa robe couleur d'ambre et la faisait resplendir comme du feu. On l'eût crue revêtue du *flammeum* (1) nuptial, et prête à être réclamée ce soir-là même, comme fiancée, par le brillant dieu du jour.

Elle regarda Cécilius d'abord avec surprise, puis avec anxiété, et elle lui dit : « Je crains que vous ne soyez de son peuple ; s'il en est ainsi, profitez de ces moments. Avant le jour vous pourriez être entre les mains de l'ennemi. Fuyez, tandis qu'il est encore temps. »

« Si je suis chrétien, répondit Cécilius, qu'êtes-vous donc, vous qui vous intéressez tant à notre sort ? Avez-vous fait ce long trajet de Sicca pour donner l'alarme à de simples athées et à des magiciens ? »

(1) Espèce de voile couleur de feu, dont on couvrait la tête des jeunes filles le jour de leur nocce, pour protéger leur pudeur.

« Etranger, répliqua-t-elle, si vous aviez vu ce que j'ai vu, entendu ce que j'ai entendu aujourd'hui, vous ne seriez pas étonné du désir que j'aurais de sauver d'un semblable sort l'être le plus méprisable de la terre. Une foule hideuse s'agite dans la ville, altérée du sang des chrétiens; la moindre impulsion peut la pousser vers Agellius. Il est parti; où est-il? Des outrages sanglants, des meurtres ont déjà été commis; et vous restez ici!...»

« Celle qui témoigne tant d'intérêt pour les chrétiens, répartit le prêtre, doit avoir elle-même quelques étincelles du feu chrétien dans le cœur. »

Callista s'assit comme à moitié privée de sentiment, sur le banc situé près de la porte, mais tout à coup elle se releva en sursaut, en disant : « Partez, fuyez! peut-être viennent-ils déjà; où est-il? »

« Ne craignez rien, dit Cécilius, Agellius a été conduit à une retraite sûre; pour moi, je saurai bien me garantir moi-même; il n'est pas besoin de se presser; rasseyez-vous. Mais, continua-t-il, on ne devrait pas vous trouver ici. »

« Ils me connaissent, dit Callista; je suis très-connue ici. Je travaille pour les temples. Je n'ai rien à craindre. Je ne suis pas chrétienne. » Et comme si elle eût été dominée par une inexplicable influence, elle se rassit.

« Pas encore chrétienne, voulez-vous dire, » reprit Cécilius.

« Seigneur, dit-elle, il faut être né dans le christianisme, pour admettre cette religion. C'est une très-belle conception, autant que je puis en juger par ce

que j'en ai entendu dire ; mais il faut l'avoir sucée avec le lait de sa mère. »

« S'il en était ainsi, elle n'aurait jamais pu entrer dans le monde, » dit le prêtre.

Elle se tut quelques moments. « C'est vrai, répondit-elle enfin ; mais une nouvelle religion commence par un appel à ce qui est particulier à l'esprit d'un petit nombre. La doctrine d'abord flottante, trouve peu à peu ce qui lui convient, elle prend possession de ces hommes ; ils répondent à son appel ; ils deviennent unis par cette commune influence ; ils sont forts dans leur sympathie mutuelle ; ils créent et répandent autour d'eux une forme extérieure de doctrine, et ainsi ils fondent une religion. Les enfants sont élevés dans la foi de leurs pères, et ce qui était la croyance d'un petit nombre, devient à la longue la profession de tout un peuple. Tel est le Judaïsme, telle est la religion de Zoroastre ou des Egyptiens. »

« Vous apprendrez, dit le prêtre, qu'en ce moment le plus grand nombre des chrétiens d'Afrique, car de ceux-là je puis parler avec certitude, sont des personnes converties dans leur âge viril et non pas des enfants de chrétiens. D'un autre côté, ceux qui ont abandonné la foi et se sont rendus au Capitole pour sacrifier, étaient nés dans le christianisme. Voilà ce que j'ai appris ici par expérience, et je crois qu'il en est de même dans les autres pays. »

Elle semblait parler plutôt pour obtenir des réponses que pour faire des objections. Elle se tut de nouveau et parut toute pensive ; enfin : « Le genre humain, dit-

elle, est composé de classes différentes, à complexions mentales aussi distinctes l'une de l'autre que les couleurs qui se présentent à l'œil. Le rouge et le bleu ne se ressemblent pas, et de la même manière un Mage ne peut jamais devenir un Grec, ni un Grec un Cécicole. (1) Ils ne font que se rendre ridicules quand ils l'essaient. »

« Peut-être les plus convaincus des chrétiens, et ceux dont l'esprit est le plus tranquille, répliqua Cécilius, vous diront au contraire, qu'il y eut un temps où ils haïssaient le christianisme, et méprisaient et maltraient ses sectateurs. »

« Je n'ai jamais rien fait de semblable, s'écria Callista, depuis le jour où j'en ai entendu parler pour la première fois. Je ne suis point son ennemie, mais je ne puis pas y croire. Je suis sûre que jamais, non jamais je n'en serai capable. »

« Qu'y a-t-il que vous ne pouvez pas croire? » demanda le prêtre.

« Cette religion semble trop belle, dit-elle, pour être autre chose qu'un rêve. C'est une admirable théorie; mais quand vous vous approchez de ses sectateurs, vous voyez qu'elle est irréalisable. Une sublime conception; voilà ce que c'est. Si beaux en sont les préceptes, ceux du moins dont j'ai entendu parler, qu'en principe ils n'offrent aucune difficulté. L'esprit se les représente comme s'il pouvait les accomplir sans effort; mais la pratique est tout autre; et puis d'un autre côté, les dogmes de

(1) Nom que l'on donnait aux Juifs, à Rome, comme un reproche de ce qu'ils n'adoraient que les nuages et la puissance du ciel.

cette religion sont trop effrayants, trop choquants, trop odieux pour les croire. Ils me révoltent. »

« Et quels dogmes ? » demanda Cécilius.

« Celui-ci par exemple, répondit Callista; celui-ci dont personne ne pourra jamais me convaincre, à savoir que toute ma race a été et reste encore vouée à un lieu de supplices éternels. »

« Ne ferions-nous pas mieux de nous restreindre à quelque chose de plus spécifique, de plus palpable ? » demanda gravement Cécilius. « Je suppose que, si un individu peut avoir ce terrible sort, un autre le peut comme lui; deux, plusieurs le peuvent également. Supposez que je vous prête l'intention de vouloir me dire que vous ne croirez jamais que vous descendiez un jour dans un Tartare éternel. »

Callista tressaillit légèrement et montra quelque malaise ou déplaisir.

« N'est-il pas naturel, continua-t-il, que vous soyez plus capable de parler de vous-même et de former un jugement sur vous-même que sur d'autres ? Peut-être, si vous pouviez parler premièrement avec confiance de vous-même, seriez-vous dans une meilleure position pour parler des autres. »

« Et croyez-vous, demanda-t-elle d'un ton calme, que ma place, après cette vie, soit un éternel Tartare ? »

« Etes-vous heureuse ? » lui demanda-t-il à son tour.

Elle ne dit rien, baissa les yeux et d'une voix basse mais distincte : « Non, » répliqua-t-elle.

Il se fit un silence que le prêtre rompit bientôt : « Il y a déjà plusieurs années peut-être que vous êtes mal-

heureuse; n'est-il pas vrai et n'en convenez-vous pas vous-même? Vous avez un lourd fardeau sur le cœur et vous ne savez pas bien ee que c'est. Et il est probable que vous serez moins heureuse encore dans les dix premières années qui vont suivre. Plus vous avancerez en âge, plus votre malheur s'accroitra; et si jamais vous parvenez à la vieillesse, vous ne saurez comment supporter la vie. »

Callista s'écria, comme si elle eût ressenti une douleur corporelle: « Cela est vrai, seigneur, n'importe qui vous l'a dit. Mais comment pouvez-vous avoir le courage de m'en faire ainsi le reproche, de m'insulter et de vous moquer de moi? »

« A Dieu ne plaise ! s'écria Cécilius, mais laissez-moi continuer. Ecoutez, mon enfant. Ayez du courage et osez envisager les choses comme elles sont. Chaque jour augmente votre fardeau. C'est là une loi de votre existence présente; et c'est quelque chose de plus certain que ce que vous avanciez tout à l'heure avec tant de confiance, en vous disant dans l'impossibilité de croire. Vous ne pouvez pas refuser d'admettre ce qui n'est pas une opinion, mais un fait. Ainsi, ce fardeau dont je vous parle n'est pas simplement un dogme de notre foi, c'est un fait incontestable de la nature. Vous ne pouvez pas le changer par vos désirs. S'il vous était donné de vivre deux cents ans sur la terre, cette loi ne deviendrait pour vous que de plus en plus rigoureuse. A la fin de ce long espace de temps, vous seriez trop misérable pour ne pas inspirer de pitié même à votre plus grand ennemi. »

Cécilius, bien qu'il ne cessât de regarder Callista, parlait comme s'il ne se fût adressé qu'à lui-même, ou qu'il eût été en méditation. Il y avait entre eux un singulier contraste : lui, entièrement distrait de tout ce qui l'entourait, elle tout à fait oublieuse d'elle-même, mais absorbée dans lui, comme le témoignaient la curiosité de ses regards, sa respiration entrecoupée et son attitude inquiète. Enfin, « Père, dit-elle avec impatience, vous vous parlez à vous-même ; vous me méprisez. »

Le prêtre la regarda aussitôt avec un sourire sincère et doux, et dit : « Callista, ma pauvre enfant, ne doutez pas de mon affection ; je vous porte dans mon cœur. J'étais occupé à prier pour vous quelques moments avant votre arrivée. Non, je ne vous méprise pas ; mais dans une affaire aussi importante que le salut d'une âme, j'aime à vous parler devant la face de mon Dieu. C'est à vous que je parle, vous pouvez m'en croire, mon enfant ; mais je plaide aussi sa cause avec vous et devant son trône. »

La voix faillit lui manquer, tant son émotion était grande ; il se rendit pourtant bientôt maître de lui-même et ajouta : « Je vous disais que si vous viviez plusieurs siècles sur la terre, vous auriez, au bout de ce temps, un poids plus lourd encore sur le cœur. Mais vous mourrez bien avant. Peut-être me direz-vous qu'alors vous cesserez d'être. Je ne crois cependant pas que ce soit là votre opinion. Je suis persuadé que vous pensez avec moi et avec la généralité des hommes, qu'au delà du tombeau vous vivrez encore, que vous serez encore

vous. Vous serez encore le même être, mais dépouillé de ces appuis extérieurs, de ces secours, de ces soulagements dont vous jouissez maintenant. Vous serez vous-même renfermée en vous-même. On dit que l'homme perd la raison à la longue, s'il reste toujours enfermé dans une prison solitaire. Quand un jour après votre mort, vous serez privée de ce que vous aurez eu en cette vie et qu'il ne vous restera plus d'autre société que vous-même, je crois que votre fardeau sera bien plus lourd alors qu'il ne l'est à présent.

« Supposez, par exemple, que vous ayez encore alors le même plaisir à converser et que vous ne puissiez le faire; le même amour des poètes de votre nation sans moyen de vous les remettre en mémoire; le même amour de la musique sans instrument pour jouer; le même amour de la science sans rien à apprendre; le même besoin de sympathie sans personne à aimer; ne serait-ce pas là une misère plus grande encore ?

« Permettez-moi quelques développements. Supposez que vous soyez alors au milieu de ceux pour lesquels vous n'aviez ici-bas que répugnance et dégoût, de ceux dont les occupations ne vous souriaient pas plus que leurs desseins ne vous semblaient intelligibles : supposez qu'il y ait, comme les chrétiens le disent, un seul Dieu tout-puissant que vous n'aurez ni aimé ni servi; supposez enfin que tout à coup ce Dieu vous soit révélé comme le souverain maître partout présent et digne de toutes nos affections, ne seriez-vous pas encore plus à plaindre ?

« Et si tout cela devait durer éternellement, ne gémi-

riez-vous pas éternellement dans une tristesse inexprimable ? »

« Admettant donc, premièrement, que l'âme a toujours besoin d'objets extérieurs sur lesquels elle puisse se reposer ; ensuite, qu'elle n'a aucun espoir de trouver quelque chose de semblable lorsqu'elle vient à quitter ce monde visible ; et, troisièmement, que là où elle arrive après cette vie, la faim, et la soif, et le déchirement du cœur soient aussi vifs et aussi dévorants qu'une flamme ; il s'ensuivra qu'il n'y a rien d'irrationnel dans la notion d'un éternel Tartare. »

« Je n'ai rien à objecter, Seigneur, dit Callista ; mais malgré cela, je ne crois pas un iota de plus au dogme. Mon esprit y répugne. Il doit y avoir à nos incertitudes une autre issue que celle-là. »

« Si, d'un autre côté, » dit Cécilius sans relever l'interruption, « si toutes vos pensées suivent une seule voie ; si vous avez des besoins, des désirs, des desseins, des aspirations qui demandent un objet et impliquent par leur existence même qu'un tel objet existe également ; et si, rien ici-bas ne les satisfaisant, il se présente quelqu'un qui se dise envoyé par l'Être qui personnifie cet objet, dont vous avez déjà le pressentiment, et envoyé pour vous le faire connaître, et pour vous donner le remède que vous cherchez ; si ceux qui font l'essai de ce remède sont tous d'accord pour attester son efficacité ; n'êtes-vous pas tenue, Callista, de jeter au moins les yeux dans cette voie, d'examiner ce que vous en entendez dire, et, s'il existe, de demander son secours pour vous rendre capable de croire en Lui ? »

« Voilà précisément ce qu'une de mes esclaves avait coutume de dire, » s'écria tout à coup Callista ;..... « et un autre chrétien, Agellius, m'insinua timidement la même chose..... Quel est votre remède, votre objet, votre amour, ô docteur de cette religion? Pourquoi êtes-vous tous si mystérieux, si réservés dans vos communications ? »

Cécilius se tut pendant quelques instants et sembla chercher une réponse. Enfin, « Tous les hommes, dit-il, sont dans cet état où vous avouez vous trouver. Nous n'avons pas d'amour pour Celui qui seul est immuable. Nous aimons les choses qui ne durent pas et qui passent. Cela étant, Celui que nous devons aimer a résolu de nous attirer de nouveau à lui : c'est dans ce but qu'il est venu en ce monde qui était le sien, se faisant homme comme nous. Et, sous cette forme humaine, il nous ouvre les bras et nous invite à retourner à Lui, notre Créateur. Voilà l'objet de notre culte, voilà notre amour, Callista. »

« Vous parlez comme Chionie, répliqua Callista ; seulement elle sentait, et vous, vous instruisez. Elle ne pouvait pas parler de son Maître sans rougir d'une douce émotion. Agellius aussi, quand il disait un mot de son Maître, commençait à rougir..... »

Il était évident que le prêtre pouvait à peine commander à la vivacité de ses sentiments; aussi tous deux gardèrent-ils quelque temps le silence. Alors Callista comme si elle se répétait à elle-même ce qu'elle venait d'entendre :

« Un être aimé, dit-elle, mais idéal ; une passion si

puissante, si douce, si innocente, si absorbante, si exclusive de tout autre amour, si durable, mais pour quelqu'un qu'on ne voit jamais ; — c'est mystérieux ! C'est l'idée que nous Grecs, nous nous formons du premier et seul Beau, mais tantôt incorporé dans une substance, tantôt revêtu d'une forme d'imagination. Voilà ce que je ne puis saisir. »

« Il n'y a qu'un seul Amant des âmes, s'écria Cécilius, et il aime chacun de nous comme s'il n'y avait personne autre à aimer. Il est mort pour chacun de nous, comme s'il n'y avait eu personne autre pour qui il dût mourir. Il est mort sur la croix ignominieuse. *Amor meus crucifixus est* (1). L'amour qu'il inspire ne change pas ; car c'est l'amour de l'Immuable. Il satisfait ; car il est inépuisable. Plus nous nous approchons de Lui, plus il entre en nous victorieusement ; plus longtemps il demeure en nous, plus nous le possédons intimement. Ce sont des fiançailles pendant toute l'Eternité. Voilà pourquoi il nous est si facile de mourir pour notre foi, ce dont le monde s'étonne. »

Après un court intervalle, il ajouta : « Pourquoi ne voulez-vous pas aller à Lui ? pourquoi ne quittez-vous pas la créature pour le Créateur ? »

Callista perdait rarement son sang-froid ; mais elle ne put le conserver dans cette occasion ; des larmes ruisselèrent de ses yeux. « Impossible ! s'écria-t-elle ; impossible ! Ah ! vous ne me connaissez point, mon père ! » Elle s'arrêta, mais reprit bientôt sur un autre ton : « Non !

(1) Mon amour est crucifié.

mon sort n'est pas le vôtre. Je suis une enfant de la Grèce et n'ai point d'autre bonheur que celui, quel qu'il soit, que ma belle patrie, ma glorieuse nation me donne. Je puis être bien contente, bien résignée, oui, je puis être bien fière quand je possède ce bonheur. Je dois vivre et mourir là où je suis née. Je suis un arbre qui ne veut pas être transplanté. Les Assyriens, les Juifs, les Egyptiens ont leur propre doctrine mystique. Ils entendent le bonheur à leur manière; la mienne est tout autre. L'élévation de l'esprit, l'émulation de l'intelligence, la voix et les regards du génie, et le cœur palpitant d'enthousiasme, voilà mon existence. Je ne puis vivre sans ce que vous, chrétien, vous appelez péché. Laissez-moi; je veux être ce que la nature m'a faite. Je ne puis changer. »

Ce changement dans le maintien de Callista surprit singulièrement Cécilius; cependant, malgré la pénible impression qu'il en éprouva, il se sentit une sympathie étrange pour la pauvre fille égarée et sa réplique fut pleine d'émotion :

« Suis-je donc un Juif? s'écria-t-il; suis-je un Egyptien ou un Assyrien? Ai-je dès mon enfance cru et possédé ce qui est maintenant ma vie, mon espérance et mon amour? Ah! mon enfant, quelle fut un jour ma conduite? Ne suis-je pas aussi un tison arraché au feu? Suis-je digne d'autre chose que du mal? N'était-ce pas le Pouvoir, le Pouvoir tout-puissant du seul Fort, du seul Miséricordieux, la grâce d'Emmanuel qui m'a changé et vaincu? S'il a pu me changer, moi, vieillard, ne pourrait-il pas changer une enfant comme vous? Moi, superbe et dur

Romain; moi, amateur du plaisir, rhéteur, ayant une position politique, avec des habitudes formées, de vieilles amitiés et des liaisons difficiles à rompre, ai-je opéré moi-même ce grand changement survenu en moi? Est-ce par mes propres forces que je me suis acquis ce pouvoir de haïr ce que j'avais aimé jadis, de désapprendre ce que j'avais appris, et, qui plus est, d'oublier même ce que je fus un jour? Qui nous a faits si différents l'un de l'autre, sinon celui qui peut, quand il le veut, nous rendre semblables? C'est sa même Toute-Puissance qui vous transformera si vous voulez seulement vous soumettre à la transformation. »

Une réaction s'était faite dans le fier et sensible esprit de la jeune Grecque. « Ainsi, après tout, ô prêtre, dit-elle, vous n'êtes donc qu'un homme comme les autres, fragile et coupable comme moi. Je puis trouver une infinité de personnes qui agissent comme moi; mais il m'en faut une qui fasse le contraire; il me faut quelqu'un que je puisse adorer. Je pensais qu'il y avait en vous quelque chose de spécial et d'extraordinaire. Il y avait en vous un mélange de douceur, de tendresse et de force qui était nouveau pour moi. Je me disais : voici donc enfin un dieu. Mes dieux à moi sont terrestres, sensuels. Je ne les respecte pas, je n'ai pas foi en eux. Mais il n'y a rien de mieux nulle part ailleurs... Hélas!... » Elle se leva en sursaut et s'écria avec violence : « Je vous croyais sans péché; vous avouez des crimes... Ah! comment sais-je, » continuait-elle en frissonnant, « que vous valez mieux que ces vils hypocrites, prêtres d'Isis ou de Mithras, dont les lustra-

tions, les initiations, la nouvelle naissance, les robes blanches et les couronnes de laurier ne sont que l'instrument et le manteau de leur monstrueuse dépravation? » Et elle mit la main sur l'agrafe qui se trouvait sur son épaule.

Ici son discours fut interrompu par un bruit rauque apporté par le vent, comme si plusieurs voix se confondaient en une seule adoucie par la distance. Il n'était pas difficile pour les deux interlocuteurs d'en assigner la cause, « cher père, s'écria Callista, l'ennemi est là! »

CHAPITRE XX



Il n'y avait pas lieu de douter ni de différer.

« Que deviendrez-vous, Callista? » demanda Cécilius; « ils vous mettront en pièces. »

« Ne craignez pas pour moi, mon père, répondit-elle, je suis une des leurs. Ils me connaissent.

Hélas! je ne suis pas chrétienne, moi. Je n'ai pas abjuré leurs rites; mais quant à vous, ne perdez pas un moment. »

« Ils sont encore à quelque distance, dit Cécilius, cependant le vent nous a heureusement avertis de leur arrivée. » Il regarda autour de la chambre et prenant les livres de l'Écriture-Sainte qui se trouvaient sur le banc, il ajouta :

« Je ne vois plus rien ici de quelque valeur spéciale, à part ces livres qu'Agellius n'a pu emporter. Écoutez, mon enfant. Je vais vous faire une grande confidence, que je ne ferais pas indifféremment à toute personne qui n'est pas chrétienne. Recevez ce parchemin sacré; il contient l'histoire de la vie terrestre de notre divin Maître.

Vous y verrez quel est Celui que nous, chrétiens, nous aimons. Lisez ce volume; gardez-le soigneusement; remettez-le, quand vous en aurez l'occasion, entre les mains d'un chrétien. Mon cœur me dit que ce n'est pas un vain prêt que je vous fais. » Il lui donna l'Évangile de saint Luc, tandis qu'il cacha les deux autres volumes dans les plis de sa tunique.

« Encore un mot, dit Callista; votre nom, si jamais j'avais besoin de vous. »

Il prit un morceau de craie et écrivit sur le mur, en caractères distincts :

« THASCIUS CÉCILIVS CYPRIEN, ÉVÊQUE DE CARTHAGE. »

A peine eût-elle lu l'inscription que les voix de plusieurs hommes se firent entendre très-près de la chaumière. Espérant faire une diversion en faveur de Cécilius, et étant en même temps sans aucune crainte de danger pour elle-même et sans inquiétude pour sa vie, elle se précipita à leur rencontre. Cécilius aurait dû prendre la fuite sans délai; mais il lui restait un dernier devoir sacré à remplir. Il se mit à genoux et prit la sainte boîte qu'il portait sur son sein. Il n'avait encore usé d'aucune nourriture en cette journée; — mais quand même il en aurait été autrement, la circonstance où il se trouvait lui permettait de consommer les saintes Espèces sans être à jeun. Il ouvrit sans tarder le vase sacré, adora le Saint-Sacrement, et communia. Puis ayant purifié le ciboire; et l'ayant remis sous ses habits, il se leva et quitta la chaumière.

Il regarda tout autour de lui; Callista n'était plus visible nulle part: il était donc bien probable que pas un ennemi ne pouvait l'apercevoir; il ne lui restait qu'à partir aussi. Dans son trouble il prit la mauvaise direction: au lieu de s'enfuir par derrière la chaumière, en s'éloignant du côté où s'étaient fait entendre les clameurs qui avaient frappé son oreille, il courut à travers le jardin dans le chemin creux et tomba aussitôt entre les mains de l'avant-garde de l'émeute.

Il fut assailli par une grêle d'injures. « Le sorcier! s'écria l'un, mettez-le en pièces; nous lui apprendrons à jeter ses sortilèges sur la ville. » « Rends-nous nos raisins et notre blé, » vociférait un autre. « Prenez garde, disait un troisième, il peut vous changer en porcs ou en ânes, tant qu'il lui reste un souffle de vie. » « Expédiez-le donc au plus vite, » disait un quatrième qui brandit en même temps un levier de fer au-dessus de sa tête. « Halte-là! » dit un grand jeune homme noirâtre, qui avait déjà détourné plusieurs coups de Cécilius. « Arrêtez! Ne voyez-vous pas que si vous le tuez, il ne peut pas détruire le charme? Faites-lui d'abord réparer le dommage et retirer le maléfice qu'il a jeté sur nous. Emmenez-le; conduisez-le devant Astarté, Hercule ou le vieux Saturne. Nous le grillerons jusqu'à ce qu'il change tous ces roseaux en vignes, ces cailloux en olives, et la poussière de la terre en fine fleur de farine. Quand il aura fait tout cela il pourra danser des pas joyeux avec une vache sauvage et s'asseoir à souper avec une hyène. »

Un formidable cri de joie s'éleva de la foule ivre et fré-

nétique. « En avant donc ! » continua le même orateur d'un ton railleur. « Écoutez ; mettez-le sur le baudet et liez-lui les mains derrière le dos. Il retournera en triomphe dans la ville qu'il aime. Attention, et ne le touchez pas avant le temps. Si vous le tuez, vous n'ôterez jamais le maléfice. Venez ici, vous, prêtres de Cybèle, ajoutez-il, et soyez ses gardes. » Et il continua, malgré eux, à veiller sur le vieillard et à le garantir de toute atteinte.

L'âne, d'un naturel pacifique, avait été le plus tristement éprouvé pendant la journée. Il est vrai que, par moquerie, on l'avait nourri comme étant le dieu des chrétiens ; mais il ne comprenait rien aux acclamations ni aux caprices de la foule, et il n'attendait qu'une occasion pour montrer qu'il n'y participait qu'à son corps défendant. Pour le moment, il n'y avait pas encore moyen de se mouvoir. Le peuple arrivait en masse compacte dans le chemin creux et obstruait le passage. Bien que l'épuisement eût forcé une grande partie des émeutiers de rester dans Sicca même, et que d'autres se fussent dispersés à travers les champs, de chaque côté de la chaumière d'Agellius, ou qu'ayant monté la colline directement, ils fussent descendus dans la vallée d'un côté opposé, cependant il s'écoula encore un certain temps avant que l'âne pût faire un pas : ce fut un cruel moment d'attente pour Cécilius et pour le jeune homme qui le protégeait.

Enfin ceux qui restaient encore du cortège se décidèrent à rentrer dans la ville, en changeant l'ordre de la marche. L'espace trop étroit ne leur permettant pas de

tourner par le chemin encombré, ils furent obligés de faire volte-face, de manière que l'arrière-garde se trouva en tête du cortège, et que l'âne vint en dernier lieu. Comme ils descendaient la colline, Cécilius qui était assis sur les étoffes de toile et de soie qui avaient orné la déesse syrienne avant que le Tertullianiste l'eût brisée, voyait défiler devant lui tout le cortège. Sur le front de cette armée extravagante, flottaient les hideux étendards de l'idolâtrie, que la plupart des porteurs ne soutenaient plus qu'avec peine. Des femmes ivres, des enfants en guenilles portés sur le dos des hommes, des tapageurs et des brigands, des Gétules aux regards farouches, des monstres de l'Atlas, qui semblaient tenir bien plus du singe et du chien que de l'homme, des masques, des bachchantes, des satyres, des mimes formaient le gros de cette foule. A mi-chemin, entre la colline qu'elle descendait et la ville, se trouve le ravin dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, donnant dans la plaine ou Champ de Mars, qui s'étend jusqu'aux rochers escarpés du Nord. La route qu'elle suivait croisait précisément le ravin à l'endroit où il s'ouvrait et s'aplanissait de manière à ne présenter qu'une pente facile là même où le sentier était le plus encaissé. Sur la gauche tout vestige de ravin cessait bientôt et un chemin découvert s'étendait vers la plaine.

Le jeune homme qui avait placé Cécilius sur l'âne, se tenait toujours à ses côtés et chantait à pleine voix, à l'exemple des autres :

« Folâtrant et rouflant dans les ombres de la nuit; ses oreilles se dressant,

et ses talons faisant jaillir le feu, sa queue s'agitant, tournoyant, dans la précipitation de sa course...

« Vieillard, » continua-t-il en s'adressant à Cécilius à voix basse et en latin, « vos maléfices n'ont pas encore eu d'effet sur moi. »

« Mon fils, répliqua le prêtre, c'est un jour de plus qui vous est accordé pour vous repentir. »

« C'est heureux pour vous aussi bien que pour moi, » fut sa réponse, et il continua sa chanson :

« Gurta la sorcière, était sortie avec les autres. Quoique boiteuse comme une oie, possédée par son altesse, elle mit sa béquille sur son épaule, et dansa avec les meilleurs! —

« Elle trépigait et faisait la roue à l'ombre de l'if, jusqu'à ce que ses coureuses et ses compagnes de la ville dansassent aussi. Elles ne manquent jamais d'ardeur, lorsqu'il y a du mal à faire.

« Elle dansait et le cajolait; mais il n'était pas fou! Il voulut être son maître à lui, et non pas lui servir de suppôt! Le petit maure noir ne l'enverrait pas à l'école. »

Il se tourna alors vers Cécilius et lui dit tout bas :
« Vous voyez, vieux père, que les chrétiens ne sont pas les seuls qui sachent pardonner et oublier. Appelez-moi dorénavant le généreux Juba. » Et il fit son mouvement de tête.

Pendant ce temps ils étaient parvenus au bas de la colline et les grandes ombres qui remplissaient la vallée annonçaient que le soleil descendait rapidement à l'horizon. Tout à coup, comme ils croisaient le ravin à l'entrée de la plaine, Juba rompit la corde qui liait les bras de Cécilius, et en donnant un terrible coup sur les flancs de l'âne, il lui fit prendre le galop dans

la direction des montagnes. Les ânes d'Afrique peuvent faire plus dans une occasion comme celle-ci que les nôtres. Cécilius perdit un moment l'équilibre ; mais s'y remettant aussitôt, il eut soin d'empêcher l'animal de s'abattre : et les cris de la foule et les hurlements des prêtres de Cybèle précipitèrent encore sa course. Enfin l'obscurité croissant toujours de plus en plus le déroba à leur vue ; et d'ailleurs, même en plein jour, le reprendre eût été une chose difficile pour une foule fatiguée, affamée et plongée dans l'ivresse. Avant d'avoir eu le temps de rendre grâces pour le changement aussi heureux qu'inattendu qui venait de s'opérer dans sa position, Cécilius était déjà hors d'atteinte. Il fit prendre alors à sa monture une allure plus en rapport avec ses habitudes, et se félicita du secours qu'elle lui apportait pour son voyage, qui réellement était chose fort difficile pour un homme à jeun.

Nous ne devons pas finir la journée sans raconter quel en fut le résultat pour les persécuteurs aussi bien que pour la victime qu'ils avaient cru frapper. L'on dit communément que la punition est lente à atteindre le crime ; mais le cas présent fit une exception à la règle. Tandis que l'évêque exilé de Carthage s'échappait, la foule, d'un autre côté, fut prise au piège qu'on lui avait tendu. Nous avons déjà dit que les autorités de Sicca avaient cherché à faire sortir par la ruse les émeutiers de la ville, afin de s'en débarrasser d'un seul coup et de pouvoir ensuite en user à leur égard comme bon semblerait. Une fois la foule hors des murs, on pourrait lui refuser l'entrée et la soumettre par la force.

La garnison romaine, incapable d'étouffer la révolte dans les rues étroites et tortueuses, et dans les allées multipliées de la ville, avait conseillé cette manœuvre et s'était chargée de la mener à bonne fin par tous moyens, même par les plus terribles.

Pas un individu de tous ceux qui étaient sortis dans l'après-dinée ne devait rentrer pendant la nuit. Il n'était pas à supposer que les soldats eussent quelque tendresse pour les chrétiens; mais ils abhorraient et détestaient la populace de la ville. Indignés de son soulèvement qu'ils considéraient comme une insulte à eux personnelle, ils étaient résolus à rendre toute nouvelle démonstration impossible. Les portes étaient ordinairement confiées à la garde citoyenne; mais la porte de Septimius, par laquelle la foule était sortie, fut en cette occasion réclamée par les Romains. Elle se trouvait dans la position la plus favorable à leur projet. Immédiatement au dehors il y avait une grande esplanade au niveau de la place intérieure, fermée de deux côtés par des murailles solides qui s'avançaient obliquement jusqu'à un point où elles resserraient l'espace à la largeur d'une route ordinaire. Les murailles se prolongeaient le long de cette route jusqu'au chemin qui conduisait au champ-de-Mars; et à partir de ce point, le terrain était ouvert jusqu'à l'entrée du ravin. Les soldats se rangèrent aux portes en attendant le retour du cortège. Lorsque ces masses fatiguées, désappointées et abruties se trouvèrent engagées dans l'enceinte que nous avons décrite, ceux qui venaient les derniers poussèrent les autres entre les murailles, et comme tous ensemble pressaient leurs rangs,

ils fermèrent ainsi toute issue à la retraite. Ce fut alors que les Romains commencèrent leur barbare et lâche assaut. De lourdes massues, des piques, des gantelets de fer, des pierres, des briques, des bâtons, des fouets, le glaive et le casque, en un mot, tout ce qui leur tombait sous la main leur devenait une arme pour écraser cette foule compacte de misérables êtres humains qui n'offraient pas la moindre résistance. Ils les égorgaient comme des agneaux, les foulant aux pieds, et jetant les blessés par-dessus les murailles.

Ceux d'entre ces malheureux, en assez grand nombre, qui essayèrent de fuir à travers la foule, en vinrent aux mains avec les autres qui venaient derrière eux et ne firent qu'augmenter la confusion et la déroute. Quantité d'entr'eux errèrent dans les campagnes ou dans les bois et y périrent par le mauvais temps ou par la faim, ou devinrent la proie des bêtes sauvages. D'autres, exténués par les excès et par la famine, furent victimes de la peste qui sévissait.

Quelques jours après cet horrible massacre, l'on permit au reste de cette multitude d'entrer, ou plutôt de se glisser furtivement et en silence dans la ville ; et il s'écoula un temps considérable avant que le peuple de Sicca osât risquer de se prononcer encore sur le Christianisme, ou sur quelque autre thème politique, social ou religieux quelconque.

CHAPITRE XXI.



orsque Jucondus se leva le lendemain, et qu'il apprit la nouvelle, elle lui parut plus satisfaisante qu'il n'aurait osé le croire. Il était ardent impérialiste, ami de la tranquillité ; il méprisait les indigènes et haïssait les chrétiens. Ceux-ci avaient assez souffert pour venger le nom romain, pour effrayer ceux qui pouvaient avoir envie d'embrasser le Christianisme, et pour montrer que le peuple de Sicca avait les yeux sur eux. La populace aussi avait reçu une rude leçon ; la cause de l'ordre public avait triomphé et la paix était rendue à la ville. D'un autre côté sa crainte pour Agellius était dissipée ou sur le point de l'être. Il avait secrètement dénoncé celui-ci à la magistrature, et étant parvenu à s'entendre avec les autorités militaires, il avait obtenu de le retenir sous sa garde. Il s'était présenté, en compagnie d'un appariteur de l'état-major (ou de quelque chose de sembla-

ble,) devant son neveu, à cette même porte où le petit Firmius l'avait quitté, et l'avait enfermé dans un souterrain où il reléguait ses statues endommagées ou passées de mode, et les autres rebuts de son magasin. Il n'était pas du tout fâché de pouvoir aider, par quelque souffrance ou par la frayeur, à la séduction plus puissante qu'il attendait de Callista. Toutefois, ne perdant pas de vue l'avertissement de Juba, il avait soin de ne pas trop menacer son neveu de la roue ou du gril; mais il croyait qu'un petit exposé ou une idée des inconvénients qu'impliquait la profession du Christianisme pouvait être une considération péremptoire au milieu des persuasions que la voix et les yeux de la belle Grecque devaient faire entrer dans son cœur. Il n'y avait rien de glorieux, ni d'héroïque à être enfermé, à l'insu de tout le monde, dans une cave remplie de vieilleries : aussi ne croyait-il pas le tenir là pour toujours.

Le lendemain, vers le soir, il se répandit une nouvelle à laquelle il était d'abord absolument impossible à Jucondus de croire, et qui sembla pour un moment devoir lui ôter tout à fait ce bon appétit qui lui promettait de si bien assaisonner son souper. Il ne pouvait en croire ses oreilles, quand on lui dit que Callista était arrêtée sous l'inculpation de Christianisme, et son regard en devint tout d'abord aussi sombre que celui de ces dieux égyptiens qui se trouvaient sur l'un des rayons de sa boutique. Néanmoins il se remit bientôt, et il sembla même s'amuser beaucoup du rapport. L'emprisonnement était un fait certain, n'importe le motif qui l'avait provoqué; mais ce motif, qui pourrait se flatter de le con-

naitre? *Varium et mutabile* (1); qui pourrait répondre des caprices et des fantaisies du sexe féminin? Si elle était devenue amoureuse du hibou de Minerve, si elle avait coupé ses beaux cheveux châtain, ou s'était faite danseuse de corde, on se serait tout bonnement contenté de hausser les épaules et personne n'aurait essayé de pénétrer ses raisons. Cependant, la profonde sagacité de Jucondus le rendait capable de voir que, s'il restait quelque moyen plus propre qu'aucun autre à dégoûter Agellius du christianisme, c'était d'employer une personne qui lui fût si chère et qui souffrit personnellement pour le soupçon de christianisme qui pesait sur elle. C'était déjà un assez grand mal d'avoir souffert soi-même pour une semblable cause; toutefois il pouvait concevoir, et il avait assez d'esprit pour s'assurer que son neveu, par son mauvais caractère et son opiniâtreté, pourrait bien éprouver quelque satisfaction dans cette souffrance; mais jamais il ne saurait s'imaginer que le jeune homme pourrait voir d'un œil froid Callista, sa bien-aimée, l'objet d'une pareille punition. Professer le christianisme comme une opinion, un mystère ou une singularité n'avait rien d'exorbitant; mais une fois que cette profession devait compromettre la vie ou la tranquillité d'une autre, et que cette autre était Callista, oh! alors il était évident qu'Agellius serait lui-même le premier à employer les prières et les sollicitations pour ramener cette fille capricieuse et la convaincre de conserver pour lui ses doux regards et de rester fidèle aux dieux de sa

(1) La femme est un être variable.

patrie; et il s'épanouit de joie, comme d'autres ont fait dans d'autres états de la société, à l'idée qu'une belle scène d'amour ou de mariage serait bientôt la conclusion d'un drame si romantique.

Toutefois, le lendemain Ariston vint lui-même trouver Jucondus et lui fit un récit plus authentique et plus détaillé du sujet qui l'intéressait. Callista avait comparu devant les juges et n'avait pas été libérée, mais renvoyée à une autre audience. La raison en était aussi obscure que jamais : Ariston ne pouvait se l'expliquer; et cela l'amena presque à croire à l'intervention de l'esprit du mal. Peut-être sa sœur avait-elle pratiqué quelques rites impurs; peut-être se trouvait-elle sous quelque charme puissant, comme les grands sorciers seuls en connaissent; peut-être quelque déplorable illusion ou hallucination s'était pour le moment emparée de son esprit. Personne ne semblait pleinement connaître comment elle était tombée entre les mains des magistrats; mais en attendant, elle y était et il ne restait plus qu'à aviser au moyen de l'en retirer.

Cependant, quelque fût le mystère qui enveloppait l'affaire, et quelque anxiété qui s'y rattachât, il était encore plus urgent d'en instruire Agellius sans délai. Si l'on différait trop de mettre les parties en présence, Callista pouvait s'obstiner davantage et susciter en lui un esprit semblable. Oh! combien les jeunes gens savent causer d'inquiétudes à des vieillards qui ne veulent que leur être utiles! Mais il n'était pas bon de penser à cela pour le moment. Jucondus croyait que ni l'un ni l'autre, dans l'état de souffrance et de danger où ils se trouvaient, ne

pourraient se voir sans être émus; que leur tendresse mutuelle les ferait plaider l'un en faveur de l'autre et leur persuaderait que chacun de son côté était obligé de donner l'exemple d'une concession à laquelle ils s'exhorteraient mutuellement. Et il se mit à agir conformément à cette belle considération philosophique.

CHAPITRE XXII.



gellius avait été enfermé trente-six heures dans sa prison souterraine, presque entièrement privée de lumière, n'ayant qu'un banc nu pour lit, un grossier tapis pour couverture et pour nourriture une ample ration de pain, de vin et d'olives. Il avait distinctement entendu les vociférations et les hurlements des émeutiers quand, le jour de son arrestation, ils passèrent près du temple d'Astarté ; mais il lui avait été impossible de rien conjecturer tant sur ce qui s'était passé là, que sur le sort de Cécilius. Il ne savait pas davantage ce qu'il deviendrait lui-même ; car, à en juger par les formalités faites lors de son entrée dans la maison, il se trouvait en effet entre les mains de la justice qui semblait ne lui avoir accordé que par grâce d'être emprisonné chez son parent. La seconde nuit, il fut conduit par un esclave, confident de son oncle, dans un petit cabinet éclairé par le toit et situé

au rez-de-chaussée, sur le derrière de la maison. Ce fut là que le lendemain matin, — qui était le deuxième jour après l'émeute, — Jucondus vint le trouver pour avoir avec lui une conversation confidentielle.

Son oncle commença par lui annoncer qu'il était prisonnier du gouvernement; mais qu'il espérait, par son influence auprès des notabilités, de pouvoir lui obtenir sa liberté et le faire sortir de Sicca, sans aucun préjudice pour son honneur. Il lui dit qu'il avait arrangé tout cela secrètement et que, s'il l'avait traité avec une rigueur extérieure, ç'avait été pour sauver les apparences vis-à-vis des *appariteurs* (1) qui l'accompagnaient à son arrivée. Il lui apprit alors que la foule avait visité sa chaumière et qu'elle y avait arrêté un individu qu'il lui donnait pour complice ou pour ami. On l'avait saisi et amené dans la ville, mais le prisonnier avait été assez habile pour s'échapper. C'est tout ce qu'il en savait; cependant tout s'était passé pour le mieux, puisqu'on croyait généralement à Sicca que c'était Agellius lui-même qui avait été pris et qui était parvenu à leur fausser compagnie. Comme il était devenu impossible de nier encore plus longtemps qu'il fût chrétien, — bien que lui, Jucondus, ne le pensât pas lui-même, — il avait appuyé ou plutôt confirmé cette nouvelle; et quand quelques personnes, à même d'être bien informées, avaient avancé que le criminel évadé comptait plus du double de l'âge de son neveu et qu'il ne lui ressemblait en rien sous le rap-

(1) Le nom d'*appariteur* désignait en général, chez les Romains tous les officiers chargés de l'exécution des ordres des magistrats.

port physique ; mais que c'était une espèce d'esclave, ou plutôt l'esclave même d'Agellius, qui avait appartenu à son père Strabon, Jucondus avait audacieusement avancé que son neveu, dans cette occasion, s'était servi d'un de ces charmes si puissants que les chrétiens possèdent, et s'était fait lui-même ressembler à ce que réellement il n'était pas, afin d'échapper. Il est vrai qu'il n'avait pas entièrement atteint le but qu'il se proposait, puisque Agellius était réellement arrêté ; mais il ne fallait jeter aucun blâme sur le charme prétendu, qui peut-être, après tout, l'avait aidé à se mettre en sûreté. Enfin, il avait fait accroire au peuple qu'Agellius était parti ; ce dont il affectait ne pas être fâché du tout, trop heureux au contraire d'en être débarrassé et d'espérer ne jamais plus le revoir. « Mais, vous le voyez, mon cher enfant, ajouta-t-il pour conclure, tout cela n'était que du babil pour la circonstance. J'espère que vous vivrez ici bien des années en honneur et en crédit. Je souhaite que vous me fermiez les yeux, quand mon temps sera venu, et que vous héritiez de tout ce que j'aurai à vous laisser ; car pour ce drôle de Juba, il ne m'inspire pas la moindre confiance. »

Agellius remercia son oncle du fond du cœur pour les efforts bienveillants et pleins de succès qu'il avait faits pour lui. Il lui semblait impossible de souhaiter qu'un seul mot fût changé dans les projets d'avenir que Jucondus venait de lui développer. Cependant il le croyait trop confiant, quand il exprimait le désir de le voir lui tenir compagnie et lui donner des soins dans ses vieux jours ; car il ne pensait pas qu'on lui permettrait jamais de retourner dans Sicca. Il devait chercher

quelque coin reculé du monde, ou du moins une ville où il fut inconnu. Tous les habitants de Sicca le montreraient du doigt comme chrétien, et, lors même que la populace ne se relèverait pas contre lui, il y rencontrerait des obstacles et des difficultés sans nombre, qu'aucun avantage ne viendrait compenser : d'un autre côté, il n'aurait jamais aucune influence. Mais s'il se trouvait au milieu d'une communauté puissante et étendue de chrétiens, il pourrait travailler dans sa position et propager la foi comme un d'entr'eux, tout en restant inconnu lui-même et fort de l'appui de ses frères. Il proposait donc de vendre, le plus tôt possible, ses biens et son mobilier et de se soustraire aux yeux des hommes, au moins pour un temps.

« Vous croyez donc que cette persécution finira bientôt? » demanda Jucondus.

« J'en juge par le passé, répondit Agellius ; il y a eu jusqu'ici des temps d'épreuve et de repos, et je suppose qu'il en sera de même cette fois encore. Puis, tel endroit a été jusqu'ici exempt de la violence de nos ennemis, tandis qu'un autre en a ressenti les rigueurs. »

« Oui, mais le temps est tout autre aujourd'hui, croyez-moi, dit Jucondus gravement. Ces commotions populaires sont toutes passées. Ce qui est arrivé il y a deux jours est un échantillon de ce qui les attend ; elles ont reçu le coup de grâce. L'État, Rome elle-même, grâces aux dieux ! se charge de l'affaire : et c'est là une puissance autrement redoutable que ces misérables portefaix et gens de rien, auxquels vous étiez exposé il y a deux jours. La grande Rome s'est enfin émue, mon

garçon ; et elle agit maintenant comme elle aurait dû le faire longtemps avant votre naissance ; alors, vous le savez, » et il secoua la tête, « alors, vous n'auriez pas eu à choisir, vous n'auriez pas eu la tentation de vous jeter dans cette folie. »

« Hé bien ! répliqua Agellius, s'il s'ouvre réellement une nouvelle époque, j'ai donc moins de chance que jamais pour rester ici. »

« Maintenant soyez un jeune homme sensé, comme vous l'êtes quand vous le voulez, dit son oncle, regardez les choses en face, et agissez. Vous êtes sans puissance contre l'impossible, vous ne changerez pas les faits comme bon vous semblerait. Il y a des religions légales, il y en a d'illicites. Le christianisme est illicite, il n'est pas toléré : cela n'est pas de votre faute, vous n'y pouvez rien ; vous voudriez y remédier ; mais en vain. Vous avez déjà fait vos preuves ; vous avez montré que vous savez agir en homme et souffrir quand il vous plait. Mais Rome ne fléchit pas et vous devez en prendre votre parti. Vous devez céder ; car vous êtes bien trop bon, (je ne vous fais point de compliment, je vous parle selon ma conviction), vous êtes trop aimable, trop excellent, et pourvu de trop de charmes pour appartenir à une superstition si misérable. »

« Il y a quelque chose de plus fort que Rome, » dit le neveu presque sévèrement.

« Agellius, répondit Jucondus d'un ton sec, vous ne devez pas dire cela dans cette maison. Vous ne vous servirez pas de ce langage sous mon toit. Je ne souffrirai pas cela, je vous le dis. Allez faire parade ailleurs

de votre trahison.... Maudit entêtement ! » se dit-il ensuite en lui-même : « cependant, je dois prendre garde à ce que je fais.... » Puis, il ajouta tout haut : « Hé mais ! nous nous injurions là l'un l'autre, et cela ne peut rien produire : les injures ne sont pas des arguments. Là, maintenant, je vous le demande, soyez raisonnable, si vous le pouvez. Le gouvernement impérial n'agit-il pas sérieusement aujourd'hui ? Oui ; et mieux vaut tard que jamais. Or, prenez bien note de mes paroles, dans cinq ans, au plus, — je vous le répète, — d'aujourd'hui à cinq ans, il n'y aura plus un seul méchant chrétien dans tout le monde Romain. » Et le regard de cet homme devint étincelant. « O dieux ! ajouta-t-il, Rome, Rome a balayé de la terre par son souffle seul les conspirations, les ligues, les complots tramés contre elle, sans jamais échouer ; elle en fera de même maintenant avec ce méprisable ennemi de race juive. »

« En quoi sommes-nous les ennemis de Rome, Jucondus ? demanda le jeune homme ; pourquoi avancez-vous toujours cela comme certain ? »

« L'avancer pour certain ! répliqua-t-il, n'est-ce pas évident ? J'appelle ennemis de l'État ceux que l'État lui-même tient pour ses ennemis. D'ailleurs à quoi sert de disputer là-dessus ? Vous voit-on jurer par le Génie de l'empereur, invoquer la déesse Rome (1), sacrifier à Ju-

(1) Les Anciens, non contents de personnifier leurs villes, et de les peindre sous une figure humaine, leur attribuaient encore les honneurs divins. Entre celles qu'on a ainsi honorées, il n'y en a point dont le culte ait été si grand et si étendu que celui de la déesse Rome, *Dea Roma*. Elle avait des autels et des temples, non-seulement dans Rome, mais aussi dans d'autres villes de l'empire : la

pîter? Mais non, pas le moins du monde : pas un mot, pas un signe, pas un grain d'encens ! Au lieu d'aller votre chemin tout droit, vous en déviez pour nous insulter, et puis vous venez nous dire d'un air sérieux que vous êtes fidèles au gouvernement. Vous nous abreuvez d'outrages perfides et hypocrites, et vous voulez qu'en retour nous vous baisions sur les deux joues ! Quelques cérémonies innocentes ; c'est tout ce que nous voulons de votre condescendance : nous ne vous prenons pas au piège ; nous ne tournons pas vos paroles contre vous-mêmes ; nous vous en exposons d'avance la signification, oui toute la signification. Ce n'est pas comme si nous vous assujettissions à la croyance de l'école ; nous ne vous disons point : « Si vous brûlez de l'encens, vous faites profession de croire que le vieux Jupiter grelotte sur le sommet de l'Olympe ; » nous ne disons point : « Vous jurez par le génie de César, par conséquent il a un génie, noir, ou blanc, ou pie. » Non, nous vous donnons le sens de l'acte ; c'est un simple témoignage d'attachement à l'empire. Si alors vous ne voulez pas le faire, vous vous avouez, *ipso facto*, rebelles. Cela est-il concevable? » Et le pauvre Jucondus était devenu tout rouge.

« Mon cher oncle, dit Agellius, je vous affirme sur l'honneur que le peuple que vous détestez ne cesse de

capitale en comptait plusieurs et le culte de cette déesse y était aussi célèbre que celui d'aucune autre divinité. On la peignait ordinairement très-ressemblante à Minerve, assise sur un roc, ayant des trophées d'armes à ses pieds, la tête couverte d'un casque et une pique ou une victoire à la main. Rome est aussi représentée quelquefois, mais rarement, tourelée comme Cybèle.

prier pour la prospérité de l'empire, et par devoir et par intérêt. »

« Que dites-vous ? » s'écria Jucondus en contrefaisant son neveu, tant il était indigné : « Que dites-vous ? Votre peuple prie ! Il prie ! C'est de la moquerie, de la niaiserie que cela ! Vous priez ! Allons donc ! Et qui vous sait gré de vos prières ? Quel bien produisent-elles ? Des prières, par exemple ! Un peu d'attachement pour l'Empire vaut mieux que toutes les prières du monde. Ah ! je vois bien ce que c'est, Agellius : vous êtes, je le dis avec peine ; oui, vous êtes livré corps et âme à une bande de traîtres qui devraient être chassés, et qui le seront, comme un essaim de guêpes fuyant devant la fumée. Vous ne savez rien de rien, vous ; vous n'êtes pas plus initié à leurs secrets que ce misérable esclave, — pauvre brute ! — qui fut mis en pièces hier... — Ah ! vous ignoriez cela ? — oui, qui fut mis en pièces devant la maison du Flamine ; et il y a une foule d'autres dupes comme vous. « Mais, voyez-vous, » et il se frappa significativement le front, « il y a des marionnettes et il y a des fils qui les font mouvoir. Bien peu parmi vous connaissent le mot de l'énigme ; mais vos chefs n'en finiront pas (à moins que nous ne les abattions, et c'est ce que nous ferons,) ils n'en finiront pas qu'ils n'aient renversé l'État de fond en comble. Mais Rome les écrasera. Venez donc, soyez raisonnable ; maintenant je vais exposer des faits à mon pauvre et bien-aimé enfant ; oh ! je connais ses bonnes intentions. Ah ! cher Agellius, pussiez-vous envisager les choses comme moi ! Quelle inquiétude vous me donnez ! Voici que je... — »

« Mon très-cher oncle, ô Jucondus, s'écria Agellius, je vous l'assure, c'est la peine la plus sensible pour moi.... »

« Très-bien, très-bien, interrompit l'oncle à son tour, je le crois ; mais écoutez, de grâce, écoutez. A tout moment, » continua-t-il d'un ton plus mesuré et plus bas, « à tout moment le secret se fait jour, — oui, il se fait jour. Un certain Tertullien de Carthage, existait il y a une cinquantaine d'années. Il écrivit des livres—oh ! les livres ont déjà fait bien du mal dans le monde ! — mais lisez ses livres. Lisez-les, oui ; méditez-les. Cet homme a l'insolence de dire au proconsul que lui et tout le gouvernement, la ville et toute la province, le monde romain entier, empereurs et sujets, tous, excepté cette indigne race à laquelle il appartient, sont destinés après la mort à un feu qui ne doit finir jamais. Voilà de la fidélité au gouvernement ! Mais l'absurdité est plus grande que la malveillance. C'est avec raison que ces mauvais drôles sont appelés athées et misanthropes. Nos soldats, nos hommes d'état, nos magistrats et nos juges, nos sénateurs et toute la société, tous les adorateurs des dieux, quiconque se couronne de fleurs à une fête, à un festin, quiconque prend plaisir à vivre ; enfin tous nos grands noms historiques, héros et hommes illustres, — les Scipions, les Dèces, Brutus, César, Caton, Titus, Trajan, Antonin, — doivent être les hôtes non pas des Champs-Elysées (si Champs-Elysées il y a), mais du Tartare d'où jamais ils ne sortiront. »

« Cet homme n'est rien pour nous, mon oncle, répondit Agellius ; il avait de grands talents sans doute ; mais il s'est séparé de nous. »

« Je ne puis faire des distinctions subtiles, dit Jucondus, vos gens se sont disputés entr'eux peut-être sur la signification d'un mot; nous ne pouvons fendre un cheveu en quatre. Il en est de même avec votre hiérophante actuel à Carthage, Cyprien. Rien ne peut surpasser, on me l'a dit, l'extravagance de ses attaques contre les dieux de Rome, contre Romulus, les Augures, les Anciles, les consuls et tout ce dont un Romain se glorifie. Quant à ceux de la ville impériale même, il y a à peine un de leurs grands prêtres qui n'ait expiré sous la main du bourreau, ou comme un coupable. Ces chefs orgueilleux se donnent le titre pompeux de *Pontifex Maximus*(1): quelle impudence est la leur! Hé bien! mon enfant, voici ce que je vous dis: soyez, si vous le voulez, assez absurdement chagrin et morose pour détester et repousser avec dégoût les usages innocents et gracieux, les coutumes civilisatrices et vénérables de la société, soyez tel, si tout est là; quant à moi, je ne m'en inquiéterai nullement; mais ce n'est pas tout. Une pareille misanthropie est sagesse, sagesse absolue, comparée à la présomption et à l'audace qu'eurent les Titans de provoquer au combat le Souverain du monde. Allez d'abord essayer vos forces en renversant le mont Atlas! »

« Tout cela n'existe que dans votre esprit, Jucondus, répondit son neveu; et c'est parce que vous y tenez tellement que vous devez toujours tourner dans le même cercle. Il n'est pas possible de vous convaincre si vous

(1): Souverain pontife.

posez d'abord vos prémices et les prouvez ensuite au moyen de votre conclusion. »

« Mon cher Agellius, » dit son oncle en secouant très-gravement la tête, « suivez le conseil d'un vieillard. Une fois que vous serez plus avancé en âge, vous verrez mieux qui de nous deux avait raison. Vous vous repentirez alors de m'avoir méprisé, moi, un ami sincère, prudent et expérimenté ; vous vous repentirez, je le répète, oui, vous vous repentirez. Renoncez à vous-même, reposez-vous sur moi : oui, faites cela. Pourquoi, au matin de votre vie, vous attacheriez-vous à la fortune d'hommes désespérés, uniquement parce que votre faible père, dans ses derniers jours, fut pris au piège ? Réellement je ne saurais croire que vous vouliez rejeter tout espoir et la vie entière pour quelque chose d'aussi misérable !... Eh quoi vous ne pouvez donc rien dire ? Vous me laissez parler et vous ne voulez pas proférer une syllabe pour vous-même. Est-ce ainsi que vous me témoignez votre amour ? »

Agellius interpellé de la sorte, répondit : « Hélas ! mon oncle, ce sera chose bien difficile pour nous de tomber d'accord ; car vous voyez que nous partons de deux points tout à fait opposés. Comment puis-je arriver à la même conclusion que vous ? Je ne puis que vous exprimer la mienne. Espoir et vie, dites-vous : hé bien ! mon seul espoir, ma seule vie, ma seule joie et consolation, mon seul désir, mon unique trésor, c'est d'être chrétien. »

« Espoir et vie ! interrompit Jucondus, dieux immortels ! mettre sa vie et son espoir à être chrétien ! Mes

oreilles ne me trompent-elles pas ? Mais, jeune homme, la prison apporte le désespoir et non l'espérance, et le glaive donne la mort, et non la vie. Par Esculape ! Vie et espoir ! Vous me coupez la respiration, Agellius. Vie et espoir ! Vous êtes assez fou pour devoir faire plus de trois fois le voyage d'Anticyre (1). Vie et espoir ! Si vous étiez vieux, si vous étiez malade et abandonné des médecins, s'il ne vous restait plus qu'un souffle de vie, alors vous pourriez être ce que vous voudriez, je ne m'en inquiérais guère ; mais vos cheveux sont noirs, vos joues sont pleines, vous avez les membres robustes, la voix forte ; et vous allez sacrifier tout cela à Hécate ! Votre bon génie a-t-il nourri ce corps bien portant, vous a-t-il donné ce regard plein de feu, ces bras vigoureux, cette large poitrine, cette belle stature, cette force, cette vigueur, seulement pour que vous en fassiez la pâture de corbeaux ? ces membres ne sont-ils bons qu'à être disloqués par la roue, ou rôtis à petit feu, ou suspendus au gibet ? Est-ce là votre reconnaissance envers la nature ? Quel a été le prix de votre sacrifice ? Pour combien vous êtes-vous vendu ? Parlez, ô homme, parlez. Êtes-vous muet aussi bien que fou ? Êtes-vous muet, vous demandé-je, êtes-vous muet ? »

« O Jucondus ! » s'écria Agellius, désolé de ne pas pouvoir mieux s'exprimer ou soutenir un argument, « si vous saviez seulement ce que c'est que posséder la vérité ! Le chrétien a trouvé la vérité, l'éternelle vérité,

(1) Ile dans le golfe de Corinthe, qui produisait beaucoup d'ellébore. On sait que cette plante jouissait d'une haute réputation pour la guérison de la folie. Ainsi s'explique l'allusion de Jucondus.

dans un monde où règne l'erreur : voilà son prix, voilà son salaire : peut-il y en avoir de plus grand ? Puis-je abandonner la vérité ? Mais tout cela est du carthaginois ou du barbare pour vous. »

Ces paroles d'Agellius mirent Jucondus dans l'embaras, pour un instant, comme s'il se fût attaché à saisir non pas tant le sens de ce que son neveu lui avait dit, que les mots mêmes. Il demeurait tout ébahi, et bien qu'il recommençât à parler, il fallut plusieurs sentences pour lui rendre sa loquacité habituelle. Après deux ou trois exclamations, « la vérité ! s'écria-t-il, c'est bien la vérité que vous dites, n'est-ce pas ? — La vérité ? La vérité est votre prix ; je crois que je ne me trompe pas, la vérité ! Mais qu'est-ce que la vérité ? Qu'y a-t-il au ciel et sur la terre que vous entendez par vérité ? Où avez-vous trouvé ce jargon ? Quelle stupidité orientale vous a tourné la tête ? La vérité ! lui cria-t-il en le fixant d'un regard qui marquait en même temps le triomphe et l'impatience, la vérité ! Jupiter vous vienne en aide, mon enfant ! — La vérité ! la vérité peut-elle remplir ma coupe de Mélilot ? La vérité peut-elle me couronner de fleurs ? Peut-elle me récréer par ses chants ? Où sont les plaisirs qu'elle peut me donner ? Peut-elle faire tomber de l'or dans ma ceinture ? ou rafraîchir mes tempes quand j'ai la fièvre ? La vérité peut-elle me doter d'une belle maison de campagne avec quelques centaines d'esclaves, ou m'élever au duumvirat ? Qu'elle me fasse ce cadeau-là, et je l'adorerai ! alors la vérité sera ma déesse : je l'estimerai plus que la Fortune, le Destin, Rome, et toutes les déesses ensemble. Mais j'aime à voir,

à toucher, à sentir, à manier, à peser et à mesurer ce qui m'est promis. Je veux en tenir un échantillon et un à-compte. Je suis trop vieux pour courir après le feu follet des espérances. Manger, boire et me divertir, voilà ma philosophie, voilà ma religion et je n'en connais pas de meilleure. Aujourd'hui est à nous, demain est à nos enfants. »

Après une pause, il ajouta avec amertume : « Si la vérité pouvait faire sortir Callista de prison au lieu de l'y jeter, je pourrais en faire quelque cas. »

« Callista en prison ! » s'écria Agellius avec étonnement et tristesse, « que dites-vous, Jucondus ? »

« Oui, ce n'est que trop vrai, Callista est en prison, répondit-il, et en prison parce qu'elle est accusée de christianisme. »

« Callista ! christianisme ! » dit Agellius tout effaré ; « est-ce bien cela que j'entends ? Elle chrétienne, oh ! c'est impossible, mon oncle ! Vous ne dites pas cela sérieusement. Dites, dites-moi, mon cher, mon très-cher Jucondus, que signifie cette étonnante nouvelle ? »

« Vous devez mieux en savoir la signification que moi, répondit-il. Mais voulez-vous connaître mon opinion ? la voici : je ne la crois pas plus chrétienne que moi, mais je pense qu'elle est tombée dans un excès d'amour pour vous et qu'elle s'imagine probablement vous faire plaisir, ou augmenter votre intérêt pour elle, ou partager votre sort — (je ne saurais prétendre à démêler les caprices et les humeurs de l'esprit féminin) — en disant qu'elle est ce qu'elle n'est pas. Sinon, peut-être l'a-t-elle fait par dépit et par esprit de contradiction.

Impossible encore une fois, de répondre d'une femme. »

« Et contre qui aurait-elle du dépit? Qui l'aurait contrariée? » s'écria Agellius qui avait pour le moment perdu son sang-froid. « O Callista! Callista en prison pour cause de christianisme! Oh! s'il est vrai qu'elle est chrétienne! Mais si elle ne l'est pas? » et il répéta avec grande terreur, « mais si elle ne l'est pas, et cependant en prison comme si elle l'était? Comment l'en retirerons-nous, mon oncle? Impossible! Non, elle n'est pas chrétienne, — non, point du tout. Elle ne doit pas en être là! Oh! l'étonnante nouvelle! »

« Hé bien! j'en suis aussi sûr que vous, et je parie la meilleure statue de mon magasin qu'elle n'est pas chrétienne, dit Jucondus; cependant que voulez-vous, si elle est assez perverse pour dire qu'elle l'est? et pareille chose n'est pas rare. Alors, dis-je, qu'y a-t-il à faire? si elle l'affirme, hé bien! il faut l'en croire. Vous voilà, et que pouvez-vous faire? »

« Il n'est pas vrai, s'écria Agellius, que cette douce et tendre enfant se trouve dans cet horrible réduit; non, c'est impossible! » Et il contint à grand' peine un cri perçant qui faillit lui échapper à cette pensée. « Que signifie tout cela? mon très-cher oncle, dites-m'en quelque chose de plus. Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout d'abord? Que pourrions-nous faire? »

Jucondus crut le tenir maintenant. « Eh bien! répondit-il, le moyen n'est pas difficile. Elle n'est pas chrétienne, nous en convenons tous les deux. Il est certain aussi qu'elle se plaît à dire qu'elle l'est, ou du moins quelque chose de semblable. Or, je sais justement une

personne qui a assez d'influence sur elle pour lui faire convenir de la vérité. »

« Ah ! » s'écria Agellius, en se levant en sursaut comme si un aspic l'eût piqué.

Jucondus garda le silence et laissa le poison de l'aspic s'infiltrer peu à peu dans le sang de son neveu.

Agellius se couvrit les yeux de ses mains ; et, les coudes appuyés sur les genoux, il commença à se remuer comme un homme attaqué d'un malaise violent.

« Je vous répète ce que j'ai dit, observa enfin Jucondus ; je crois réellement qu'elle s'imagine que certain jeune homme doit probablement être dans la peine et qu'elle est déterminée à partager cette peine avec lui. »

« Mais ce n'est pas vrai, s'écria Agellius avec une grande véhémence, non, ce n'est pas vrai.... Si réellement elle n'est pas chrétienne, ô mon doux Seigneur ! certainement ils ne la mettront pas à mort comme si elle l'était. »

« Mais, dit Jucondus, si elle est résolue de s'aventurer avec vous, et qu'elle veuille être chrétienne parce que vous êtes chrétien, que pouvons-nous y faire ? La solution de la difficulté est entre vos mains ; vous n'avez qu'à vouloir. »

« Elle ne m'aime pas, s'écria Agellius ; non elle ne m'a donné aucune raison de le croire. Je suis sûr qu'elle ne m'aime pas. Elle n'est rien pour moi. Telle ne peut être la raison de sa conduite. Je n'ai aucun empire sur elle, je ne saurais la persuader. Mais que signifie tout cela ? Et moi je suis enfermé ici ! » Et il se mit à parcou-

rir la petite chambre, comme si cet exercice eût dû contribuer à l'en faire sortir.

« Eh bien ! reprit Jucondus, il est facile de vous en assurer. Je crois qu'on vous laisserait bien sortir d'ici pour aller la voir. »

Mais le tentateur se pressait trop, Agellius ne faisait pas attention à ses paroles. « Pauvre et douce Callista ! s'écria-t-il ; elle est innocente, oui elle est innocente ! Non, elle n'est pas chrétienne. Ah ! » continua-t-il avec une grande anxiété, comme si le dénouement entier de l'affaire se déroulait à ses yeux, « elle mourra sans être chrétienne, elle mourra sans foi, sans amour, elle mourra dans ses péchés. Elle sera mise à mort sur le faux rapport qu'elle fait profession de ce par quoi la mort pourrait la conduire en sûreté à la vie. O Seigneur, épargnez-moi ! » Et il se précipita dans un profond abattement.

Jucondus fut touché, mais encore plus alarmé. « Venez, venez, mon fils, dit-il, vous allez mettre en émoi tout le voisinage. Cessez de vous désoler ; soyez homme, calmez-vous ; tout s'arrangera. Si elle n'est pas chrétienne (et elle ne l'est pas), elle ne subira nullement le supplice d'un chrétien ; il surgira bien quelque incident qui l'empêchera. Elle n'est pas du tout enfermée dans le réduit que vous supposez, mais dans un logement convenable. Vous l'y verrez, vous la consolerez et tout ira pour le mieux. »

« Oui, je le verrai, » dit Agellius dans une espèce de rêverie, « elle est chrétienne ou elle ne l'est point. Si elle l'est... » la voix lui manqua pour achever... « Mais

si elle ne l'est pas, elle vivra jusqu'à ce qu'elle le soit. »

« C'est cela même, répliqua Jucondus, jusqu'à ce qu'elle le soit. Elle vivra jusqu'à ce qu'elle le soit. Oui, je puis obtenir que vous la voyiez. Vous la tirerez de prison ; un sourire, une tendre exhortation de votre part, et toute son irritation et sa mauvaise humeur s'évanouiront comme un brouillard devant les rayons brûlants du soleil. Et nous serons aussi heureux que les dieux immortels. »

« O mon oncle ! » dit Agellius gravement. Le langage de Jucondus l'avait choqué et le ramena à de meilleurs sentiments. Il se détourna de lui et appuya sa figure contre la muraille. Il se retourna bientôt et ajouta « Si elle est chrétienne, je dois m'en réjouir et je m'en réjouis en effet ; Dieu soit loué ! Si elle ne l'est pas, je dois faire tous mes efforts pour la convertir. Si elle subit déjà la punition d'un chrétien, elle est indubitablement destinée au bonheur de le devenir. Et comment pourrais-je aller, » se dit-il à lui-même, « comment pourrais-je aller lui dire qu'elle n'est pas encore chrétienne et la prier de jurer par Jupiter, parce que c'est là son dieu, afin de recouvrer la liberté et de se soustraire à la mort ? Dois-je faire l'office d'un prêtre païen ou d'un sophiste impie ? O Cécilius, combien vite j'oublie vos leçons ! Non, je ne me chargerai pas de lui porter de semblables propositions. Je veux y aller, si je puis, Jucondus ; mais en dehors des conditions que vous me faites. Non, je n'irai pas sur promesse d'essayer de la délivrer de cette manière, pauvre enfant ! Je n'irai pas pour la faire sacrifier à un faux dieu ; ce sera, au contraire,

pour la persuader de rester dans les fers en méritant d'y rester. Peut-être ne suis-je pas l'homme qu'il faut pour cela ; mais je n'y vais que de mon propre chef, désireux moi-même de mourir pour mon Seigneur, et heureux d'espérer de pouvoir faire qu'elle aussi, elle meure pour lui. »

Agellius dit cela d'un ton si pénétré et si calme, avec une entente si nette de la position et de toutes ses circonstances, que ce fut maintenant le tour de Jucondus d'être étonné et contrarié. D'abord il lui fut impossible de comprendre ce qu'Agellius voulait dire et il ne savait point suivre jusqu'au bout l'expression de ses sentiments ; mais quand il entendit la conclusion de son neveu, il s'emporta vivement et se mit à parler avec une violence extrême. Cependant il se calma par degrés et alors il en revint à sa première idée que jamais l'on ne saurait mettre Agellius et Callista en présence sans qu'il n'en surgit un bon résultat ; car il défiait deux amants, quels qu'ils fussent, d'en venir à un autre dénouement que celui dont il avait la pensée. Les sentiments d'Agellius étaient trop exaltés, trop tragiques pour durer. La vue de Callista dans cette triste prison, peut-être dans les chaînes, aspirant à être libre et n'attendant que l'occasion de dire ces mots : « Je ne suis point chrétienne ; » et cet exemple lui dictant les mêmes paroles, mèneraient l'affaire au terme. Non, il ne pourrait pas aimer une opinion fantastique plus qu'il n'aimait Callista ! Agellius aussi avait déjà exprimé une crainte à ce sujet ; leurs pensées étaient les mêmes sous ce rapport. A dire vrai, c'était une négociation très-déli-cate pour un jeune homme ; et, en accordant à notre

pauvre Agellius toute la pureté d'intention et toute la fermeté de résolution possibles, nous aurions été réellement fort inquiets de le voir engagé dans une épreuve qui eût exigé de lui la foi la plus héroïque et le détachement d'un saint. Nous ne sommes donc pas fâchés qu'il acquit le mérite d'un dessein aussi généreux, sans être appelé à l'exécuter. Car il lui survint quelques heures plus tard un événement tout à fait inattendu qui nous obligera de reprendre ici un peu brusquement l'histoire d'un autre de nos personnages.

CHAPITRE XXIII.



u centre des forêts qui couvraient plusieurs milles des environs immédiats de Sicca, et sur une pente de sable semée de cailloux qui conduisait près d'un ruisseau au fond de la vallée, se trouvait une petite hutte grossière d'un genre tout particulier à l'Afrique, et en usage principalement parmi les tribus nomades qui ne s'inquiétaient pas ou n'avaient pas le loisir d'ériger des habitations plus solides. On aurait pu l'appeler une tente, à cause des peaux de chèvres dont elle était couverte ; mais quant à sa forme, elle ressemblait parfaitement à une barque renversée ou au toit d'une maison mis par terre. A l'intérieur, elle était construite de branches d'arbres entrelacées, ou liées avec de petits rameaux dont l'argile recouvrait les intervalles ou plutôt toute la surface. Ces précautions la mettaient à l'épreuve des pluies redoutables auxquelles cette région est expo-

sée. Le faitage qui variait en hauteur de six à dix pieds, était supporté par trois poteaux ou piliers ; tandis qu'à une extrémité s'élevait, en forme de cône, une ouverture qui servait en même temps de cheminée, de fenêtre et de ventilateur. Des crochets étaient fixés au plafond pour y suspendre des paniers, des habits, des armes et des ustensiles de différentes sortes ; et un puits, aussi en forme de cône, mais renversé, servait de réservoir pour le blé. La porte de la hutte était si basse qu'une personne de taille moyenne devait se courber pour y passer.

Toutefois, c'était seulement dans les mois d'hiver, lorsque les pluies étaient excessives, que la propriétaire de cette respectable demeure daignait y descendre. Pendant l'été, elle se tenait dans un salon, si on veut le nommer ainsi, formé par la nature même, et dans un coin duquel elle avait son lit. Derrière la hutte se trouvait un tertre couvert d'un gazon uni, entouré de vieux chênes et bordé par d'épais taillis. Au milieu de cette verte pelouse, s'élevait un if d'un caractère primitif. En effet toute la forêt donnait l'idée des commencements mêmes du monde : on y reconnaissait sans peine l'œuvre immédiate de cette voix créatrice qui ordonna à la terre de se revêtir elle-même de plantes et de fleurs. Mais à ce langage secret se mêlaient, comme des notes discordantes, les emblèmes et les insignes de l'idolâtrie suspendus aux arbres, et le gazon était sillonné de caractères magiques. Le sol était parsemé d'ossements humains, de cornes d'animaux sauvages, de figures de cire, de blancs de baleine pris des crânes, et d'ongles

crochus auxquels adhéraient encore des lambeaux de chair, qui semblaient attester une lutte contre des malfaiteurs. L'on y voyait aussi disséminés en désordre des plaques de métal sur lesquelles étaient gravés des caractères étranges, des fioles remplies de sang, des cheveux de jeunes personnes et de vieux chiffons. Le lecteur ne doit pas supposer que nous allions le faire assister à quelque scène de magie, ni que le lieu dont nous parlons doive prendre une place marquante dans la suite de notre récit ; mais quoiqu'il ne soit que le théâtre d'une simple conversation et d'un seul événement, nous avons cru qu'il n'y avait aucun mal à le décrire, comme nous le faisons en cette occasion.

La vieille femme qui était assise dans ce séjour de délices, avait une certaine expression de figure en harmonie, non avec l'endroit, mais avec le mobilier qui l'ornait, et ce mobilier indiquait son commerce. Il nous est impossible de définir si la superstition peut être poussée plus loin que ne la portait cette femme, et si elle ou ses artifices, avaient un rapport réel et direct avec les puissances infernales ; mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle avait la volonté d'entretenir ce rapport et que cette volonté lui venait de l'inspiration des mauvais esprits. Il est certain aussi qu'elle croyait vraiment posséder les communications qu'elle désirait et qu'elle se trompait elle-même au point de s'imaginer que la science, qu'elle acquérait par des moyens purement naturels, lui venait de source diabolique. Elle entretenait des relations suivies avec Sicca. Bon nombre de personnes la consultaient : elle était au courant des

nouvelles publiques, des chroniques secrètes de la ville, et de toutes les affaires du moment; elle était même intervenue autrefois dans des questions d'état, et avait été consultée par des partis politiques en rivalité. Mais nous ne nous occuperons pas davantage des inquiétudes ni des travaux de cet intéressant personnage, nous voulons seulement rapporter une conversation qui eut lieu entre la sorcière et Juba le lendemain de la fuite de Cécilius, vers le soir et à l'heure où le soleil lançait encore ses derniers rayons presque horizontalement à travers les arbres majestueux de la forêt.

« Bien, mon cher enfant, disait la vieille femme, les meilleurs dons du grand Cham soient votre partage! Vous avez eu une excellente récréation hier, j'en suis sûre. Quels beaux concerts ces vils chrétiens firent entendre, n'est-ce pas? Et vous leur arrachiez la vie. Ce scélérat de sacristain est allé prendre son quartier dans les régions infernales, je suppose. »

« Vous pouvez le dire, répondit Juba. Le reptile! Il aurait voulu changer et redevenir honnête homme; mais il était trop tard. »

« Bon, bon! » répliqua Gurta, dont la bouche semblait savourer un friand morceau; « ah! voilà qui est bien! mais il n'a pas échappé, j'espère? »

« Ils l'ont mis en pièces, tous ensemble avec le plus grand plaisir, » dit Juba.

« Mis en pièces, membre par membre, articulation par articulation, n'est-ce pas? répondit Gurta. L'ont-ils écorché? — Lui a-t-on arraché les yeux ou la langue? En

tout cas, on y sera allé trop vite, Juba ; il fallait procéder lentement, à loisir, peu à peu. Oui, c'est être glouton que de se presser dans ces sortes de festins. Il faut ménager la victime pour en mieux jouir, et l'achever en jouant, — voilà de la volupté! mais en finir d'un coup, — fi donc ! »

« L'esclave de Césion a fait meilleure contenance, dit Juba ; il soutint ses opinions et mourut en brave. »

« Que les dieux l'écrasent ! mais il est monté là-haut, — là-haut ; » et elle se prit à rire. « Là-haut, vers ce qu'ils appellent béatitude et gloire ; — belle gloire ! mais il est hors de toute atteinte, voyez-vous... Mourut-il promptement ? »

« Les jeunes gens le tourmentèrent assez longtemps, répondit Juba ; mais tous cela n'est pas trop de mon goût, ma mère. Je crois que vous buvez une pinte de sang le matin et le soir pour prendre plaisir à de telles émotions, vieille femme ! Cela vous rend gaie, tandis que mon estomac y répugne. »

« Ha ! ha ! mon garçon ! s'écria Gurta ; vous y prendrez goût avec le temps, bien que cela vous fasse faire la grimace, aujourd'hui que vous êtes jeune. Eh bien ! m'avez-vous apporté quelques nouvelles du Capitole ? N'y a-t-il personne à qui la fortune ait été particulièrement propice ou contraire ? De quel côté souffle le vent ? Y a-t-il des changements au camp ? Ce Dèce ne tiendra pas longtemps, ce me semble. »

« Ils paraissent tous terriblement épouvantés, dit Juba, de ce qu'on ne frappe pas assez rudement vos amis, Gurta. Ils veulent à toute force achever le chris-

tianisme et en extirper jusqu'à la dernière racine. Il leur faudrait quelques chrétiens pour la circonstance, afin de les mettre à mort : et moi je pense qu'ils sont presque trouvés, » ajouta-t-il d'une manière rêveuse. « Ils doivent montrer que leur zèle n'est pas inférieur à celui du peuple. C'est dommage qu'il y ait si peu de chrétiens, n'est-ce pas, ma mère ?

« Oui, oui, dit-elle, mais nous devons les écraser, les broyer, peu ou beaucoup ; et nous le ferons, oui, nous le ferons. Et Callista la première. »

« Je ne vois pas qu'ils soient pires que les autres gens, dit Juba ; pas du tout, sinon qu'ils sont ordinairement lâches. Si Callista se fait chrétienne, pourquoi n'en ferais-je pas autant, ma mère, pour lui tenir compagnie et vous donner ainsi encore matière de jouissance ? »

« Non, non, mon garçon, répliqua la sorcière ; vous, vous devez servir mon maître. Vous agissez de bonne volonté maintenant ; mais vous faiblirez un jour. Il faut que vous veniez travailler avec mes joyeux compagnons. Approchez, mon enfant, dit la tendre mère, et que je vous donne un baiser. »

« Gardez vos baisers pour vos singes, vos chèvres et vos chats, répondit Juba, ils ne me plaisent pas vos baisers, vieille femme. Mon maître, avez-vous dit... Que me parlez vous de maître ? Je ne veux point de maître ! Je ne serai le serviteur de personne. Je ne serai jamais à louer, je ne ferai jamais de bassesses devant un tyran, et je ne tremblerai pas devant un sceptre. Arrangez-vous comme vous l'entendez, Gurta ; pour moi, je suis un

homme libre. Je vous appelle ma mère par politesse, et voilà tout. »

Gurta le fixa d'un œil farouche. « Pourquoi, lui dit-elle, ne vous faites-vous pas pieux et vertueux, Juba? Vous seriez un beau saint! Vous pourriez poser pour un tableau de dévotion! »

« Et pourquoi ne le ferais-je pas, si c'est mon goût, répondit Juba. S'il me fallait servir bon gré malgré, je préférerais toujours le service des chrétiens à celui de votre ami. Je n'ai pas quitté le maître pour prendre le valet. »

« Ne blasphémez pas les grands dieux, s'écria-t-elle, ou ils vous feront encore du mal. »

« Je vous le répète, dit Juba, si je dois baiser la terre, je ne choisirai pas celle où votre ami a marché. Ce sera à la manière de mon frère, plutôt qu'à la vôtre, Gurta. »

« Agellius! » ce fut le cri qui lui échappa avec une telle expression de dégoût, qu'il est étonnant qu'elle pût prononcer même ce nom. « Ah! vous ne m'avez encore rien dit de votre frère. Eh bien! est-il en sûreté dans la fosse, ou dans le ventre d'une hyène? »

« Il vit, dit Juba; mais il n'a pas eu le courage de se montrer chrétien. Oui, il est en sûreté chez son oncle. »

« Ah! Jucondus doit le perdre, le débaucher et puis nous verrons à nous en défaire. Rien ne presse, dit Gurta; il faut que nous l'ayons corps et âme. »

« Personne ne le touchera, quelque lâche qu'il soit, répondit Juba. Je le méprise; mais ne vous en occupez pas. »

« Ne me contrariez pas, » dit Gurta d'un ton de colère, « je ferai ce que je veux. Vous savez bien, n'est-ce pas? que je pourrais vous réduire en poudre, vous aussi bien que lui, si je le voulais. »

« Mais vous ne m'avez rien demandé sur Callista, répondit Juba. C'est réellement une excellente plaisanterie; mais il n'en est pas moins vrai qu'elle est en prison comme chrétienne. Figurez-vous qu'ils l'ont arrêtée dans la rue, menée au corps-de-garde et qu'elle a déjà comparu devant les juges. Vous voyez par là qu'ils ont besoin d'un chrétien : il leur fallait une prisonnière pour se tirer d'affaire, et ils la retiendront pour s'en prévaloir, jusqu'à ce que Dèce disparaisse de la scène. »

« Que les furies s'emparent d'elle! s'écria Gurta, elle est chrétienne, mon fils, je vous l'ai dit depuis longtemps. »

« Callista chrétienne! répondit Juba, vous n'y pensez pas! Vous verrez comme elle s'arrangera bientôt avec Agellius d'une manière ou d'une autre : ils feront une plaisante partie ensemble; car ils rêvent à toute autre chose qu'au paradis. »

« Elle et le vieux prêtre à la bonne heure! dit Gurta. Il est en prison avec elle, — si on ne l'a pas jeté dans la fosse, comme je souhaiterais. »

« Votre maître vous a trompé pour cette fois, vieille femme, » dit Juba.

Gurta lui lança un regard féroce et sembla attendre une explication, Juba se mit à chanter :

« Elle le flattait et le cajolait; mais il n'était pas fou; il voulait être son propre

maltre, et non pas lui servir d'esclave; le petit maure noir ne l'enverrait pas à l'école.

« Elle écumait et maudissait — chose qu'il trouvait fort indifférente; — elle posa bien sa trappe; mais il en avait usé à sa fantaisie; — le prêtre s'enfuit sain et sauf. »

Gurta était presque suffoquée par la colère: « Cyprien n'a pas échappé, sans doute? » demanda-t-elle enfin.

« Je l'ai tiré d'affaire, moi, » dit Juba intrépidement.

Une ombre, noire comme l'Erèbe, passa sur les traits de la sorcière; mais elle ne proféra pas un mot.

« Ma mère, continua-t-il, je suis mon propre maître. Je dois abattre votre prétention de supériorité. Je ne suis plus un enfant, quoique vous m'appeliez ainsi. Je veux agir à ma guise. Oui, j'ai sauvé Cyprien. Vous êtes une vieille furie altérée de sang! J'ai vu vos exploits secrets. Ne vous ai-je pas surprise l'autre jour vous exerçant sur ce petit enfant? Vous l'aviez cloué par les mains et les pieds à un arbre et vous vous amusiez à loisir à le dépecer pendant qu'il frissonnait et poussait des cris perçants. Vous étiez occupée à faire l'inspection ou à vous servir de son foie pour quelques-uns de vos noirs maléfices. Non, cette manière de procéder n'est pas de mon goût; mais vous le regardiez avec volupté, et quand il se lamentait, vous le contrefaisiez. Votre cœur palpitait de plaisir. »

Gurta gardait toujours le silence; mais sa figure exprimait la plus terrible méchanceté. Elle fit entendre un petit sifflement aigu.

« Oui, continua Juba, votre joie était au comble. Tandis que le petit malheureux criait douloureusement vous lui parliez comme une nourrice à un enfant. Vous lui donniez les plus doux noms, et vous jetiez un cri de contentement chaque fois que vous le piquiez. O vieille sorcière ! Je ne suis pas de votre sang, quoiqu'on me dise votre fils. Je ne vous crains pas, » ajouta-t-il en remarquant l'expression de ses traits, « je n'ai pas peur du diable immortel ! » Et il reprit sa chanson :

« Elle fit signe à la lune, et la lune descendit; la terre verte se rida sous son regard; mais la volonté ferme d'un homme le tiendra maître de lui-même. »

Tandis qu'il était à parler et à chanter, le sifflement de Gurta avait reçu sa réponse de la hutte. Un animal d'une espèce étrange en était sorti; puis il s'avancait en rampant, et en se tordant le long des arbres et des arbustes qui entouraient le tertre. Quand il fut près de la vieille femme, il se blottit à ses pieds, se dressa ensuite sur ses pattes de derrière et sembla lui demander ses ordres. Elle prit la singulière bête dans ses bras, et se mit à la caresser en lui marmottant quelques mots à l'oreille. Enfin quand Juba interrompit sa chanson, elle la jeta tout à coup droit sur lui, avec grande force, en disant : « Prends ceci ! » Elle laissa alors échapper un rire étouffé et s'appuya du dos contre le tronc de l'arbre sous lequel elle était assise, ayant les genoux presque à la hauteur du menton.

Juba ressentit comme une secousse électrique causée à la fois par la surprise et par la violence du coup. Il

resta un moment immobile; mais bientôt, sans rien dire, il se retourna et descendit lentement la colline, plongé dans un grand trouble. Alors il s'assit.....

Un instant après, il se releva en sursaut poussant un grand cri, et se mit à courir à toutes jambes. Il lui semblait entendre une voix intérieure, et malgré la rapidité de sa course, cette voix, si c'en était une, ne laissa pas de le poursuivre. Il s'élança à travers le taillis, foulant et brisant maintes branches sous ses pieds, et effrayant les oiseaux et le menu gibier qui y logaient. Enfin, épuisé, il s'arrêta pour reprendre haleine, quand il entendit cette voix, comme parlant par ses propres organes, lui dire hautement et clairement: « Vous ne pouvez vous fuir vous-même! » Alors une peur horrible s'empara de lui, il tomba par terre et s'évanouit.

Quand il eut repris ses sens, il lui sembla tout d'abord qu'il y avait quelque chose d'étranger au-dedans de lui, qui n'était pas lui-même. Et ce quelque chose, il le sentait dans sa respiration, il le sentait dans sa bouche. Le ruisseau qui coule près de la demeure de Gurta avait ici la largeur d'une petite rivière, quoique sans grande profondeur. Il y plongea et se sentit comme poussé à vouloir se noyer si l'eau avait été plus profonde. Il s'y roula dans tous les sens, malgré les rochers et les cailloux du fond. Quand il en sortit, sentant que sa tunique collait sur lui, il l'arracha de ses épaules et la laissa pendre à sa ceinture en lambeaux. La fraîcheur de l'eau agit cependant sur lui comme un calmant et la brise froide de la nuit le rafraîchit. Il se promena un moment en silence.

Soudain le pouvoir qui l'agitait intérieurement fit entendre par sa bouche les plus horribles blasphèmes, des mots exprimant des idées qu'en d'autres temps, si elles s'étaient présentées à son esprit, il aurait pu supporter avec patience, ou émettre par bravade, mais qui lui inspiraient à présent une répugnance inexprimable et une terreur qui lui avait été complètement étrangère jusqu'ici. Au fond du cœur, il avait toujours cru en Dieu ; mais il y croyait maintenant avec une conviction et une force entièrement neuves pour lui. Il le sentait comme s'il l'eût vu ; il sentait qu'il y avait un monde de bons et de mauvais êtres. Il n'aimait pas les bons et ne haïssait pas les mauvais ; mais il tremblait devant les uns et avait horreur des autres. Il se voyait entraîné contre sa volonté, comme s'il eût été la proie de quelque puissance terrible et mystérieuse qui le tyrannissait.

La nuit était venue ; — la lune brillait au ciel. Il s'enfonça dans le plus profond de la forêt : les arbres semblaient reculer devant lui et même gémir et pousser des cris à mesure qu'ils changeaient de place. Bientôt le malheureux s'imagina qu'ils le regardaient et qu'ils se réjouissaient de sa misère. Ces créatures d'une nature inférieure à la sienne n'avaient reçu aucun don qu'elles risquassent perdre ou dont il leur fût possible d'abuser ; mais elles conservaient toujours l'honneur et la perfection de leur essence. Des oiseaux nocturnes sortaient de tous côtés de l'épais feuillage, des reptiles fuyaient à son approche ; mais bientôt, de quelque côté qu'il se tournât, il se vit entouré d'un cercle de hiboux, de chauves-

souris, de corbeaux, de corneilles, de serpents, de chats sauvages et de singes qui ne cessaient de l'observer tout en lui faisant place, et qui se retiraient devant lui sans rompre leurs rangs.

Il avait traversé la partie latérale de la forêt où il était entré, et venait de pénétrer dans une contrée plus montagneuse. Maintenant il gravissait les hauteurs avec une agilité surprenante, se sentant plus grand et plus fort qu'il n'avait été jusque là, et il s'avancait avec une vigueur surnaturelle en agitant les bras comme un homme excité par l'ivresse du vin ou par des vapeurs gazeuses. Il entendait le rugissement des bêtes sauvages répété par les échos des ravins boisés qui sillonnaient les vastes rochers; et il entendait tout cela avec la même insouciance, que s'il eût été de force à lutter contre elles. Quand il passait devant les repaires des lions, des léopards, des hyènes, des chacals, des sangliers et des loups, ces animaux féroces, au lieu de fondre sur lui restaient tranquillement couchés; ou bien, s'ils étaient en course, ils s'arrêtaient subitement pour le regarder, sans toutefois oser l'approcher. Il enjambait les rochers et franchissait les abîmes d'un pas aussi ferme qu'un géant des fables orientales. Tout à coup une bête fauve s'avança contre lui; en un moment il avait arraché par les racines le tronc d'une vigne sauvage, qui se trouvait sous sa main, s'était jeté sur son ennemi avant que celui-ci pût prendre l'offensive, et après l'avoir renversé sur le dos et lui avoir enfoncé son arme dans la gueule, il l'acheva en l'étouffant sous ses pieds; puis, en s'écriant : « Prends ceci, » il en déchira la chair, et appli-

quant sa bouche à la blessure, il en but le sang avec avidité.

Déjà il a franchi la montagne et est descendu de l'autre côté. Ni buissons épineux, ni marais, ni rocs escarpés, ni torrents rapides ne peuvent l'arrêter dans sa course. Il a atteint le haut d'une colline au pied de laquelle coule paisiblement un large ruisseau, et c'est juste au moment où le jour commence à poindre. Devant lui se déroule un magnifique paysage qui devient de plus en plus charmant et varié, à mesure qu'il s'avance et que la clarté du jour augmente. Des masses de lauriers-roses d'une grande beauté, avec leurs bouquets rouges, bordent la rivière et en tracent le cours dans le lointain. Le penchant de la colline au-dessous de lui, à sa droite et à sa gauche, semblait un labyrinthe d'arbres fruitiers, pour lesquels la nature, si ce n'était pas la main de l'homme, n'avait eu d'autre soin que de les réunir là tous ensemble. L'olivier sauvage, le grenadier, le citronnier, le dattier, le mûrier, le pêcher, le pommier et le noyer formaient une espèce de verger naturel. Sur le bord de l'eau, des bosquets de palmiers balançaient leurs branches longues et gracieuses dans la brise du matin. De grandes avenues de houx nobles et majestueux conduisaient à des fermes riantes ou à de somptueuses maisons de campagne. D'un gazon verdoyant qui s'étendait dans le fond, se détachaient çà et là des troupeaux avec leurs pasteurs qui devenaient bientôt distinctement visibles aux clartés de l'aurore. Ailleurs le terrain s'élevait subitement en éminences couronnées ici de bois de châtaigniers, là de plantations

de cèdres et d'acacias, de chênes-lièges, de térébinthes, de caroubiers, de peupliers blancs et de genévriers phéniciens, dont les cîmes étaient couronnées des vrilles parasites du houblon, tandis qu'un taillis de myrtes couvrait leurs troncs et leurs racines. Une profusion de fleurs sauvages tapissait le sol de tous côtés.

Pendant que le soleil se levait en face de lui, Juba s'était arrêté et regardait fixement ce délicieux paysage, le cœur plein d'envie, de colère et de haine, comme Satan contemplait un jour le Paradis. Les montagnes arides ou les champs dévastés par les sauterelles auraient mieux convenu à l'agitation de son esprit. C'eût été un soulagement pour lui que d'être éloigné d'un aussi beau spectacle et de pouvoir retourner sur ses pas ; mais il n'était plus maître de lui-même et il était sans cesse poussé en avant. Malgré sa forte volonté et sa résolution déterminée, le pauvre jeune homme, frémissant, protestant et poussant des cris de douleur, était tristement entraîné au sein de cette nature rayonnante de beauté et de bonheur, avec laquelle il se trouvait si peu en harmonie. Plein d'effroi et de rage, il reconnaissait qu'il n'avait aucune part à ses propres mouvements, et qu'il subissait entièrement la loi d'une impulsion étrangère. En dépit de lui-même, il devait avancer et conserver une tranquillité et une douceur qui témoignaient contre lui. Il se précipita à travers l'herbe épaisse, se baigna dans la rivière et, recommença une seconde journée de fatigue sans interruption et de peine sans but.

Les chiens les plus hargneux des villages fuyaient devant lui en hurlant ; les bêtes de somme qu'on menait

au marché, et qu'il dépassait ou rencontrait, s'arrêtaient soudain, écumantes et épouvantées. Les brillants oiseaux, le geai bleu et le loriot doré, se cachaient sous les feuilles ou dans l'herbe ; les cigognes, oiseaux sacrés et domestiques, cessaient leur note perçante qui descendait de l'arbre élevé ou de la tourelle de la maison de ferme où elles avaient bâti leur nid ; les reptiles mêmes fuyaient son ombre comme si elle eût été empoisonnée. Les ouvriers suspendaient leur travail dans les champs pour regarder ce malheureux que les Furies fouettaient et poursuivaient. Les heures se passèrent l'une après l'autre, le soleil parvint à son zénith et puis déclina; mais cette course terrible et involontaire du pauvre Juba n'eut pas de terme. Oh! que n'aurait-il pas donné pour avoir seulement cinq minutes de relâche et de sommeil! Que n'aurait-il pas donné pour étancher cette soif brûlante qui le consumait! Mais l'esprit qui le possédait gouvernait ses muscles et ses membres et la douleur intense de la fatigue ne lui ôtait rien de ses forces. Tout à coup il fut pris d'un rire hideux, et il poursuivit sa route en dansant et en chantant à gorge déployée, le tout accompagné des gestes les plus extravagants. Il entra dans une cabane, fit aux enfants des grimaces si effroyables que l'un d'eux tomba en convulsion; puis il en saisit un autre et s'enfuit. Et comme quelques campagnards s'élancèrent à sa poursuite, il leur jeta l'enfant à la figure en disant : « Prends ceci! » Plus loin il se dit Penthée, roi de Thèbes, dont il n'avait jamais entendu parler, se disposant à célébrer les Bacchanales; et il se mit à déclamer un chœur grec, lan-

gage qu'il n'avait jamais appris ni entendu parler.

Nous voici encore une fois arrivés au déclin du jour : le misérable jeune homme se trouvait dans un bosquet sacré où les habitants de la campagne célébraient une fête en l'honneur de Pan. Le dieu hideux et brutal, à la bouche béante, au front cornu et aux pieds de bouc, était placé sous un berceau de verdure grossièrement construit, et un agneau égorgé, couvert de fleurs, gisait sur le sol. Les paysans avec leurs femmes et leurs enfants dansaient devant l'idole, quand ils furent inopinément effrayés par la vue d'une figure décharnée, sauvage et mystérieuse qui se mit à danser avec eux. Il fit des mouvements si extraordinaires et sauta de tous côtés avec une telle impétuosité, qu'ils cessèrent bientôt leurs jeux pour le regarder plutôt avec terreur que par divertissement. Tout à coup il commença à gronder et à s'emporter comme s'il eût été en dispute avec lui-même, comme s'il eût à la fois voulu et n'eût pas voulu faire quelque nouvelle action. Bientôt cette lutte finit par le faire tomber sur ses mains et ses genoux, et il marcha comme un quadrupède vers l'idole. Quand il en fut proche, son attitude devint encore plus servile : toujours grognant et frissonnant, il se coucha sur le ventre et rampa vers l'idole comme un reptile, en léchant le sang mêlé de poussière qui entourait la victime. Enfin, comme si la nature eût revendiqué sa propre dignité, il se redressa en bondissant très-haut et tombant sur le dieu, il le brisa en morceaux et disparut avant que les spectateurs fussent revenus de leur étonnement.

Encore une nuit terrible et sans repos au milieu des

champs.... Mais il semblait que la plus mauvaise était passée; et, bien qu'il fût encore sous le poids du châtiement de son orgueil, les actes de Juba étaient plus humains et sa volonté plus effective. Le jour vint et il se trouva sur le chemin de Sicca. Les beaux contours de la ville se développaient à ses regards. Il passa devant la chaumière et le jardin de son frère, c'était une ruine! Les arbres étaient déracinés, les clôtures brisées et la chambre dépouillée du peu qui avait pu s'y trouver. Il s'avança vers la ville en criant : « Agellius! » La porte était ouverte et il y entra. Il traversa le Forum en se dirigeant vers la maison de Jucondus; il n'y avait encore que peu de monde sur pied. Il mesura du regard le sommet de la muraille qu'il escalada d'un trait en s'aidant des ressauts et des autres irrégularités de la maçonnerie. Il grimpa sur la plate-forme et se laissa glisser le long des tuiles, dans la cour, au milieu de la maison. Il entra doucement dans le cabinet où Agellius était endormi, et l'ayant éveillé par le nom de Callista, il lui jeta sa tunique sur les épaules, lui mit ses bottes entre les mains et lui fit signe de le suivre en silence. Voyant qu'il hésitait, il répéta doucement le nom de Callista, et enfin le prit par le bras et l'emmena. Il ouvrit la porte de la rue et d'un mouvement du bras, qui était plutôt un coup qu'un signe d'adieu, il le poussa dehors. Alors il barra de nouveau la porte derrière Agellius et alla se coucher sur le lit que celui-ci avait quitté. Il est à croire que son bon ange avait intercédé en sa faveur; car il resta tranquille et s'endormit d'un profond sommeil.

CHAPITRE XXIV.



ous espérons que les lecteurs s'intéressent au nom de Callista aussi bien qu'Agellius, et qu'ils désirent connaître quelque chose de son sort ; c'est ce que nous allons leur dire après les avoir si longtemps forcés de se contenter des circonstances que Jucondus et Juba nous ont révélées par hasard et indirectement.

Lors donc que Callista eut si hardiment quitté la chaumière d'Agellius pour arrêter la marche des assaillants, elle avait en partie compté sans son hôte. Elle parlait couramment le latin et pouvait converser avec le peuple de la ville, dont la plupart le savaient aussi ; mais il n'en était pas de même des habitants de la campagne, qui, ainsi que nous l'avons dit, s'étaient portés en masse dans Sicca, le jour de l'émeute. Les deux individus qu'elle rencontra d'abord et auxquels elle voulut résister ne connaissaient ni sa langue, ni la

langue latine. Ils étaient de cette race qui se disait Chananéenne, et qui l'était réellement; des hommes féroces et gigantesques semblables aux fils d'Enac, dont parle l'Écriture-Sainte. Ne s'inquiétant ni des routes, ni des clôtures, ils avaient grimpé sur la colline comme ils le pouvaient par le chemin le plus court, et s'étant séparés de la foule qui suivait le chemin battu, ils étaient parvenus beaucoup plus vite à la chaumière.

Callista ne pouvait s'en faire comprendre, pas plus qu'elle ne les comprenait elle-même; mais son extérieur parlait pour elle. Cependant ils la saisirent comme leur part du butin, et sans autre façon, ils l'emportèrent vers Sicca. Ils retournèrent par la même route qu'ils avaient suivie en montant et rentrèrent dans la ville, non par la porte de Septimius, mais par une autre, plus au Sud; circonstance heureuse, car autrement elle aurait couru tous les risques d'être tuée dans cet horrible carnage que les soldats firent de la foule à son retour.

Ces géants avaient donc capturé Callista et elle fut portée en ville sur les épaules de l'un d'eux, qui entra en dansant aussi légèrement que s'il n'eût porté qu'un panier de fleurs ou un carton de modes. Ici nos hommes rencontrèrent la police de la ville qui était stationnée à la porte.

« Déposez ce bagage vivant, scélérats! » leur cria-t-on dans le dur langage Carthaginois; « que voulez-vous faire d'un butin de ce genre? et comment vous en êtes-vous emparés? »

« Votre excellence saura que notre prisonnière est

un de ces rats chrétiens, » répondit le colosse qui, malgré sa force athlétique, ne jugeait pas prudent d'engager une lutte contre une douzaine d'hommes armés. « Vive l'Empereur ! Nous lui apprendrons encore à celle-ci à manger des têtes d'âne et à semer des fièvres ! Je l'ai trouvée dans une assemblée de chrétiens. Elle n'est rien autre qu'une sorcière, et elle n'ignore point quelles en sont les conséquences. »

« Laissez-la aller, animal ivre, » dit le chef de la garde, se tenant toujours à distance. « Je ne croirai jamais qu'une femme soit chrétienne, encore moins une fille si jeune. Et maintenant que je la vois, autant que je puis voir avec cette lumière, je crois que c'est une prêtresse d'un des grands temples de là-haut. »

« Elle sait se métamorphoser de toutes manières, et paraître jeune ou vieille à volonté, dit le second de ses ravisseurs. Je l'ai vue une nuit, il y a un mois, non loin de Madaure, errant parmi les tombeaux sous la forme d'une chatte blanche. »

« Retirez-vous tous deux, au nom des suffètes (1) de Sicca et de toute la magistrature, s'écria le garde. Remettez votre prisonnière aux autorités de la ville et laissez-agir la loi. »

Mais les Chananéens ne semblaient pas trop disposés à lâcher prise, et ni l'un ni l'autre des deux partis ne se souciait de commencer l'attaque, on transigea. « Eh

(1) Les Suffètes étaient des magistrats annuels ou à vie de toutes les villes de Phénicie, ainsi que des colonies Phéniciennes ou Carthaginoises. On appelait aussi du nom de *Suffètes* les premiers magistrats de la république de Carthage. Leurs pouvoirs étaient annuels comme ceux des consuls à Rome.

bien! dit le chef de garde, il faut respecter la loi et maintenir la paix. Mes amis, vous devez vous soumettre aux magistrats. Mais puisqu'elle est sur vos épaules, gardez-la et, comme bête de somme nous vous disons de la porter pour nous; vous nous en épargnerez ainsi la peine. Venez, mon enfant, continua-t-il, vous êtes notre prisonnière; vous pourrez plaider votre cause là dans le cabaret. Vive Dèce! Vive notre pieux Empereur! Qu'il soit heureux à jamais! Vive cette ville antique, colonie et municipe (1)! Courage! ma fille, et chantez-nous quelques couplets pendant que nous allons; car je gage une pleine coupe de vin le plus pur que, si vous le voulez, vous savez des chants aussi doux que la manne.

Callista gardait le silence; mais elle était parfaitement calme et prête à profiter de la première occasion pour améliorer sa condition. Ils s'avancèrent vers le Forum où se trouvait un bureau de police, comme nous l'appellerions aujourd'hui; mais ils n'y parvinrent pas sans

(1) Municpe, en latin *Municipium*, était le titre que portaient les villes de l'empire, dont les habitants participaient au droit de bourgeoisie romaine, sans qu'elles cessassent de former des cités à part. Elles différaient en cela des colonies, qui restaient dans une étroite dépendance de la métropole. On distingua longtemps deux sortes de villes municipales: celles qui avaient le droit de suffrage, et celles qui en étaient privées; mais plus tard cette ligne de démarcation disparut. Elles avaient deux assemblées distinctes: le sénat, d'institution romaine, et la curie, qui répond à ce que nous appelons aujourd'hui le conseil municipal ou communal. Il n'y eut d'abord des villes municipales que dans le Latium et en Italie; mais dans la suite les autres provinces en eurent également. — On nommait aussi quelquefois *municipes* les bourgeois d'une ville qui avait le titre et les droits de municpe.

aventure. La force militaire romaine à Sicca ne dépassait pas cent hommes; la plupart d'entr'eux étaient en ce moment à la grande porte attendant la foule, tandis que les autres, divisés en compagnies de trois ou quatre, faisaient la patrouille de la ville. Plusieurs de ceux-ci se trouvaient à l'entrée du Forum quand notre escorte y arriva; et par bonheur, un officier supérieur qui servait d'adjoinct à ce qu'on pourrait appeler le commandant de place, un jeune homme sur qui était tombée une grande partie de la journée, se trouvait avec les soldats. Callista le connaissait depuis longtemps comme un ami de son frère, et le remettant malgré l'obscurité, elle profita de la rencontre.

« Au secours, seigneurs! s'écria-t-elle, au secours, Calphurnius! Ces coquins me mènent à l'un de leurs repaires. »

Le tribun reconnut de suite sa voix. « Quoi, s'écria-t-il tout étonné, hé quoi! c'est vous, ma belle Grecque! Allez! vils, infâmes, grossiers scélérats, déposez-la à l'instant! Qu'avez-vous de commun avec cette jeune demoiselle? Déposez-la, vous dis-je, si vous ne vouliez que je vous casse vos crânes africains avec la poignée de mon glaive. »

Il n'y avait pas à résister à la voix d'un Romain; mais prompt obéissance est chose rare, et les brigands commencèrent à parlementer: « Mon noble maître, dit l'agent de police, elle est notre prisonnière. Jupiter vous conserve, Bacchus et Cérès vous bénissent, seigneur tribun! et vive l'empereur Dèce, dans ces temps malheureux! Mais elle a fait partie de l'émeute, mon seigneur,

elle était un des meneurs, c'est une chrétienne, et de plus elle est sorcière. »

« Retiens ta vile langue, animal, s'écria l'officier, ou je te l'enfonce avec ma lance à travers ta gorge pour te la faire digérer. Dépose cette fille, bête brute! Dois-tu y penser à deux fois? — Allez, Lucius, » dit-il à l'un de ses soldats, « éloignez-le à coups de pied et amenez la fille ici. »

Callista fut rendue; mais l'agent de police irrité du traitement qu'il avait reçu, et plein de dépit contre Calphurnius qui en était la cause, s'écria malicieusement: « Prenez garde à ce que vous faites, noble seigneur, ce n'est pas notre affaire; vous pourriez bien payer les pots cassés. Mais un empereur est un empereur; un édit est un édit, et un chrétien est un chrétien. Je ne sais ce qu'on en dira en haut-lieu; mais cela vous regarde. » Et étant parvenu à une distance plus sûre, « faites attention, » continua-t-il en haussant la voix, afin que les soldats pussent l'entendre, « faites attention; car cette fille est une prêtresse chrétienne, on l'a arrêtée dans une assemblée de chrétiens sacrifiant des ânes et mangeant des enfants pour le renversement de l'empereur et la ruine de sa fidèle ville de Sicca, et vous m'avez empêché dans l'accomplissement de mon devoir — moi, un officier de police de la ville. Observez si Calphurnius ne ramènera pas sur nous la peste, l'épizootie, les sauterelles et toutes sortes de *larves* et de *manies* (1) avant la fin de l'histoire. »

(1) Les anciens donnaient le nom de *Larves* à des esprits malfaisants qui se

Ce discours embarrassa Calphurnius, selon l'intention de celui qui venait de le faire. Il lui était impossible de disposer de Callista comme il le souhaitait devant une accusation ainsi formulée en présence de ses hommes. Il savait combien la question du christianisme était sérieuse en ce moment, et combien le gouvernement était résolu à exterminer ceux qui le professaient; il était bon soldat, dévoué au camp général et ne désirait pas se compromettre vis-à-vis de ses chefs, ou donner aux témoins du fait un avantage sur lui en délivrant, sans examen, une prisonnière qui avait été arrêtée dans une maison chrétienne. Il lâcha un jurément et dit à ses soldats : « Eh bien ! camarades, conduisons-la aux triumvirs, puisqu'il le faut. Courage ! mon étoile du matin, brillant rayon de l'Hellade (1), c'est seulement pour la forme, et vous serez rendue à la liberté aussitôt qu'ils vous verront. » Et là-dessus il ouvrit la marche vers l'*Office* (2).

Mais l'esprit qui présidait à ce tribunal était moins

plaisaient à effrayer et à tourmenter les hommes; hommes eux-mêmes jadis, mais qui, ayant été méchants pendant leur vie, l'étaient encore après leur mort. Ils croyaient aussi que tous ceux qui périssaient de mort violente ou qui ne recevaient pas les honneurs de la sépulture devenaient des larves.

Les *Manies* chez les Grecs étaient des divinités infernales, les mêmes que les *Furies*. Chez les Romains, c'étaient des personnages fabuleux, représentés par des masques, dont on faisait peur aux enfants. — On employait aussi parfois le mot *Manies* comme synonyme de *Larves*.

(1) L'Hellade était une petite contrée de Thessalie, au nord du mont Othrys. Par extension ce nom a été donné à toute la Grèce.

(2) On appelait *Office*, ou *Officium* le tribunal des magistrats municipaux des villes sous la domination romaine.

accommodant que le romain ne se l'était figuré. Soit qu'on y fût jaloux des soldats et de leur intervention particulière, ou indigné du massacre qui avait lieu à la grande porte et dont la nouvelle venait de se répandre; soit que les événements du jour eussent excité la mauvaise humeur de l'office ou qu'il portât une haine spéciale aux chrétiens, toujours est-il que Calphurnius vit qu'il eût mieux fait de prendre une résolution plus hardie, et de mener sa prisonnière au camp. Cependant il ne lui restait plus maintenant qu'à s'en aller, et Callista retomba entre les mains des autorités municipales, mais cette fois-ci des autorités supérieures, qui lui ayant assigné un logement pour la nuit, arrêterent qu'elle serait interrogée le lendemain matin.

Le jour parut et elle fut traduite devant les juges. Ce qui s'y passa ne transpira point; mais la conclusion en fut le renvoi de Callista à une seconde audience. Il lui fut permis cependant d'informer son frère de l'endroit où elle était. On accorda à celui-ci d'avoir une entrevue avec Callista; mais il s'en retourna presque hors de lui, disant qu'elle était ensorcelée et qu'elle s'imaginait être chrétienne. Il aurait pu difficilement dire ce qui, dans cet entretien, avait produit cette triste impression sur son esprit: mais il était évident qu'il devait y avoir quelque chose de très-fâcheux dans l'affaire de sa sœur pour avoir fourni matière à un procès en forme et à une nouvelle comparution qui était fixée au surlendemain.

CHAPITRE XXV.



Si l'origine de la folie (ou, si l'on veut, dit délire) de Juba, était d'un caractère qui permit à l'écrivain d'en parler en style léger, il pourrait s'étendre longuement sur la surprise de Jucondus, cet homme perspicace, à esprit étroit, positif, et amateur de ses aises, lorsqu'il trouva l'un de ses neveux substitué à l'autre et qu'à ce premier étonnement sur Agellius succéda une série d'actes d'ébahissement et de consternation sur Juba. Il prit à témoin du merveilleux événement Jupiter et Junon, Bacchus, Cérès, Neptune, Mercure, Minerve et la Grande Rome : ensuite il eut recours aux dieux infernaux, à Pluton, à Proserpine, et jusqu'à Cerbère même, s'il était l'un d'entr'eux. Mais après tout, le prodige existait malgré toutes les divinités que l'Olympe, l'Arcadie ou le Latium avaient jamais fait naître, et ce prodige fit

un tel effet sur le système nerveux du vieux marchand, que, le premier soir, il mit de côté tout ce qu'il avait de bon et alla se coucher sans avoir ni soupé ni chanté.

Il nous est impossible de dire quel avait été le motif de Juba dans l'exploit qu'il venait de faire et qui affectait si désagréablement son oncle; et nous ne savons pas mieux pourquoi il prononça le nom de Callista. Était-ce parce qu'il désirait le bonheur de l'âme de cette fille ou la ruine d'Agellius? C'est là une question insoluble et que nous devons laisser dans cette obscurité dont la narration précédente l'enveloppe. Ce qu'il y a de certain seulement, — mais ce qui ne jette pas un beaucoup plus grand jour sur la question, — c'est que le matin où il quitta la maison de son oncle, — ce qu'il fit sans beaucoup d'instance de la part de celui-ci pour l'y retenir, — on le vit danser et se démener dans le voisinage de la prison de Callista, tellement qu'il finit par attirer l'attention de l'appariteur qui en gardait l'entrée. Alarmé de son air sauvage, celui-ci envoya chercher quelques-uns de ses compagnons, et parvint, avec leur aide, à repousser l'intrus qui, sur ces entrefaites, s'enfuit par la porte orientale de la ville et disparut bientôt dans les défilés des montagnes.

Il y a une chose néanmoins dont nous pouvons être garants, c'est que Juba n'avait pas l'intention d'agiter, n'eût-ce été que pour un soir, les nerfs de Jucondus; cependant ils l'étaient, et vingt-quatre heures entières s'écoulèrent pour le vieillard durant lesquelles il ne vit que misères autour de lui. Juba était perdu; Agellius se trouvait dans une position pire encore. Sans au-

cun doute celui-ci avait rejoint les membres de sa secte et tout faisait supposer qu'il ne pourrait jamais réparaître en public. Enfin Jucondus n'avait plus qu'une espérance, c'est qu'Agellius ne serait pas bouilli dans une chaudière ou grillé sur un feu lent. Si telle chose arrivait, il devrait nécessairement quitter Sicca et abandonner le commerce le plus florissant de tout le Proconsulat. Et puis cette tendre Callista! Ah! quelle calamité réelle il y avait là pour lui! N'importe comment, il l'avait perdue, et où trouver une artiste aussi habile pour fournir son magasin de ces beaux ouvrages en marbre ou en métal? Elle était un trésor par ses talents. Donc en résumé, l'horizon était entièrement noir de tous côtés; et il aurait été à peine possible pour quiconque connaissait l'air jovial, habituel à Jucondus, de s'empêcher de rire, quelle que fût d'ailleurs sa sympathie réelle pour sa nièce, à la vue de l'allongement qu'avait subitement pris sa figure et de la pâleur qui la couvrait.

Pendant que, le jour de la disparition d'Agellius et la veille de l'interrogatoire de Callista, Jucondus se trouvait assis devant sa fenêtre, — qui semblait l'encadrer pour la contemplation des passants, — Ariston se précipita tout à coup dans la boutique, en proie à une tristesse bien plus vive encore et plus fondée que celle du vieillard. Il est vrai qu'il y était déjà venu le jour d'avant; mais il trouvait du plaisir et de la consolation à exposer son chagrin aux autres et cherchait à se débarrasser de son insupportable fardeau en le déchargeant en un torrent de larmes et d'exclamations. Cependant, leurs paroles à l'un et à l'autre « se

mouvaiert d'abord lentement, » comme dit un poète anglais, « et tombaient de leurs lèvres comme un feu « mourant. »

« Hé bien ! » fit Jucondus d'une voix abattue, il n'est « pas venu chez vous, sans doute ? »

« Qui ? »

« Agellius. »

« Oh ! Agellius. Non, il n'est pas chez moi. » Puis, après une pause, Ariston ajouta : « Pourquoi y serait-il ? »

« Ah ! je n'en sais rien. Je croyais qu'il pouvait y être. Il est parti depuis ce matin de bonne heure. »

« Vraiment ! Non, je ne sais où il est. Comment vint-il chez vous ? »

« Je vous l'ai dit hier ; vous l'avez oublié. Je l'avais caché : mais il est parti pour toujours. »

« Comment ! »

« Et son frère est fou ! — horriblement fou ! »

« Je l'ai toujours cru, » répondit Ariston.

« Oui ? Eh bien ! ce n'est que trop vrai..... mais c'est pis que jamais. Les Furies s'en sont emparées par vengeance ! Il est frénétique. Deux garçons, et tous deux fous !... Oh ! c'est uniquement la faute du père ! »

« J'ai cru que vous auriez aimé apprendre quelque chose sur ma chère et douce Callista, » dit son frère.

« Oui, je l'aimerais en effet, répondit Jucondus. Par Esculape ! ils sont fous tous ensemble. »

« Hélas ! oui ; c'est également folie, » s'écria Ariston avec beaucoup de véhémence.

« Le monde entier devient fou ! » répondit Jucondus,

pour qui décidément la conversation était un exercice dont il obtenait les plus heureux effets. « Nous allons tous devenir fous. Je serai frappé de folie. La populace de la ville l'est déjà. Quelle abominable et brutale besogne que la sienne il y a trois jours! J'ai fermé mes volets. Sont-ils venus de votre côté? — Et tout cela à cause de deux ou trois misérables chrétiens et de mon pauvre Agellius! Quel mal peuvent faire ici deux ou trois détestables vipères? On pouvait facilement les écraser du pied. C'est autre chose à Carthage. Qu'on prenne les meneurs, dis-je; qu'on en fasse des exemples. Mais les renards s'échappent et nos pauvres enfants ont à souffrir. »

Ariston pénétré de sa propre douleur, n'avait ni le cœur ni la tête à entrer dans les idées sémi-politiques de Jucondus, qui continua en ces termes :

« Non, il n'y a rien de bon. L'empire croulera, prenez note de mes paroles ; il croulera, je vous le dis, si on laisse la liberté à ces animaux. On leur a permis d'être tranquilles ; les remèdes ne serviront plus de rien. Dèce ne peut rien y faire. Personne n'est en sûreté! Portez-vous bien, mes amis! Je m'en vais. Comme la pauvre chère Callista, je serai en prison, et comme elle je serai muet!... Ah! Callista... Comment l'avez-vous trouvée? »

« Oh! — chère, douce, malheureuse fille! » s'écria son frère.

« Oui, vraiment! » reprit Jucondus, comme absorbé dans ses pensées; oui! elle est une chère, douce et malheureuse enfant! Je pensais qu'il aurait peut-être trouvé moyen de la sauver; c'était là mon espoir, il brûlait

de savoir où elle était et s'il y avait possibilité de la secourir. J'étais dans la ferme idée qu'il ferait tout pour se rendre auprès d'elle. Elle aurait pu faire de lui tout ce qu'elle voulait. Et elle l'aimait, oui, elle l'aimait! — J'en suis convaincu! — rien ne me fera croire le contraire!... Mettez-les en présence, me disais-je, et ils se précipiteront dans les bras l'un de l'autre... Mais ils sont ensorcelés! — Tout le monde est ensorcelé! — Prenez note de mes paroles, — je sais qui est au fond de tout cela. »

« Oh! » s'écria Ariston en poussant un profond soupir, « je ne me soucie ni du fond ni du sommet! — Je ne m'inquiète ni du monde, ni de tout ce qu'il contient, mais seulement de Callista! Si vous aviez pu voir la chère fille, comme elle souffre avec patience! » Et le jeune homme fondit de nouveau en larmes.

« Remettez-vous! remettez-vous! » dit Jucondus dont l'état s'était considérablement amélioré, « montrez-vous homme, mon cher Ariston; ces choses doivent être, — c'est là le destin de la nature humaine. Vous rappelez-vous ce que dit le poète tragique?... Non! je me trompe, c'est le comique — c'est Ménandre.....

« Qu'on s'en aille chez Orcus et Pluton avec toutes les tragédies et toutes les comédies qui furent jamais déclamées! interrompit Ariston. Ne pouvez-vous rien faire pour moi? N'avez-vous pas à m'offrir quelque essai de consolation ou de sympathie, d'encouragement ou de conseil? Je suis étranger dans ce pays et ma sœur aussi, elle dont je suis si fier et qui a toujours été si bonne, si aimable, si bienveillante, si douce. Elle m'aimait tant, elle ne me

refusait jamais rien, se mettant toujours à ma disposition. Lui disais-je : venez ici, allez là... — elle agissait selon mes désirs. Voilà dix ans que nous sommes orphelins et que nous vivons ensemble. Mon âge est le double du sein. Son désir était de rester en Grèce; mais elle vint dans cette détestable Afrique uniquement pour moi. Elle pouvait être gaie et brillante quand je le voulais. N'ayant pas de volonté propre, elle n'attachait son cœur à rien et se plaisait partout. Elle n'avait aucun ennemi au monde. Oui, elle valait tous les dieux et toutes les déesses de l'Olympe ! Et ici, dans cette horrible Afrique, l'esprit du mal s'est emparé d'elle, et elle se croit chrétienne, ce qu'elle n'est pas plus qu'elle n'est un hypogryffe ou une chimère. »

« Bien, Ariston, répliqua Jucondus; mais j'allais vous dire qui est au fond de tout cela. Callista est folle; Agellius est fou, Juba est fou; Strabon était fou;—mais ce fut sa femme, la vieille Gurta, qui le rendit tel; — et voilà, je crois, le commencement de toutes nos misères..... Entrez, entrez, Corneille, « s'écria-t-il en voyant le romain, son ami, dans la rue; et reprenant pour un moment son ton lugubre, « Entrez, Corneille, et donnez-nous quelque consolation, si c'est possible; voilà comme fait un ami ! Je sais que vous m'aidez, si vous le pouvez.»

Corneille répondit que dans deux ou trois jours il retournerait à Carthage, qu'il venait embrasser son ami et qu'il espérait encore un petit souper d'adieu avant son départ.

« Voilà qui est aimable ! répliqua Jucondus; mais

d'abord dites-moi tout ce que vous connaissez de cette triste affaire ; car vous êtes au courant des secrets du Capitole. Sait-on ce qu'est devenu mon pauvre Agellius ? »

Corneille n'avait pas entendu parler des aventures du jeune homme, et cette nouvelle le remplit de consternation.

« Quoi ! Agellius serait réellement chrétien ? dit-il, et dans un pareil moment ? Mais, je croyais que vous m'aviez parlé de quelque jeune fille qui devait le ramener dans le bon chemin. »

« Elle est chrétienne aussi, » répliqua Jucondus ; et après un moment de silence, il ajouta : « Le monde est bien méchant ! Elle est emprisonnée par les Triumvirs. Quelle sera l'issue de cette affaire ? »

Corneille secoua la tête et prit un air mystérieux.

« Vous ne dites rien ! reprit Jucondus ; hélas ! c'est une horrible chose. Mais vous ne croyez pas, j'espère, cher Corneille, qu'elle doive finir par le bûcher ? »

Le romain gardait toujours son air sombre et pompeux.

« Devrons-nous la voir mettre à la torture, continua Jucondus, ou sur la roue ; nous faudra-t-il voir déchirer son corps avec des ongles de fer ? »

« C'est une mauvaise affaire, dites-vous, répondit Corneille ; oui, c'est une mauvaise affaire ! »

« Et ne pouvez-vous rien pour nous ? s'écria Ariston. Tous les grands de Carthage sont vos amis. O Corneille ! moi, je ferais tout pour vous ! — Je serais au besoin votre esclave. Elle n'est pas plus chrétienne que le

grand Jupiter. Elle n'en a pas même l'apparence. Pas ombre de cela dans ses vêtements, rien dans sa coiffure. Elle est grecque de la tête aux pieds, — au-dedans et au-dehors. Elle est aussi radieuse que le jour ! Ah ! nous n'avons point d'amis dans cette contrée ! chère Callista ! vous serez perdue parce que vous êtes étrangère ! » Et l'ardent jeune homme s'arrachait les cheveux de douleur. « O Corneille ! continua-t-il, si vous pouvez faire quelque chose pour nous ! Oh ! elle chantera, elle dansera pour vous ; elle se prosternera devant vous, vous baisera les genoux et les pieds, comme je le fais, ô Corneille ! » et il se jeta à genoux, et étendit les bras comme pour porter les mains à la barbe de Corneille.

Jamais personne ne s'était adressé à Corneille avec un cérémonial aussi poétique, et bien qu'il le reçut avec embarras, il en ressentit cependant de la satisfaction. « Vous m'apprenez, dit-il avec emphase, que votre sœur est en prison, soupçonnée de christianisme. Eh ! la chose est toute simple. Qu'elle jure par le génie de Rome et de l'empereur, et elle est libre ; mais qu'elle refuse de le faire, et la justice doit avoir son cours. » Et il fit une légère inclination.

« Bien, répliqua Ariston, mais elle est sous une illusion qui ne peut durer longtemps. Elle dit clairement qu'elle n'est pas chrétienne, cela n'est-il pas décisif ? Mais ensuite elle ne veut pas brûler d'encens, elle ne veut pas jurer par le génie de Rome. Elle dit qu'elle ne croit pas en Jupiter, et moi non plus ; peut-il y avoir quelque chose de plus déraisonnable ? c'est l'acte d'une folle. Je lui dis : « Ma fille, voici la question : allez-vous

« devenir un sujet de honte? voulez-vous mourir par le glaive? mourir dans les tourments? » Oh! je perdrai la tête aussi bien qu'elle! s'écria-t-il. Elle était si habile, si spirituelle, si enjouée, si riante, si souple! Oui, elle savait tout. Elle savait mouler, peindre, jouer de la lyre, chanter, déclamer. Elle savait travailler à l'aiguille, elle savait broder. Dernièrement encore elle m'a fait cette ceinture. Ah! c'est cet Agellius qui est cause de tout; oui c'est Agellius... Je vous en demande pardon, Jucondus; mais c'est la vérité; » et il se jeta par terre et se roula dans la poussière.

« Je venais d'engager notre jeune ami, dit Jucondus à Corneille, à se rendre maître de lui-même, et à se ressouvenir de la maxime de Ménandre: *Ne quid nimis* (1). S'affliger ne fait aucun bien; mais ces jeunes gens, il ne sert de rien de leur parler raison. Croyez-vous pouvoir faire quelque chose pour nous, Corneille? »

« Eh bien! répondit le romain, pendant mon séjour ici, j'ai fait la connaissance d'un homme très-sensé, d'un homme à vues politiques admirablement saines. Il jouit d'une réputation très-grande, il s'appelle Polémon et il est professeur au temple de Mercure. Il me semble qu'il va jusqu'à la racine de toutes choses, et je suis surpris que nous nous accordions si bien. Il est Grec comme la sœur de ce jeune homme. Je conseillerais à ce dernier de s'adresser à Polémon; si quelqu'un peut désabuser l'esprit de sa sœur, c'est lui. »

« C'est vrai, c'est vrai! » s'écria Ariston, en se relevant

(1) Rien de trop.

en sursaut ; « mais vous pouvez mieux faire cela que moi ; vous avez de l'influence au gouvernement. Le proconsul vous écoutera. Ici les magistrats ont peur : ce ne sont pas eux qui désirent éprouver la pauvre fille ; mais il y a partout tant de murmure et de jalousie, il y a tant d'espions et de délateurs, il y a tant de méfiance : — mais pourquoi tout cela doit-il retomber sur Callista ? Pourquoi faut-il qu'elle en soit la victime ? Vous obligeriez les duumvirs aussi bien que moi, en la tirant d'affaire. Hélas ! quel bien sa mort produirait-elle ? Obtenez-nous seulement un mois de délai et l'illusion sera dissipée. Obtenez-nous deux mois, si c'est possible, ou davantage, vous comprenez. Peut-être nous permettra-t-on de sortir secrètement du pays, sans que personne en sache mot, et cela ne fera de mal à qui que ce soit. C'est vraiment un malheur pour nous d'être venus ici. »

« Nous n'examinons à Rome ni sentiments, ni intentions, ni motifs, ni distinctions, dit Corneille, et nous ne connaissons rien de ce qui s'appelle intelligences, connivences et évasions. Nous procédons d'après les faits ; Rome en use de même. L'on demande : — Quel est le fait ? — Brûle-t-elle de l'encens, oui ou non ? — Adore-t-elle l'âne, ou ne l'adore-t-elle pas ?... Cependant nous verrons s'il y a moyen de gagner quelque chose. » Et il s'en alla ainsi, répétant aux deux affligés que, dans les limites de son influence, il ferait son possible en faveur d'Agellius et de Callista.

CHAPITRE XXVI.



Le soleil ne devait plus achever sa carrière avant le jour solennel qui allait décider du sort de Callista ; mais quel était l'état d'esprit d'une personne qui excitait un si vif intérêt dans le cercle étroit de ceux qui la connaissaient ? Et en quoi différait cet état de ce qu'il était quelques semaines avant, quand Agellius la vit pour la dernière fois ? Elle aurait été incapable de le dire elle-même. « Il en est du royaume de Dieu comme d'un homme qui jette de la semence en terre. Qu'il dorme ou qu'il se lève, nuit et jour, la semence germe et croît sans qu'il sache comment (1). » Il est vrai qu'un regard jeté en arrière aurait pu révéler bien des secrets à Callista ; elle eût reconnu ; par exemple, que, puisqu'elle se sentait conti-

(1) Marc, iv, 26, 27.

nuellement différente d'elle-même, un changement s'était opéré dans sa nature; toutefois ce changement n'impliquait aucune contradiction, il s'étendait pour ainsi dire, en cercles concentriques, et remplissait seulement, par la succession du temps, la promesse de son commencement. Chaque jour qui venait était, pour ainsi dire, l'enfant du précédent, le père de celui qui devait suivre; et le but vers lequel elle se dirigeait ne pouvait aller au-delà de ce qu'elle s'était proposé de prime abord. Cependant si on lui avait demandé à l'heure dont nous parlons, où était le principe sur lequel elle se basait, en quoi elle se montrait ferme et constante, et quelle était sa logique; si on lui avait demandé si elle agissait d'après la raison, ou par impulsion, par sentiment, par fantaisie, ou par passion, elle eût été réduite au silence. Que savait-elle sur elle-même sinon que, à son grand étonnement, plus elle pensait à ce qu'elle avait appris du christianisme, plus elle se sentait attirée vers lui et plus il se montrait clairement à son âme; et plus aussi il semblait répondre à tous ses besoins et à tous ses désirs, plus elle avait l'intime sentiment de sa vérité? Plus son esprit s'en occupait, plus il lui paraissait (contrairement à la mythologie et la philosophie de son pays, ou à la religion politique de Rome), avoir une réalité extérieure et une force qui renversait les objections et les réduisait à n'être plus que de simples difficultés ou des doutes.

Si on lui avait demandé ensuite ce que c'était que le christianisme, elle aurait été embarrassée pour répondre. Elle aurait pu, il est vrai, mentionner quelques vérités particulières de cette croyance, mais non

pas exposer leur forme définie et distincte, ni décrire le mode de leur réalisation. Elle aurait pu dire : « Je crois comme venant du ciel, ce que m'ont appris Chionie, Agellius et Cécilius ; » et il est certain qu'elle n'aurait pas su s'expliquer davantage. Ce que ces trois personnes lui avaient appris était tout à fait la mesure de sa foi et le fondement sur lequel elle admettait cette foi. C'était cette étonnante unité de sentiment et de croyance dans des personnes si dissemblables l'une de l'autre, si distinctes dans leurs positions, si indépendantes dans leur témoignage, qui lui recommandait la doctrine qu'elles étaient unanimes à enseigner. Depuis longtemps elle avait abandonné toute foi à la religion de sa patrie. Quant à la philosophie, elle subsistait encore à ses yeux, mais seulement en conjecture et comme une opinion ; tandis qu'elle sentait que la vraie essence de la religion consistait dans la connaissance de son Objet. Une religion ne saurait être sans espérance. Adorer un Etre qui ne nous parle pas plus qu'il ne nous connaît ou ne nous aime, n'est pas une religion. Ce peut être un devoir, ce peut être un mérite, se disait Callista ; mais son idée instinctive de la religion était la réponse de l'âme à un Dieu qui s'était occupé de cette âme. Ce devait être un échange d'amour, ou ce n'était qu'un nom. Or, les trois personnes qui l'avaient disposée au christianisme, avaient l'une comme l'autre fait consister la religion dans la présence intime de Dieu au cœur. C'était donc l'amitié ou l'amour mutuel que cette religion, et c'était là aussi le véritable enseignement que sa raison et son cœur avaient si

avidement recherché, qu'elle ne trouvait nulle part ailleurs, qu'elle rencontrait ici sous un même caractère d'unité et de fixité remarquable dans une esclave, dans un jeune homme de la campagne, et dans un prêtre instruit.

Telle était la profonde impression qu'ils avaient faite sur son esprit. Quand elle se mit à considérer plus en détail ce qu'ils avaient enseigné, ou ce que renfermait la notion de cette religion qui lui paraissait si sublime, elle comprenait ce qu'ils disaient, que le Créateur du ciel et de la terre, le Tout-Puissant, l'Être souverainement bon, — revêtu de tous les attributs que la philosophie lui donne, — l'Infini avait aimé l'âme de l'homme et son âme à elle en particulier, au point de descendre sur la terre, de se faire homme comme nous et d'endurer sous cette forme toutes sortes de souffrances afin d'unir toutes les âmes à lui. Elle comprenait que cet Être désirait aimer et être aimé; qu'il l'avait dit; qu'il avait invité l'homme à lui rendre son amour, et qu'il offrait sans cesse d'entretenir ce commerce d'amour avec ces âmes qui s'abandonneraient à lui. Telles étaient ses idées: elles n'allaient pas beaucoup plus loin; mais nuit et jour son esprit les lui représentait. Elles plaidaient en Callista la cause de son Dieu, elles l'importunaient sans trêve ni repos. En dépit de sa mauvaise humeur, de ses dégoûts, de ses doutes, de ses refus, de ses efforts pour les éloigner, elles revenaient toujours. Elles se présentaient à ses yeux malgré le mépris, le déshonneur et la persécution que leur profession impliquait. Elles lui souriaient, lui faisaient des promesses, lui ouvraient

des perspectives éternelles, et gagnaient dans ses convictions en clarté, en justesse et en force persuasive.

En outre, plus Callista pensait à Chionie, à Agellius et à Cécilius, mieux elle discernait que cet enseignement produisait en eux quelque chose qu'elle n'avait pas. Ils montraient une simplicité, une véracité, une fermeté et une élévation de caractère, une sainteté et un calme auxquels elle était étrangère, et tout cela lui parlait au cœur et la subjuguait entièrement. L'image de Cécilius surtout se présentait à sa mémoire d'une manière distincte et éloquente, — moins toutefois dans ses paroles que dans son maintien. Malgré les injures qu'elle lui avait dites, elle se sentait portée à le vénérer comme s'il eût été le temple et la demeure de cette Présence à laquelle il rendait un témoignage si solennel.

Oh! quel changement avait eu lieu pour elle, lorsque, comme en punition des paroles sauvages qu'elle avait adressées au saint prêtre, elle s'était vue tombée entre les mains d'hommes sans loi, dont les sentiments étaient aussi inférieurs aux siens qu'elle-même était inférieure à Cécilius! Quel changement, dans son existence à elle, dès lors étourdie par leurs vociférations brutales et par leur agitation continuelle, et obligée de respirer cette atmosphère de mal qu'exhalait l'excès de leur impiété! Mais aussi quel sentiment de reconnaissance s'éleva dans son cœur, (bien que ce sentiment n'eût encore qu'un objet vague), lorsqu'elle trouva le repos et la tranquillité, quoique dans une prison! Car malgré sa grande jeunesse, elle était déjà fatiguée de tout ce qu'elle avait vu dans le monde, et ne se sentait plus de désir ardent

que pour la méditation de ces grandes vérités qu'elle ne connaissait pas.

Les jours se sont succédé et voici qu'enfin l'heure a sonné où Callista doit comparaître devant les magistrats de Sicca. Elle voit approcher ce moment avec crainte, avec agitation. Son cœur ne possède pas encore la véritable paix, il n'en connaît d'autre que la tranquillité de la chambre qui lui sert de prison. Elle sait qu'une fois au grand jour, sa tranquillité s'évanouira; elle sait qu'elle doit de nouveau tomber entre les mains d'hommes impies et cruels pour lesquels elle n'éprouve aucune sympathie; et nulle part elle ne voit un appui pour la soutenir dans cette terrible épreuve. Son frère vient chez elle, il affecte d'oublier sa perversité ou son illusion. Il vient chez elle le sourire sur les lèvres, et l'entoure de ses bras : mais Callista, par un mouvement indéfinissable, repousse ses tendres caresses, comme si elle n'était plus sa sœur. Il est accouru, par une faveur spéciale qu'on lui a faite, pour l'accompagner au tribunal, pour l'y défendre, pour la délivrer et la ramener en triomphe à sa demeure. « Ma sœur, — pourquoi ce regard étrange et effaré ? — pourquoi cette pâleur sur vos joues ? — pourquoi ce murmure sur vos lèvres ? — pourquoi cette tristesse, ce trouble dans vos yeux ? — Beaux yeux, douces lèvres, aimables regards, joues brillantes, dont je fus toujours si fier, qu'êtes-vous devenus ? Pourquoi si rebelle, ô ma sœur ? — pourquoi si froide et si peu amicale ? Ne suis-je pas venu pour vous arracher à un lieu où vous n'auriez jamais dû entrer, — où vous ne reviendrez plus jamais ? O Callista, quel est ce mystère ? — Parlez ! »

Telle était la plainte muette exprimée dans le regard d'Ariston et dans le tendre serrement de main qu'il donnait à sa sœur, tandis que, refoulant fortement au-dedans de lui ses souvenirs et ses craintes sur le changement de son esprit, il se protesta à lui-même qu'elle ne cesserait d'être pour lui ce qu'elle avait toujours été. Mais quelle fut la stupéfaction du jeune homme, lorsque, en retour de ce regard et de ce serrement, elle lui exprima clairement la mystérieuse signification de ses traits et lui dit avec agitation : « Mon temps est court : j'ai besoin d'un chrétien, d'un prêtre chrétien ! »

C'était pour Ariston comme si elle n'eût jamais montré jusque là la moindre tendance pour la religion proscrire. Ses paroles le frappèrent comme de quelque chose d'impossible et d'inouï. Il joignit les mains avec émotion, pâlit, et ne put rien répondre que : « Callista ! » Si elle s'était avouée coupable du plus odieux des forfaits, si elle eût parlé de meurtre ou de quelque noire trahison contre lui, — de quelque énormité trop grande pour être exprimée en paroles, il aurait pu le souffrir ; mais sa sœur ! — son orgueil et ses délices, sa propre sœur chrétienne ! Il aurait préféré mille fois lui entendre dire qu'elle l'abandonnait pour toujours, pour se consacrer au service des temples ; qu'elle avait bu la ciguë, ou qu'elle avait un aspic dans son sein, plutôt que d'apprendre de sa bouche qu'elle avait choisi de sortir de ce monde par les tortures, l'ignominie et la malédiction attachées à la religion des esclaves.

Le temps marche sans attendre personne ; la cour de

justice et le magistrat à son banc procèdent de même. L'audience où devait comparaître Callista allait se tenir dans la Basilique près du Forum; mais ceci demande quelques mots d'explication. Les magistrats locaux ne pouvaient alors juger que des moindres délits et décider des requêtes civiles; les causes d'accusation de christianisme étaient réservées aux autorités romaines. Néanmoins il n'était pas rare que les instructions préliminaires fussent faites par les duumvirs de la ville ou même par ce qu'on pourrait appeler les tribunaux de police; et cela pouvait spécialement se présenter dans les Proconsulats. Les propréteurs (1) et les présidents recevaient leur nomination de l'empereur et réunissaient dans leurs personnes l'autorité suprême civile et militaire. De pareilles provinces étaient peut-être mieux administrées; mais il pouvait y avoir plus d'arbitraire dans leur gouvernement, et cela devait moins plaire aux gouvernés. Quant aux proconsuls, ils étaient les représentants du Sénat et n'avaient pas directement en main le pouvoir militaire. La tendance naturelle de cet arrangement était d'exciter d'un côté une rivalité entre les établissements civils et militaires, et de l'autre de créer un sentiment amical entre le proconsul et la magistrature locale. C'est ainsi que, peu de temps avant cette histoire, nous lisons du pro-

(1) Magistrats romains chargés du gouvernement d'une province à la place des préteurs. Les propréteurs jouissaient de la même autorité que les proconsuls, dont ils remplissaient d'ailleurs les fonctions, seulement les proconsuls avaient douze lieutenants, au lieu que les propréteurs n'en avaient que six.

consul Gordien, qu'il jouissait d'une popularité remarquable dans sa province africaine; et que, quand le peuple se leva contre les exactions du Procurateur impérial, comme nous y avons fait allusion précédemment, il se prononça pour Gordien et le soutint contre le Procurateur. Mais de quelque manière que cela pût être en général, toujours est-il qu'en ce temps-là à Sicca, l'office proconsulaire et les magistrats civils se trouvaient en bons termes, tandis qu'il y avait quelque dissension entre ceux-ci et les militaires. Cette circonstance importe fort peu au cours de notre histoire; mais il doit en être tenu compte pour l'interrogatoire de Callista, au Forum, et pour quelques autres détails qui peuvent suivre, avant d'être parvenus au dénouement.

La populace était rassemblée aux portes et dans l'ample espace de la basilique; mais elle ne montrait pas un très-vif intérêt pour une affaire de ce genre. La famine, la maladie, et par-dessus tout la rude leçon qu'elle avait reçue récemment des soldats, avait à la fois éclairci ses rangs et calmé son esprit. En outre tout le monde était de mauvaise humeur et plein de ressentiment; et avec la mobilité propre à la multitude, on aurait préféré voir décapiter un magistrat ou brûler un tribun, plutôt que d'être témoin de la torture et de la mort d'une douzaine de pauvres chrétiens. D'ailleurs ils étaient rassasiés de sang chrétien; une réaction s'était faite dans leurs idées, et, malgré le soupçon de magie, la jeunesse et la beauté de Callista la recommandaient à leur compassion.

Les magistrats étaient à leurs bancs, l'un des duumvirs présidait, revêtu de sa toge blanche bordée de pourpre; ses licteurs, portant des bâtons, et non des faisceaux, se tenaient derrière lui. A la porte du tribunal, pour intimider la prisonnière dès son entrée, se trouvaient exposés les instruments ordinaires de la torture. L'accusation était si grave aux yeux de la magistrature et du peuple, qu'elle ne peut être comparée qu'à celle de magie, d'empoisonnement, de paricide ou quelque autre forfait monstrueux dans les temps chrétiens. Il y avait les lourdes *Boiæ*, joug de fer ou de bois qu'on mettait sur le cou des condamnés; les chaînes; les *Nervi* ou ceps dans lesquels les mains et les pieds étaient serrés à de telles distances les uns des autres que les articulations en étaient forcées et disloquées. Il y avait aussi les *Virgæ* ou poignées de petites branches garnies d'épines; les *Flagra*, les *Lorî* et les *Plumbati*, courroies et fouets garnis de fer ou de plomb qui blessaient et meurtrissaient la chair; les lourdes massues; le croc pour sillonner le corps; les ongles de fer qu'on dit avoir été une espèce de tenailles ou de ciseaux; le *Scorpio* et le *Pecten*, peignes ou rateaux en fer qui servaient également pour déchirer la chair. Puis il y avait la roue garnie de pointes sur lesquelles le coupable était étendu; plus loin se trouvait le feu déjà allumé, sur lequel l'eau bouillonnait dans de grands chaudrons. Callista avait perdu pour toujours cette noble placidité d'esprit dont nous avons parlé plusieurs fois; elle frissonna à la vue de ces horribles instruments, et faillit s'évanouir; et, pendant qu'elle attendait son appel,

elle s'appuya lourdement sur l'impitoyable *corniculaire* (1) qui se trouvait à côté d'elle.

Enfin le juge commença en disant : « Que le serviteur de l'office se présente. »

L'official répondit qu'il avait amené une prisonnière accusée de christianisme; elle avait été remise entre ses mains par les militaires, pendant la nuit qui avait suivi l'émeute.

Le secrétaire lut alors la déposition de l'un des stationnaires, qui attestait que lui et ses camarades avaient reçu la prisonnière des mains de la force civile dans dans ladite nuit, et l'avaient conduite à l'office des Triumvirs.

« Faites avancer la prisonnière, » dit le juge; et on la fit avancer.

« La voici, » reprit l'official se conformant aux formalités prescrites.

« Quel est votre nom? » demanda le juge.

« Callista, » répondit l'accusée.

Alors le juge lui demanda si elle était libre ou esclave.

« Libre, dit-elle; je suis la fille d'Orsiloque, lapidaire de Proconnèse. »

Ensuite une courte conversation s'engagea entre les magistrats pour savoir qui était son avocat. Ariston se présenta; mais restait à établir s'il était *togate* (revêtu de la toge romaine.) Cependant, comme il était connu

(1) Sorte d'huissier ou de greffier qui accompagnait le juge et écrivait la sentence que celui-ci prononçait.

de plusieurs magistrats, on lui permit de venir en aide à sa sœur.

Alors le secrétaire lut l'acte d'accusation; à savoir, que Callista était chrétienne et qu'elle refusait de sacrifier aux dieux.

C'était tout simplement une question de fait qui ne demandait ni témoins, ni plaidoyers. Sur un signe du duumvir, deux prêtres entrèrent, portant ensemble un petit autel de Jupiter: le charbon brûlait déjà; l'encens se trouvait à côté, et le juge invita la prisonnière à le répandre sur la flamme pour la bonne fortune de Dèce et de son fils. Tous les yeux étaient fixés sur elle.

« Je ne suis pas chrétienne, dit-elle, je vous l'ai déjà dit. Je n'ai jamais mis les pieds dans un temple chrétien, ni prêté aucun serment chrétien; je n'ai jamais pris part à aucun de leurs sacrifices. Et je mentirais en disant que je suis chrétienne, de quelque manière que ce soit. »

Il y eut un silence; alors le juge dit: « Prouvez vos paroles; voilà l'autel, le feu et l'encens; sacrifiez au génie de l'Empereur. »

« Que puis-je faire? dit-elle, je ne suis pas chrétienne. »

Les juges se regardèrent les uns les autres comme pour se dire: « C'est toujours la même chose; c'est cette inexplicable et odieuse opiniâtreté qui ne veut jamais céder ni à la raison, ni au sens commun, ni à la convenance, ni à la crainte. »

Le duumvir répéta ce seul mot: « Sacrifiez. »

La jeune fille s'arrêta un moment; puis elle s'avança d'un pas précipité: « O mon destin! s'écria-t-elle; pour-

quoi suis-je née? pourquoi me trouvé-je dans cet embarras? Je n'ai point de dieu. Que puis-je faire? je suis abandonnée; pourquoi ne le ferais-je pas? » Elle se tut, et se dirigeant vers l'autel, elle y prit de l'encens; mais tout à coup levant les yeux vers le ciel, elle tressaillit et jeta l'encens au loin. « Je ne le puis, je ne l'ose, » s'écria-t-elle. Cette action, ces paroles produisirent une grande sensation dans le tribunal. « Elle est évidemment folle, » dirent quelques décurions des plus compatissants, « pauvre créature, pauvre créature! »

Son frère courut à elle, lui parla, la conjura, se précipita à ses genoux devant elle, et lui prenant la main avec violence, il voulait la forcer à sacrifier. Ce fut en vain; il ne put obtenir de Callista que ces mots: « Je ne suis pas chrétienne; non, en vérité, je ne le suis point. Rien ne m'est commun avec eux. Oh! quel malheur. »

« Elle est folle, s'écria Ariston; seigneurs juges, écoutez-moi. Elle fut prise pendant l'émeute par une horde brutale; l'effroi s'est emparé de son âme, l'épouvante a bouleversé ses esprits. Accordez-lui un délai; oh! donnez-lui le temps de se remettre. Elle est une bonne et religieuse fille; elle a fait plus d'ouvrage pour les temples qu'aucune fille dans Sicca; la moitié des statues de la ville sont sorties de ses mains. Plusieurs d'entre vous, mes seigneurs, possèdent de ses œuvres. Elle travaille avec moi. N'ajoutez pas aux angoisses que son délire me fait souffrir en la punissant comme une criminelle, comme une chrétienne: ne me l'enlevez pas. Condamnez-la et tout est fini; mais accordez-lui un délai, et vous la verrez revenir aux dieux, vous me la rendrez.

La mettez-vous à mort, parce qu'elle a perdu l'esprit? »

Qu'y avait-il à faire? Le tribunal avait peur du consul, peur de Rome, et portait envie à la populace d'avoir été plus active que la magistrature. Si celle-ci avait agi plus tôt, dès la promulgation de l'édit, il n'y aurait eu ni mouvement, ni révolte. Déjà l'on avait demandé aux magistrats un rapport détaillé sur ces événements; si jamais ils avaient besoin de procéder avec circonspection, c'était maintenant. D'un autre côté Callista et son frère avaient, comme nous l'avons dit, des amis parmi les juges, et leur défense était en même temps juste et raisonnable. Ils la présentaient en ces termes: « Si elle persiste, il faut agir en conséquence, il n'y a rien à dire; nous ne voulons pas être rebelles à l'empereur, ni transgresser ses commandements. Si elle s'obstine, elle doit mourir; mais elle mourra tout aussi avantageusement pour nous, et l'effet de sa mort sera le même un mois plus tard que maintenant. Ce n'est pas que nous vous demandions de fixer un temps, de votre propre autorité; non, mais seulement faites ce qui suit: demandez avis à Carthage. Le gouvernement, s'il le veut, peut répondre en une heure. Informez-le simplement qu'il y a ici une jeune fille qui a toujours été fidèle au culte des dieux, dont la conduite est irréprochable, dont les grands talents, le bon goût et l'habileté pour la sculpture religieuse sont reconnus de tout le monde, mais qui, depuis le jour de l'émeute, a subitement refusé de dire si elle était chrétienne. Ajoutez qu'elle ne peut donner aucune raison de son refus et qu'elle proteste de n'être pas chrétienne; que ses amis déclarent que l'épou-

vante lui a tourné la tête ; mais que, si elle est traitée avec douceur et qu'on la laisse en repos, elle se remettra et fera tout ce qu'on en exige. Quel meilleur parti adopter? »

Enfin les amis de Callista l'emportèrent. Il fut décidé que les juges envisageraient tous ensemble cette instruction comme rendue irrégulière par la conduite de Callista. S'ils l'avaient regardée comme un procès fait en règle et conduit légalement, ils auraient dû condamner l'accusée et l'exécuter. Cette décision avait encore pour la jeune fille cet autre avantage, que rien n'était changé sur le lieu de son emprisonnement. Loin d'être transférée à la prison d'état, elle resta, mais gardée à vue, dans son premier logement, et on lui permit de voir ses amis. Supposé qu'elle eût l'esprit dérangé, sa guérison laissait peu d'espoir, et une fois parmi les prisonniers d'État, on ne pouvait guère prévoir sa mise en liberté. En attendant, les magistrats firent prendre des instructions à Carthage.

CHAPITRE XXVII.



riston n'était pas homme à s'affliger très-longtemps; jamais il ne serait mort d'amour ou d'envie, pour l'honneur ou pour la perte de ses biens; mais la calamité présente était une des plus grandes qu'il pût jamais endurer; et rien, de sa vie, ne lui avait pesé aussi lourdement sur le cœur. L'attachement qu'il avait pour sa sœur était réel; mais nous ne devons pas l'examiner trop scrupuleusement; car nous devrions avouer alors qu'à notre avis cet attachement tenait plutôt à quelques qualités extérieures, et même accidentelles de Callista, qu'à Callista même. Si elle était venue à perdre sa beauté ou son aimable et prompte soumission à tous les désirs de son frère, elle aurait perdu également les affections de celui-ci. Nous ne disons pas cela pour jeter quelque blâme sévère sur le jeune homme, surtout si nous considérons ce

qui a lieu ordinairement entre frères et sœurs, entre époux et épouses et si nous réfléchissons au grand nombre de personnes à qui peut s'appliquer ce principe, qu'elles aiment pour le « *Auld lang syne* (1). » Quant à Ariston il aimait principalement pour les avantages du présent.

Cependant il était pour le moment dans un état de souffrance poignante et le poids de la douleur le fit revenir à l'avis de Corneille, qu'il avait rejeté, d'avoir recours à Polémon. Le connaissant de loin et assez pour son projet, il se rendit chez lui au temple de Mercure, après sa leçon. Polémon n'était pas sot, quoique plein d'affectation et de suffisance; et Ariston s'imaginait que sa sœur pourrait être mieux convaincue par un philosophe, son compatriote, que par tout autre. Cependant l'étonnement de Polémon, quand le sujet de la visite lui fut exposé, surpassait toute expression et montrait combien Ariston était absorbé dans sa propre douleur pour que la possibilité d'une telle réception ne se fût pas présentée à son esprit. Quoi! lui, l'ami de Plotin, de Rogatien et d'autres nobles personnages qui furent ses condisciples à Rome; lui, membre de l'aristocratie intelligente de la métropole du monde; quoi! lui, visiter une criminelle en prison! quel abaissement! Et lorsqu'il apprit que cette criminelle était une chrétienne, il pensa pour sûr qu'Ariston était venu l'insulter et il fut sur le point de l'inviter à partir sans délai. Ariston persista cependant; sa douleur évidente, et quelques dé-

(1) Les habitudes du passé.

tails qui intervinrent fléchirent le philosophe. Callista était une Grecque, versée dans la littérature, — une espèce de bas-bleu. — Il est vrai qu'elle n'avait jamais porté le *pallium* philosophique (comme quelques martyres chrétiennes — Sainte Catherine et Sainte Euphémie l'ont fait plus tard, sinon plus tôt); mais aucune raison n'existait pour l'empêcher de le faire un jour. Polémon se rappela avoir entendu parler d'elle au Capitole et dans un banquet chez l'un des Décurions, comme d'une fille de mérite et d'un talent particulier; de plus, ayant fait récemment un essai pour former une classe d'auditeurs féminins, il lui semblait que la conversion de Callista serait une auréole nouvelle à sa gloire. Un soir donc, peu de jours après cette entrevue avec Ariston, il se rendit dans sa litière, accompagné du jeune homme, au logement où la jeune grecque était retenue prisonnière, mais non sans beaucoup de répugnance ni sans honte, et par conséquent avec un embarras visible et une certaine raideur dans son maintien. Tous les parfums qu'il avait sur lui et qui flattaient si agréablement son odorat ne pouvaient triompher de la répugnance que cette visite lui inspirait.

La chambre de Callista était très-bien pour une prison; elle se trouvait au rez-de-chaussée d'une maison de plusieurs étages, proche de l'office du triumvirat. Bien que la jeune fille ne fût plus sous la juridiction directe des triumvirs, on lui avait permis néanmoins de garder son premier logement. Elle occupait l'une des chambres appartenant à un appariteur de cet office, et comme il avait une femme, ou du moins une compagne,

pour la soigner, elle pouvait s'estimer très-heureuse dans sa position. Cependant le lecteur doit se rappeler que nous sommes en Afrique, au mois de juillet, et que notre grecque était peu habituée aux chaleurs qui rendaient, pour la majeure partie du jour, la ville entière semblable à une vaste fournaise.

On pouvait se garantir de cette chaleur dans les appartements spacieux et élevés, en excluant l'air extérieur et en y vivant, comme les Groënländais, les portes et les fenêtres fermées. Malheureusement, cette ressource était ici impossible et il n'eût guère servi d'y avoir recours pour l'étroit logement de Callista. Mais la fièvre de l'esprit est pire encore que la chaleur de l'atmosphère ; et sans contredit la santé, la force et la physionomie de la prisonnière ne subissaient pas moins l'influence des causes physiques, qu'elles n'étaient affectées de son état moral. Sa beauté, qui faisait les délices de son frère, s'évanouit pour faire place aux ombres, si non aux traits d'un charme plus céleste qui est tout d'expression, non de forme, qui n'inspire aucune passion humaine, mais répand de chastes pensées et des élans vers le beau éternel. Ariston remarqua avec peine ce changement. La chambre contenait un banc, deux ou trois chaises et un lit de jonc dans un des coins. D'un solide crampon fixé au mur, partait une longue chaîne de fer, légère cependant, — si ces deux idées peuvent aller de pair, — et dont un anneau liait le bras délicat de la prisonnière.

Le premier mouvement de Polémon à son entrée dans cette retraite fut une exclamation sur l'étroitesse du lieu ; mais il avait à remplir une autre tâche, et il y

procéda immédiatement. Callista de son côté tressaillit ; elle ne désirait aucunement sa présence, et penchée sur sa couche, elle se redressa peu satisfaite à son entrée. Incapable de soutenir une controverse, elle n'avait pas non plus le moindre goût d'en avoir une avec le philosophe, quelle que fût la disposition contraire de ce dernier.

« Callista, ma vie et ma joie, chère Callista, dit son frère, je vous ai amené en visiteur l'homme le plus célèbre de Sicca.

Callista jeta sur Polémon un regard sérieux qui se radoucit bientôt en indifférence. Il tenait en main une rose de Cyrène qui avait rempli toute la petite chambre de son parfum.

« C'est Polémon, continua Ariston, l'ami du grand Plotin, qui connaît toutes les philosophies et tous les philosophes. Il est venu par bienveillance pour vous. »

Callista le remercia de sa venue : c'était certainement, dit-elle, une grande bienveillance pour qui que ce fût de la visiter, et surtout là où elle était.

Polémon répondit par un compliment ; c'était Socrate, dit-il, rendant visite à Aspasia. Il y avait toujours eu des femmes au-dessus du niveau de leur sexe et elles avaient toujours entretenu un commerce intellectuel avec les hommes d'esprit. Il en voyait une semblable devant lui.

Callista sentait que ce serait plonger son âme plus profondément encore dans les ténèbres, quand elle ne cherchait que des réalités, que de prendre part à un tel argument. Elle garda le silence.

« Votre sœur est-elle complètement absorbée? » demanda Polémon à Ariston à l'écart, n'étant pas trop flatté de l'accueil qu'elle venait de lui faire et ne sachant que dire.

« Oh! que non, répondit Ariston, la chère créature; et elle n'aspire qu'à vous entendre. »

« Les natifs de la Grèce, dit-il enfin, les natifs de la Grèce devraient se connaître les uns les autres; ils méritent de se connaître les uns les autres; il y a entre eux une sympathie secrète. Comme cette influence mystérieuse qui unit l'aimant à l'aimant, ou comme l'écho qui est la répercussion de la voix originale; et tels, de la même manière, sont les Grecs, ce que pas un autre peuple ne peut être; » et il flaira sa rose et fit une révérence.

Callista sourit légèrement quand il nomma la Grèce.
« Oui, dit-elle, j'aime mieux la Grèce que l'Afrique. »

« L'une et l'autre ont leurs avantages, dit Polémon, il y a un plaisir à communiquer la science, à propager la flamme dont on est embrasé. Ce serait être égoïste que de ne pas quitter la Grèce pour communiquer ce qu'ils n'ont pas ici. Mais vous, ajouta-t-il, jeune fille, vous ne pouvez ni vous instruire dans la Grèce ni enseigner en Afrique, tant que vous serez dans ce vestibule de l'enfer. J'apprends cependant que vous êtes ici de votre propre volonté. Est-ce possible, dites-moi? »

« Hé bien! je souhaite d'en sortir, si je puis, très-docte Polémon, » dit Callista tristement.

« Polémon de Rhodes peut-il parler franchement à Callista de Proconnèse? » demanda le philosophe. « Je

ne parlerais pas à tout le monde. Si cela est, permettez-moi de vous demander ce qui vous retient ici? »

« Les magistrats de Sicca et cette chaîne de fer, répondit Callista. Je voudrais pouvoir vivre ailleurs; je voudrais n'être pas ce que je suis. »

« Que pourriez-vous souhaiter pour être plus que ce que vous êtes? répliqua Polémon; vous surpassez en génie, en talents et en beauté toutes les filles d'Afrique.»

« Abordez la question, Polémon, » dit le jeune homme avec vivacité, mais plein de respect; il lui faut des coups décisifs. »

« A ce que je vois, dit Callista impatientée de la lenteur de ces préambules, mon frère désire que vous demandiez jusqu'à quel point il dépend de moi d'être ou non enfermée ici; eh bien! c'est parce que je ne veux pas brûler d'encens sur l'autel de Jupiter. »

« Raison très-insuffisante, » dit Polémon.

Callista garda le silence.

« Et que signifie cette action? reprit le philosophe; elle n'a d'autre but que de montrer votre fidélité au pouvoir romain. Vous n'êtes pas je pense, de ces Grecs qui rêvent une insurrection nationale? Alors vous êtes fidèle à Rome. Si je croyais qu'un Léonidas, un Harmodius, un Miltiade, un Thémistocle, un Périclès, un Epaminondas fussent prêts à se lever maintenant, je serais aussi hardi à ceindre l'épée que tout autre; mais ce serait là un vain espoir. La Grèce ne vous réclame donc pas en ce moment. Je ne croirai pas non plus, quand vous me le diriez vous-même, que vous soyez liée à une secte obscure et fanatique qui désire la chute de Rome. Considérez ce

que c'est que Rome ; » ici Polémon rentra dans le magnifique lieu commun de son dernier panégyrique dont il s'était fortement pénétré avant de sortir. « Je suis Grec, dit-il, j'aime la Grèce ; mais j'aime encore plus la vérité ; et je ne vois que les faits, c'est aux faits seuls que je me tiens, eux seuls que j'avoue. La terre entière, après des siècles innombrables, est enfin soumise à la domination impériale de Rome. Elle a convergé et s'est confondue dans toutes ses différentes parties en une seule Rome. L'état dans lequel nous vivons est le dernier, le plus parfait auquel la société humaine puisse parvenir. Le cours des choses, la force des pouvoirs naturels, comme tous les grands légistes et les philosophes le comprennent, ne peut aller plus loin. L'unité est enfin venue ; et l'unité c'est l'éternité. L'empire romain sera toujours, parce qu'il est un. Le principe de dissolution est éliminé. Nous avons atteint l'*apotélesme* du monde. La Grèce, l'Égypte, la Syrie, la Libye, l'Etrurie, la Lydie ont eu leur part dans le résultat. Chacune de ces contrées, s'est efforcée en son temps, d'arrêter le cours du destin, et chacune aussi a dû finir par s'attacher à la fortune romaine, pour en être ou la victime ou l'instrument. Et la Judée fera-t-elle ce que la sage Égypte et la subtile Grèce ont essayé en vain ? Si la liberté de pensée, le scepticisme libéral, les théories révolutionnaires même de l'Hellade se sont trouvées impuissantes à briser le pouvoir romain ; si le faste et la volupté de l'Orient ont échoué, le mysticisme de la Syrie aura-t-il plus de succès ? »

« Eh bien ! chère Callista, l'entendez-vous ? » s'écria

Ariston qui semblait douter de l'attention de sa sœur, quoique Polémon le regardât avec étonnement.

« Dix siècles, continua-t-il, oui, dix siècles se sont écoulés depuis que Rome a commencé sa carrière victorieuse. Pendant dix siècles, elle n'a cessé de remplir sa haute mission dans les arrêts du Destin, et de perfectionner ses maximes de politique et ses règles de gouvernement. Pendant dix siècles, elle a poursuivi une seule route, et son zèle toujours croissant a été payé d'une extension continuelle de territoire. Que ne peut-elle pas? une seule chose, et cette chose qu'elle n'a pas essayé de faire, vous l'essayez. Elle a conservé sa religion, comme il convenait; mais jamais elle n'a jeté le mépris sur la religion des autres. Et c'est là ce que vous faites. Remarquez-le, Callista, Rome elle-même, malgré son immense pouvoir, a cédé à cette nécessité qui est plus invincible encore. Elle ne touche pas aux religions des peuples. Elle n'a point déclaré la guerre aux diversités de culte. Son pouvoir conquérant trouva, spécialement en Orient, des traditions, des coutumes, des préjugés, des principes, des superstitions sans nombre, confondus ensemble dans un pêle-mêle désespérant; elle les laissa tels qu'ils étaient; elle les reconnut; c'eût été son malheur que d'en agir autrement. Tout ce qu'elle dit aux peuples, tout ce qu'elle osa leur dire, c'était: « Soyez tolérants envers moi, et moi aussi je le serai envers vous. » Cependant, c'est ce que vous ne voulez pas faire, vous, chrétiens, qui n'avez de droit à aucun territoire, qui n'êtes pas même le plus petit des peuples, qui n'êtes pas même un peuple

quelconque ; vous avez le fanatisme de condamner tous les cultes excepté le vôtre, oui, jusqu'à la religion de la grande Rome même. Qui êtes-vous? parvenus et vagabonds d'hier. Des religions plus anciennes que la vôtre, mieux conçues, plus belles ; des religions qui ont eu une position, une histoire, et une influence politique, ont disparu ; et vous, assemblage informe des débris des grands peuples de l'Orient et de l'Occident vous, vous prévaudriez ? Rougissez, rougissez, Callista, fille de la Grèce ! Vous qui possédez une nationalité glorieuse, vous voudriez faire société avec quelques centaines de paysans, d'esclaves, de voleurs, de vils artisans, de mendiants et de pêcheurs ! Une personne de haute réputation, de brillants talents, serait l'associée des proscrits du genre humain ! »

Le discours de Polémon, quoique importun, fit de l'effet, du moins par sa conclusion, sur des esprits constitués comme nos Grecs. Ariston se leva en sursaut, proféra un jurement, et regarda tout triomphant Callista, qui sentait aussi la force des arguments du rhéteur. Après tout, que savait-elle des chrétiens? — tout au plus abandonnait-elle le connu pour l'inconnu : elle était sûre d'embrasser un mal certain pour un bien éventuel.

« Non, se dit-elle à elle-même, je ne puis jamais être chrétienne. » Puis elle ajouta à haute voix : « Seigneur Polémon, je ne suis pas chrétienne, — je n'ai jamais dit que je l'étais. »

« C'est là son absurdité ! s'écria Ariston. Elle n'est ni l'un ni l'autre. Elle ne veut pas s'avouer chrétienne, et elle refuse de sacrifier ! »

« C'est mon malheur, dit-elle, je le sais. Je perds et ce que je vois et ce que je ne vois pas. C'est de la plus grande inconséquence; mais que puis-je y faire? »

Polémon crut en avoir dit assez. Il était un de ceux qui vendent leurs paroles. Il avait déjà été trop généreux et était disposé à n'en pas donner davantage.

Après quelques moments de silence, Callista demanda : « Polémon, croyez-vous en un seul Dieu? »

« Certainement, répliqua-t-il, je crois en quelque chose d'éternel existant par soi-même. »

« Eh bien! dit-elle, ce Dieu, je le sens dans mon cœur. Je me sens moi-même en sa présence. Il me dit : « Fais ceci, ne fais point cela. » Vous pouvez me dire que cette inspiration est une simple loi de la nature, comme il en est de la joie ou de la douleur. Je ne puis comprendre cela. Non, c'est l'écho d'une voix qui me parle. Rien ne me persuadera qu'elle ne procède pas en définitive d'un être qui n'est pas moi : cette voix porte avec elle la preuve de sa divine origine. Ma nature s'y attache comme à une personne. Quand je lui obéis, j'éprouve une satisfaction et quand je lui désobéis, une tristesse, — quelque chose de semblable à ce que je ressentirais en faisant plaisir à un ami révérent ou en l'offensant. Ainsi vous voyez, Polémon, je crois en ce qui est plus qu'un simple « quelque chose. » Je crois en ce qui est plus réel pour moi que le soleil, la lune, les étoiles, la belle terre et les paroles de l'amitié. Vous direz : qui est-il? Vous a-t-il jamais dit quelque chose de lui-même? Hélas! non! — Je le regrette. Mais je ne veux pas quitter ce que je possède parce que je ne possède pas davantage. Un écho

suppose une voix ; une voix suppose un être qui parle, et cet être qui parle, je l'aime et je le crains. »

Elle était épuisée et dominée par ses émotions, pauvre Callista!

« Oh! puissé-je le trouver! s'écria-t-elle passionnément. Je tâtonne à droite et à gauche et je ne le touche pas. Pourquoi me combats-tu? — pourquoi m'effraies-tu, et m'embarrasses-tu, ô premier et seul Beau? Je ne te possède pas et j'ai besoin de toi! » Puis elle ajouta : « Je ne suis pas chrétienne, voyez-vous, sinon je l'aurais trouvé, ou du moins je dirais que je l'ai trouvé. »

« Il n'y a aucun espoir, » dit Polémon à Ariston avec le plus grand dégoût et une certaine arrogance; « elle est trop avancée. Vous n'auriez pas dû me conduire en ce lieu. »

Ariston soupira.

« Adorerais-je un autre que lui? continua-t-elle. Dirais-je que lui que je ne vois pas, que je cherche, est notre Jupiter, ou César, ou la déesse Rome? Aucun d'eux n'est l'image de ce guide intérieur qui est en moi. A lui seul je sacrifie! »

Les deux témoins se regardèrent avec étonnement : l'un d'eux avait le dépit dans les yeux. « C'est comme le démon de Socrate, » dit Ariston avec timidité.

« Je reconnaitrai César de toute manière convenable, répéta-t-elle ; mais jamais je ne l'adorerai. » Ensuite elle ajouta : « Polémon, ce Moniteur invisible n'aura-t-il pas un jour quelque chose à nous dire à tous, et à vous en particulier? »

« Épargnez-moi! épargnez-moi, Callista! » s'écria Po-

lémon avec une violence peu convenable à son état et à sa profession. « Epargnez mes oreilles, malheureuse femme! — jamais de semblables paroles n'y sont entrées jusqu'à ce jour. Je ne suis pas venu pour être insulté. Esprit pauvre, aveugle, infortuné, pervers, — je me sépare de vous pour toujours! Désertez, si vous le voulez, les majestueuses, les brillantes, les bienfaisantes traditions de vos ancêtres, et vivez dans cette affreuse superstition! Je vous quitte! »

Il ne semblait pas plus satisfait d'Ariston que de Callista, quoique le jeune homme l'aidât à entrer dans sa litière, marchât à ses côtés, et fit ce qui dépendait de lui pour l'apaiser.

CHAPITRE XXVIII.



'il y a un état d'esprit entièrement désespéré, c'est celui dans lequel nous avons laissé la pauvre prisonnière après le départ de Polémon. Il eût été difficile de dire si elle était chrétienne oui ou non. Elle flottait dans la région intermédiaire de la recherche; pour sortir de cette région il faut du temps, à moins d'une intervention presque miraculeuse, comme il faut du temps pour se rendre d'un lieu dans un autre. Vous voyez une personne venir vers vous, et vous dites avec impatience : « Pourquoi ne venez-vous pas plus vite? — pourquoi n'êtes-vous pas encore ici? » — Pourquoi? — parce que cela demande du temps. Voir que le paganisme est faux, — voir que le christianisme est vrai, — sont deux actes et impliquent deux opérations différentes. Il est vrai que ces actes peuvent être unis et que la vérité peut remplacer l'erreur; mais le contraire est possible aussi. Callista obéissait à la vérité autant qu'elle la connaissait. Elle voyait la vanité des idoles avant d'avoir foi en

Celui qui était venu pour les détruire. Elle pouvait dire en vérité : « Je renonce à Jupiter. » Elle ne pouvait pas dire : « Je suis chrétienne. » D'ailleurs que connaissait-elle des chrétiens ? Comment savait-elle qu'ils la recevraient, si elle le désirait ? Ils formaient une société cachée, avec élection, initiations, serments ; — et non pas une simple école philosophique, ou une profession de doctrine accessible à tout le monde. S'ils étaient réellement bons comme elle se l'imaginait, ils ne l'admettraient vraisemblablement pas dans leurs rangs ; — et s'ils ne l'étaient pas, elle-même ne voudrait pas d'eux.

En outre, quoique nous puissions rendre compte de sa conduite, sa conclusion n'en était pas, sous ce rapport, moins pénible. Elle n'avait les espérances ni de ce monde ni de l'autre ; et elle perdait la terre sans gagner le ciel. Notre Seigneur a dit : « Savez-vous tirer profit de vos talents ? » La pauvre Callista ne savait pas comment se mettre elle-même à profit. Il en avait été ainsi durant les quelques années de sa vie déjà écoulées. Elle avait des affections ardentes, des sentiments vifs et de hautes aspirations ; mais elle n'était pas heureuse dans leur application. Elle s'était mise entre les mains de son frère et lui avait laissé la direction de sa conduite. L'on ne devait pas s'attendre à le trouver très-différent du monde où il vivait. Nous sommes prémunis par notre foi contre la maxime « qu'il faut jouir de la jeunesse. » Ariston en jouissait sans entraves, et cherchait à entraîner sa sœur dans les jouissances qu'il appelait de ce nom. Lui, il trouvait dans les plaisirs un banquet dé-

licieux, — elle n'y voyait que cendre et poussière. Et c'est ainsi qu'elle continua, sans rompre ses habitudes, ni les liens qui l'attachaient à la terre; mais fatiguée, frustrée dans son attente, difficile à contenter, ayant faim, mais ne sachant pas ce dont elle voulait pour se rassasier; aspirant à quelque chose qu'elle ne savait pas définir. Et comme jusqu'ici elle avait jeté son sort dans le monde, sans en avoir reçu aucune récompense, de même maintenant elle lui avait dit adieu, sans rien avoir qui pût le remplacer.

Quant à son frère, après la visite de Polémon, il devint de plus en plus ennuyé — irrité plutôt que triste, et irrité contre elle. Il s'offrit encore une occasion pour sa délivrance, et c'était le dernier effort qu'il faisait pour la déterminer. Corneille, malgré son emphase, avait agi en véritable ami. Il écrivit de Carthage qu'il avait heureusement réussi dans sa démarche auprès du gouvernement, et quelque difficile et insolite que fut la grâce, il avait obtenu son élargissement. Il envoya les documents formels pour les soumettre au tribunal, et reçut d'Ariston les plus chauds remerciements. Celui-ci courut porter les parchemins aux magistrats qui les reconnurent comme suffisants et lui accordèrent un permis d'entrée chez la prisonnière.

« Réjouissez-vous, ma très-chère, s'écria-t-il, vous êtes libre! Nous quitterons cet horrible pays par le premier vaisseau. J'ai déjà vu les magistrats. »

La couleur revint sur le pâle visage de Callista; elle joignit les mains et regarda fixement Ariston, qui lui exposa ce qu'il y avait encore à faire pour sa mise en li-

berté. Elle ne serait pas forcée de sacrifier ; mais elle devait signer un écrit pour attester qu'elle l'avait fait, et toute l'affaire serait ainsi terminée. La jeune fille ne voyant tout d'abord aucune difficulté dans cette proposition se leva avec vivacité. Son animation cessa bientôt ; comment pourrait-elle dire qu'elle avait fait ce qui était une trahison envers son Guide intérieur ? Quelle différence y avait-il entre reconnaître un blasphème par une signature ou par l'encens ? Elle sourit tristement à son frère, secoua la tête et se remit sur sa couche de jonc. Elle avait prévenu le jugement de l'Église dans la question des *Libellatiques* (1).

Ariston crut rêver lorsqu'il entendit sa sœur rejeter ce moyen de salut qui lui semblait une simple forme légale. Aussi sa colère monta-t-elle au point de détruire en lui toute affection pour elle. « Fille perdue, s'écria-t-il en agitant le poing vers elle, je vous abandonne aux Furies ! » Il la quitta en disant qu'il ne voulait plus jamais la revoir ; et il tint parole. Il ne revint plus. Il se jeta, avec moins de réserve encore que de coutume, dans tous les plaisirs que la ville pouvait lui donner, et s'efforça par la dissipation, de bannir de son esprit le souvenir de sa sœur. Il prit part aux jeux du

(1) Sous la persécution de Dèce, il y eut des chrétiens qui, pour ne pas être obligés de sacrifier aux dieux en public, selon les édits de l'empereur, allaient trouver les magistrats et obtenaient d'eux, par grâce ou par argent, des certificats attestant qu'ils avaient obéi aux ordres du souverain, et l'on défendait de les inquiéter davantage sur le fait de la Religion. Ces certificats se nommaient en latin *libelli*, d'où l'on fit le nom de *libellatici*, libellatiques, qu'on donna à ceux qui se les faisaient délivrer.

Champ-de-Mars à l'ombre de la montagne, lia connaissance avec les viveurs du Forum et alla finir sa soirée aux Thermes. Quelquefois l'image de Callista avec son regard d'autrefois, se présentait si vivement à son esprit qu'il lui était impossible de la chasser, et il ne pouvait alors s'empêcher de pleurer durant une nuit entière.

Enfin il prit la résolution d'en finir avec la vie, — à l'exemple de tant de grands hommes. Il donna un splendide festin, y dépensa toutes ses ressources, et invita ses amis à le partager. Le festin se passa avec beaucoup de gaieté; rien ne manqua pour le mettre à la hauteur d'une circonstance si solennelle et si singulière. Il communiqua son projet à ses convives qui y applaudirent; les dernières libations furent faites — les joyeux compagnons partirent — les lampes furent éteintes. Ariston disparut cette nuit; Sicca ne le revit plus jamais. Quelque temps après, on reçut l'avis qu'il était à Carthage, et qu'il avait été assez prévoyant pour emporter quelques-uns de ses meilleurs outils et quelques échantillons de son habileté et de celle de la pauvre Callista.

Chose étrange, Jucondus se montra pour la fille infortunée un ami plus véritable que son propre frère. Malgré son égoïsme et sa haine contre les chrétiens, il était fortement affecté de reconnaître que sa cause devenait de plus en plus sérieuse, et que, évidemment les magistrats n'avaient à attendre qu'une seule réponse de Carthage. Il était tout à fait tranquille sur le sort d'Agellius qui, à ce qu'il supposait, avait pourvu à sa

sûreté avec plein succès, et il devenait moins rebelle à la pensée de ne jamais plus le revoir. Sans cela, l'on aurait pu croire que quelque inquiétude secrète sur le sort de son neveu pouvait nourrir l'agitation que lui causait la triste situation de Callista; car le philosophe nous dit que la compassion pour les autres est toujours accompagnée d'un certain amour pour soi-même; mais dans les circonstances présentes, ce serait un jugement téméraire que d'avoir semblable soupçon des motifs de Jucondus. Il n'était pas cruel: même « ce Fabien à tête grise, » ou Cyprien, ou les autres qu'il injurait si facilement, auraient trouvé, dans l'occasion, que ses cris étaient son arme la plus redoutable contr'eux. Quoiqu'il en soit, il avait assez de bonté de cœur pour éprouver une grande tristesse sur l'insensée Callista.

Cependant que pouvait-il faire? Il aurait tout aussi facilement arrêté le soleil dans sa course que les mouvements de la puissante Rome; et il était certain qu'on devait de jour en jour attendre la réponse de Carthage et que cette réponse ne dirait qu'une chose qui se traduirait aussitôt en fait. Il n'avait personne qu'il pût consulter; et, à dire vrai, le public de Sicca était loin de vouloir améliorer le sort de Callista. Sa mort semblait promettre une solution aux diverses perplexités dans lesquelles l'édit les avait jetés; elle leur obtiendrait à bon marché un témoignage de fidélité au gouvernement. En outre Callista, comme son frère, trouvait encore des ennemis réels dans les statuaires, les lapidaires, les orfèvres, tous jaloux de ces artistes étrangers, qui ne cachaient pas leur mépris pour l'Afrique

et qui étaient en connaissance, ou plutôt en intimité avec plusieurs membres des classes élevées et même avec les personnages les plus marquants de la ville. Mais l'un ou l'autre de ces grands personnages ne pouvait-il pas la secourir maintenant? Jucondus jeta les yeux sur Calphurnius, qui, à ce qu'il avait entendu le soir de l'émeute, s'était plus ou moins constitué le défenseur de la jeune fille. Il prit donc la résolution de s'adresser à lui.

Calphurnius et les soldats étaient encore irrités contre la populace de Sicca, mécontents des magistrats et pleins de sympathie pour Callista. Jucondus s'en ouvrit pleinement au tribun qu'il engagea à vouloir l'amener chez Septime, son chef militaire, en présence duquel bien des idées favorables furent émises tant par Calphurnius que par Jucondus. Ce dernier déclara que, d'après lui, c'était une grande méprise de s'attaquer à d'autres qu'aux meneurs de la secte chrétienne; il cita l'histoire du roi Tarquin et des pavots, et assura le grand homme que, comme il l'avait toujours dit et toujours démontré, c'était incontestablement une grande erreur que de ne pas se saisir de Cyprien.

D'un autre côté, le bras fort de la loi, dit-il, ne devrait pas s'étendre contre des êtres aussi inoffensifs que cette Callista, qui, comme il le tenait de son frère, n'avait pas encore vu dix-huit printemps. Quel mal pouvait faire une créature si pauvre et si faible? Incapable de se défendre elle-même, elle pouvait encore moins s'attaquer à d'autres. « Non, continua-t-il, votre propre politique avec ce peuple absurde doit être d'avoir

la figure souriante et la main ouverte. Rappelez-vous la fable du soleil et du vent. Qui des deux obligea le voyageur d'ôter son manteau? Rencontrez-vous un adorateur des Furies au visage morose et à la contenance sévère? Remplissez-lui sa coupe, couronnez sa tête de fleurs, faites entrer les joueuses de flûte. Voyez-le—il se détend; un sourire se répand sur sa figure; il rit d'un bon mot; *captus est; habet* (1); il verse une libation. Le grand Jupiter a vaincu, Rome trouve en lui un sujet fidèle; que pouvez-vous désirer de plus? Mais battez-le, donnez-lui des coups de pied, faites-le mourir de faim, mettez-le à la porte, et vous avez en lui un ennemi naturel, prêt à vous nuire chaque fois qu'il le pourra. »

Calphurnius s'y prit à sa manière qui était toute simple. « Si c'était quelque vil esclave ou quelque scélérat d'Africain, dit-il, aucun mal n'en pourrait résulter; mais, par Jupiter tonnant! c'est une fille grecque qui chante comme une Muse, danse comme une Grâce et déclame des vers comme Minerve. Ce serait un sacrilège que de toucher à un seul cheveu de sa tête; et nous devons, par Hercule! laisser ces lâches chiens de magistrats prendre à ce piège Fortunien de Carthage? »

Septime ne dit rien, comme il convenait à un homme en position; mais il s'entendit avec ses visiteurs. Il était évident que les Duumvirs de Sicca n'avaient pas la garde légale de Callista; dans une matière criminelle elle semblait tomber sous la juridiction des militaires;

(1) Il prend à l'amorce.

et Calphurnius obtenait la permission de revendiquer son droit au moment convenable. Quant au reste de son plan, le tribun le garda pour lui et Septime ne désira pas le connaître. Il se proposait de faire pénétrer une garde dans la prison vers l'heure fixée pour l'exécution de Callista, et puis de faire accroire qu'elle était morte dans les horreurs du cachot. Le cadavre d'une autre femme pourrait être trouvé sans difficulté pour le substituer à Callista qui serait elle-même conduite au camp.

Mais en attendant, pour en revenir à la prisonnière elle-même, quelle était sa consolation, quelle était son occupation pendant cette épreuve, avant que le proconsul eût envoyé sa réponse? Par une singularité qui n'était peut-être qu'un effet peu louable de sa mauvaise humeur, jusqu'à ce moment elle avait négligé de profiter du trésor qui, par une rare faveur, lui avait été mis entre les mains. Un petit parchemin, écrit avec soin, laborieusement orné, restait caché dans son sein, tandis qu'il eût déjà pu dissiper plus d'un doute, calmer plus d'une douleur. Il est difficile de dire sous l'impression de quels sentiments elle avait eu de la répugnance à ouvrir le Saint Évangile que Cécilius lui avait confié. Était-elle trop abattue et trop désespérée, ou craignait-elle de se convaincre davantage, ou différait-elle dans l'espoir de trouver un temps plus calme, comme si cela eût été possible, ou bien enfin, sa répugnance était-elle semblable à celle qui fait que les gens malades sont si fort dégoûtés des aliments ou des remèdes, qu'ils savent cependant leur être avantageux? Voilà ce qui ne peut être bien déterminé; mais il y en a plusieurs parmi nous qui,

ayant ressenti de semblables infirmités, peuvent se faire une idée de l'état de son esprit, qui la conduisait au moins à remettre au lendemain ce qu'elle pouvait faire à chaque instant. Cependant, maintenant qu'elle se trouvait abandonnée entièrement à elle-même, qu'Ariston était parti et que la réponse du gouvernement à la magistrature n'était pas encore arrivée, elle eut recours au parchemin et suivit le conseil de l'évêque qui avait dit : « Vous y verrez quel est Celui que nous aimons, » ou quelque chose d'équivalent. Le volume était étroitement caché sous sa ceinture et avait ainsi été conservé dans la confusion de cette terrible soirée. Elle l'ouvrit enfin et lut.

C'était le style d'un Grec de province ; élégant toutefois, et marqué de cette simplicité qui, à son avis, formait le premier élément d'un auteur classique. Le livre était adressé à un certain Théophile, et l'écrivain disait y avoir fait un récit classé avec soin et authentique des événements que d'autres avaient déjà décrits. Ayant parcouru quelques paragraphes, elle y prit intérêt et fut même en peu de temps absorbée dans cette lecture. Une fois qu'elle eut cet ouvrage en main, elle ne le déposa plus. Même en d'autres temps, elle en eut fait cas ; mais aujourd'hui qu'elle était si désolée et solitaire, c'était purement et simplement un don d'un monde invisible. Il lui montrait un nouvel état, une nouvelle société d'êtres, qui n'avaient que le défaut d'être trop sublimes pour pouvoir être réels. Il lui fit voir non-seulement un état de choses tout nouveau, mais encore la présence d'un être entièrement distinct de tout ce qui, dans ses

plus beaux rêves, se fût jamais présenté à son esprit comme la perfection idéale. Elle rencontrait ici ce que son esprit avait toujours recherché, mais sans pouvoir le découvrir : et maintenant que cet objet se trouvait ainsi exposé à son esprit, il n'avait pas de peine à approuver ce que jusque là il n'avait pas su concevoir. Elle y trouvait Celui qui lui parlait dans sa conscience, dont elle entendait la voix, dont elle cherchait la personne. Elle y découvrait Celui qui enflammait et couvrait de rougeur les joues de Chionie et d'Agellius. Cette image se grava profondément en elle ; elle sentit que c'était une réalité. Elle se dit à elle-même : « Ce ne sont pas ici les rêveries d'un poète ; c'est le portrait d'un être réel. Il a trop de vérité, de naturel, de vie et d'exactitude pour ne pas y croire. » Cependant elle en avait peur ; elle sentait sa différence d'avec lui, et un sentiment d'humiliation, tel qu'elle n'en avait jamais ressenti jusque là, s'empara de son esprit. Elle commença à se mépriser elle-même plus complètement de jour en jour ; cependant elle rencontra dans l'histoire plusieurs passages qui la rassurèrent au milieu de son abaissement, spécialement celui de la tendresse et de l'amour du Sauveur pour la pauvre fille qui oignit ses pieds au festin. Alors ses yeux se remplirent de larmes ; elle s'imagina qu'elle-même était cette fille pécheresse, et que Lui ne la repoussait pas.

Oh ! dans quel nouveau monde de pensées elle venait d'entrer ! son esprit s'en occupa à raison de leur nouveauté même. Toute chose lui semblait sombre et obscure à côté de cela ; son frère avait toujours étourdi ses oreilles de cette maxime des païens : « Jouissez du présent, ne

comptez pas sur l'avenir. » Il est vrai qu'elle ne pouvait jouir du présent de la manière qu'il aurait voulu qu'elle en jouit, et elle n'avait aucun espoir dans l'avenir ; mais ce livre lui enseignait une toute autre doctrine. Elle y apprit précisément l'opposé de ce qu'Ariston enseignait, savoir que le présent doit être sacrifié au futur, que les choses visibles doivent être abandonnées pour celles que la foi nous propose. Bien plus, elle y puisa cette doctrine, qui lui semblait d'abord si paradoxale, que même le bonheur présent et la véritable grandeur consistent dans l'abandon de ce qui, à la première vue, semble les promettre ; que le chemin qui aboutit au vrai plaisir n'est pas celui de la satisfaction de ses penchants, mais de la mortification ; que c'est la faiblesse qui conduit au pouvoir et l'humiliation au succès ; que la folie est le moyen de la sagesse et le déshonneur celui de la gloire. Elle y voyait qu'il existait une beauté plus relevée que celle que l'ordre et l'harmonie du monde naturel révélaient ; qu'il y avait une paix plus stable et un calme plus profond que ceux que l'exercice, soit de l'esprit, soit de l'affection humaine la plus pure, peut donner. Elle commençait maintenant à comprendre cette tranquillité étrange et surnaturelle qui l'avait étonnée dans Chionie, dans Agellius et dans Cécilius ; elle comprenait qu'ils étaient détachés de la terre, non parce qu'ils n'en possédaient pas les dons ou qu'un attachement naturel ne les y liait pas, mais parce qu'ils possédaient déjà un bonheur plus relevé, qu'ils aimaient par-dessus toute autre chose. Ainsi Callista parvint par degrés à se pénétrer d'une nouvelle philosophie ; elle acquérait des

idées et des principes, reconnaissait des relations et des buts, et sentait la force d'arguments, auxquels elle était demeurée totalement étrangère jusque-là. La vie et la mort, le travail et les souffrances, la fortune et les talents, tout avait maintenant une nouvelle signification, une autre application. Comme les cieux parlent différemment au philosophe et au campagnard, comme un poème impressionne autrement l'esprit imaginaire et l'homme froid et borné, ainsi maintenant elle voyait son être, son histoire, sa condition présente et future sous un nouveau jour, que nul autre ne pouvait partager avec elle. Mais sa pensée dominante et souveraine en tout était Celui qui donnait un exemple de toute cette admirable philosophie en sa personne même.

CHAPITRE XXIX.



Il y avait cependant des gens que Callista pouvait comprendre et qui pouvaient aussi la comprendre de leur côté. Il y en avait qui, tandis qu'Ariston, Corneille, Jucondus et Polémon s'employaient en sa faveur, s'intéressaient aussi à elle, mais d'une manière plus efficace. Agellius avait rejoint Cécilius et lui avait appris ainsi qu'à ses compagnons, — si toutefois ils ne la tenaient pas d'une autre source, — la nouvelle de l'emprisonnement de la jeune fille. Le matin qu'Agellius avait été si inopinément mis en liberté par son frère, et qu'il se trouvait à la porte de la rue avec sa tunique sur le bras et ses bottes à terre devant lui, sa première occupation avait été de se rappeler où il était et de disposer de ces effets conformément à leurs destinations respectives. Ce qu'il ferait de lui-même était naturellement sa seconde pensée. Il ne pouvait pas rester là longtemps sans rencontrer les habitants matineux de Sicca, dont

les portes étaient déjà ouvertes. Essayer de découvrir où était Callista et puis de la voir ou de la délivrer, aurait abouti pour sûr à sa propre arrestation. Se rendre à sa chaumière eût été à peu près aussi dangereux et même plus inutile. Cécilius aussi avait dit qu'ils ne seraient pas longtemps séparés et lui avait indiqué le moyen de le retrouver.

Il se dirigea donc sans délai vers l'une des portes orientales qui conduisait à Thibursicombre. En vérité, il n'y avait pas de temps à perdre, comme il s'en aperçut bientôt; car il rencontra plusieurs personnes qui le connaissaient de vue, entr'autres l'un des appariteurs des duumvirs, qui heureusement ne le reconnut pas. Un chrétien apostat, dont le zèle pour le gouvernement était notoire, le dépassa et se retourna pour le regarder. Cependant il pouvait être bientôt hors d'atteinte, s'il conservait l'avance sur eux jusqu'à ce que le soleil se fût levé sur les montagnes qu'il cherchait. Il marcha à travers une suite de collines rocheuses et stériles et parvint à un chemin situé au-delà du second milliaire. Avant d'avoir touché au troisième, il entra dans un défilé de montagnes. Des rocs perpendiculaires s'élevaient à ses côtés et la route nivelée qui séparait un rocher de l'autre, n'avait pas plus de trente pieds de largeur. Il sentait que s'il était poursuivi là, il n'y avait pas moyen d'échapper. Le troisième milliaire passé, il compta mille pas, comme Cécilius le lui avait prescrit : à cet endroit, la route quittait le fond pierreux et montait du côté du précipice. Elle était recouverte de broussailles et de pins nains, mêlés de quelques oliviers et caroubes. Il

récita ses sept *pater* et regarda autour de lui. Il venait précisément de passer un chevrier et ils se regardèrent attentivement l'un l'autre. Agellius lui souhaita le bonjour.

« Vous désirez un chevreau pour Bacchus, Seigneur, » lui dit le chevrier, en voyant qu'Agellius jetait les yeux sur le troupeau. Agellius répondant que non, cet homme lui dit d'un ton grossier : « Celui qui ne sacrifie pas à Bacchus, ne sacrifie pas de chèvres. »

Agellius se rappelant les indications de Cécilius, vit naturellement qu'il y avait quelque chose dans ces mots que l'oreille n'entendait pas, et répliqua avec insouciance : « Celui qui ne sacrifie pas, ne sacrifie pas à Bacchus. »

C'est vrai, dit le pâtre, mais peut-être préférez-vous un agneau pour le sacrifice? »

« Oui, si c'est le véritable, répliqua Agellius; mais celui dont je veux parler est mort depuis longtemps. »

Son interlocuteur lui dit alors, sans plus de façon, qu'un peu plus avant sur le rocher, il trouverait quelqu'un de sa connaissance qui pourrait peut-être le satisfaire sur ce point. « Suivez, ajouta-t-il, ces oliviers sauvages, quoique le sentier semble interrompu, et vous le trouverez au dix-neuvième. »

Agellius s'avança et jamais il n'avait trouvé un sentier qui trompât davantage l'œil du voyageur. A chaque instant ce sentier paraissait devoir aboutir à des rochers abruptes, mais il n'en était pas ainsi tant qu'il longeait les oliviers. Après avoir gravi dans le roc une espèce de long escalier de marbre dont les marches étaient lavées

et polies par les torrents de l'hiver, Agellius avait compté les dix-neuf oliviers et se trouvait en face d'un homme assis sous le dernier. Quelle joie! Quelle surprise! Il avait devant lui son vieux serviteur Aspar.

« Vous êtes donc sauvé, Aspar, dit-il, et je vous trouve ici. Oh! quelle tendre Providence! »

« Depuis mon arrivée, reprit Aspar, tous les jours je suis venu me placer ici dans l'espérance de vous voir arriver. Ne pouvant pas dans cette malheureuse matinée vous rejoindre en venant de chez Jucondus, je me suis rendu dans ce lieu. Votre oncle vous envoya chercher en ma présence; mais, en ce moment, je ne savais pas ce que cela signifiait. J'ai pu me mettre en sûreté. »

« Et Cécilius, où est-il? » demanda Agellius.

Derrière l'olivier descendait le lit d'un torrent. La pente en était si douce, mais en même temps si naturelle que l'art en aidant la nature, avait dissimulé son intervention. Après avoir suivi quelque temps cette direction, ils arrivèrent à un enfoncement sur le côté opposé, et au-delà, Agellius se trouva bientôt, à sa surprise, sur une colline aride et découverte à laquelle la haute montagne formait seulement comme une façade. La surface en était moitié roc, moitié bruyère, et entourée de précipices. C'était un emplacement semblable qu'un ermite du moyen âge aurait choisi pour sa solitude. Les deux compagnons la traversèrent rapidement et parvinrent enfin à une ouverture basse, mais large, qui se ramifiait en plusieurs passages qu'on aurait trouvés sans issue, au cas qu'on aurait osé s'y aventurer. Aspar cependant s'avança directement vers un

mur de rocher dans lequel, au signal donné, une porte adroitement cachée fut ouverte de l'intérieur, et refermée sur eux. Ils trouvèrent alors une galerie conduisant dans la montagne. Elle était très-longue et un courant d'air froid y circulait. Aspar dit à Agellius qu'au bout de cette galerie ils trouveraient Cécilius.

Agellius était en effet dans le vestibule d'une de ces remarquables grottes qui avaient servi pour des usages religieux d'abord aux habitants originaires de la contrée, ensuite aux colons Phéniciens ; et qui, dans ces derniers siècles, servaient de retraite aux chrétiens. Le passage par lequel ils s'avançaient pouvait lui-même porter convenablement le nom de caverne ; mais ce n'était pas seulement un composé de plusieurs souterrains naturels de différentes formes et aboutissant l'un à l'autre : quelques-uns d'entr'eux donnaient face sur un ravin duquel ils recevaient le jour et l'air, et l'on voyait dans un endroit des indices de fortification. Ils étaient parfaitement secs, quoique l'eau eût, à une époque éloignée, suinté à travers la voûte et formé des pendentifs et des piliers de stalactite demi-transparente d'une grande beauté. Cette disposition présentait un autre avantage singulier : un endroit déterminé dans l'une des cavernes qui touchaient au ravin, était le foyer d'une immense écouille ou galerie sonore, d'où l'on pouvait distinctement entendre tout ce qui se faisait sur la route publique, dans laquelle le ravin se terminait ; et, de cette manière ceux qui se trouvaient à cette place étaient toujours avertis et pouvaient se tenir en garde contre l'attaque d'un ennemi, s'ils avaient à en redouter. Si Agellius ou

Aspar en avaient eu la curiosité, ce dernier aurait pu montrer le point où l'on avait un jour trouvé un autel phénicien à côté duquel s'élevait une sorte de *tumulus* d'ossements de rats; cet animal étant du nombre de ceux que les Phéniciens offraient dans leurs sacrifices.

Mais les deux chrétiens s'occupaient, en traversant ce corridor, de tout autres pensées que de questions d'histoire sur le lieu de refuge dans lequel ils marchaient. Nous avons déjà signalé la position de Sicca comme très-propre à servir de centre à l'œuvre du missionnaire et de retraite dans la persécution; une telle demeure dans les rochers ne faisait qu'en accroître l'avantage; et c'est pourquoi plusieurs chrétiens en avaient profité. C'est un proverbe anglais que trois déménagements équivalent à un incendie; et les périls et les fatigues de la fuite étaient si grands dans ces temps, que, sous un point de vue purement terrestre, c'était une question à résoudre si le risque d'être arrêté dans sa demeure n'était pas un bien moindre mal que ceux qu'on ne pouvait éviter en la quittant. Il n'y avait donc rien de mesquin dans la discipline ecclésiastique qui ordonnait que ceux-là seuls fuiraient la persécution, qui étaient spécialement désignés à la mort, s'ils restaient. Les laïques, les familles particulières et les prêtres du ministère desquels ils dépendaient, ne s'enfuyaient pas; mais les évêques, les diacres et ce que l'on peut appeler l'état-major de l'Episcopat, les secrétaires, les missionnaires, les étudiants et les ascétiques devaient disparaître du théâtre de la persécution.

Agellius apprit de son esclave que cette caverne lui avait été montrée quand il était encore enfant, et que son emplacement était un de ces secrets que tous ceux qui la connaissaient gardaient religieusement. De saints personnages, paraissait-il, avaient eu depuis plusieurs années des pressentiments de la présente épreuve; et c'était la persuasion des chefs de l'église que, si l'orage s'était calmé pour quelque temps, il éclaterait cependant de nouveau, par intervalles durant plusieurs années, et finirait par une persécution si terrible et si longue que les temps de l'Antéchrist sembleraient être venus. Cependant ils croyaient qu'il viendrait alors un millénaire, durant lequel il y aurait en quelque sorte un règne de saints sur la terre. Toutefois cette époque était encore si éloignée, qu'Agellius lui-même, malgré sa jeunesse, ne l'atteindrait probablement pas : en effet qui pouvait s'attendre à échapper, qui pouvait ne pas espérer de gagner la couronne du martyr, auparavant, dans les séries d'assauts que le christianisme aurait à subir? Aspar disait en outre que quelques martyrs étaient déposés dans les chapelles de l'intérieur et que plusieurs confesseurs y avaient terminé leurs jours. Pour le moment, il y avait là des représentants d'un grand nombre d'églises du Proconsulat. Des messagers allaient toutes les semaines de la caverne à Carthage, formant ainsi une espèce de poste; et son ami, l'évêque de cette ville, s'occupait spécialement de la correspondance.

Agellius apprit en outre qu'ils avaient dans la contrée plusieurs partisans, des personnes qui leur vou-

laient du bien et qui sympathisaient avec eux, et que nul ne soupçonnait; telles étaient les familles qui comptaient des parents dociles au culte établi, et quelquefois les apostats eux-mêmes; et c'était là le cas dans Sicca aussi bien qu'ailleurs. Quant à Aspar, bien que vieux et ignorant, la persécution lui avait valu son éducation. Il s'était trouvé en contact avec de grands hommes dont quelques-uns, il en était sûr, seraient martyrs à l'occasion. Il avait appris concernant sa religion beaucoup de choses qu'il ne connaissait pas auparavant, et il avait sucé l'esprit du christianisme avec une abondance qui, du moins il l'espérait, ne tournerait pas à sa condamnation. Il avait maintenant aussi une connaissance de la grandeur de l'Eglise, du nombre de ses fidèles, de sa dispersion, des promesses qui lui avaient été faites, de la nécessité essentielle des tribulations et des épreuves, du régime épiscopal, de la force et de la solidité de la chaire de Pierre dans Rome; et cette connaissance l'avait rendu un tout autre homme. Nous avons exposé tout cela dans un plus beau langage que celui dont le bon vieillard s'était servi, et nous l'avons groupé plus exactement; mais nous n'avons fait que rendre sa pensée.

Descendant à des questions plus matérielles, Aspar dit ensuite que la caverne était bien approvisionnée; ils avaient du pain, de l'huile, des figues, des raisins secs et du vin. Ils avaient des vases et des ornements pour le saint sacrifice. Leur besoin le plus sérieux était l'eau qui leur manquait dans cette saison, mais ils espéraient que la Providence y pourvoirait par un miracle, sinon

d'une autre manière. Il régnait aussi durant l'hiver un froid piquant dans leur retraite.

Tout en causant, Agellius et son guide étaient parvenus au bout de la longue galerie, et avaient traversé un second appartement, quand tout à coup les sons du chant ecclésiastique frappèrent les oreilles du jeune homme. Oh! comme ce chant était étrange et ravissant pour lui! Quoique chrétien depuis son enfance, c'était comme s'il fût entré pour la première fois dans la maison de son père; aussi espérait-il ne plus jamais la quitter, maintenant qu'il l'avait trouvée. Il ne savait comment se tenir, ni où aller. Aspar le conduisit aux bancs destinés aux fidèles; il se jeta à genoux et fondit en larmes.

C'était vers la troisième heure du jour, cette heure à laquelle le Saint-Esprit était jadis descendu sur les Apôtres, et qui, lorsque les temps de la persécution furent passés, resta fixée dans l'Occident pour la messe solennelle du jour. Il est vrai que, dans ces premiers siècles, l'heure de la solennité était généralement minuit, afin d'échapper à l'observation; mais déjà dès lors on ne considérait cette heure que comme un arrangement provisoire. On attribue au pape saint Téléphore, qui vécut au second siècle, d'avoir prescrit cette heure qui devint plus tard d'usage général; puis il n'y avait aucune raison pour ne pas la choisir dans un lieu aussi tranquille et aussi sûr que la caverne où nous nous trouvons maintenant. A l'extrémité de la chapelle, une grille s'étendait dans presque toute la largeur de la caverne et tournant des deux côtés à angles droits, se dirigeait

vers l'autel. Cette séparation formait ainsi un enclos ou une place destinée aux fidèles, dans laquelle Agellius avait été introduit, et où une cinquantaine de personnes étaient déjà réunies. A l'endroit où les grilles latérales, qui se dirigeaient vers la chapelle, se terminaient, il y avait une large estrade sur chaque côté de laquelle se trouvait un pupitre. Puis venait une seconde élévation qui allait aboutir à l'extrémité supérieure.

Au milieu de la muraille, à cette extrémité existe aussi un enfoncement occupé par un tombeau, sur la face duquel est inscrit le nom de quelque glorieux champion de la foi dont le corps y repose. C'est un des premiers évêques de Sicca, comme l'inscription l'atteste, qui s'endormit dans le Seigneur, sous le règne de l'empereur Antonin. Sur ces saintes reliques est dressée une table de pierre, et cette table doit servir à la célébration des saints mystères. Derrière l'autel dont nous parlons, on remarque sur le mur une peinture très-semblable à celle que nous avons vue dans la chaumière d'Agellius. La très-sainte et immaculée Mère de Dieu y est représentée exerçant son office d'avocate des pécheurs, se tenant auprès du sacrifice, comme elle se tenait au pied de la croix même, offrant et appliquant les mérites infinis et l'ineffable vertu de ce sacrifice, en union avec le prêtre et le peuple. Le principe de la décoration, pour nous servir de ce terme, est tellement inhérent à l'esprit chrétien, que, même dans les temps de souffrances et dans les lieux de bannissement, nous le voyons mis en pratique. Non-seulement l'arc de la voûte qui s'étend au-dessus de l'autel est orné d'un arabesque; mais le

plafond ou la voûte elle-même est couverte de peintures. Notre Seigneur se trouve au centre, ayant à ses côtés deux figures de Moïse : celle de droite représente le saint législateur ôtant ses sandales et celle de gauche, frappant le rocher. Entre le tableau du milieu et l'autel, se voit la résurrection de Lazare; dans le compartiment opposé, la guérison du paralytique, et aux quatre angles sont peints alternativement des hommes et des femmes dans l'attitude de la prière.

† L'autel était couvert d'un riche drap de soie rouge sur lequel étaient brodées en or les figures de saint Pierre et de saint Paul; c'était le don d'une pieuse dame de Carthage. Au-dessus de l'autel, mais sans le toucher, s'élevait une croix; et sur l'un des côtés avait été taillée dans le roc une espèce de bassin ou de piscine près de laquelle pendait une toile de lin. Il n'y avait pas de cierges sur l'autel lui-même; mais des flambeaux de cire, fixés dans des supports d'argent, étaient placés par intervalles aux parois du sanctuaire.

↳ La messe allait être célébrée pour les confesseurs de la foi alors emprisonnés à Carthage; et quelques minutes après l'entrée d'Agellius, parurent les ministres sacrés. Leurs vêtements différaient déjà quelque peu des habits ordinaires du jour, et indiquaient l'antiquité; et quoiqu'ils ne fussent pas d'une forme toute spéciale, comme ils le sont aujourd'hui, ils étaient cependant tels qu'on ne se servait pas de pareils en d'autres occasions, et qu'on les réservait uniquement pour le service divin. Le cou du prêtre était nu, on ne faisait pas encore usage de l'*amict* : au lieu de l'étole, il y avait

ce qu'on nommait l'*orarium*, espèce de mouchoir fixé sur les épaules et pendant de chaque côté. L'aube avait été l'habit inférieur ou *camisium* que, dans l'usage civil, on gardait la nuit après avoir ôté les autres vêtements; et alors, comme de nos jours, elle était serrée aux reins par une ceinture ou corde. Le manipule était une serviette tenant la place d'un mouchoir et la chasuble était une ample *pénule* telle qu'en portaient les juges, ou un manteau qui entourait tout le corps, et qui, rond lorsqu'il était développé, présentait une ouverture au centre pour y passer la tête. La dalmatique du diacre était beaucoup plus longue qu'elle ne l'est maintenant, et la tunique du sous-diacre ressemblait à l'aube. Tous les vêtements étaient de la plus pure blancheur.

† La messe commença par la bénédiction de l'évêque; puis le lecteur, homme d'un âge respectable, prenant le parchemin appelé *Lectionnaire*, et s'avancant vers un pupitre, lut les prophètes au peuple, à peu près comme cela se fait encore parmi nous, le Samedi saint et la veille de la Pentecôte. Cette lecture terminée, le peuple chanta le premier verset du *Gloria Patri*, après lequel le clergé alterna avec le peuple le *Kyrie Eleison*, à peu près de la même manière que cela se pratique aujourd'hui.

Cela fait, on porta au lecteur un autre parchemin que déjà dès lors, ou plus tard, on nommait *Apostolus*, et dans lequel il lut une des épîtres canoniques. Cette lecture fut suivie d'un psaume chanté par le peuple; le lecteur reçut ensuite l'*Evangeliarium* et lut une portion de l'Évangile; tant que cela durait l'on tenait des cierges allumés, et le peuple restait debout. (Quand il eut fini,

le lecteur ouvrit largement le volume et faisant le tour, le présenta à baiser d'abord à l'évêque, puis au clergé et au peuple.)

Alors le diacre s'écria : « *Ite in pace, catechumeni* : Allez en paix, catéchumènes. » Après quoi, le baiser de paix fut donné à chacun successivement, et le peuple commença à chanter quelques psaumes ou hymnes. Tandis que les fidèles étaient ainsi occupés, le diacre reçut de l'Acolythe le *Sindon* ou corporal, (qui était de la longueur de l'autel et peut-être d'une plus grande largeur, et l'étendit sur la table sacrée.) On plaça ensuite sur le corporal les *Oblata*, c'est-à-dire les petits pains, d'après le nombre des communicants, avec la patène qui était très-grande et un calice en or, dûment préparé. Alors le corporal fut relevé pour les couvrir comme d'une palle.

Après cela, le célébrant s'avança, et se plaçant au côté le plus éloigné de l'autel (où se trouvent aujourd'hui les cierges, le visage tourné vers le peuple) il commença le Saint-Sacrifice. D'abord il encensa les *oblata*, c'est-à-dire le pain et le calice, (en reconnaissance du souverain domaine de Dieu et en signe de la prière qu'on élevait vers lui.) On lui apporta ensuite le livre des oraisons, tandis que le diacre commença par ce qui est quelquefois appelé la prière de *recommandation*, étant une liste de différents sujets pour lesquels l'intercession doit être faite, d'après la manière des oraisons « *Oremus, dilectissimi* » aujourd'hui en usage dans l'office du Vendredi saint. (Cette liste comprenait toutes les classes de la société, la conversion du monde, l'exaltation de la sainte Église, le maintien de l'empire romain, la conservation et la

moisson des fruits de la terre et d'autres bénédictions spirituelles et temporelles, — sujets ayant beaucoup de rapport avec ceux qu'on appelle de nos jours les intentions du Pape.) Les prières finirent par une recommandation spéciale de ceux qui étaient présents, afin qu'ils eussent le bonheur de persévérer jusqu'à la fin. Puis le prêtre commença le *Sursum corda*, la préface, et dit le *Sanctus*.

Le canon ou *Action* semble, à quelques mots près, avoir été tel alors qu'il est aujourd'hui ; et les paroles sacrées de la consécration étaient dites secrètement. L'on attachait surtout beaucoup d'importance à l'Oraison Dominicale, qui finissait en quelque sorte la cérémonie. Elle était dite à haute voix par tous les assistants, qui, en prononçant les mots : *Pardonnez-nous nos offenses*, se frappaient la poitrine.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que Agellius, assistant pour ainsi dire la première fois à cette admirable solennité, ait donné une attention spéciale à chaque chose à mesure qu'elle se présentait ; et l'on doit nous considérer comme tenant de sa bouche même le récit que nous donnons.

Il n'est pas nécessaire de nous étendre sur la joie de la rencontre qui suivit, entre Cécilius et son jeune pénitent. « O mon père, s'écria-t-il, je viens vers vous, pour ne jamais plus vous quitter ; je veux être votre serviteur respectueux, et je désire que vous me formiez d'après le modèle de Celui qui vous a fait ce que vous êtes. Des choses étonnantes sont arrivées : Callista est en prison accusée de christianisme ; et moi-même je me

trouvais dans une espèce de prison ou dans quelque chose de pire encore pour mon âme; mais mon frère Juba m'en a fait sortir ce matin de la façon la plus étrange. Ne sera-t-elle pas sauvée, mon père, selon les desseins de Dieu, aussi bien que moi? Il est vrai que nous pouvons tous prier pour elle; mais nous pouvons assurément faire plus. — Une âme aussi précieuse ne doit pas être abandonnée à elle-même et au monde. Si elle subit les épreuves, elle peut réclamer la bénédiction d'un chrétien. Doit-elle retomber dans le paganisme? Doit-elle, hélas! souffrir sans le baptême? Ne braverons-nous pas la mort pour lui procurer cette grâce? »

CHAPITRE XXX.



ous avons eu déjà l'occasion de mentionner que partout, et en particulier à Sicca, il se trouvait beaucoup de personnes qui, en secret, voulaient du bien aux chrétiens, ou qui, au moins, étaient disposées à les protéger. Plusieurs de ces personnes avaient ressenti les bienfaits de leur charité, et appris par expérience la scandaleuse fausseté des accusations qui circulaient contre eux. D'autres se sentaient une certaine générosité envers une classe d'hommes cruellement persécutés ; d'autres entièrement indifférents au sujet de la religion, ou plutôt croyant que toutes les religions n'étaient que des impostures, ne pouvaient admettre qu'une religion seule fût exposée à de mauvais traitements. D'autres aimaient ce qu'ils savaient de la religion chrétienne, et pensaient qu'elle renfermait bien quelque chose de vrai, mais ils ne voulaient pas lui re-

connaître le droit de prétendre au monopole de la vérité. D'autres sentaient qu'elle était vraie; mais ils tremblaient devant les conséquences que la profession ouverte en pouvait entraîner. D'autres, qui avaient apostasié par crainte du bourreau, nourrissaient l'intention d'y revenir à la fin. Nous devons ajouter que, dans l'église d'Afrique, les confesseurs emprisonnés avaient, ou étaient censés avoir le remarquable privilège d'obtenir le pardon public de l'Eglise pour ceux qui avaient apostasié. Il importait donc à tous ceux qui, étant dans ce misérable état, souhaitaient un jour de rentrer en grâce, d'obtenir la promesse de leur assistance ou de se concilier leur bonne volonté. A toutes ces raisons venait encore se joindre, dans la cause de Callista, l'intérêt qui s'attachait naturellement à une femme jeune et sans défense.

Le brûlant soleil d'Afrique est dans toute sa force. La population est abattue par la chaleur, par la disette, par la peste et par le carnage qu'en firent les soldats romains le soir de l'émeute. Pour le moment elle ne s'inquiète ni du christianisme, ni d'aucune autre chose. Elle est couchée sous les portiques, dans les cavernes souterraines, dans les bains. Elle n'est un peu plus vivante que pendant la nuit. L'appariteur, dans la demeure duquel Callista était logée, et qui fut lui-même un jour chrétien, reste endormi (peut-être plongé dans l'ivresse) à l'ombre du grand vestibule sur lequel s'ouvrent ses appartements. Deux heures environ avant le coucher du soleil, deux hommes se présentent, et demandent la permission de voir Callista. Le géolier leur demande

s'ils ne sont pas les deux Grecs, son frère et le rhéteur qui l'ont visitée déjà. Le plus jeune des étrangers glisse une bourse bien garnie dans sa main et passe avec son compagnon. Quand l'esprit est occupé de grands plans ou de projets importants, la chaleur et le froid, la faim et la soif n'ont plus le pouvoir de l'affaiblir; c'est ainsi peut-être que nous devons rendre compte de l'énergie déployée maintenant tant par les deux ecclésiastiques que par Callista elle-même.

Elle aussi croyait que c'était l'importun philosophe qui revenait; mais elle tressaillit et poussa un cri de joie quand elle reconnut Cécilius.

« Mon père, dit-elle, je brûle d'être chrétienne, si cela se peut. Il est venu pour sauver la brebis égarée. J'ai appris de bien belles choses dans ce livre: — que je vous le rende pendant que j'en ai l'occasion. Je ne resterai plus longtemps en ce monde. Donnez-moi Celui qui parla avec tant de bonté à cette femme. Déchargez-moi du fardeau de mes péchés et je quitterai la terre avec bonheur. » Elle se jeta à ses pieds et lui rendit le précieux parchemin.

« Levez-vous et asseyez-vous, répondit Cécilius; considérons les choses avec calme. »

« Je suis prête, insista-t-elle. Ne me refusez pas l'objet de mon désir quand le temps presse si fort—pourvu toutefois que mon désir puisse être satisfait. »

« Asseyez-vous avec calme, répéta Cécilius; je ne vous refuse rien; mais je désire connaître ce qui vous concerne. » Il eut de la peine à retenir ses larmes de douleur ou de joie, lorsqu'il vit le grand changement

que la souffrance avait opéré en elle. Ce qui le touchait le plus, c'était la disparition de cette noble beauté, — don si relevé, mais si peu convenable pour l'homme déchu — qu'il avait un jour remarquée en elle. Maintenant tous ces attraits avaient fait place à une généreuse humilité, à une simplicité sans dissimulation, à une douceur soumise, qui semblait pouvoir la rendre capable, si elle était foulée aux pieds, de sourire et de baiser ces pieds mêmes qui viendraient de l'insulter. Elle avait perdu toute teinte de ce que le monde adore sous le nom de grandeur personnelle et de respect de soi. Callista ne vivait plus maintenant dans sa propre pensée, mais dans celle d'un Autre.

« Dieu a été très-miséricordieux envers vous, continua le prêtre ; mais dans le livre que vous venez de me rendre, il nous ordonne de compter les frais que nous sommes en état de faire. Pouvez-vous boire son calice ? Représentez-vous bien ce qui vous attend. »

Elle continua de rester agenouillée dans une attitude à la fois sérieuse et touchante, et les mains croisées sur la poitrine.

« J'ai fait mon compte, répliqua-t-elle, j'ai comparé le ciel et l'enfer ; je préfère le ciel. »

« Vous êtes sur la terre, dit Cécilius, et non pas au ciel ni en enfer. Vous devez porter les douleurs de la terre, avant que vous puissiez jouir de la béatitude du ciel. »

« Il m'a inspiré le ferme propos, dit-elle, de gagner le ciel ; et il m'en donnera aussi la force. »

« Ah ! Callista, répondit-il d'une voix brisée par un sen-

timent de tristesse, vous ne savez pas ce que vous aurez à endurer si vous vous associez à lui. »

« Il a déjà fait de grandes choses pour moi, reprit-elle ; je suis changée d'une manière étonnante ; je ne suis plus ce que j'étais. Il fera plus encore. »

« Hélas ! mon enfant, dit Cécilius, ce faible corps, ah ! comment saura-t-il supporter le fer, ou la flamme brûlante ou la bête impitoyable. Ah ! vous ne savez pas ce que je ressents, moi qui suis libre, en vous livrant ainsi à vos persécuteurs pour être le jouet du démon ? »

« Mon père, j'ai fait mon choix, lui répliqua-t-elle, non pas avec précipitation, mais après mûre délibération. Je crois en Lui de la manière la plus absolue. Ne m'en tenez pas éloignée ; donnez-le moi, si je puis le demander ; donnez-moi mon Amour. »

Peu après elle ajouta : « Je n'ai jamais oublié ces paroles que je vous ai entendu prononcer : *Amor meus crucifixus est* : Mon Amour est crucifié. »

Elle reprit : « Je veux être chrétienne, donnez-moi une place parmi eux. Donnez-moi ma place aux pieds de Jésus, Fils de Marie, mon Dieu. Je désire l'aimer. Je crois que je puis l'aimer. Faites que je lui appartienne ! »

« Il vous a aimée de toute éternité, dit Cécilius, et c'est pourquoi vous commencez à l'aimer maintenant. »

Elle se couvrit les yeux de ses mains et resta dans une profonde méditation. « Je suis très-ignorante, — je suis une très-grande pécheresse, dit-elle enfin. Mais je sais une chose, c'est qu'il n'y a qu'un seul Etre à aimer dans tout le monde, et je veux lui donner mon amour. Je m'abandonne à lui s'il veut me recevoir ;

et il m'instruira lui-même, il m'apprendra qui il est. »

« La multitude en fureur, les cris féroces, le bourreau inhumain, la prison, la torture, la mort lente et pénible... » Ainsi se parlait à lui-même le généreux confesseur. Callista était calme; mais lui ne pouvait se maîtriser. Son cœur se brisait dans un sentiment comparable à ce qu'éprouva Abraham levant le bras pour immoler son fils.

« Le temps passe, dit-elle, nous ne savons ce qui peut arriver. Vous pouvez être découvert. Mais c'est peut-être une chose, » ajouta-t-elle tout à coup en changeant de ton, « qui demande un long temps d'épreuve. Ah! que je suis malheureuse! »

Cécilius ne fit que cette réponse adressée à son diacre qui était avec lui: « Préparons tout ce qui est nécessaire. » Ensuite il se retira en arrière tandis que le diacre, nommé Victor s'avança. Ce dernier donna à Callista, autant que les circonstances le permettaient, les instructions nécessaires non-seulement pour le baptême, mais aussi pour la confirmation et la sainte Eucharistie; car Cécilius avait résolu de lui administrer ces trois sacrements à la fois.

C'était un spectacle digne des cieux et sur lequel les anges fixèrent leurs regards, que de voir la jeune prisonnière, riche en dons de ce monde, mais pauvre en ceux de l'éternité, s'agenouiller pour recevoir sur son front le flot sacré, qui coula sur elle avec une douceur presque sensible et produisit soudainement en son âme une sérénité d'une nature tout autre qu'elle n'avait pu s'en former une idée jusqu'alors.

L'évêque lui administra la confirmation et ensuite la sainte Eucharistie. C'était sa première et sa dernière communion ; quelques jours encore, elle la renouveltera ou plutôt la complétera devant la face même et la forme visible de Celui en qui elle croit maintenant sans le voir.

« Adieu, ô la plus chère de mes enfants, lui dit Cécilius ; adieu, jusqu'à l'heure où nous nous rencontrerons tous les deux devant le trône du Seigneur ! Un peu de douleurs aigües, que vous pouvez compter et mesurer, et tout sera passé. Vous les subirez joyeusement et dans la gloire du triomphe ; je le sais. Déjà, avant d'être chrétienne, vous pouviez envisager les tourments sans crainte ; et maintenant que vous l'êtes, vous en soutiendrez facilement l'épreuve. »

« Ne craignez rien, mon père, » répondit-elle d'une voix basse, mais distincte. Puis l'évêque et son diacre quittèrent la prison.

Le soleil était sur le point de se coucher lorsque Cécilius et Victor sortirent de la ville ; et les dernières lueurs du crépuscule allaient s'évanouir, quand ils croisèrent les collines arides qui conduisaient au passage pratiqué dans le roc. Des gens mal intentionnés n'étaient pas le seul danger qu'ils eussent à craindre dans cette œuvre de charité. La solitude du lieu où ils se trouvaient les exposait en outre aux attaques des bêtes sauvages, et, comme les païens auraient ajouté, des mauvais esprits. Les mauvais esprits, Cécilius y croyait aussi ; mais il n'aurait pas voulu reconnaître qu'ils fussent dangereux. Les deux compagnons poursuivirent leur chemin, réci-

tant et chantant à demi-voix des prières et des psaumes, quand tout à coup ils entendirent un cri, et qu'un homme fort et de haute taille s'élança de leur côté. Ce pouvait être un brigand sauvage, ou un proscrit malfaisant, ou quelque fanatique furieux qui connaissait et haïssait leur religion; cependant, tandis qu'ils s'arrêtaient pour voir, il s'était approché, puis avait disparu. Mais il revint à pas plus lents; et Cécilius le reconnut à sa stature remarquable pour le frère d'Agellius.

« Juba! » dit-il.

Juba recula et se tint à distance. Cécilius lui tendit la main et l'appela en répétant son nom. Le pauvre jeune homme s'approcha; la tâche de Cécilius n'était pas encore finie en cette journée.

Depuis la dernière fois qu'il a été question de lui, Juba s'était tenu dans cette chaîne de montagnes que traversaient maintenant les deux chrétiens; il avait erré çà et là, se frappant, dans une fureur inutile, sur les rochers et luttant contre les rudes intempéries des éléments. Il est difficile de conjecturer comment il put se soutenir, à moins que l'impulsion qui, dès le premier accès de sa terrible maladie, le poussa à se jeter sur les animaux du désert, ne le servit encore ici. Des racines et des fruits étaient aussi dispersés partout dans la solitude; mais plus encore dans les ravins, où une certaine quantité de terre se trouvait amoncelée. Hélas! à la lumière du jour, Cécilius aurait remarqué bien des changements dans le jeune homme comme il en avait trouvé dans Callista, mais d'une nature toute diffé-

rente; cependant, même en lui, il eut vu comme changement favorable, que cette terrible expression d'orgueil et de défiance qui se peignait autrefois sur sa figure, avait disparu. De quoi pouvait servir encore au pauvre Juba de faire parade d'obstination, lorsque, à chaque moment de sa vie sa volonté se démentait ? Ses actions, ses paroles, ses mains, ses lèvres, ses pieds, le lieu où il se tenait, ses démarches journalières, tout enfin était sous la domination d'un être qui le gouvernait despotiquement. Ce n'était pas la douce influence qui entraîne en persuadant, ce n'était pas le pouvoir qui peut être fléchi par la prière; c'était une tyrannie qui agissait sans réaction, qui était énergique comme l'esprit et impénétrable comme la matière.

« Juba ! » dit Cécilius une troisième fois.

Le maniaque vint plus près de lui et se retira encore une fois subitement. Il s'arrêta néanmoins à une petite distance de Cécilius, comme s'il avait eu peur de s'avancer, et s'écria, en agitant les mains d'une manière sauvage : « Retire-toi, noir hypocrite, ne m'approche pas ! Retire-toi, chien de prêtre; ne traverse point mon chemin, de peur que je ne te mette en pièces. »

Une pareille rencontre n'était pas une nouveauté pour Cécilius ; il leva la main, fit le signe de la croix et dit : « Venez ! »

Juba s'avança, poussa un cri, proféra quelques terribles paroles et se précipita sur Cécilius, voulant le traiter, aurait-on dit, comme il avait traité le loup sauvage.

« Quoi, venez ? répéta-t-il, oui je viens ! » Et Victor accourut, craignant, s'il tardait encore, que le possédé

ne déchirât Cécilius avec les dents. L'évêque ne lâcha nullement pied ; et ne montrant aucune crainte dans la figure, ni aucun tremblement dans les membres, il fit une seconde fois le signe de la croix ; alors, malgré la lutte évidente qu'il sentait en lui, le jeune homme vaincu le suivit en dansant et en poussant des cris horribles.

Ils continuèrent ainsi leur route sans autre accident que quelques tentatives d'insubordination que Juba fit de temps en temps, mais que Cécilius sut réprimer avec plein succès. Arrivés à la montée, près des oliviers, où il fallait marcher avec prudence, l'évêque se retourna vers Juba et l'appela. Ce dernier s'approcha. « Mettez-vous à genoux, » lui dit alors le saint prêtre. Le jeune homme obéit. Cécilius lui posa ensuite la main sur la tête en disant : « Suivez-moi de près et sans trouble. » Après quoi, ils poursuivirent leur chemin et arrivèrent sains et saufs à la caverne. Là Cécilius confia Juba aux soins de Romain qui avait été chargé des énergumènes à Carthage.

CHAPITRE XXXI.



Si les magistrats de Sicca avaient exécuté l'édit impérial sans avoir recours à Carthage, il est probable que Callista n'eût pas persévéré dans son refus de poser l'acte d'idolâtrie qu'on lui demandait. Mais, pour ne parler que des causes secondaires, l'hésitation de ses juges fit son salut. Une fois baptisée, il n'y avait pas de raison pour elle de désirer un plus long délai. L'heure de son combat devait venir et elle vint. Tandis que Cécilius était occupé à la mettre hors de danger, la réponse du Proconsul avait été reçue à l'office des Duumvirs.

L'absence du Proconsul éloigné de Carthage, avait causé le délai ; et puis il fallait une certaine enquête pour comprendre d'un côté le rapport de l'arrestation de Callista avec l'émeute, et de l'autre, l'acte de vigueur que les militaires avaient posé pour réprimer les mouvements. On pensait qu'il surgirait bien quelque chose qui pût rendre raison de la position anormale et incompréhensible que

la jeune fille avait prise. Le gouvernement impérial croyait maintenant voir clair dans sa cause, et il avait donné des ordres formels et péremptoires. Il fallait que le christianisme cessât d'exister. C'était un ennemi rusé, — qui savait les fondements de l'état. Ou Rome devait tomber, ou cette association illégale devait disparaître. Des échappatoires, comme celles dont Callista s'était servie, n'étaient que des preuves de l'astuce de cette religion ; et ce n'était pas dans son essence même que consistait sa trahison, mais dans son refus de sacrifier aux dieux de Rome. Callista ne faisait que leur jeter de la poudre aux yeux. Aucun coup n'avait été frappé contre les chrétiens dans l'intérieur de l'Afrique. Les femmes avaient souvent été les plus dangereux des conspirateurs. Sa qualité d'étrangère ne rendait que plus probable sa participation à des trames secrètes, et sa condamnation présentait par là moins d'inconvénients. Quoi qu'il arrive, il faut s'en débarrasser : mais d'abord sa résolution doit être ébranlée pour l'exemple des autres. Qu'elle soit d'abord conduite devant le tribunal et menacée, ensuite jetée dans le *Tullianum* (1), mise sur la roue et encore une fois ramenée dans le cachot ; puis grillée à petit feu et enfin décapitée et jetée en proie aux bêtes sauvages. Elle sacrifiera sans doute avant de parvenir à la dernière épreuve. Une fois qu'elle aura cédé, qu'on la livre aux gladiateurs. La dépêche finissait par dire que le Procureur proconsulaire, qui arrivait par la même voiture, présiderait au procès.

(1) Prison souterraine où l'on enfermait les coupables condamnés à mort.

O sagesse du monde ! O force de la terre ! Qu'êtes-vous en comparaison de la folie et de la faiblesse d'un chrétien ? Vous êtes riches en ressources, vos moyens sont nombreux, vous êtes pleines d'espoir dans vos projets, mais une chose vous manque, — et c'est la paix. Vous êtes toujours agitées et plongées dans la crainte. Vous n'avez rien où vous puissiez vous reposer ; un terrain ferme manque sous vos pieds. Mais le chrétien le plus humble et le plus faible possède ce qui vous est impossible. Callista sentit un jour la misère de maladies semblables aux vôtres. Elle passa par le doute, l'anxiété, la perplexité, le désespoir, la passion ; mais maintenant elle est en repos. Maintenant elle craint aussi peu la torture ou la flamme que la brise qui s'élève vers la tombée de la nuit, ou la chanson bruyante des cigales en plein jour. Disons plutôt qu'elle ne pense nullement à la torture ni à la mort, mais qu'elle jouit d'une paix qui la soutient sur ses ailes puissantes. Elle resta à genoux pendant plusieurs heures, après que Cécilius l'eut quittée : puis elle se mit sur sa couche de jonc et dormit son dernier sommeil terrestre.

Elle dormit profondément et vit en songe ce que nous allons dire. Il lui sembla n'être plus en Afrique, mais dans sa chère Grèce, qui lui apparaissait plus radieuse et plus brillante qu'auparavant : seulement les habitants en étaient partis. Ses montagnes majestueuses, ses riches plaines, ses belles mers, tout était silencieux : personne à qui parler, personne avec qui sympathiser. Comme elle errait çà et là tout étonnée, le pays changea subitement de face : les couleurs

en devinrent dix fois plus brillantes et resplendirent d'une gloire céleste; chaque détail de la scène était d'une beauté qu'elle n'avait jamais connue et semblait merveilleusement affecter tous ses sens à la fois; tout était en même temps parfum odoriférant et musique, aussi bien que lumière. Il sortait des grottes et des vallées, des bois et des mers, mille figures brillantes, dont elle ne pouvait distinguer les formes, et qui toutes vinrent se ranger autour d'elle et formèrent une espèce de tableau ou de paysage qu'elle n'aurait pu décrire en paroles, comme si ç'avait été un monde d'esprits, non de matière. Tandis qu'elle regardait de plus en plus étonnée, elle crut voir devant elle une figure bien connue, mais aujourd'hui resplendissante. Celle qui avait été esclave, était maintenant plus richement parée qu'une reine de l'Orient; elle regarda Callista avec un sourire si doux, que Callista se sentit entraînée à danser pour y répondre.

Comme elle observait plus attentivement, doutant si elle voulait danser ou non, la figure changea et devint plus merveilleuse encore. Elle avait dans son regard une innocence et une tendresse qui annonçaient tout à la fois la Vierge et la Mère; Callista en fut tellement transportée qu'elle ne put s'empêcher d'avancer vers elle, par amour et par révérence. La Dame, de son côté, semblait lui faire des signes d'encouragement: après quoi, la néophyte commença une danse solennelle, entièrement différente de toutes les danses de la terre, mettant les mains et les pieds en mouvement, s'avançant avec sérénité vers ce qu'elle entendait

nommer par un de ces Esprits une grande action et une consommation glorieuse, quoiqu'elle ne sût pas ce que cela voulait dire. Enfin elle fut forcée de chanter aussi bien que de danser ; et ses paroles étaient : « Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, » auxquelles une autre voix répondit : « Un bon commencement du sacrifice. »

Lorsqu'elle fut arrivée près de cette gracieuse figure, il se fit un autre changement. La face, les traits de ce nouveau personnage étaient les mêmes qu'elle venait de voir ; mais à ce moment la lumière de la divinité semblait en rayonner ; les cheveux se séparaient et pendaient en longues tresses de chaque côté du front ; il y avait en outre autour de la tête une couronne d'une forme tout autre que celle de la Dame, et qui semblait faite d'épines. Des mains étaient étendues vers elle qui portaient l'empreinte de plaies ; et le vêtement qui était tombé jusqu'à la ceinture laissait voir une large ouverture dans le côté. Tandis qu'elle restait extasiée et immobile devant l'apparition, elle crut sentir que ses propres mains et ses pieds étaient percés également ; — et portant ses yeux tout autour, elle vit la ressemblance de la même figure et des mêmes plaies sur toutes les personnes de cette compagnie. Alors la troupe entière des Esprits se mit tout à coup en mouvement portant quelque chose ou quelqu'un vers le ciel ; ils commencèrent aussi à chanter et leur chant paraissait être ces paroles sans cesse répétées : « Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis. » Ils s'avancèrent par une avenue ou une longue grotte, tenant des torches de diamants, d'a-

méthystes et de saphirs, qui en éclairaient les parois et les faisaient étinceler. Elle essaya de voir ce qu'ils portaient, mais ne put le découvrir, quand tout à coup elle entendit un cri très-aigu, qui l'éveilla.

CHAPITRE XXXII



Le cri était poussé par la femme du gardien de Callista, qui, comme nous l'avons déjà dit, était bien disposée pour la prisonnière. Cette femme était Liby-Phénicienne et parlait un latin corrompu ; mais le langage de la sympathie est universel en dépit de la confusion de Babel. « Callista, s'écria-t-elle, ma fille, ils viennent vous chercher, vous devez mourir. Oh ! quelle mort effroyable ; c'est un supplice plus dur que celui qu'on inflige à un esclave qui s'est enfui, — la torture ! Cédez. Quel mal y a-t-il ? Vous êtes si jeune : et ces hommes sont si terribles avec leurs tenailles et leurs barres de fer rougi ! »

Callista se leva et passa de sa vision à la réalité de sa prison. Elle sourit en disant : « Je suis prête ; je vais chez moi. » La femme la regarda d'un air presque épouvanté, et avec une espèce de dégoût et de désappointement. Elle avait cru, comme d'autres, qu'il était impossible et inconcevable que Callista pourrait rester inébranlable,

dès que le moment de mourir serait venu. « Elle est frappée de folie ! » dit-elle.

« Je suis prête, ma mère, » dit Callista en se levant. « Vous avez été très-bonne à mon égard, continua-t-elle. J'ai beaucoup prié pour vous, tandis que mes prières n'avaient aucune vertu ; car alors Il n'était pas à moi. Mais maintenant Il est mon fiancé, et je vais l'épouser aujourd'hui, et il m'exaucera. »

La femme la fixa d'un air stupide, de manière à rendre évident que si plus tard il s'opérait en elle un changement comme en Callista, ce changement aussi, quoique dans une âme si différente, devait venir de quelque cause surnaturelle. Elle tenait quelque chose dans la main et dit : « Il est inutile de donner à une femme folle comme elle le paquet que mon mari m'a remis. »

Callista prit le paquet qui lui était adressé et en rompit le sceau. Il venait de son frère. Ayant ouvert le petit rouleau de parchemin usé, il en tomba un poignard. Quelques lignes étaient écrites sur le parchemin, elles étaient datées de Carthage et portaient ce qui suit :

« Ariston à sa très-chère Callista. — Je vous écris par l'entremise de Corneille. Il n'a pas été en votre pouvoir de me tuer ; mais vous m'avez ôté la moitié de la vie. Quant à moi, j'en veux encore conserver l'autre moitié, préférant la vie à la mort. Mais vous, vous aimez mieux l'annihilation ; cependant, s'il en est ainsi, ne mourez pas comme une esclave. Mourez noblement, en vous souvenant de votre patrie : je vous en envoie le moyen. »

Callista n'était occupée de rien de tout ce qui l'entourait ; elle n'y pensait qu'à travers les nuages d'une espèce de rêve. Elle était déjà aussi indifférente à la terre, que la plupart des hommes le sont pour le ciel. Elle ne voyait plus que son Dieu. « C'est de Lui, dit-elle, que je demande à recevoir la mort, et non de moi-même. Je suis sa victime. Mon frère?... Mais je n'ai point de frère, excepté Lui seul qui m'appelle. »

On la conduisit au tribunal et l'interrogatoire commença aussitôt. Nous avons déjà donné un échantillon d'un procès semblable ; il suffira ici de faire usage de deux anciens documents, de diverse nature, tels qu'ils sont parvenus jusqu'à nous. Le premier est un haut-relief, jadis colorié, qui n'est pas des plus remarquables sous le rapport de l'art ou de l'exécution et qui date de l'empereur Constantin, environ un siècle après l'époque de notre récit. Il fut trouvé, il n'y a pas longtemps, dans les fouilles que l'on fit à El Kaf, la moderne Sicca, sous les ruines d'une église ou basilique romaine ; car le bâtiment en question semble avoir servi successivement à l'une et à l'autre destination. Cette sculpture représente le prétoire avec le tribunal du président. Le tribunal est un trône élevé ayant deux ailes cintrées qui s'étendent de chaque côté et rendent toute la construction à peu près semi-circulaire ; on y monte par des degrés qui se trouvent entre les ailes. La chaise curule est posée au haut des marches ; du milieu du dais, au-dessus de la chaise, descendent jusque sur la plate-forme des rideaux de pourpre, qui sont retirés de chaque côté ; quand ces rideaux se rejoignent pour tomber derrière la chaise, ils

forment ce qu'on nommait le *secretarium* (1). D'un côté du tribunal, se trouve une table couverte d'un tapis et assez semblable à un divan moderne ; seulement elle est plus haute et non horizontale. Sur cette table se trouve le *livre des mandats*, le signe de juridiction. Le glaive est aussi représenté dans la sculpture, pour montrer qu'une cause criminelle a lieu. Le procureur occupe la chaise ; il est revêtu de pourpre, et porte autour du cou une chaîne d'or à trois tours. Nous y pouvons aussi distinguer ses hommes de loi, assesseurs ou conseillers, ainsi que ses licteurs et ses soldats. Plus bas que lui sont les secrétaires rangés en lignes ; ils écrivent les questions du juge et les réponses de la prisonnière ; et l'un d'entr'eux se retourne vers elle comme pour la faire parler plus haut. Elle-même est montée sur une espèce d'échafaudage, appelé *Cataste*, dans le genre de celui sur lequel on plaçait les esclaves à vendre. Aux flancs de l'accusée se trouvent deux soldats qui semblent l'avoir introduite. Les bourreaux aussi y sont représentés, nus jusqu'à la ceinture, tenant en main des instruments de supplice.

Le second document est un fragment des *actes proconsulaires* du martyre de Callista. Si l'on pouvait être sûr que le texte de ce document contient mot à mot ses réponses, il aurait pour nous un caractère tout sacré, par suite de ces paroles de Notre Sauveur : « Il vous sera

(1) On appelait ainsi la place où les juges délibéraient sur la cause de l'accusé et la décidaient. Très-souvent cette place n'était séparée que par un rideau du tribunal auquel se rendait le président pour prononcer d'après la décision qui avait été prise à l'intérieur.

donné en cette heure ce que vous devez répondre (1). »
 Cependant nous n'y attachons pas un aussi grand prix, puisqu'il nous est parvenu par des secrétaires païens qui peuvent n'avoir pas été des rapporteurs fidèles : il n'est pas besoin de dire qu'avant de lui donner pareille valeur, nous examinerions très-soigneusement son authenticité. Tel qu'il est, nous le croyons aussi digne de foi que toute autre partie de notre narration, et pas plus. Il contient ce qui suit :

« Sous le consulat de Cnéïus Messius Dèce Auguste II, et de Gratus, le septième d'avant les Calendes d'Août, à Sicca Vénéria, colonie, dans le *secretarium* du tribunal, Martinien procureur siéant; Callista, statuaire, accusée de christianisme, fut amenée par le *commentariste* (2), et quand elle fut placée,

« MARTINIEN, le procureur, dit : Cette sottise a duré trop longtemps ; vous avez fait des statues, et maintenant vous ne voulez pas les adorer. »

« CALLISTA répondit : Parce que j'ai trouvé mon véritable amour, qu'auparavant je ne connaissais pas. »

« MARTINIEN : Votre vrai amour est, je crois, celui que vous avez eu en dernier lieu ; car tous sont vrais en leur temps.

« CALLISTA : J'adore mon Véritable Amour qui est le seul Vrai ; et Il est le Fils de Dieu, et je n'en connais point d'autre.

(1) Dabitur vobis in illa hora quid loquamini. (Matth. x, 19.)

(2) Géolier dans la milice romaine.

« MARTINIEN : Vous ne voulez pas adorer les dieux et vous voulez aimer leurs fils.

« CALLISTA : Il est le vrai Fils du vrai Dieu ; et je suis à Lui, et Lui est à moi.

« MARTINIEN : Laissez-là vos amours et jurez par le génie de l'Empereur.

« CALLISTA : Je n'ai qu'un Seigneur, le Roi des rois, le Maître de toutes choses.

« MARTINIEN se tourna vers le licteur et dit : cette sottise est démente ; prenez-lui la main, mettez-y de l'encens et tenez-la sur la flamme.

« CALLISTA : Vous pouvez me contraindre par la force qui est dans votre bras ; mais le vrai Seigneur, mon amour, est plus puissant encore.

« MARTINIEN : Vous êtes ensorcelée ; mais nous devons rompre le charme. Conduisez-la au *Lignum* (le cachot des criminels).

« CALLISTA : Il a été là avant moi, et Il viendra m'y visiter.

« MARTINIEN : Le géolier y fera attention. Qu'on la ramène demain.

« Le jour suivant Martinien le procureur, assis à son tribunal rappela Callista : Honorez notre Souverain, dit-il, et sacrifiez aux dieux.

« CALLISTA : Laissez-moi ; je ne veux que mon seul et unique Seigneur.

« MARTINIEN : Eh bien ! est-il venu vous visiter dans votre prison, comme vous l'espérez ?

CALLISTA : Il y est venu au milieu de mes souffrances

qui me sont devenues agréables par sa présence et son appui.

« MARTINIEN : Voyant votre peau ridée et votre teint jauni, il vous quittera.

« CALLISTA : Il m'aime d'autant plus ; car je suis belle quand je suis noire.

« MARTINIEN : Jetez-la dans le *Tullianum* ; peut-être trouvera-t-elle là aussi son dieu.

« Alors le procureur entra dans le *secretarium* dont il ferma le rideau, et dicta la sentence formulée dans la tabelle. Puis il sortit et le héraut la lut en ces termes : — Callista, femme insensée et réprouvée, est par ceci condamnée à être jetée dans le *Tullianum* ; puis à être étendue sur le chevalet ; puis à être brûlée à petit feu, enfin à être décapitée et abandonnée aux chiens et aux oiseaux.

« CALLISTA : Loué soit mon Seigneur et mon Roi ! »

Ici finissent les Actes du Martyre ; et quoique la conclusion semble y manquer, ils fournissent cependant à peu près tout ce dont nous avons besoin pour notre but. La seule chose qui demande quelque explication est la *prison d'état*. Bien que le rapport que nous venons de donner ne dise pas grand'chose de cette prison, elle est cependant, dans le fait, *le moyen réel*, comme nous pouvons l'appeler, d'apprécier les renseignements qu'il contient. Peu de mots suffiront à notre objet.

Dans ce temps-là il y avait pour la prison d'état un plan à peu près uniforme dans l'empire romain, et nous pouvons dire dans tout le monde ancien. Elle était ordinairement jointe aux bâtiments du gouvernement et

divisée en deux parties. La première était le *vestibule* ou prison extérieure: c'était une salle rapprochée du prétoire et entourée de cellules qui s'y ouvraient. Les prisonniers enfermés dans ces cellules avaient le bienfait de l'air et de la lumière que la salle recevait. Telle fut la prison assignée à Saint Paul, dans la ville de Césarée, et que les Actes des Apôtres appellent le « prétoire d'Hérode. » (Act. xxiii, 35.) Et de là vient aussi peut-être ce que nous lisons dans le touchant martyre des saintes Perpétue et Félicité. Sainte Perpétue nous raconte que lorsque il lui fut permis d'avoir son enfant, quoiqu'elle se trouvât dans la partie intérieure, que nous décrirons tantôt, « la prison lui sembla tout à coup semblable au prétoire. »

Du vestibule il y avait un passage conduisant à la prison intérieure appelée *Robur* (1) ou *Lignum* (2), à cause des poutres de bois auxquelles on attachait les détenus (3), ou bien parce que le fond était planchéié. Ce réduit n'avait ni fenêtre ni ouverture, excepté sa porte, qui, lorsqu'elle était fermée, ne laissait pas le moindre accès au jour. Il est vrai qu'on pouvait obtenir de l'air et de la fraîcheur par le *Barathrum*, dont nous parlerons immédiatement; mais nous verrons de quelle nature était cet air. C'est dans le *Lignum* que furent jetés saint Paul et

(1) Espèce de chêne appelé *roure* ou *rouvre*.

(2) Bois.

(3) C'étaient les *ceps*. Une machine de bois percée de plusieurs trous de distance en distance. On y attachait les pieds des prisonniers, et on leur écartait quelquefois les jambes jusqu'au quatrième et au cinquième trou. L'on peut facilement s'imaginer que cette espèce de torture devait être très-douloureuse.

saint Silas, à Philippes, avant que l'on sût qu'ils étaient citoyens romains. Après les avoir fait flageller rudement, les magistrats, qui n'étaient néanmoins que les autorités locales, et n'avaient point de juridiction propre dans les causes criminelles, « les mirent en prison, ordonnant au geôlier de les garder soigneusement. Celui-ci, ayant reçu cet ordre, les enferma dans le cachot intérieur et enchaina leurs pieds dans les ceps. » (Act. xvi, 23, 24.) Et dans les actes des Martyrs Scillitains (1) nous lisons que le Proconsul porta cette sentence : « Qu'ils soient jetés en prison et qu'on les mette au *Lignum* jusqu'à demain. »

Les martyrs et leurs biographes font souvent mention de l'extrême obscurité, de la chaleur et du mauvais air qui régnaient dans ce misérable réduit où les prisonniers étaient retenus nuit et jour. « Peu de jours après, dit sainte Perpétue (2), l'on nous conduisit dans une prison dont l'horreur et l'obscurité me saisirent d'abord ; car je ne savais ce que c'était que ces sortes de lieux. Nous souffrimes beaucoup ce jour-là, tant de la chaleur causée par la foule que de l'insolence des soldats qui nous gardaient. » Dans les Actes de saint Pionne et d'autres martyrs de Smyrne, nous lisons que les geôliers « les enfermèrent dans la partie intérieure de la prison, où, privés de tout soutien et de toute lumière, ils furent forcés de souffrir un tourment extrême de l'obscurité et de la puanteur de la prison. » Nous avons un témoignage semblable d'autres martyrs d'Afrique qui souffri-

(1) S. Spérat et ses compagnons, dont il a été parlé au commencement de notre récit, et dont l'Eglise célèbre la mémoire au 17 juillet.

(2) BUTLER, tom. 2, 6 mars.

rent vers le temps du martyre de saint Cyprien, c'est-à-dire huit ou dix ans plus tard que la date de cette histoire : « Nous n'étions pas épouvantés, disent-ils, de la profonde obscurité de ce lieu ; car bientôt cette ténébreuse prison devint resplendissante de la clarté de l'Esprit. Mais nulles paroles ne dépeindraient suffisamment quels jours, quelles nuits nous y passâmes ; aucune situation ne peut égaler les tourments de ce cachot. »

Cependant il y avait un lieu de réclusion pire encore que celui-là. Dans le fond de la prison intérieure se trouvait une espèce de trappe, qui s'ouvrait dans le *Barathrum* ou puits, et que, de la prison modèle de Rome, on appelait *Tullianum*. Quelquefois les prisonniers y étaient enfermés, mais d'autres fois on les tuait en les y précipitant par l'ouverture. C'est dans pareille fosse que Saint Chrysante fut jeté, à Rome ; et dans cette ville, comme probablement aussi dans d'autres, elle n'était pas autre chose que l'égout public.

On peut remarquer ici que le prophète Jérémie semble avoir eu une connaissance personnelle du *Vestibule*, du *Robur*, et du *Barathrum*. Nous lisons de lui dans le livre de ses prophéties, qu'il était enfermé dans l'*Atrium* (1), c'est-à-dire « le Vestibule de la prison qui était dans la maison du roi. » Une autre fois, il se trouva dans l'*Ergastulum* (2), qui serait la prison intérieure. Enfin ses ennemis « le descendirent avec

(1) Jerem. xxxii, 2. Et Jeremias propheta erat clausus in *atrio* carceris, qui erat in domo regis Juda.

(2) Jerem. xxxvii, 15. Ingressus est Jeremias in domum laci et in *ergastulum* ; et sedit ibi Jeremias diebus multis.

des cordes dans le *Lacus*, ou puits, où il n'y avait pas d'eau, mais de la boue (1). »

Quant à Callista, après l'interrogatoire du premier jour, elle fut donc enfermée durant vingt quatre heures environ, dans le suffoquant *Robur* ou prison intérieure. Après la sentence, le second jour, on la descendit, comme commencement de sa punition, c'est-à-dire de son martyre, dans l'affreux *Barathrum*, *Lacus* ou puits, appelé *Tullianum*, pour y passer vingt autres heures, après lesquelles on devait la faire sortir pour la mettre sur le chevalet ou la roue.

(1) Jerem. xxxviii, 6. Et submiserunt Jeremiam funibus in *lacum*, in quo non erat aqua sed lutum.

CHAPITRE XXXIII.



allista avait soupiré après la douce et brillante atmosphère de la Grèce et elle était jetée dans le *Robur* et plongée dans le *Barathrum* de Sicca. Cependant, quoiqu'elle eût appelé cette patrie du nom de Grèce, en réalité e'était vers une meilleure contrée, vers une demeure plus stable qu'elle avait aspiré; et cette contrée, cette demeure, elle les avait trouvées. Elle s'y rendait maintenant.

Et même c'était merveille qu'elle n'y fût pas encore arrivée. On l'avait descendue au fond de ce puits de mort, dans l'avant-midi du jour de son second interrogatoire, et, hormis un morceau de pain corrompu et un peu d'eau, selon la coutume de la prison, elle n'avait reçu aucune nourriture depuis qu'elle avait été confiée à la garde du *commentariste*. Les magistrats ordonnèrent de la faire sortir plus tôt dans la matinée

qu'on ne se l'était proposé ; sans cela la prison aurait pu réaliser ce que Calphurnius s'était proposé de simuler d'après un plan dont le lecteur se souvient. Lorsque les appariteurs essayèrent de la faire sortir, elle était sans parole et sans mouvement ; même ils avaient de la peine à l'apercevoir. « Noir comme le Tartare, dit l'un de ces hommes ; hé ! une autre torche-là ! Je ne vois pas où elle se niche. » — « La voilà comme un paquet d'habits ! » dit un second. — « Madame se lève tard ce matin, » dit un troisième. — « Elle est habituée à un lit plus doux, » dit un quatrième. — « Ah ! c'est un rude ennemi de la beauté que cet antre, » ajouta un cinquième. — « Elle est le démon de l'entêtement, et elle doit être écrasée, reprit le géolier, il faut bien que tel soit son désir, sinon elle n'aurait pas choisi ce parti. » — « Que la peste enlève la sorcière, dit un autre, nous aurons de meilleures saisons quand quelques-unes de ses semblables auront été dépitées. »

Ils la sortirent comme un cadavre et la déposèrent à terre, en dehors de la prison. Comme elle ne faisait encore aucun mouvement, deux des bourreaux la prirent entre eux sur leurs bras et leurs épaules, et s'avancèrent précédés de l'instrument de torture. L'air frais du matin la ranima : bientôt se dressant comme pour y boire de nouveau la vie, elle se remit. « O belle Lumière ! murmura-t-elle, ô aimable lumière, ma lumière et ma vie ! O ma Lumière et ma Vie, recevez-moi ! » Elle acquit peu à peu pleine connaissance de tout ce qui se passait. Elle allait à la mort, et cela plutôt que de renier Celui qui l'avait rachetée par sa propre mort. Il avait souffert pour elle, et

elle était sur le point de souffrir pour Lui. Il avait été torturé sur la croix, elle aussi allait avoir ses membres disloqués comme les siens l'avaient été. A peine se reposait-elle sur les épaules de ces hommes; et ils jurèrent dans la suite qu'ils avaient craint qu'elle ne s'envolât, vile sorcière qu'elle était.

« La sorcière, la sorcière! » s'écrie la foule, maintenant que la victime est arrivée au lieu de son combat. « Nous lui ferons payer la disette et la peste! Où est notre pain, où est le maïs et l'orge, où sont les raisins? » Et tous firent entendre de féroces hurlements d'exécration et paraissaient disposés à rompre les rangs des appariteurs et à la mettre en pièces. Cependant, au fond, ce n'était guère qu'un tumulte factice et d'occasion. Avec un grand nombre des siens, la populace avait perdu sa force dans l'émeute où Callista fut prise. Mais les prêtres et les prêtresses des temples avaient soudoyé ces pauvres tapageurs.

La place de l'exécution était au Nord-Est de la ville en dehors des murs, et du côté de la montagne. C'était le lieu de sépulture des esclaves, et il était aussi hideux que l'étaient pour l'ordinaire de semblables endroits. Le voisinage était désert, exposé aux bêtes de proie qui avaient coutume d'y descendre la nuit pour se repaître des cadavres. Quand Callista approcha du théâtre de ses souffrances, l'expression de sa figure était tellement changée qu'un ami l'eût à peine reconnue. Il s'y peignait une tendresse et une modestie qui n'y avaient jamais été auparavant. Ses joues avaient une rougeur semblable à celle que le soleil levant répand sur un roc

grisâtre ou sur une tour : cependant elles étaient blanches et si rayonnantes que d'autres eussent pu dire qu'elles étaient comme de l'argent. Ses yeux agrandis semblaient se fixer sur un objet que les spectateurs ne voyaient pas. Ses lèvres témoignaient d'une douce paix et d'une profonde quiétude. Lorsqu'elle arriva tout près de la foule qui avait crié et hurlé avec tant de barbarie, hommes, femmes et enfants se tinrent soudainement tranquilles. C'était d'abord le silence de la curiosité, puis de l'étonnement, et ensuite du respect. Enfin ils furent saisis d'une crainte mêlée d'une compassion étrange et de révérence. Ils se montraient presque portés à adorer ce qui les émouvait si fort, ils ne savaient comment : une nouvelle pensée avait visité ces pauvres âmes ignorantes.

Quelques minutes suffirent pour mettre l'instrument du supplice en mouvement. Callista fut couchée sur la planche ; elle était revêtue de cette tunique aujourd'hui usée et souillée qui brillait un jour si splendidement au soleil, — elle qui avait toujours été si délicate dans sa parure. On lui saisit les poignets et les chevilles des pieds qui furent étendus et attachés aux blocs mobiles vers les extrémités de la planche. Elle prononça ses dernières paroles : « Pour vous, ô mon Seigneur, mon Amour, pour vous!... Recevez-moi, ô mon Amour, sur ce lit de douleur!... Et venez vers moi, mon Amour, hâtez-vous de venir! » Les bourreaux tournèrent les roues rapidement avec un mouvement de va-et-vient. Toutes les articulations de la patiente se disloquèrent, mais se remirent par le coup contraire. Elle s'était évanouie. Ils attendirent qu'elle eût

repris ses sens ; ils attendirent encore, et s'impatientèrent.

« Jetez-lui de l'eau sur la tête, » dit un des bourreaux.

« Crachez-lui à la figure, et ce sera fait, » dit un second.

« Piquez-la de la pointe de votre lance, » dit un troisième.

« Retenez votre langue sauvage, dit un quatrième, elle est partie pour les ombres. »

Ils l'entourèrent et l'examinèrent attentivement ; mais ils ne purent la faire revenir à l'existence terrestre. Elle était allée rejoindre son Seigneur et son Amour.

« Jetez-la aux loups et aux vautours, dit le corniculaire qui allait commander des gardes jusqu'à la tombée de la nuit, quand Calphurnius enflé de colère, survint avec ses soldats.

« Chiens ! s'écria-t-il, quel tour avez-vous joué aux soldats de Rome ! »

Cependant la plainte et le reproche étaient inutiles ; et il serait superflu de décrire ici la querelle qui s'éleva autour du corps inanimé. Les magistrats ayant eu vent du projet de Calphurnius, avaient prévenu le tribun en devançant l'heure ordinaire des exécutions. La vie ne pouvait être rendue à Callista ; et les soldats n'osèrent pas désobéir ouvertement à l'ordre du Proconsul pour l'exposition du cadavre. Ils firent du moins tout ce qu'ils purent de plus convenable. Ils l'ôtèrent respectueusement de dessus le chevalet, et le déposèrent sur

le sable; puis ils mirent des gardes pour éloigner la foule, et pour profiter eux-mêmes de la dernière occasion qu'ils avaient de témoigner leur considération pour la victime.

CHAPITRE XXXIV.



Le soleil d'Afrique a fait sa course dans les cieux, mais n'a pas osé d'un seul de ses brûlants rayons profaner les saintes reliques qui s'y trouvaient exposées. Les brouillards du soir s'élèvent et les lourdes rosées tombent sur la terre ; mais ni les uns ni les autres n'apportent le poison de la décomposition à ce corps gracieux qui demeure intact. Les bêtes du désert errent et rugissent dans le lointain ou à proximité ; aucune d'elles n'ose le toucher. Les vautours qui veillent la nuit sur les rochers élevés qui le dominant, ne se promettent point leur pâture de la victime. Les étoiles se sont montrées au firmament et, elles aussi, contemplent Callista, comme si elles étaient des torches funèbres allumées en son honneur. Bientôt la lune se lève sur ce spectacle, et frange de sa lumière argentée les noires tentures de la nuit. Mais le deuil et la dissolution n'existent plus

pour le généreux chrétien mort en combattant pour son Dieu. Le monde des esprits n'a pas plus de puissance sur cette glorieuse dépouille, que n'en ont les lois de la nature. Nul esprit mauvais ne viendra s'attaquer à celle qui est montée dans la blancheur de sa robe baptismale au trône céleste. Le feu de l'expiation n'atteindra pas celle qui a été portée dans son brillant *flammeum* au lit nuptial de l'Agneau. Un parfum divin émane de ce corps insensible et immobile que les tourments ont brisé, et remplit l'air de suaves odeurs. Autour de son front brille une auréole lumineuse, que la clarté du jour, qui vient de reparaître, ne dissipe pas entièrement. Ses traits ont repris leur première majesté; mais avec une expression d'innocence enfantine et de paix céleste. Les courroies ont fait saigner ses poignets et les chevilles de ses pieds; ce sang a coulé sur le sable qui l'a bu; mais des anges reçurent son corps des soldats, quand ceux-ci l'ôtèrent du chevalet, et il se trouve étendu sur la terre dans une attitude pleine de charme et de modestie.

Des passants s'arrêtent et le contemplent, des oisifs l'entourent. Le bruit se répand dans Sicca que ni le soleil pendant le jour, ni la lune pendant la nuit, ni l'atmosphère humide, ni les bêtes de proie n'ont aucun pouvoir sur cet merveilleux cadavre. On ajoute même que personne ne peut s'en approcher sans éprouver quelque étrange influence, qui rend calme et sérieux, qui chasse les mauvaises passions et apaise le trouble de l'esprit. Plusieurs vont le voir à différentes reprises pour l'effet mystérieux et agréable qu'il exerce sur eux. Ils ne peu-

vent s'en parler librement l'un à l'autre, et sont saisis d'une sainte terreur quand ils essaient de le faire. Ceux qui ne connaissent l'événement que par oui-dire, prétendent que les admirateurs ont été dans un bocage des Euménides ou ont subitement rencontré le loup. L'impression populaire continue et s'étend; quelques-uns disent alors que c'est de la magie, d'autres que cela vient des grands dieux. Le jour fait une seconde fois place au soir, le soir devient nuit; la nuit s'écoule et le matin revient de nouveau.

Il commence à poindre: une faible lueur se répand d'abord partout dans les cieux et se mêlant à l'obscurité, produit l'aurore, qui devient insensiblement de plus en plus brillante, et les traits de la nature sortent à demi des voiles de la nuit. Peu à peu le saint corps devient visible, et tandis que la lumière s'accroît tout autour, peu à peu aussi se dessinent les formes de cinq hommes qui n'étaient pas là dans la nuit précédente. L'un d'eux se trouve à la tête, les autres sont derrière lui portant une espèce de bière ou litière. Ils se tiennent entre le corps et la montagne, et doivent être venus des champs. Ce fut une entreprise hardie pour eux que de s'exposer d'abord aux bêtes nocturnes et d'affronter ensuite la populace et les soldats. Ceux-ci se trouvent à une petite distance silencieux et attentifs; quelques gens du peuple ont même passé la nuit près du corps dans un but superstitieux. Ils ont pensé à prendre quelques morceaux de chair pour des desseins magiques; ou bien un doigt, une dent, une tresse de ses cheveux, ou un lambeau de sa tunique, ou la corde teinte

de sang qui entourait ses poignets et ses chevilles.

La clarté du jour rend enfin Callista entièrement visible au jeune homme qui se trouve debout de l'autre côté tout absorbé en lui-même, les mains jointes et les yeux baignés de larmes ; mais il frémit à sa vue. Il se tourne vers ses compagnons qui portaient avec eux un large linceul ou drap mortuaire, et avec l'aide de l'un d'eux, au grand ébahissement de la populace, il en couvre tout le corps. Cela fait, il resta encore une fois, mais quelques secondes seulement, plongé dans ses réflexions, priant, pleurant et se fortifiant contre ce qui va suivre. Ah ! pauvre Agellius, vous n'êtes pas encore parvenu au comble du triomphe ; et d'autres sentiments doivent encore s'implanter dans votre cœur, d'autres émotions doivent s'y répandre, avant que vous soyez préparé à vous réjouir uniquement et à triompher avec Dieu dans la forme inanimée qui se trouve devant vous. Vous êtes occupé à une œuvre courageuse ; mais votre cœur est déchiré pendant que vous y mettez la main, et vous hésitez à commencer.

Callista était dans l'éclat de sa beauté naturelle, dans toute la vigueur et l'élévation de son esprit, quand il l'avait vue la dernière fois. Il semblait qu'un siècle s'était écoulé depuis cette matinée, qu'un abîme séparait le moment actuel de celui où elle le fascinait tellement de sa présence et lui reprochait si majestueusement de se courber devant cette fascination. Cependant chaque incident de cette entrevue était imprimé dans sa mémoire en caractères ineffaçables. Oh ! pourquoi le Créateur tout-puissant doit-il briser un de ses plus admirables ouvra-

ges ! Si le cours du soleil et des astres est adorable, si les lois qui tiennent la terre et la mer dans leurs bornes indiquent la main de la Sagesse et du Pouvoir suprêmes, combien plus la perfection de sa Beauté est-elle manifestée dans l'homme ! Or, il y avait ici dans Callista un type suréminent et accompli de la nature humaine, une âme supérieure ornée de tous les dons et douée d'une rare intelligence, sous une forme extérieure également parfaite dans son espèce, mais d'autant plus supérieure encore à cause de son union intime et de sa subordination à l'âme dont elle était presque la simple et fidèle expression. Néanmoins cet ouvrage précieux de la Toute-Puissance, la Toute-Puissance l'avait impitoyablement brisé pour lui donner une perfection plus relevée et moins périssable. Quel mystère cependant, qu'il soit impossible d'acquérir le ciel sans que notre nature primitive soit ainsi broyée et rompue ! O le mystérieux principe qui existe en nous ! quel qu'il soit, et de quelque manière qu'il puisse y être venu, qui est si contraire à Dieu, et qui a dépouillé notre nature de ce qui semble si bon, à tel point que tout doive être défait et recommencé ! « Un ennemi a fait cela (1) ; » voilà ce que nous en savons ; et il nous faut abandonner l'explication du terrible mystère à ce jour où toutes choses seront éclaircies.

Agellius n'est pas resté oisif tandis que ces pensées occupent son esprit. Il s'était baissé et ramassait les parties de sable qui étaient humectées du sang de la

(1) *Inimicus homo hoc fecit. (Matth. XIII, 28.)*

martyre, les mettant dans une petite fiole qu'il avait retirée de son sein. Alors sans délai, regardant ses compagnons et leur faisant signe, il passa résolument, avec deux d'entr'eux, de l'autre côté du corps, le protégeant contre l'attaque, pendant que les deux aides qui étaient restés du côté opposé s'avançaient à la hâte pour s'en emparer. En un moment ils l'avaient relevé, posé sur la bière, et l'emportaient par un chemin non pratiqué à travers le désert, tandis qu'Agellius, Aspar et un troisième luttaient avec quelques brigands qui s'étaient jetés sur eux. Il est vrai que le nombre de leurs agresseurs n'était pas grand; mais leurs cris d'alarme en amenaient d'autres, et les chrétiens couraient un danger imminent d'être vaincus et pris, quand tout à coup les soldats intervinrent. Sous prétexte de maintenir la paix, ils frappèrent de tous côtés avec leurs lourdes massues; de telle sorte que leurs coups prodigués au hasard tombèrent sur tout venant, sans causer beaucoup de mal à Agellius et à ses compagnons. Ces derniers tirèrent aussitôt avantage de la diversion, et disparurent par le même chemin dérobé que leurs camarades avaient déjà pris. Si eux ou les deux porteurs qui les avaient précédés, passèrent assez près de quelques chèvres des montagnes pour être aperçus, nous devons supposer que les anges fermèrent ces yeux païens, afin qu'ils ne pussent pas les reconnaître.

CHAPITRE XXXV.



La bière, ses porteurs et ses protecteurs ont heureusement atteint la caverne et descendent dans la galerie, précédés de ses hôtes chrétiens qui tiennent des flambeaux allumés et chantent des psaumes. Ils placent le saint corps devant l'autel et la messe commence. Saint Cyprien célèbre, et après l'évangile, il fait une courte allocution aux assistants.

Il les invite à louer, à bénir et à exalter l'adorable grâce de Dieu qui avait si merveilleusement arraché un tison au feu. *Benedicamus Patrem et Filium cum Sancto Spiritu. Benedictus, et laudabilis, et gloriosus, et superexaltatus in sæcula* (1). Cette grâce opérant chaque jour des merveilles, et surpassait tout ce qui semblait possible en pouvoir et en amour, par des mani-

(1) Bénissons le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit. Vous êtes béni, Seigneur, vous êtes digne de toute louange ; vous êtes plein de gloire et élevé au-dessus de tout dans les siècles.

festations toujours nouvelles. Une Grecque était venue en Afrique pour orner les temples de l'idolâtrie, pour aider à l'œuvre du démon, et pour raffermir les vieux liens qui attachaient le génie au péché; et elle avait tout à coup trouvé le salut. Hier encore elle était une pauvre fille de la terre, et aujourd'hui elle est une habitante des cieux. Hier encore elle était sans Dieu et sans espérance, et la voilà aujourd'hui martyre, portant une palme verte et une parure d'or, prosternée en adoration devant le trône de l'Eternel. Hier encore l'esclave de Satan et se perdant dans les vanités du siècle, et aujourd'hui buvant à ces torrents inépuisables du bonheur éternel. Hier encore fraction d'un nombre, destiné comme un amas de grains impurs à la flamme vengeresse; et aujourd'hui une de ces âmes élues, écrites de toute éternité au livre de vie et prédestinées à la gloire. Hier encore souffrant la faim et la soif et cherchant avec inquiétude un objet digne d'un esprit immortel; et aujourd'hui jouissant de ce ravissement ineffable du festin des noces de l'Agneau sans tache. Hier encore ballottée en tous sens sur une mer de doute, et aujourd'hui admise à la vision de l'ineffable vérité et de l'immuable sainteté. Et cependant qu'était-elle, sinon un exemple entre dix mille de la grâce toute puissante et infinie du Rédempteur? Et qui, parmi tous ceux qui se trouvaient là assemblés, depuis le chrétien le plus héroïque jusqu'au plus humble néophyte, depuis le prédicateur plein d'autorité jusqu'au paysan et à l'esclave, n'était pas également, à sa manière, un miracle de miséricorde, devenu, d'un objet de colère, un vase

d'élection? Seulement il souhaitait en finissant qu'aussi bien lui que tous ceux qui l'écoutaient, persévérassent comme ils avaient commencé, afin que dans le cas probable d'une épreuve semblable à celle de Callista, l'issue pût en être aussi avantageuse.

Saint Cyprien cessa de parler; et pendant que le diacre étendait sur l'autel le corporal pour l'offertoire, les Fidèles chantèrent alternativement les strophes d'une hymne, que nous insérons ici dans une traduction bien imparfaite :

« Comptez le nombre de vos élus, comptez-les et remplissez leurs rangs; séparez le grain de l'ivraie et rentrez le froment, — et puis, Seigneur, descendez.

« Descendez, et découvrez par votre manifestation ce mystère de la vie, où le bien et le mal mêlés ensemble s'attaquent et luttent sans cesse.

« Car deux fleuves coulent continuellement et roulent leurs flots ensemble, le bien dans les abîmes mêmes du mal, le mal dans le cœur du bien.

« Les derniers sont les premiers, — les premiers sont les derniers, pour les yeux des anges qui les considèrent : — ceux-ci sont rudement repoussés du bercail, ceux-là y sont bien accueillis.

« Ce ne fut ni une famille chrétienne, ni l'œil d'un pasteur vigilant, ni la voix zélée d'un prédicateur, qui excitèrent votre martyre bien-aimée à défier la prison et la roue.

« Elle sortit des rangs des païens pour réclamer le trône perdu par les âmes chrétiennes qui n'avaient pas gardé leur droit de naissance et leur nom.

« La grâce la retira de la boue du péché; elle s'agenouilla, âme impure; elle se releva avec toute la foi et la confiance et la douceur d'un enfant.

« Et dans la candeur de cet amour, elle prêcha en parole et en action, les mystères du monde supérieur; — elle confessa glorieusement la foi qu'elle venait d'embrasser.

« Et achevant en peu d'heures le cours entier de la vie, elle atteignit le trône de l'Infini et se trouve assise aux pieds de Jésus.

« Son esprit là-haut, son corps ici-bas réunissent la terre au ciel; nous invoquons son nom, — nous touchons respectueusement sa bière; — nous savons que son Dieu est proche. »

La dernière pensée de cette hymne encore inachevée recevait sa réponse pendant qu'on la chantait. Juba avait été conduit à la chapelle entre les mains de son frère et des exorcistes. Depuis qu'il avait été confié à leurs soins, il s'était montré en général calme et docile, sauf quelques courts intervalles de sauvage et folle fureur. Il parlait quelquefois d'un terrible cauchemar qui oppressait sa poitrine, et qu'il ne pouvait secouer; et il espérait, ajoutait-il, qu'on ne croirait pas que tous les blasphèmes proférés par sa bouche dussent lui être imputés. Dans cette occasion il se débattit d'une manière très-violente et trembla de peur; amené devant les saintes reliques, une sueur abondante et froide inonda son front et ses traits se ridèrent et s'altérèrent. Il recula, et fit les plus grands efforts pour s'enfuir; l'écume lui sortait de la bouche, et de temps en temps il poussait des cris aigus, et proférait des paroles horribles qui troublèrent, mais sans l'interrompre, le chant de l'hymne. Ses gardiens persistèrent et le menèrent tout près du corps de Callista dont ils lui firent toucher les pieds. Au même moment, il jeta un cri effrayant, et fut enlevé dans l'air avec une force telle qu'il semblait lancé par quelque machine de guerre, puis il retomba sur le sol dans l'état d'un homme privé de vie.

La longue prière était finie; le *Sursum corda* fut chanté et alors Juba se releva de terre. Quand les paroles de la consécration eurent été prononcées, il prit part à

l'adoration des fidèles. Après la messe, ses surveillants s'approchèrent de lui et le trouvèrent totalement changé : il était tranquille, inoffensif et silencieux ; le mauvais esprit l'avait quitté, mais il était idiot.

Cette merveilleuse délivrance ne fut que le commencement des miracles qui suivirent le martyre de sainte Callista, que l'on peut considérer comme la cause de la résurrection de l'église de Sicca. Peu de mois après, Dèce fut assassiné, et la persécution cessa dans cette ville. Castus y fut nommé évêque, et un grand nombre de personnes commencèrent à entrer dans le bercail. Les apostats demandèrent à être réconciliés avec l'Eglise ou du moins à obtenir les grâces qu'ils pouvaient recevoir. Des païens sollicitèrent la même faveur. Quand on leur demandait le motif de leur conversion, ils répondaient seulement que l'histoire de Callista et sa mort les avaient touchés avec une force irrésistible, et qu'ils ne pouvaient s'empêcher de suivre ses traces. Croissant en force et en nombre, les chrétiens se firent respecter des magistrats et du peuple. Celui-ci avait déjà été humilié, et le changement continuel de maîtres et les mesures que le gouvernement impérial prenait vis-à-vis des chrétiens, rendit pour un certain temps la magistrature timide. Une belle église fut bientôt bâtie, dans laquelle on transféra le corps de Callista et qui resta debout jusqu'au temps de la persécution de Dioclétien.

Juba s'attacha à cette église, et, quoiqu'on ne pût pas même lui apprendre à la balayer, il n'était cependant jamais incommode ni malfaisant. Il vécut à peu près dix ans dans cet état. Enfin, un matin, après la messe à

laquelle il assistait toujours sous le portail de l'église, il courut tout à coup à l'évêque et demanda le baptême. Il dit que Callista lui était apparue et lui avait rendu l'esprit. Saint Castus, en s'entretenant avec lui, vit que son rétablissement ne laissait aucun doute ; et ne sachant pas combien de temps cet intervalle lucide pourrait durer, il n'hésita pas, après l'avoir instruit, autant que possible, à lui administrer le sacrement qu'il désirait. Dès lors régénéré, Juba se rendit au tombeau de Callista et resta tout le jour prosterné aux pieds de sa bienfaitrice, où même sur le désir qu'il en témoigna, on lui permit de passer la nuit. Le lendemain matin, on le trouva encore dans l'attitude de la prière, mais il était sans vie. Il avait été enlevé de ce monde vêtu de sa robe baptismale.

Quant à Agellius, s'il est l'évêque de ce nom qui souffrit le martyre dans sa vieillesse, à Sicca, sous la persécution de Dioclétien, le fait serait pour nous du plus vif intérêt et nous serions heureux de terminer là notre récit. Ce qui rend la conjecture encore plus vraisemblable, c'est qu'on rapporte que cet évêque fit procéder à la translation des reliques de Callista sous le maître-autel, où il disait journellement la messe. Après son martyre, le corps de saint Agellius y fut également déposé.

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

Page 32, ligne 5,	<i>peint</i>	LISEZ :	peinte.
» 101, » 6,	<i>temps vieux</i>	»	vieux temps.
» 121, » 23,	<i>fait</i>	»	faire.
» 167, » 12,	<i>des choses</i>	»	de choses.

Bruxelles, imprimerie de H. Goemaere.



